N° 661 37e Année. Tome CLXXXV 1er Janvier 1926

MERCVRE DE FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France .... **4 fr.** | *Etranger* ...... **4 fr. 50**

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT QUATRE-VINGT-CINQUIÈME

1er Janvier — 1er Février 1926

1er Janvier — 1er Février 1926 Tome CLXXXV

MERCVRE
DE
FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXVI

LE RENOUVEAU DRAMATIQUE

DANS L'AMÉRIQUE D'AUJOURD'HUI

—

Pour l'observateur européen — à qui la distance, à défaut du temps, fournit le recul nécessaire pour saisir dans leur ensemble les diverses tendances dont se compose aujourd'hui le renouveau littéraire de l'Amérique — il semble qu'une puissante lame de fond soulève et, d'un même élan, apporte à la surface, les vagues qu'un rythme irrégulier y avait jusqu'ici amenées en capricieuses et imprévisibles alternances. Poésie, roman, nouvelle et drame, tous les modes de l'inspiration et de la création littéraire se révèlent dès maintenant transformés, élargis, riches d'un sens et d'une beauté originale qu'ils n'avaient jamais encore possédés si pleinement ; subissant, chacun suivant sa loi intime, la même impulsion de vitalité ardente et prodigue qui déferle aujourd'hui sur le Nouveau Monde.

L'ampleur de ce phénomène — sans parler de la rare qualité des œuvres dans lesquelles il se manifeste — suffirait à elle seule pour nous autoriser à dire que ce renouveau est le signe et la preuve d'une heure décisive dans l'évolution spirituelle et intellectuelle de l'Amérique. Et ce qui par dessus tout nous porte à le croire, c'est qu'il nous apparaît comme le premier effort vraiment unanime, comme la première tentative à laquelle s'associe tout le pays pour exprimer par des moyens originaux, avec la sincérité la

plus complète, tout ce qui appartient en propre à la vie et à l'âme américaine et, partant, constitue pour les Américains un patrimoine national.

Si la poésie et la littérature d'imagination ont connu en Amérique, au cours du xixe siècle, des floraisons partielles et plus ou moins brillantes, tout ce qui touche au théâtre, au contraire, parut longtemps frappé d'une stérilité, d'une impuissance fondamentales. Les quelques œuvres dramatiques qui offraient un peu d'intérêt et semblaient annoncer la possibilité d'un théâtre vraiment américain, étaient des œuvres dérivées, imitatives. Malgré l'américanisme de leur substance, elles tenaient à l'Europe par une technique apprise à l'école du théâtre anglais, français ou scandinave. Même lorsque leur sujet était entièrement emprunté à ce qu'il y a de plus original et de plus distinctif dans la vie américaine, ces pièces perdaient toute saveur à être jetées dans le moule traditionnel du théâtre européen, à reproduire exactement — et souvent avec une incontestable habileté — ses procédés et ses conventions. En vain, pendant les premières années du xxe siècle, la critique américaine s'éleva contre cette attitude et en signala les dangers. Car, chose curieuse, en ce qui touche à l'évolution du théâtre américain, la critique ne s'est pas contentée de commenter ou d'encourager un mouvement déjà partiellement réalisé : elle a joué un rôle d'annonciateur et de précurseur, indiquant aux auteurs dramatiques — alors que le renouveau actuel ne se dessinait pas encore — dans quelle voie il conviendrait à celui-ci de s'engager, son heure venue. Mais si la critique réclamait la création d'un théâtre animé d'un esprit vraiment national, elle nourrissait peu d'illusions au sujet d'une réalisation immédiate de ses espoirs.

Que sert-il, déclarait elle, de fournir au théâtre toutes les conditions matérielles dont il a besoin, de demander aux auteurs de regarder leur pays et leur époque, aussi longtemps

que la conception de l'art dramatique demeurera chez nous un objet d'importation étrangère (1) !

De plus, la rénovation ou plutôt la création qu'appelaient les critiques, dépendait d'autres choses encore que de l'effort des auteurs et d'une transformation radicale de la conception qu'ils se faisaient de leur art. Lorsqu'il n'est pas une manifestation adventice et superficielle, mais tient profondément à la vie d'un pays, dont il peut donner la reproduction à la fois la plus profondément vraie et la plus puissamment objective, l'art dramatique trouve sa condition essentielle dans un accord ou, plus encore, dans une collaboration inconsciente, mais réelle, entre l'auteur et le public. Cette collaboration caractérise les moments les plus heureux et fait naître les plus triomphantes réussites d'un art qui traduit l'éternel de la vie et de l'âme, au moyen des modes d'action, des coutumes et des pensées d'un peuple et d'une époque.

Jusqu'à ces dernières années, nulle véritable consonnance, nulle sympathie mutuelle et totale entre l'auteur et le public américain, parce que le premier se souciait trop rarement de puiser ses sujets dans la vie qui se déroulait autour de lui, ou ne le faisait que d'une façon hésitante et incomplète, tandis que le public lui-même ne savait pas encore demander au théâtre l'image de ses activités et de sa vie journalière. Ainsi que nous le montrerons plus loin, le public américain ne soupçonna pas, au cours du XIXe siècle, quelle place l'art dramatique peut occuper dans la vie nationale, et comment il peut en extérioriser les aspirations profondes. L'ambiance faisait donc défaut qui eût été favorable à la production de pièces interprétant, par des moyens originaux et avec leur technique propre, les conditions sociales du pays, son atmosphère matérielle et morale. Quelques œuvres isolées pouvaient seules faire prévoir qu'une orientation nouvelle et décisive serait

(1) Percy Mackaye : *The Playhouse and the Play*, 1909.

quelque jour donnée au théâtre en Amérique. C'est à partir de 1914 que le changement attendu se produisit. Sous le choc des événements extérieurs, la cristallisation inévitable s'opéra, — hâtée par le reploiement sur soi-même, la conscience décuplée de sa saveur et de sa valeur individuelle qu'apportèrent à l'Amérique d'abord sa neutralité, puis sa participation à la guerre européenne. Aujourd'hui l'Amérique possède pour la première fois un théâtre national, riche déjà de réalisations, plus riche encore de promesses L'unisson s'est établi entre les auteurs et le public, unisson plus indispensable au théâtre que dans toute autre forme d'art, puisque une œuvre dramatique ne trouve sa beauté entière et ses chances de durée que dans le fait que l'auteur rend au public ce que celui-ci lui a apporté. Suivant les hommes et les époques, ce don revêt les aspects les plus différents ; parfois il s'exprime dans la plus héroïque conception, dans la sublimation de la vie et des actions humaines ; parfois il révèle toutes les aspirations de noblesse morale d'un peuple et parfois il traduit son idéal d'élégance et de raffinement social. Plus humble, mais non moins précieux, ce don peut prendre aussi la forme de gestes et d'activités connus de tous, de choses familières et quotidiennes, de phrases « que l'auteur a entendues, à la table familiale, sur les lèvres de sa mère ou de ses enfants » (2).

C'est de tels échanges entre le public qui en fournit la matière — qu'elle soit héroïque, poétique ou réaliste — et l'auteur, qui impose à celle-ci une forme, qu'est sorti jadis le théâtre grec et, plus près de nous, le théâtre d'un Shakespeare et d'un Lope de Vega, aussi bien que notre tragédie classique et la comédie de notre Molière. Plus près de nous encore, la communion de l'artiste et du public — soit à travers les mythes et les récits légendaires, soit à travers la vie journalière et le langage du peuple — a fait éclore en Irlande le théâtre de J. M. Synge et celui de W. B.

(2) J. M. Synge : Préface du *Baladin du Monde Occidental*, 1907.

Yeats. Voici que ce même accord, à la fois mystique et matériel, se réalise aujourd'hui en Amérique et que, de toutes parts, après de longues années de stérilité, une saison nouvelle apporte, avec la plus splendide profusion, des œuvres hardies et originales qui doivent à la terre américaine toute leur sève vigoureuse et toute leur jeune et saine beauté.

§

Les conditions jusqu'alors sans exemple de son développement matériel et spirituel enchaînèrent pendant longtemps l'Amérique à une étroite dépendance envers l'Europe. Dès les débuts du « settlement » puritain, la colonie dut s'établir et se développer suivant une loi dont aucune autre colonisation, en quelque temps ou quelque pays que ce fût, n'avait jamais donné l'exemple. Il ne s'agissait point pour les « settlers » de la Nouvelle-Angleterre de s'installer peu à peu en maîtres dans un pays déjà complètement peuplé par une race indigène, où ils tendraient à établir, parallèlement à la vie et aux formes de civilisation existantes, leur civilisation apportée d'Europe. Le caractère nomade et primitif de la vie des Indiens Peaux-Rouges, les fatalités extérieures d'une race qui n'édifia sur le sol qu'elle occupait aucun monument, gage et preuve de ses droits et de son pouvoir, permirent à la poignée d'émigrants de la « Mayflower », et à ceux qui bientôt les suivirent, une véritable prise de possession, irrévocable et totale sur tous les points où elle s'opéra. Mais les « settlers » et les premières générations de colons, aussitôt que leurs ressources leur permirent de créer des villages et des villes de plus en plus nombreux, n'eurent d'autre norme et d'autre modèle dans leurs fondations sur un sol étranger, que ceux que leur fournissait la mère patrie. Séparés d'elle par l'Océan, ils restaient néanmoins d'autant plus étroitement tributaires de la vieille civilisation d'Europe qu'ils n'avaient à subir ni l'influence d'un nouveau milieu moral, ni aucune de ces

suggestions constantes et irrésistibles qu'apporte à des nouveaux venus sur une terre étrangère la présence d'une civilisation — inférieure peut-être — mais complète. Ils n'avaient qu'à modifier et à adapter à des conditions plus précaires, à la solitude sociale en dehors du groupe immédiat, aux nécessités d'une activité inévitablement tendue vers l'utile, les habitudes, les façons de vivre et les coutumes apportées de par delà l'Océan.

Chez les Américains du XVIIe et du XVIIIe siècle, et même chez les premières générations venues après la Guerre de l'Indépendance, les conditions même de la vie américaine donnèrent naissance à deux tendances de nature différente et qui longtemps co-existèrent, sans jamais se mêler et se confondre. Si tout labeur, toute activité utile et nécessaire à la vie ou au bien-être matériel s'imprégna dès l'abord, par la force des choses, d'éléments américains; si, par exemple, la vie des « settlers » différa de la vie rurale en Angleterre, si, en un mot, le travail revêtit des formes américaines, le loisir, au contraire, le luxe, l'activité désintéressée, dès qu'ils trouvèrent une place dans ce pays nouveau, s'exprimèrent sous des formes empruntées à l'Europe. Dès les premiers temps de la colonie, ces deux tendances se manifestent dans une coutume dont le pittoresque contient une valeur symbolique. On sait que les femmes des « settlers », aux heures laissées libres par les soins du ménage, s'occupaient autrefois à filer la laine nécessaire à la confection des chauds et grossiers vêtements de « homespun », portés par tous aux jours de travail. Mais, aux jours de fêtes, tous aussi sortaient des coffres et des armoires quelque habit de drap fin ou quelque robe de soie à fleurs ornée d'un peu de fine dentelle, souvenirs et témoignages d'une vie que, sur la terre d'Amérique, les colons ne voulaient et ne pouvaient oublier. Pendant longtemps, la culture de l'esprit, les jeux de l'imagination, tout ce qui est l'ornement et la parure de l'existence, furent à l'ensemble de la vie américaine ce qu'étaient les vêtements de céré-

monie, les atours et les toilettes des grands jours. Comme eux, ils étaient importés d'une Europe dont ils copiaient les modes avec le retard inévitable lorsqu'une ville ou une province est séparée de la métropole par des semaines de voyages. Pendant longtemps aussi, le « homespun » de la vie américaine, la trame humble et familière des soucis, des luttes, des travaux journaliers, fut considérée comme trop grossière pour être montrée avec complaisance en aucune des occasions où le travail faisait place au loisir.

Aussi, dès qu'il y a un théâtre proprement dit en Amérique, c'est-à-dire lorsque des acteurs de profession offrent au public, sur une véritable scène, des spectacles destinés à leur divertissement, la première pièce de théâtre se rattache-t-elle au genre littéraire le plus artificiel que connaît alors l'Angleterre. Ce genre est le drame en vers qui, depuis la fin du XVIIe siècle, avait adopté un ton solennel qui l'élevait au-dessus du ton ordinaire de la vie, mais l'éloignait en même temps de la réalité. C'est la forme d'art choisie par Godfrey pour le *Prince des Parthes* (1757). Ce drame est le premier d'une longue série de pièces dont la valeur littéraire, la forme souvent belle et toujours soignée, ne peuvent racheter la mortelle froideur et l'artificialité. Comme on le voit pour le *Prince des Parthes*, le drame en vers au XIXe siècle demeurera en Amérique le représentant attardé d'une inspiration pseudo-classique. Il ne sera jamais, même lorsque quelque reflet de passion l'animera, qu'une tragédie en habit de cour, une reconstitution plus ou moins savante de modes de pensée et de langage, de coutumes et de décors choisis pour leur valeur historique et pittoresque plus que pour leur valeur vraiment humaine.

Par une opposition dont les années devaient révéler toute la saveur, la seconde œuvre dramatique qui mérite une mention dans cet aperçu rapide est une comédie de mœurs où s'expriment avec une netteté singulière les différences qui, en 1787, séparent déjà de la vie anglaise

la vie sociale de l'Amérique. *Le Contraste*, de Royall Tyler, est une comédie où apparaît pour la première fois un élément exclusivement national. Un de ses personnages représente un type nettement américain, dont l'originalité se révèle d'autant plus marquée qu'elle est constamment opposée et comparée au type traditionnel de l'Anglais d'Angleterre et à l'affection de ceux qui, en Amérique, s'acharnent à suivre et à copier les modes de Londres. La partie satirique de la comédie n'a plus aujourd'hui de charme pour nous, mais *Le Contraste* intéresse encore notre curiosité, parce qu'il est le premier miroir dans lequel la vie américaine étudie son image et prend objectivement conscience de son caractère distinctif. Quelque trente ans plus tard, James N. Barker, avec sa *Princesse Indienne* (1808), inaugure une autre veine originale en mettant à la scène un des épisodes les plus pittoresques de l'histoire des Peaux-Rouges.

Ainsi, au début du XIXe siècle, les grandes lignes sont déjà tracées que suivra le théâtre américain jusqu'au moment où la poussée d'un esprit nouveau et l'apparition d'une nouvelle conscience nationale, dépassant la timidité et les imitations de l'adolescence pour arriver à l'entière possession de soi-même, feront naître un théâtre vraiment américain.

§

Ne nous y trompons pas, cependant. Si l'on peut distinguer quelques grandes lignes, il faut bien reconnaître qu'elles sont tracées sur un désert. Seules quelques comédies et, mieux encore, quelques pièces appartenant à ce genre burlesque si hautement prisé en pays anglo-saxon, indiquent quelque chose d'original, une possibilité de développement. Mais le plus souvent ces pièces qui, par leur nature même, tendent toujours à se modeler — de si loin que ce soit — sur la vie contemporaine s'appliquent assez assidûment à copier, non pas la vie américaine, mais la vie

anglaise. Il semble, jusqu'au début du xxe siècle, que l'étude des mœurs contemporaines ne puisse tenter un auteur et intéresser le public que si les réalités qu'elle observe sont celles d'une vie sociale dont le prestige, — par un singulier retour, — est plus fort qu'il ne l'était à l'heure où *Le Contraste* exaltait, en le flattant, l'amour-propre des Américains qui venaient de conquérir leur indépendance. Un des meilleurs critiques et historiens du théâtre américain, le Professeur Brander Matthews, cite ce fait caractéristique que, vers 1880, un jeune auteur dramatique, Bronson Howard, présentant à un Directeur de théâtre une pièce dont l'action se déroulait pendant la Guerre de Sécession, fut prié par le directeur de changer la Guerre de Sécession en Guerre de Crimée, « parce que cela plairait mieux au public. »

Une masse énorme de traductions et d'adaptations de pièces étrangères entretenait cet éloignement et ce dédain du public pour toutes les œuvres dont les sujets étaient tirés de la vie américaine. Depuis le succès de *L'Etranger* — adapté de l'allemand de Kotzebue par William Dunlap, en 1798, — on peut dire que toute pièce qui a connu en Europe, et surtout en Angleterre ou en France, une véritable popularité, a paru sur la scène américaine. *La Dame aux Camélias*, les pièces de Scribe, ont tour à tour joui de la faveur du public américain. D'ailleurs, il faut ajouter que ces pièces étaient toutes adaptées plutôt que traduites, et transformées plus encore qu'adaptées pour satisfaire aux exigences d'un auditoire nouveau. Mais quelle qu'ait été la dextérité des adaptateurs et l'enthousiasme du public, la pauvreté de l'invention dramatique au xixe siècle n'en reste pas moins frappante et cela dans un pays où — à part le petit nombre de ceux que des scrupules religieux inclinaient à considérer le théâtre comme une des plus expresses et dangereuses manifestations des pompes et des œuvres de Satan — l'art dramatique a joui d'une faveur au moins égale et peut-être plus grande que celle dont il jouissait en Europe à la même époque.

On peut expliquer cette indigence de la sève dramatique par le fait que, au cours du XIXe siècle, le théâtre en Amérique fut surtout une entreprise commerciale et que les directeurs de théâtre restèrent, la plupart du temps, résolument étrangers à tout souci artistique, acceptant seulement les pièces qui leur semblaient destinées à des succès d'argent. Mais la prépondérance donnée au facteur économique, si elle explique jusqu'à un certain point l'état du théâtre américain à cette époque, n'en donne pas une explication complète. Il faut chercher ailleurs les raisons principales de la pauvreté, de la lamentable banalité des œuvres écrites par des auteurs américains et jouées alors sur les scènes du Nouveau Monde. Nous avons signalé le goût du public américain pour les pièces du genre burlesque, où les épisodes les plus extravagants peuvent se succéder sans jamais soulever aucune protestation contre leur invraisemblance et leur artificialité. De telles pièces suffisaient à cette partie du public qui demandait et prenait aux représentations théâtrales, et aux scènes du comique le plus rudimentaire, un plaisir aussi sincère et, pourrait-on dire, aussi enfantin que celui que prennent chez nous les jeunes spectateurs aux ruses de Guignol pour échapper au Commissaire.

D'autre part, le public cultivé, l'élite américaine savait en même temps faire un succès d'estime aux pièces historiques dont les auteurs évoquaient laborieusement des figures qui, malgré tous leurs soins, semblaient sortir d'un magasin d'accessoires. On peut citer parmi ces pièces la *Francesca da Rimini*, de Boker, la *Judith de Béthulie*, de Thomas Bailey Aldrich. Mais à part quelques drames — d'ailleurs sans grande valeur — comme la *Pocahontas*, de Brougham (1855), et le *Shenandoah*, de Bronson Howard (1889), la vie américaine proprement dite ne semblait capable ni d'attirer l'attention des auteurs, ni de captiver l'intérêt du public.

D'ailleurs, pendant ce XIXe siècle dont une si grande

partie peut être considérée comme appartenant encore à l'âge héroïque de la nation américaine, la vie qui se dépensait alors dans le « Middle West » et dans l'Ouest à la grande tâche de la conquête et de l'organisation de ces contrées, offrait avec la vie de l'Est et de ses grandes ou petites villes de telles différences qu'une ligne de clivage très nette séparait la vie des pionniers de l'existence des régions organisées et depuis longtemps déjà conquises à la civilisation. Alors que, par la force des choses, une partie de la nation ignorait ou ne pouvait comprendre la vie de l'autre, c'était seulement dans le théâtre d'importation étrangère que le public américain, cultivé ou non, trouvait les satisfactions qu'une représentation de la vie nationale n'aurait pu alors lui donner. Ceux qui, pénétrés de culture européenne, assistaient à telle représentation d'une pièce qui avait triomphé à Paris ou à Londres, y goûtaient le plaisir de retrouver l'image d'une vie qu'ils connaissaient et dont ils savaient apprécier les traditions séculaires, le raffinement, les aristocratiques loisirs. En même temps, le public des petites villes, dans les pays neufs du « Middle West », devait à ces mêmes pièces, lorsque des acteurs en tournée les lui apportaient, le plaisir plus grand encore de la révélation d'un monde inconnu, si différent du sien qu'il lui apparaissait revêtu des couleurs merveilleuses des régions irréelles de féerie. Car — et nous pouvons voir là la preuve la plus indiscutable du goût américain pour le théâtre — dès 1820, des acteurs en renom avec leurs compagnies avaient l'habitude d'aller en tournée jusqu'aux pays les plus éloignés où les pionniers fondaient alors des villes et des villages. Ces compagnies remontaient l'Ohio et le Mississipi et donnaient chaque soir des représentations dans les villes et les gros bourgs sur les rives de ces fleuves (3).

Tel était le goût du public de ces régions — par ailleurs si éloigné de toute culture — pour ces représentations que,

(3) *The Real Revolt in our Theatre*, by Walter Prichard Eton (*Scribner's Magazine*, novembre 1922).

à défaut d'acteurs et de théâtre, les populations rurales faisaient leurs délices de musées ambulants de figures de cire représentant des personnages célèbres, de cirques, de ménageries, en un mot de tout ce qui pouvait apporter quelque diversion à la monotonie d'une existence fatalement repliée sur elle-même et assidûment enchaînée à la tâche de défricher la terre. Les « Contes de Dewkesborough » qui, vers 1850, eurent leur heure de célébrité, nous donnent une preuve amusante de la place qu'occupait le théâtre dans l'imagination des populations rurales : l'homme le plus universellement respecté à Dewkesborough est le colonel Moses Grice, du 14e régiment de la Milice de Géorgie. Il doit ce respect à sa fortune, à sa situation, et aussi à ce fait que, seul d'entre ses concitoyens, il a eu le privilège d'assister à de véritables représentations données dans un vrai théâtre. Pendant les séjours qu'il a faits à la ville voisine, qui porte le nom impérial d'Augusta, il n'a pas assisté à moins de trois représentations et, dit il, a reçu de ces trois inoubliables soirées des impressions et des idées dont il gardera le souvenir jusqu'à la fin de ses jours (4).

Ce que les pièces empruntées à l'Europe peuvent apporter d'éblouissantes révélations, de quelle lumière elles peuvent illuminer des imaginations ardentes et naïves, quelles perspectives enchanteresses elles peuvent ouvrir sur des modes de vie jusque-là insoupçonnés par ceux dont l'existence s'écoule dans les districts ruraux du « Middle West » ou de l'Ouest, un chapitre d'un des meilleurs romans contemporains nous le dira avec un accent de sincérité qui donne à ces pages le caractère, non plus d'une fiction, mais d'une confession. Un jeune homme, élevé dans une ferme de la prairie du Nébraska, va à sa dix-huitième année suivre les cours de la petite université provinciale de Lincoln. Un jour, une compagnie en tournée dans l'Ouest arrive pour donner aux habitants de Lincoln une représentation de

(4) *The expensive Treat of Colonel Moses Grice* (« Dewkesborough Tales », by Richard Malcolm Johnston.)

Camille. *Camille* — il faut l'expliquer à des lecteurs français — est le nom sous lequel l'adaptation américaine de *La Dame aux Camélias* est devenue aussi célèbre de l'autre côté de l'océan que la pièce elle-même l'a été chez nous. Et comme le Directeur sait que les gens de l'Ohio ou du Nébraska ont besoin d'être renseignés, une petite note au bas des affiches annonce que « l'on jouera pendant les entr'actes des morceaux de l'opéra *La Traviata*, dont le sujet est le même que celui de *Camille* ».

La seule idée d'assister à une représentation embellie par l'exécution de quelques morceaux empruntés à un opéra transporte de joie le jeune homme. Mais combien son attente est dépassée lorsque le rideau se lève sur le spectacle le plus attachant qu'il ait jamais vu. Tout, pendant cette soirée unique et inoubliable, lui est un enchantement, et même jusqu'au fait de voir déboucher sur la scène des bouteilles de champagne ! Tout le clinquant des accessoires d'une tournée de second ou troisième ordre a pour lui la beauté d'objets empruntés à un palais des fées. Le petit provincial à demi paysan n'a pas assez d'yeux pour admirer « les chaises et les tables dorées, arrangées par des valets de pied en bas et gants blancs ; la nappe éblouissante et, sur cette nappe, des plats d'argent, une grande coupe de fruits et des roses rouges ».

Puis voici que des femmes d'une élégance inouïe et des jeunes hommes non moins élégants apparaissent et causent et rient ensemble, avec une aisance et une gaieté qui sont pour le jeune spectateur l'apanage exclusif du monde brillant dans lequel vivent ces êtres privilégiés. Il est trop ignorant et trop naïf pour remarquer certaines dissonances fâcheuses dont un spectateur plus averti serait choqué. Les acteurs, par exemple, arborent des costumes de 1830, et les actrices sont vêtues à la mode du jour, c'est-à-dire à la mode de 1890 !

Dans une ivresse dont les entr'actes mêmes ne suffisent pas à rompre le charme, le jeune homme voit se dérouler

les péripéties de la vie et de la mort de Marguerite Gauthier. Aussi bien que le luxe, le loisir, l'élégance d'une vie jusque-là ignorée, le pathétique de cette banale et éternelle histoire d'amour exerce sur lui son pouvoir. Les larmes lui viennent aux yeux et pendant la scène entre la jeune femme et le père d'Armand, il brûle du désir de défendre le bonheur de Marguerite. Une douleur à la fois insoutenable et exquise tenaille son cœur quand il comprend la menace qui pèse sur les amants. Si la vie mondaine lui a été révélée par les premiers actes, les derniers lui font entrevoir, à travers leur sentimentalité, l'infini de la passion. Marguerite Gauthier, il est vrai, est une actrice vieillie, sans fraîcheur et sans grâce et qui pourrait être la mère de l'Armand qui lui donne la réplique ; sa voix grave et tragique n'a que des accents terribles et quand elle dit : « Arrrrmand ! » il semble qu'elle le cite au tribunal du Jugement Dernier. Mais, de tout cela, cet adolescent reçoit seulement des visions qui, en un instant et pour toujours, ont élargi son horizon. Et trente ans plus tard, évoquant le souvenir de cette soirée, il dira :

Je sortis sous les arbres encore ruisselants de pluie, pleurant sur le sort de Marguerite Gauthier comme si elle était morte la veille, tout pénétré de l'esprit de 1840 qui venait ce soir-là de m'être révélé à travers tant d'années et deux langues différentes, au moyen d'une vieille actrice décrépite... A quelque époque que ce soit et partout où l'on joue cette pièce, l'avril renait... (5).

§

Vers la fin du XIX[e] siècle, un mouvement se dessine en Amérique sous une impulsion qui, partie de l'Europe, voudrait néanmoins donner au théâtre la vitalité et l'accent particulier qui, jusque-là, lui avaient fait défaut. Les adaptateurs de pièces étrangères, les auteurs qui, — suivant la coutume plus fréquemment observée en pays anglo-saxon

(5) *My Antonia*, by Willa S. Cather, book III. Il existe une version française : *Mon Antonia*, par Willa S. Cather, traduit par Victor Llona, Payot, 1924.

que chez nous, — mettent à la scène tel roman célèbre ou telle nouvelle, ont si bien appris à l'école des autres pays les secrets communicables de la technique dramatique, qu'ils passent le plus souvent sans effort, sans transition appréciable, de l'adaptation à la création. Mais — et cela est significatif — les auteurs, malgré leur étude intelligente et patiente de la technique de leur art, ne semblent pas se douter que cette étude n'est pas tout et qu'il est des effets qu'un auteur ne peut utiliser que dans une seule et parfaite création.

Aussi, à part quelques rares exceptions, la production dramatique de cette époque, plus abondante qu'elle ne l'a jamais été encore en Amérique, manque-t-elle de cette profondeur, de cette originalité et de cette spontanéité dans lesquelles se marque la différence entre ce qui n'est que talent et ce qui est vraiment génie dramatique. Si l'on voulait donner une liste à peu près complète des œuvres et des auteurs les plus intéressants de cette époque, il faudrait citer trop de noms. Parmi tous ceux que l'on pourrait énumérer, il suffit de mentionner Bronson Howard — l'aîné, presque l'ancêtre de tous ces auteurs de la fin du siècle et des premières années du siècle nouveau — Percy Mackaye, Clyde Fitch et Augustus Thomas. Leurs pièces, à travers toutes les différences de tempérament, de sujet et de traitement, offrent des caractéristiques semblables. Elles apparaissent aujourd'hui comme marquées des mêmes défauts et enrichies de qualités sensiblement les mêmes. Toutes, lorsqu'elles doivent leur sujet à l'Amérique et reproduisent soit tel aspect de sa vie sociale, soit tel épisode de son histoire, sont construites sur un plan que leur thème n'a pas suggéré à leur auteur. Leur construction ne possède pas — quels que soient par ailleurs ses mérites — cette unité interne, cette fusion totale de la forme et du fond, où se reconnaît une œuvre dramatique pleinement et puissamment originale. C'est Scribe, c'est Dumas, c'est Ibsen qui fournit le moule dans lequel l'auteur américain coule une substance nouvelle.

Clyde Fitch et Augustus Thomas, par exemple, s'inspirent de la technique française. Clyde Fitch, surtout, écrivant avec beaucoup d'esprit et d'entrain le dialogue de la comédie de mœurs et évoquant souvent avec charme l'atmosphère factice de la vie mondaine, fait une œuvre qui — abstraction faite de la nationalité de l'auteur, des noms de lieux et de personnages et de quelques autres détails — appartient à une époque, à un moment donné de la civilisation du XIXe siècle, bien mieux qu'elle n'appartient à un pays. Son théâtre, pourrait-on dire, est du théâtre européen, écrit en Amérique. D'ailleurs, telle de ses pièces et en particulier: *The Woman in the Case*, 1905 (*Cherchez la Femme*), réussit brillamment sur la scène anglaise et dut son succès, non pas à telle qualité unique ou à un accent nouveau, non pas au fait qu'elle révélait le théâtre américain au public anglais, mais seulement à ce fait qu'elle était une comédie du modèle courant à la mode à cette époque, plus habilement construite et plus adroitement menée que tant d'autres pièces du même ton et du même genre.

Ainsi, dans cette période qui va environ de 1890 à 1914, le succès de certaines pièces américaines ne peut pas être considéré comme vraiment significatif et leurs auteurs, s'ils font une œuvre souvent brillante et intéressante, ne sont pas cependant les véritables artisans d'un mouvement qui pourrait être appelé la création d'un théâtre national. Cependant la critique et le public contemporains saluèrent leur succès comme le premier essort d'un renouveau dramatique. Aujourd'hui, on peut évaluer plus justement la portée d'œuvres qui, malgré leurs indiscutables mérites, ne sont ni profondément révélatrices, ni vraiment fortes et neuves. Au lieu de voir pour le théâtre américain, dans les années qui vont de 1890 à 1914, l'aube annonciatrice d'un jour splendide, nous y voyons aujourd'hui plutôt ce phénomène que l'on appelle en pays anglo-saxon *a false dawn* (une fausse aurore), c'est-à-dire celle qui n'annonce pas encore

immédiatement l'irradiation prochaine de la lumière victorieuse.

Alors que les œuvres dramatiques de cette période, toutes portant la marque d'une année et l'on pourrait presque dire d'une mode littéraire, laissent voir — aujourd'hui que leur première nouveauté est passée — ce qu'il y avait d'un peu factice, d'un peu trop adroit dans leur habileté, il en est cependant une dont le temps, au lieu d'amoindrir le sens et la portée, semble augmenter et affirmer la valeur. *Les Deux Versants* (« The Great Divide »), 1906, de William Vaughn Moody, est une pièce profondément imprégnée des tendances essentielles de la vie américaine. Son thème est l'expression concrète et puissante de cette opposition profonde qui, dans le Nouveau Monde, caractérise et dresse en ennemis souvent inconciliables deux conceptions de l'existence, pourtant également légitimes, deux attitudes devant la vie : celle du Puritanisme, uniquement orienté vers les valeurs spirituelles, et celle qui fait de l'action l'explication et la triomphante justification de la vie.

Le premier acte est d'une couleur et d'une vigueur saisissantes. Dans la solitude d'une région inculte et lointaine de l'Arizona, une jeune fille, dont la famille habite le Massachusetts, est venue avec son frère, qui veut utiliser pour l'industrie la fibre du cactus. Elle s'est éprise de cette région déserte qui, dans la poésie de ses vastes étendues, dans la splendeur fougueuse de sa végétation, semble attendre l'avenir en une brûlante extase. La griserie de ces espaces libres enivre la jeune Puritaine dont les sentiments et les pensées ont été enchaînés jusqu'ici dans les limites des traditions religieuses et familiales. Elle devine maintenant que la vie peut contenir des possibilités, un mystère, une beauté par delà tout ce qu'acceptent les conventions de son milieu social. En une scène toute vibrante de l'ivresse de cette révélation, la jeune fille dit son amour de l'Ouest et voici que, quelques instants après, elle va faire la terrible épreuve de ce qu'une contrée à demi sauvage peut réserver

de tragiques surprises. Une nuit qu'elle est restée seule, trois bandits pénètrent dans la maison et, pour se défendre d'attaques brutales, elle implore la pitié de l'un d'eux. Dans son désespoir, elle promet à celui-ci qu'elle sera à lui s'il la sauve. Tenté, et gagné peut-être aussi par une pitié plus noble, cet homme renvoie l'un de ses compagnons avec une poignée d'or, et chasse l'autre après un duel où il s'affirme le plus fort. Désormais, la vie de la jeune fille auprès de son ravisseur — d'ailleurs bientôt devenu son mari — est une insoutenable torture morale. Eloignée de tous les siens, accablée par la conscience d'avoir renié tous les principes qui lui avaient été enseignés, elle ne peut cependant se défendre d'aimer, en dépit de toutes ses répugnances, un homme qui, désormais, veut devenir digne de sa compagne et — ce qui est très américain — veut affirmer son droit à la posséder en gagnant pour elle une fortune. Son ambition, son initiative, son courage et sa volonté de fer, forcent l'admiration de Ruth, cependant qu'elle est tenaillée par le souvenir affreux de la tragique soirée où elle s'est vendue. Ses délicatesses de civilisée, sa conscience de femme libre, sont offensées à toute heure et par ce souvenir et par l'affection possessive et tenace de ce mari qui, l'ayant acquise et aimée, entend la garder à tout prix. Le malentendu toujours plus cruel des époux se dénouera quand la jeune femme, ayant enfin obtenu de retourner auprès des siens, reverra son mari après une longue absence. En une suprême explication, Ruth, la femme de l'Est, héritière d'une longue tradition de civilisation et de culture et Ghent, le rude pionnier de l'Ouest, affrontent leurs croyances respectives et reconnaissent que dans l'amour, dans un pardon mutuel et généreux, leurs divergences pourront disparaître. Chacun proclame son Evangile : Ruth, l'évangile puritain de la purification par la souffrance et le sacrifice ; à cette foi traditionnelle, Ghent oppose une religion nouvelle, celle de l'action assez forte, assez généreuse pour faire jaillir le bien, même des sources les plus

troubles, pour faire enfin naître le bonheur après de longs jours de mésentente. Ce que Ghent apporte à Ruth, c'est un rajeunissement, un élargissement de la vieille tradition puritaine par l'action, par le courage et aussi, quand il le faut, par l'acceptation stoïque de la douleur inévitable. Conquise désormais sans retour, Ruth dit à Ghent : « Apprenez-moi à vivre comme vous ! », et l'union enfin réalisée de ces deux âmes si différentes semble prendre alors une valeur symbolique. Le sens profond de la parole de Ruth n'est-il pas celui d'une foi ardente en l'ennoblissement du cœur et de l'esprit humain, et n'est-ce pas aussi l'aveu de la force irrésistible qui entraîne vers l'Ouest la civilisation américaine, comme le même courant entraîne dans une direction semblable les vieux pays d'Europe ?

The Great Divide fut acclamé par le public de 1906 comme la première pièce vraiment américaine qui, demeurant accessible à tous, portait cependant la marque indiscutable des plus rares qualités littéraires et parfois l'empreinte du génie. Aujourd'hui, si *The Great Divide* garde une très haute place dans l'histoire du théâtre américain, nous comprenons plus clairement encore que ne le firent les contemporains de Moody quelle perte subit le drame américain par la mort prématurée d'un auteur qui aurait certainement tenu les promesses et dépassé les réalisations contenues dans cette œuvre. Ce qui nous frappe surtout en regardant cette pièce au point de vue du développement subséquent de l'art dramatique en Amérique, c'est que malgré les gaucheries, le convenu et les lenteurs de ses derniers actes, elle porte enclose en soi toutes les qualités essentielles qui, plus tard, s'affirmeront comme caractéristiques du drame vraiment américain. Le premier acte, rapide, plein d'une vie intense, possède une densité d'expression, une richesse de mouvement et de couleur qui en font — et nous verrons plus loin combien ceci est significatif — quelque chose d'aussi parfait dans son genre que tel récit de Poe ou de Hawthorne. *The Great Divide* vaut, certes, par la philo-

sophie qu'il exprime d'une façon toujours concrète, par ce qu'il a de profondément humain, mais son mérite le plus grand est contenu, non pas dans l'enchaînement des circonstances ou la richesse de ses péripéties, non pas dans les incidences ou dans le développement de ses scènes, mais dans le mouvement initial, dans l'exposition et la présentation d'une situation à un moment donné. On pourrait, sans la fausser en rien, reprendre à propos de la pièce de Moody la définition de Poe suivant laquelle « l'art du conteur tend à la production d'un effet unique » Ici, aussi bien que le conte, le drame sort d'un seul effet et vit de celui-ci. Et ne croyons pas qu'il y ait ici, dans cette ressemblance entre deux formes par ailleurs si différentes, une rencontre fortuite et produite à l'insu de l'auteur. *The Great Divide* avait été si exclusivement conçu pour recevoir l'expression dramatique que Moody refusa une fortune plutôt que de consentir à transformer ou faire transformer en roman la pièce qui, sur toutes les scènes d'Amérique, connaissait alors un succès sans précédent.

§

Aux premières années du xx[e] siècle, le théâtre américain avec Bronson Howard, Percy Mackaye, Augustus Thomas, Clyde Fitch et William Vaughn Moody, avait donc atteint un degré de perfection technique et parfois, mais plus rarement, une valeur et une portée qui égalaient ses meilleures productions à la moyenne des pièces écrites en Europe par des auteurs de talent. C'était déjà beaucoup, mais cependant le théâtre américain n'avait encore jamais eu — si l'on en excepte William Vaughn Moody qui mourut trop tôt pour donner toute sa mesure — un auteur doué d'un véritable génie dramatique, et jamais encore un esprit vraiment créateur ne s'y était pleinement révélé.

Par une singulière rencontre, l'éclosion d'un art dramatique original fut préparée par des moyens à peu près semblables à ceux auxquels plus d'un siècle auparavant

l'Amérique avait dû ses premières œuvres théâtrales. Pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle, les Universités, par les représentations qu'elles donnaient aux jours de fêtes, avaient contribué à faire naître chez le public cultivé le goût du théâtre. Ce fut de même, à partir de 1900, dans les Universités que se dessina le mouvement qui tendait à donner à l'étude de la composition dramatique une place aussi importante que celle de toute autre branche de la littérature. Les promoteurs de ce mouvement furent le Professeur Brander Matthews, qui occupa avec tant d'éclat la chaire de littérature dramatique à l'Université de Columbia, et le Professeur Baker dont « l'atelier d'art dramatique » à l'Université de Harvard a suscité de nombreuses vocations et offre aux apprentis dramaturges quelque chose que l'on ne saurait mieux comparer qu'à une « école professionnelle ». L'impulsion partie de Harvard se propagea rapidement; on peut dire que, aujourd'hui, toutes les universités font dans leur enseignement une part à la composition dramatique aussi bien qu'à l'étude du théâtre ancien et moderne. De plus, ces Universités possèdent généralement d'excellentes troupes recrutées parmi les étudiants, et le talent de ces amateurs rivalise souvent avec celui d'acteurs de profession. C'est ainsi que, en 1921, la troupe des « University Players » formée sous la direction du Professeur Mabie, de l'Université de l'Etat d'Iowa, joua, dans diverses villes de cet Etat la pièce de O'Neill : *Par delà l'Horizon* (« Beyond the Horizon »), et obtint un succès que le public avait refusé lorsque des tournées venues de New-York lui avaient apporté la même pièce.

En même temps que les Universités, les villes elles-mêmes commencèrent vers la même époque à reconnaître pour toute collectivité assez nombreuse la nécessité d'un théâtre où les préoccupations d'art et la possibilité d'un divertissement sain et intelligent remplaceraient les buts purement commerciaux. Désormais, sous le nom de « Community House » ou « Community Theatre », les municipalités élè-

vent à leurs frais des théâtres destinés à recevoir soit les tournées de passage, soit les sociétés d'amateurs que chaque ville voit se former. De plus, les grands centres du « Middle West », de l'Ouest, aussi bien que de l'Est, ont vu se développer — le plus souvent sous le nom de « Little Theatres » — des théâtres d'art analogues à notre « Théâtre Libre ».

En dehors de toute initiative universitaire ou municipale, des sociétés dramatiques ont depuis une vingtaine d'années favorisé et développé chez le public le goût du bon théâtre, et leur initiative comme leur exemple ont certainement créé l'atmosphère favorable à l'éclosion du renouveau dramatique qui caractérise l'heure présente. Si grand est le nombre de ces sociétés qu'on ne peut essayer de les énumérer; il faut cependant en citer une : la Société Dramatique du « Bohemian Club » de San Francisco, fondée en 1902, et qui, depuis cette époque, donne chaque été une série de représentations en plein air dans un décor unique. Le « Bohemian Club » a acquis une partie d'une de ces forêts où se dressent encore ces arbres millénaires, ces *sequoias* gigantesques qui furent sans doute témoins des premiers âges de l'humanité. Suivant le caractère et le sujet des pièces choisies chaque année — et le plus souvent, écrites spécialement pour l'occasion — les représentations des *Grove Plays* ont lieu, soit en plein jour, soit à la clarté des étoiles. Parfois, c'est une féerie, ce sont des elfes et des lutins qui viennent animer le silence des ombrages pleins de mystère ; parfois — et c'est là peut-être où se trouve la plus heureuse utilisation d'un décor unique au monde — c'est l'homme primitif, tel que le virent jadis les arbres géants, qui revient un moment retrouver l'abri de la caverne et la protection de la forêt.

Toutes les sociétés d'amateurs ne peuvent pas posséder une scène aussi grandiose que celle dont jouit le « Bohemian Club », et toutes les pièces écrites et représentées pour un public forcément limité n'ont pas le mérite des *Grove Plays*

célèbres à San Francisco. Cependant, on peut dire que depuis vingt ans le théâtre indépendant, en dehors de toute organisation professionnelle ou commerciale, occupe, dans la vie sociale de l'Amérique, une place aussi grande que celle qu'il occupa en Europe aux époques où l'art dramatique fut l'expression complète et unanime de l'âme nationale.

§

Si, dans l'histoire du renouveau littéraire contemporain, le nom de Théodore Dreiser doit être cité le premier, lorsqu'on étudie le mouvement dramatique des dix dernières années, son nom doit être mentionné avant ceux d'autres auteurs dont la renommée dépasse aujourd'hui la sienne. Avec ses pièces *De l'Ordre Naturel et de l'Ordre Surnaturel*, qu'il publia en 1916, on peut dire que Théodore Dreiser apporta la première contribution importante au théâtre nouveau. Les sept pièces contenues dans ce volume — qu'elles appartiennent à l'ordre naturel ou à l'ordre surnaturel — sont toutes caractérisées par une originalité, une sincérité totales. Là, plus de ces habiletés techniques apprises à l'école d'un Scribe, d'un Sardou ou d'un Dumas; rien qu'une tentative parfois heureuse et parfois maladroite, pour exprimer sous une forme dramatique soit un fragment de la réalité vivante, soit un de ces caprices auxquels se complaît à ses heures une imagination puissante, trop éprise du vrai pour ne pas être capable de souhaiter parfois le fantastique et l'irréel. Chose singulière, alors que Dreiser romancier est souvent lourd et lent, Dreiser auteur dramatique, et surtout dans ses premières pièces, ramasse en quelques scènes l'essentiel d'une existence ou condense en un seul tableau des visions emplies de toute la poésie du rêve et de la fantaisie.

La première de ces pièces : *La jeune fille au cercueil* (« The Girl in the Coffin »), est à la fois un drame de la vie ouvrière et une tragédie de la douleur humaine. Magnet, un ouvrier socialiste qui le soir même devait prendre la

parole en faveur de la grève dans une réunion publique, refuse de sortir parce que sa fille unique vient de mourir et qu'il veut passer auprès d'elle cette funèbre veillée. Un orateur socialiste, doué d'une influence et d'un prestige encore plus grands que les siens, vient prier Magnet de sacrifier sa douleur personnelle pour le bien de la cause commune. Mais Magnet ne veut pas se laisser persuader. Alors, pour l'obliger à dominer son désespoir, Ferguson lui dit qu'il n'est pas le seul dont ce soir tous les espoirs de bonheur et d'avenir gisent dans un cercueil. Lui, Ferguson, sait aussi tout ce qu'un homme peut souffrir, il vient de perdre la femme qu'il aimait, et cependant il agit, il n'oublie pas son devoir envers ses frères. Pourquoi Magnet serait-il moins courageux ? Et le père qui, d'abord, était partagé entre un désespoir immense et le furieux désir de connaître et de punir le séducteur coupable de la mort de sa fille, subit l'influence d'une volonté plus forte ; il obéit à Ferguson, et sort pour aller parler devant les grévistes. A peine est-il parti qu'une voisine, celle qui vient d'ensevelir la jeune morte, entre et remet à Ferguson une bague que Marie Magnet, en mourant, lui a fait promettre de donner à celui-ci avec ses dernières paroles d'amour.

La Fenêtre Eclairée contient plus d'ironie que de passion et, cette fois, l'auteur a voulu représenter non plus l'aspect intérieur et extérieur d'une situation, mais l'interprétation donnée à tel ou tel fait par les spectateurs qui n'en connaissent point la vérité intime L'interprétation est fournie par les passants ; devant la fenêtre bien éclairée, ils lèvent les yeux et pensent combien doivent être heureux ceux qui occupent la chambre qui, de la rue noire et glaciale, semble si gaie, si propre à abriter la joie et la paix. Et, au moment même où les passants évoquent de riantes visions d'intimité familiale, une querelle amère se poursuit et un mari, que les récriminations ni les prières de sa femme ne peuvent plus émouvoir, forme le projet de partir et de divorcer.

Pour chacune de ses pièces, Dreiser cherche une technique nouvelle, un effet nouveau, ou plutôt il crée chaque fois une expression dramatique adaptée à la qualité de son sujet. Telles de ses pièces n'ont à proprement parler pas d'action, si l'on entend par là un enchaînement de péripéties, une succession logique — qu'elle soit imprévue ou non — de causes et d'effets. C'est ainsi que *Le Vieux Chiffonnier* se contente de mettre en scène un pitoyable Crinquebille américain, maniant son crochet d'une main tremblante, bousculé par les sergents de ville qui font leur ronde et hué par de méchants gamins. Point d'action non plus, mais une série de tableaux d'une fraîcheur et d'une fantaisie exquises dans le *Concert d'Orgue au Printemps* (« The Spring Recital »). Un organiste, par un après-midi de printemps, joue, devant un auditoire de quelques personnes, l'ouverture de *la Flûte Enchantée* et voici que, grâce à la double magie de la saison et de la musique du divin Mozart, un faune apparaît, puis une hamadryade ; ils dansent, ils s'ébattent et disparaissent. Après eux vient un couple d'amoureux qui, à leur tour, cèdent la place à un pâle revenant. Et, quand le dernier accord s'éteint, il ne reste plus que l'organiste à son banc et les quelques auditeurs somnolents que le silence vient enfin réveiller. Moins heureuse dans son évocation des forces mystérieuses que la réalité tient cachées, est la pièce où, dans le décor d'une salle d'opérations, Dreiser mêle à ses personnages deux êtres fantastiques : *démiaphon*, élément chimique, et *aléphoran* une des forces de la physique. Ici, le naturel et le surnaturel ne réussissent pas à se combiner et l'évocation concrète des visions et des fantômes, qui hantent l'esprit inconscient du patient, ne réussit à éveiller en nous ni terreur, ni intérêt.

Mais, si inégale que soit leur valeur, ces pièces — qui furent d'ailleurs pour Dreiser une série d'aventures à la recherche de nouveaux moyens d'expression et de présentation dramatiques, — possèdent toutes une originalité et une sincérité qui mettent leur gaucherie même au-dessus

de toute dextérité technique. Ici, et pour la première fois, un auteur américain, en écrivant pour le théâtre, laisse de côté toute convention et se montre créateur aussi bien dans l'expression que dans le sujet.

Après les pièces de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel, Dreiser écrivit en 1918 une tragédie en quatre actes : *La Main du Potier*, à laquelle il a donné pour épigraphe ce vers du vieil Omar Khayyàm :

En faisant ce vase, la main du potier a-t-elle donc tremblé ?

Avec sa hardiesse coutumière et son mépris de l'hypocrisie puritaine qui voudrait — sans pouvoir les bannir de la vie — exiler de l'art les sujets qu'elle qualifie de « déplaisants », Dreiser a choisi un thème infiniment douloureux : celui du crime commis par un être dégénéré. Les deux premiers actes sont terribles et magnifiques : l'un qui contient la scène du crime auquel — sans le vouloir, sans l'avoir désiré ou projeté — le criminel est amené par une tentation à laquelle il ne sait pas résister ; le second, où la mère ne veut pas même accepter l'idée que son fils a pu être criminel, jusqu'au moment où, apercevant dans un coin le soulier tombé du pied de l'enfant assassinée, elle pousse un cri vite étouffé, se reprend et ment avec toute son énergie, avec tout son amour maternel, pour sauver son malheureux fils. Après ces deux actes, la tragédie n'est plus qu'un exposé de la théorie de la responsabilité humaine. A tous les arguments opposés par la justice, par l'horreur que suscite le crime, le criminel lui-même donne une pitoyable réponse : « Il y a des hommes qui ne sont pas comme les autres ; peut-on dire qu'on est coupable quand on n'est pas comme les autres ? »

Le souffle dramatique qui avait empli les pièces en un acte de Dreiser ne suffit pas ici à animer une œuvre plus longue. Le debut de *La Main du Potier* fait penser à une ébauche de Rodin, à un de ces fragments d'une œuvre qui, achevée, serait incomparable. La pièce entière

manque d'unité ; l'horreur et l'angoisse, qui nous tenaillaient pendant les deux premiers actes, s'évanouissent et font place à quelque chose qui ressemble à de l'ennui lorsque nous devons écouter l'interminable dialogue des journalistes sur la responsabilité du criminel ou la légitimité des sentences prononcées par la loi. Œuvre étrange et décevante, puissante et maladroite, vigoureuse et languissante, avec ses gaucheries et ses longueurs *La Main du Potier* est une pièce où se révèlent les mêmes défauts que l'on reproche à Dreiser en tant que romancier, mais où l'on voit aussi la richesse de sève et la force non assouplie qui sont les meilleures qualités de son auteur.

§

Lorsque le nom d'Eugène O'Neill devint fameux en une saison, la critique ne manqua pas de voir dans ce premier triomphe un cas d'hérédité. O'Neill, déclara-t-on, a le théâtre dans le sang, puisqu'il est le fils de ce James O'Neill qui, pendant une trentaine d'années, fit applaudir dans ses tournées à travers sa patrie d'adoption un talent qui le classait, sinon parmi les très grands acteurs, du moins parmi les meilleurs de sa génération. Mais, nous le verrons plus tard, si Eugène O'Neill a jamais dû quelque chose à la connaissance du théâtre qu'il tire de la profession paternelle, son premier soin en abordant l'art dramatique a été d'oublier ce qu'il en savait dès l'enfance, pour obtenir une vision neuve et directe et rejeter tout ce que la technique conventionnelle contient d'artificiel ou de machinal. Ce n'est point aux leçons de son père ou à sa propre expérience de la scène qu'il a demandé un sens dramatique qui, chez lui, participe à la sûreté de l'instinct. C'est de la vie et de l'aventure qu'il apprit à la fois à connaître les hommes et à trouver dans l'existence des humbles, dans les rudes et fortes émotions de ces âmes primitives, le secret de créations où l'originalité est toujours sans effort et semble jaillir de la nature même de chaque sujet.

Même en Amérique, où l'activité masculine connaît souvent une variété, un décousu pourrait-on dire, qui contrastent étrangement avec notre amour européen de la continuité dans l'effort et notre attachement à la profession choisie, la jeunesse d'Eugène O'Neill apparaît remplie d'assez de changements et de vicissitudes pour fournir la matière d'un roman d'aventures. Eugène Gladstone O'Neill est né en 1888. Signalons ce fait que son second prénom témoigne d'une ardente sympathie vouée à l'auteur du premier projet de *Home Rule*, par James O'Neill, Irlandais devenu Américain, mais fidèle à ses origines. Au sortir de l'Université de Princeton, où il avait passé une année, Eugène O'Neill est d'abord secrétaire d'une grande maison d'expéditions de New-York, puis bientôt il part pour le Honduras espagnol à la recherche de gisements aurifères. Ensuite, chercheur d'or désabusé, il devient Directeur en second d'une tournée théâtrale. Nouveau changement : le voici embarqué comme matelot à bord d'un voilier norvégien en partance pour Buenos-Ayres. Arrivé en Argentine, il goûte pendant quelque temps au commerce, puis reprend la mer sur un vapeur anglais qui part pour Durban. Toujours comme matelot, il revient à New-York et repart pour Southampton. A son retour à New-York, il renonce à ce dur métier de marin qui lui inspirera bientôt ses premiers essais dramatiques et, s'engageant comme acteur dans la troupe de son père, fait une tournée à travers l'Ouest. Il fait ensuite du journalisme, est obligé de passer six mois dans un sanatorium — ce nouveau milieu lui inspirera une pièce d'un caractère absolument différent du reste de son œuvre — et, guéri, il rentre dans la vie, libéré cette fois de toute incertitude, ayant épuisé dans ses années d'apprentissage et de courses errantes son amour inquiet de l'aventure et du changement. Désormais il n'hésite plus : il sera auteur dramatique. Mais, s'il ne doute pas de ce que valent son expérience et sa connaissance de la vie, souvent si durement achetées, il ne se croit cependant pas capable de se lancer

sans autre préparation dans la voie qu'il a choisie. Avec une humilité touchante et un scrupule peut-être un peu naïf, mais très révélateur de la simplicité et de l'honnêteté foncières de sa nature, il veut, avant d'écrire pour le théâtre, apprendre de ceux qui ont mission de l'enseigner les principes généraux de la composition dramatique. Il passe donc un an à Harvard, dans le laboratoire d'art dramatique du Professeur Baker. Et ce stage terminé, O'Neill se donne totalement à une tâche qui, telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui dans la perspective fournie par cinq années et autant de chefs-d'œuvre, est la découverte de possibilités nouvelles du théâtre. Faut il l'attribuer à son hérédité et à son étude de l'art dramatique, ou dire que c'est parce qu'il a su dominer et se libérer de ce qu'il avait appris? O'Neill, en abordant le théâtre, semble avoir mesuré du premier coup l'artifice et l'étroit conventionalisme des meilleures formules dramatiques. Comme si aucun précédent, aucun modèle n'existait, il crée un théâtre nouveau. Possédant à vingt-cinq ans une expérience de la vie que la plupart des hommes mettent deux fois plus de temps à amasser, il la met au service de dons d'une si rare qualité qu'il faut bien les appeler génie. Il devine que l'art dramatique, qui semble pour la plupart des auteurs limité à des réalisations et à des procédés nettement définis, d'une valeur éprouvée depuis des siècles, offre en réalité et à profusion des moyens d'expression encore insoupçonnés et, loin d'être borné à ce qui est déjà connu et ne peut être renouvelé que d'une façon superficielle, est en réalité susceptible d'un élargissement illimité.

Mais ce rajeunissement du théâtre qu'apporte son œuvre, O'Neill ne l'effectuera pas en créant une convention nouvelle, pour l'opposer à l'artifice et au convenu de l'art dramatique traditionnel. Sans chercher le nouveau et l'inattendu pour eux-mêmes, il les trouve dans l'obéissance à cette loi interne du théâtre, trop peu connue ou trop peu souvent observée, qui veut que, à chaque thème drama-

tique, à chaque situation correspondent une forme nouvelle et de nouveaux moyens expressifs. Aussi, cette œuvre vraiment originale n'est-elle pas de celles qui, la première surprise passée, le premier enchantement dissipé, perdent de leur valeur. Elle n'est pas non plus de celles qui, ayant une fois apporté à l'art une nouveauté rafraîchissante, sont épuisées à jamais. Il y a dans la conception dramatique de O'Neill et, partant, dans sa technique, une invention, une découverte, un rajeunissement constants. Chaque pièce est un pas dans une voie différente de celle que l'auteur a déjà suivie. C'est ainsi que O'Neill, qui a donné au théâtre plusieurs chefs-d'œuvre inspirés par la mer, ne limite pas cependant son choix à des sujets empruntés à la rude vie des marins. Son théâtre touche, nous le verrons, à beaucoup d'autres aspects de la vie moderne et même aborde parfois tel sujet brûlant, tel problème angoissant de la civilisation américaine.

Au début de sa carrière, le nom de O'Neill est associé à celui d'une société dramatique dont les membres, amateurs ou acteurs de profession, se sont donné pour mission soit d'écrire, soit de faire connaître au public un théâtre d'inspiration vraiment originale. Ce fut pour les « Provincetown Players » — ainsi nommés parce que c'est à Provincetown, port de la côte du Massachusetts, que leur groupe s'est formé et eut d'abord son théâtre — qu'Eugène O'Neill écrivit ses premières esquisses dramatiques en un acte. Quand les Provincetown Players vinrent en 1916 jouer à New-York les meilleures pièces de leur répertoire, *Bound East for Cardiff* (« A destination de Cardiff ») figura pendant toute la saison sur les affiches. Puis, sans abandonner les « Provincetown Players », il donna ensuite à d'autres scènes *Dans la zone des Mines Flottantes* (« In the Zone ») et, en 1919, la pièce qui le fit connaître au grand public et lui valut en 1920 le prix Pulitzer : *Par delà l'Horizon* (« Beyond the Horizon »).

A destination de Cardiff est, de l'avis de O'Neill, la

seule de ses pièces en un acte écrites avant 1915 qui mérite de n'être pas oubliée. Cependant les autres « drames de la mer » réunis plus tard en un volume, sous le titre de l'un d'eux, *Le Clair de Lune aux Caraïbes*, contiennent déjà assez d'originalité et de puissance dramatique pour arrêter l'attention. C'est une esthétique nouvelle, aussi bien qu'une vie et des hommes jusqu'alors ignorés, que révèlent ces pièces. L'optique du théâtre n'est plus là celle à laquelle nous étions accoutumés, et la représentation scénique des faits ou des caractères est placée sur un plan nouveau. Dédaignant les conventions dramatiques au sujet de la progression d'une action ou de la révélation continue des caractères, certaines de ces pièces en un acte se composent, pourrait-on dire, d'un seul tableau dans lequel l'auteur indique, sous la réalité brutale et sordide des faits, l'attraction puissante et l'horreur non moins grande que la mer inspire à ceux qui sont faits pour entendre son appel. Rien ici des faciles interprétations pittoresques ou sentimentales auxquelles la vie des marins a trop souvent servi de prétexte : la magie du clair de lune n'éclairera qu'une scène d'ivresse, de grossière et pitoyable orgie, sur un vaisseau marchand à l'ancre dans un port des Caraïbes. L'équipage attend, avant de reprendre demain le large, sa ration nécessaire de rhum et de plaisir ; les matelots causent ensemble, et, dans le lointain, on entend le chant nostalgique de mélodies nègres murmurées par d'invisibles chanteurs. Avec l'arrivée du rhum et des femmes, chacun veut se dédommager en quelques heures des longues semaines de travail et d'inflexible discipline : les chansons des buveurs, les petits rires des négresses troublent la paix divine que verse la nuit indifférente ; puis des querelles s'élèvent, un couteau brille et le second maître, brusquement appelé sur le pont par le bruit de la rixe, fait cesser l'orgie à peine commencée. Un seul des matelots — oppressé par quels souvenirs et quels regrets — est resté à l'écart de ses compagnons en fête et, avant que le rideau tombe, lui aussi quitte le pont,

incapable de supporter plus longtemps la hantise des mélodies lointaines et l'inutile beauté du clair de lune.

A destination de Cardiff est un tableau poignant et sobre, mais de couleur plus sombre. Dans le gaillard d'avant du même vaisseau marchand, des matelots causent avant de remonter sur le pont, pendant que d'autres dorment sur les couchettes. A travers le bourdonnement des voix et les coups réguliers des machines, un gémissement sourd se distingue : c'est Yank, le matelot qui a fait une chute dans la cale et qui depuis deux jours est en train de mourir. Driscoll, l'ami de Yank, essaie de réconforter le mourant. Mais Yank, s'il a l'horreur instinctive de la mort, ne regrette pas de dire adieu à sa dure vie : « La vie de nous autres qui naviguons, ça n'est pas une chose à regretter : un bateau après l'autre, peiner dur, une paie misérable... et quand on arrive au port, une soûlerie qui finit par une bataille, tout l'argent disparu, et puis on se rembarque. » Mais ce que le marin avait rêvé, c'était d'acheter un petit bien et de cultiver la terre « dans un endroit d'où on ne voie jamais un bateau ». Et Yank va mourir et la mer aura son corps, comme elle avait déjà pris sa jeunesse et sa force. On le voit par le contenu de ces pièces, ce que O'Neill recherche ici, ce n'est pas un point culminant de l'effet dramatique, vers lequel chaque moment de la pièce tend plus ou moins directement. A l'intérêt de l'action, il substitue l'intérêt qui naît de la situation, et c'est à la présentation et l'agencement d'un tableau — dans lequel cette situation s'exprime — qu'il met son art et trouve une beauté scénique d'un ordre nouveau.

Lorsqu'on essaie d'en dégager l'esthétique profonde, ces pièces semblent s'apparenter non plus au roman, ainsi que le font les pièces où sont présentées une succession de faits et une combinaison d'incidents, mais à la nouvelle, où tout est subordonné à un effet unique ; où le moment, qu'il soit tragique ou comique, est envisagé en soi, et dissocié des événements qui l'ont précédé et de ce qui pourra suivre.

Si le roman et le théâtre auquel nous sommes accoutumés réclament une progression constante comme élément indispensable et doivent se déployer librement dans le temps, ce théâtre nouveau, basé comme la nouvelle sur l'unité de la situation et la concentration de l'effet sur un motif unique, dit au moment présent les paroles que Faust aspirait à dire : « Demeure encore, car tu es si beau. »

Aujourd'hui et quand on compare *Beyond the Horizon* aux œuvres qui avaient précédé celle-ci ou qui la suivirent bientôt, on n'y trouve pas une affirmation éclatante de l'originalité et de la force que révélaient les pièces en un acte dont nous avons parlé. A la représentation, comme à la lecture, *Par delà l'Horizon* est gâté par des lenteurs, par une sorte d'hésitation. Mais peu à peu la noblesse de son thème, la vérité de son atmosphère et de ses caractères se dégagent et s'imposent. Fait à signaler, ce n'est pas seulement à New-York — où comme dans toutes les autres capitales chaque année voit tant de succès brillants et éphémères — que cette tragédie de la vie des « farmers » américains fut acclamée. La population des centres agricoles, des petites villes du « Middle West » reconnut dans cette pièce, où le drame garde toujours quelque chose de sobre et de voilé, l'image ennoblie par l'art, mais cependant véridique de sa propre vie et, surtout, de la souffrance infligée à des âmes avides d'horizons inconnus par la monotonie de jours rivés aux mêmes champs, à la même succession prévue de récoltes et de travaux.

Dans *Par delà l'Horizon*, le drame intérieur et le drame extérieur se développent parallèlement : tous deux sont faits de la conscience d'avoir à subir une destinée au lieu de la choisir ou de la guider. Deux frères, Robert et André Mayo, aiment Ruth Atkins. Lorsque Ruth lui dit qu'elle le préfère, Robert renonce à s'embarquer comme marin.

C'est son frère qui partira et c'est lui qui, avec Ruth, cultivera le petit domaine familial. Mais Robert n'est pas fait pour cultiver la terre ; la gêne, puis la misère, s'instal-

lent à son foyer, avec la mésentente conjugale. Il regrette d'avoir sacrifié à l'illusion de l'amour sa vocation de marin et les rêves de son adolescence éprise d'aventure et d'inconnu. Au retour d'un de ses voyages, André trouve son frère ruiné et mourant. Il accuse Ruth de n'avoir pas assez aimé son mari et Ruth réplique qu'elle s'était trompée et qu'elle l'a avoué à Robert : c'est André qu'elle a toujours aimé. André reproche à Ruth de n'avoir pas su au moins laisser à Robert une croyance qui l'aurait aidé à vivre.

L'opposition de l'immuable sincérité de l'amour fraternel aux pitoyables illusions d'un amour qui ne sait pas même reconnaître son véritable objet donne au dernier acte une poignante émotion. O'Neill avait d'abord écrit pour cette pièce une dernière scène dans laquelle, non pas l'intérêt purement humain, mais la valeur symbolique du titre et de l'œuvre était fortement mise en lumière. Dans un dernier sursaut d'énergie, Robert se traînait jusqu'au sommet de la colline d'où, tout enfant, il avait scruté l'horizon immense, rêvant de voir, quand il serait homme, les pays lointains et mystérieux que les montagnes dérobaient à ses yeux avides. Et quand Ruth et André le rejoignaient, il leur disait sa joie d'avoir enfin atteint l'heure du départ pour les contrées inconnues dont il avait toujours eu l'instinctive nostalgie. Il leur disait sa joie d'être libre, dégagé par la mort de toutes les entraves, et d'aller, dans la splendeur du soleil couchant, découvrir les secrets de *par delà l'Horizon.*

On ne peut s'empêcher de voir dans cette pièce, si prenante qu'elle soit par l'émotion toujours contenue qui est sa note dominante, une sorte de renonciation volontaire à cette force irrésistible, à ce sens inné de l'original dans le caractère et dans les situations, qui sont l'essence même du génie de O'Neill. C'est dans *L'Empereur Jones* — éclatante fresque après les demi-teintes de *Par delà l'Horizon* — que ces dons se manifestent avec une plénitude jusqu'ici insoupçonnée. Dans *L'Empereur Jones* (1920), tout est

neuf : sujet, technique, héros. Bien plus, cette pièce que l'on suit au théâtre avec une attention toujours en éveil, amenée de surprise en surprise à un sobre et inévitable dénouement, se révèle, lorsqu'on l'étudie et qu'on essaye d'en analyser l'irrésistible envoûtement, comme un véritable tour de force. Car O'Neill a réalisé là, sans effort, et parce que le sujet le demandait, une sorte de gageure : écrire une pièce en huit scènes ou tableaux, dont deux seulement contiennent plusieurs personnages, tandis que les autres — cependant si vraiment, si fortement dramatiques — sont faites de monologues interrompus par de brèves visions dans lesquelles s'objectivent la terreur et le délire de l'empereur Jones. Mais comment penser à ce qu'il y a d'inattendu et d'original dans la technique de cette pièce, lorsqu'on la suit avec une fièvre dont le sourd battement des tam-tams nègres semble la pulsation même ? Cette sourdine rythmique — et nous verrons que O'Neill, dans une autre pièce, soulignera une situation tragique par un rythme aussi insistant — qui s'accélère à mesure que l'action se déroule, communique aux spectateurs quelque chose de l'ivresse sans nom dont frémissent dans la terreur, plus encore que dans la joie, les âmes primitives.

Dans une petite île des Indes Occidentales, « qui n'a pas encore reçu le self-government qu'apportent les flottes des grandes puissances », un nègre, d'origine américaine, a réussi à devenir empereur et maître absolu de la vie et des biens de ses sujets. Grâce à son intelligence, à la force de sa personnalité et de son ambition et aussi grâce à la communauté de race qui lui permet de comprendre l'âme d'une population nègre peu éloignée de sa barbarie première, il a établi sur tous une domination incontestée. Mais il sait que son règne ne saurait durer toujours et comme, au fond de lui-même, — lui qui a connu la vie d'un pays civilisé, — il se juge infiniment supérieur à ses sujets, il a l'intention de quitter l'île dès qu'il aura fini d'amasser la fortune qu'il met en sûreté ailleurs. Le rideau se lève sur le

moment où Jones, après sa sieste quotidienne, s'aperçoit que son palais est vide, et que ses sujets, désertant les alentours, se sont tous enfuis dans la forêt. Jones comprend ce que veut dire cette désertion, et d'ailleurs Smithers, un trafiquant américain qui l'a aidé à dépouiller les indigènes, le lui dit cyniquement. Mais l'Empereur Jones est beau joueur : puisqu'il ne peut plus régner, il va quitter son palais, traverser la forêt, atteindre la côte et là, une canonnière française, à l'ancre dans le port, l'emmènera le lendemain à la Martinique. A la tombée de la nuit, il a atteint la lisière de la forêt ; il est parti sans bagages, sans provisions. D'ailleurs, en prévision d'une fuite probable, n'a-t-il pas caché des vivres en lieu sûr ? Au matin il sera de l'autre côté de la forêt, sain et sauf. Mais l'immobilité de la forêt, sous un ciel dont l'éclat s'éteint, commence à entamer un peu son assurance. Dès qu'il a pénétré dans cette zone d'ombre toujours plus dense, où le tam-tam résonne de plus en plus proche, implacable pulsation d'un destin qui doit s'accomplir, la peur sans nom, qui délie toutes les forces et vainc toutes les résistances, commence son œuvre. L'Empereur Jones est armé, son revolver contient huit balles, mais comment se défendre contre un ennemi invisible qui, sûr de la victoire, laisse le malheureux en proie aux terreurs de la nuit, aux maléfices de la forêt, aux hallucinations du remords ? Désormais, tout le mouvement de l'action est intérieur : il est fait de l'intensité toujours croissante d'une même émotion. Sous l'influence dissolvante de sa terreur, Brutus Jones sent sa personnalité acquise, le « moi » volontaire et avide, qui a convoité et acquis la puissance, se désagréger peu à peu. L'une après l'autre, des visions s'imposent à son esprit avec une force hallucinatoire ; chacune est si nette, si objective, comparée au désarroi et au délire qui se sont emparés de son esprit, que, pour se délivrer de ces images insoutenables, le malheureux, d'un geste presque inconscient, presse la détente de son revolver. Et cependant, il le sait, chaque balle envoyée dans cette cible ima-

ginaire le laisse plus près de la mort invisible qui le guette dans la nuit. Comme les lambeaux de vêtements qu'il laisse après lui dans sa fuite éperdue à travers la forêt, l'Empereur Jones sent se détacher de lui ce qui le faisait un homme moderne et un être civilisé. Sa terreur a d'abord pris la figure de meurtres commis autrefois ; elle revêt ensuite celle de choses secrètes, connues de lui seul ; elle prend après l'apparence de choses redoutées de sa race tout entière : c'est d'abord l'esclavage et les enchères où les noirs étaient vendus comme un bétail ; puis — par un dramatique retour aux plus lointains souvenirs d'une humanité primitive dans les forêts ancestrales — l'Empereur Jones voit se dresser devant lui un sorcier qui se livre à des incantations barbares, au bord du Congo mystérieux, et le tam-tam qui vibre, plus proche, plus insistant, devient l'appel au sacrifice humain qui doit compléter le rite antique et propitiatoire. Quand l'Empereur Jones a crevé d'une dernière balle l'horrible vision, ses sujets n'auront plus qu'à abattre à leur tour un être lamentable, épuisé par sa course insensée et par son indicible délire. L'œuvre de la terreur est faite : elle a détruit à la fois un corps et une âme.

Alors, brusquement, le tam-tam se tait. L'envoûtement de son rythme se rompt et, secouant l'ivresse de la terreur et du son, le spectateur s'étonne d'avoir subi une telle emprise, associé qu'il était par un sentiment de pitié humaine et de fraternité profonde à l'angoisse du fugitif. Aussi longtemps qu'a duré la course éperdue à travers la forêt, il a participé à tous les sentiments du héros, il a frémi et souffert avec lui, son attention — bien plus, tout son être — captivé par ces scènes où ne figure qu'un seul acteur, par cette pièce où les méthodes accoutumées du théâtre ont été si audacieusement écartées. Certains rapprochements lui viennent alors à l'esprit qui, sans diminuer l'originalité de l'œuvre, permettent de mieux apprécier sa valeur esthétique. C'est surtout la dernière scène de la *Tragique histoire du Docteur Faustus*, de Marlowe, à laquelle il faut penser, cette

scène où l'on voit Faustus, dans les affres d'une angoisse mortelle, fixer de ses yeux hallucinés le cadran qui indiquera bientôt l'heure fatale choisie par Méphistophélès pour venir chercher sa victime. A quatre siècles de distance, le même génie dramatique obtient, par des moyens différents, un résultat identique. Chez Marlowe, la terreur est surtout faite d'angoisse métaphysique ; elle s'objective dans les rouges nuées du couchant où Faustus distingue « le bras menaçant, le front courroucé d'un Dieu vengeur ». Chez O'Neill, la terreur est plus physique et plus nombreuses sont les visions qu'elle fait naître ; c'est la détonation du revolver, et non la marche silencieuse des aiguilles sur le cadran, qui ponctue ici la course à la mort. Le lieu, le personnage et l'atmosphère sont bien loin de ceux que Marlowe avait choisis et, cependant, un même effet dramatique et d'une égale puissance est atteint dans *L'Empereur Jones* comme dans la *Tragique Histoire du Docteur Faustus*. Et pourrait-on rendre à O'Neill un plus bel hommage que d'évoquer, à propos de *L'Empereur Jones*, le grand nom de Marlowe (6) ?

§

Une nouvelle preuve de la souplesse et du rajeunissement constant de l'invention dramatique chez O'Neill nous est donnée par la pièce qui suivit son *Empereur Jones*. *Le Grand Singe Velu* (1922) se compose de huit scènes, de huit tableaux, pourrait-on dire, si ce mot ne désignait pas quelque chose de figé, de statique, alors que tout est ici mouvement, vie riche et profonde. La division en actes — que O'Neill emploie quand il le juge nécessaire — n'est pas adoptée par l'auteur, car elle établirait dans cette pièce une séparation trop nette entre les épisodes et, surtout, indiquerait une évolution, une progression contraire à la nature même du sujet. Car l'événement qui conduit

(6) *L'Empereur Jone*, traduit par Maurice Bourgeois, a été joué à l'Odéon en 1923.

Yank à sa perte, s'il est lourd de tragiques conséquences, l'est seulement parce que cet homme ne comprend et ne saurait rien comprendre à la complexité de la vie, parce qu'il est incapable de s'adapter à un monde où quelque chose existe qui dépasse la force physique et les résultats immédiats d'une activité concrète. Tel que nous l'avons vu d'abord, dans sa fierté immense d'être l'impulsion première qui déclanche les mouvements successifs de l'énergie mécanique, nous le voyons ensuite, perdu, désemparé, mais toujours semblable à lui-même. La tragédie spirituelle que recèlent la vie et la mort de Yank provient de cette immuabilité : elle est, dans le plan humain, ce que fut aux âges primitifs de notre planète la tragédie de ces géants du règne animal, de ces dinosaures dont la force prodigieuse était guidée par un cerveau aux circonvolutions rudimentaires. L'inéluctable loi qui les fit disparaître est celle qui voue Yank à sa perte, dès qu'il a franchi le seuil de l'étroit domaine où il exerce une action indispensable. Ce domaine, c'est la chaufferie d'un transatlantique, et c'est là que se joue la première scène du drame. Dans le bruit assourdissant de l'entrepont d'un transatlantique, où le rythme des machines est comme le battement d'un cœur immense, les hommes de la chaufferie passent leurs intervalles de repos. Certains braillent des chansons obscènes ou sentimentales, tandis que d'autres pérorent contre les « infâmes capitalistes » et qu'un vieil homme de mer — survivant d'un autre âge parmi les serviteurs des machines — évoque la beauté d'un fin voilier, la joie du travail au grand air, dans le soleil et les embruns. Yank fait taire ses compagnons pour lancer, d'une voix assurée, une exultante profession de foi. A quoi sert de parler de femmes, de beaux navires d'autrefois, de revendications sociales ; une seule chose est belle et bonne, la force qui donne aux machines leurs vingt-cinq nœuds à l'heure :

Tout ce qui fait marcher quelque chose dans le monde, il faut une autre chose pour la faire marcher. Mais quand on

arrive à moi, on ne trouve plus rien après. Je mets une machine en marche et le monde s'ébranle. Je suis la force qui fait brûler le charbon..... celle qui fait de l'acier avec du fer..... Je suis le muscle qu'il y a dans l'acier.

Parce qu'il est jeune et que ses muscles sont solides, il est roi dans le royaume de l'énergie mécanique. La chambre de chauffe et le sifflet de l'ingénieur ne signifient pas pour lui l'esclavage, mais l'orgueil d'exercer sa force et de la voir sous ses yeux décuplée par les machines. Une passagère élégante et blasée veut varier la monotonie du voyage par une visite à la chaufferie. Quand elle arrive dans l'étroite prison aux murs d'acier, quand elle voit les hommes ouvrir les portes de la fournaise et d'un mouvement rythmique lancer dans le brasier des pelletées de charbon, et, surtout, quand elle rencontre les yeux de Yank, pleins de l'ivresse brutale de sa force, elle s'évanouit d'horreur et d'instinctive répulsion.

Le geste de recul apeuré et méprisant de la jeune fille éveille chez l'être primitif qu'est Yank un sentiment inconnu. Il était maître et roi, ne serait-il donc qu'un « grand singe velu », une sorte de gorille, au regard des riches, de ces hommes et de ces femmes qui vivent d'une vie qu'il ignore et qu'il méprisait sans la connaître ? Il doute de lui-même et, dans son cerveau obtus, ce doute devient bientôt une obsession rageuse et folle : retrouver la passagère, l'écraser sous ses poings jusqu'à ce qu'elle reconnaisse la supériorité d'un Yank. Dans la foule élégante de la 5e Avenue, Yank cherche la jeune fille ; la vue de ces « poupées », de ces « jouets de luxe » que sont les riches, le met en fureur, il veut molester les passants ; on l'arrête, et le voici maintenant derrière les barreaux de fer d'une cellule. Ce monde, qu'il avait cru dominer par sa force physique, est un monde complexe et redoutable; de tous côtés, des forces incompréhensibles, subtiles et terribles, s'opposent à lui : depuis qu'il a quitté la chaufferie, il n'est plus d'endroit où il puisse vivre. Un soir où l'ivresse du whisky

augmente l'ivresse de son désespoir, Yank trouvera à Central Park, dans l'étreinte de son frère, le gorille de la ménagerie, la fin de sa quête aveugle et furieuse.

Si le grand public américain fut d'abord captivé par l'originalité du thème et des personnages, par la puissance dramatique des scènes, il comprit et apprécia bientôt le symbolisme de cette pièce simple et forte. Comme il arrive souvent aux œuvres où passe un souffle de génie, *Le Grand Singe Velu* fait naître dans l'esprit du spectateur des résonances profondes, et cette « comédie des temps anciens et modernes » suggère, en effet, un problème de tous les temps et de tous les lieux, mais qui à l'heure présente est au premier chef, celui de l'Amérique. Plus complexe, plus riche que la pièce précédente, parce que son thème n'est pas emprunté à la seule vie émotive, *Le Grand Singe Velu*, par delà sa valeur esthétique, indiscutable, contient un symbole émouvant : la tragédie de Yank concrétise la lutte de la pensée obscure qui voudrait arriver à l'expression, l'éternel et douloureux effort de la force brutale, cherchant inconsciemment, aveuglément, à travers la haine et le désespoir, l'intelligence qui pourrait la guider vers des buts meilleurs.

Avec *Anna Christie*, qui lui valut pour la seconde fois le prix Pulitzer, Eugène O'Neill recrée le vieux thème usé de la régénération de la femme perdue. C'est une belle audace, pour un jeune auteur dramatique, que d'employer son originalité à rajeunir un sujet qui, depuis quatre-vingts ans, a fourni au théâtre européen ses couplets les plus larmoyants. Et de ce motif, banal entre tous, O'Neill fait une pièce vivante, sincère, où l'émotion ne devient jamais sentimentalité, où les caractères et les situations ne sont pas un seul instant détournés du vrai par la recherche du pathétique. C'est dans le milieu des gens de mer, chez ces humbles qu'il connaît, dont il a vu de près les misères et les simples joies, que O'Neill a placé son héroïne. Peut-être est-ce parce qu'il a su garder ses personnages en contact avec les saines et immuables réalités de la vie et du travail,

qu'il a réussi à dépouiller l'histoire d'une *Pécheresse* de tout son attirail ordinaire d'attendrissants remords. Par un renversement inattendu des valeurs conventionnelles attachées jusqu'ici à ce sujet, ce n'est point, le rideau tombé, le sort d'Anna Christie qui sollicite notre curiosité, mais celui de Mat Burke. Connaîtra-t-il plus tard la torture d'une jalousie rétrospective, ou le souvenir du passé sera-t-il à jamais exorcisé quand Anna tiendra dans ses bras leur premier enfant ? C'est à l'imagination de chacun de prolonger à son gré ce drame si profondément humain, où la vérité des personnages et de l'atmosphère participe cependant quelquefois du mystère et de l'invincible beauté que recèle la mer, *that old devil, the sea*. Dans *Anna Christie* comme dans *L'Empereur Jones* et *Le Grand Singe Velu*, l'auteur semble n'avoir d'autre dessein que celui de « tenir le miroir » devant la réalité ; il n'a que faire d'interpréter ou d'expliquer, il nous donne ses personnages tels qu'ils sont, sans demander pour eux notre indulgence ou notre pitié, sans jamais vouloir les hausser à l'allure héroïque. Et pourtant, la sympathie qu'il ne sollicite jamais — mais qu'il ressent lui-même, car elle est pour son génie un élément nécessaire à la compréhension totale — nous la donnons spontanément, involontairement à ses personnages. Que l'Empereur Jones soit devant la loi un coquin, Yank une sorte de brute aux yeux d'une passagère de première classe, que la blonde Anna Christie ait vécu dans la terreur des rafles de la police, qu'importe, puisque par delà tout crime ou toute faute, O'Neill a su voir en eux une noblesse essentielle, quelque parcelle de grandeur native. Leur misère, leurs souillures ne les ont pas entièrement avilis ; il n'apparaît en eux ni lâcheté ni vilenie foncières et nous éprouvons pour eux justement ce qui attira sur eux l'attention de l'auteur : une profonde sympathie humaine devant des êtres qui, poussés par des forces qu'ils ignorent, suivent avec courage les plus rudes chemins de la vie.

Si la vie des humbles et des simples de cœur a inspiré à O'Neill ses œuvres les plus fortes, si un Brutus Jones, un Yank, un Mat Burke sont, dans le théâtre américain des figures nouvelles et puissamment originales, la curiosité de l'auteur ne s'est pas limitée à un seul aspect de la vie contemporaine. A côté de cette partie de son œuvre que la mer a plus ou moins directement inspirée, O'Neill a écrit des comédies de mœurs : *Le Fêtu de Paille* (« The Straw) », *Le Premier Homme* (« The First Man ») et *L'Union Indissoluble* (« Welded »), pour n'en citer que quelques-unes. Et dans une de ses pièces les plus récentes, dont l'apparition fut d'abord accueillie par des protestations violentes, O'Neill a abordé l'étude d'un problème brûlant et délicat entre tous. Ce problème, qui intéresse directement l'avenir de la civilisation américaine, est celui des relations entre la race blanche et la race noire. Une partie du public et de la critique se méprit d'abord sur les intentions de l'auteur en mettant à la scène *Tous sont pourtant des enfants du Bon Dieu* (« All God's Chillun got wings »). Aux premières représentations, les spectateurs furent surpris et presque indignés, lorsque le rideau se leva sur une scène où, au coin d'une de ces rues des bas-quartiers de New-York qui forment une sorte de limite entre la ville blanche et la ville nègre, on voit des enfants des deux races jouer ensemble, ignorants de tous les préjugés de race, puisque leur enfance et leur commune pauvreté les font égaux. Mais, en fait, et on le reconnut bien vite, l'impression dominante qui se dégage de la pièce est une impression d'horreur devant les ruines qu'entraîne l'oubli — fût-il entièrement généreux — des différences qui séparent les enfants de Cham et les enfants de Japhet. *Peinture fraîche*, la petite faubourienne blonde au teint éclatant et son ami d'enfance, héritier de l'infériorité sociale et des fatalités transmises au cours de longues générations de barbarie ou d'esclavage, ne peuvent pas secouer le sort qui pèse sur eux. Ce n'est ni l'opinion, ni la coutume dont le poids les accable ; ils sont con-

damnés par une loi plus haute, plus forte même que celle de leur mutuelle et déchirante tendresse.

Cependant, si l'on envisage dans son emsemble une œuvre déjà si riche, une préférence reste acquise à ces pièces où O'Neill a donné au théâtre américain, avec une technique toute personnelle, la révélation d'une atmosphère et d'un milieu dont il a le premier deviné la valeur artistique. Et cette préférence ne se justifie pas seulement par l'orginalité des sujets et des figures ; elle est due aussi à ce fait que O'Neill, en donnant à la littérature dramatique des Etats-Unis des pièces qu'il faut bien qualifier de chefs-d'œuvre, a apporté en même temps la contribution la plus sincère et la plus belle qui, depuis la prose d'Herman Melville et les vers de Whitman, ait été apportée par un artiste américain au grand poème de la mer.

§

L'œuvre d'Eugène O'Neill prouve d'indubitable façon que, dans l'étude de la vie et des coutumes des travailleurs, des petites gens, chez les ouvriers, les « farmers », dans la masse du peuple en un mot, plutôt que dans l'existence des riches et des oisifs, le théâtre américain peut trouver des thèmes d'une signification profonde et d'un intérêt durable. Les pièces les meilleures écrites pendant ces dernières années doivent presque toutes au peuple américain leur inspiration première. Nulle monotonie, d'ailleurs, n'est à craindre de ce fait : la diversité des aspects qu'offre un pays aussi vaste que l'Amérique produit une variété non moins grande dans le paysage moral et social, dans les mœurs, les occupations et les caractéristiques propres à chaque région. Sous l'uniformité extérieure — signalée et dénoncée avec tant de vigueur par le roman contemporain — dans laquelle la civilisation urbaine tend à fondre tous les traits particuliers, pour ne laisser subsister que ceux dus à la profession et qui marquent d'une indélébile empreinte les vies et les caractères, il existe encore dans l'A-

mérique d'aujourd'hui des districts éloignés ou peu accessibles, où les coutumes comme le langage gardent des formes uniques et distinctives. C'est à ce régionalisme qu'une pièce récente et célèbre dès ses premières représentations doit la valeur pittoresque de son décor et de son sujet. Cette pièce, dont l'auteur, Hatcher Hughes, est professeur d'art dramatique à l'Université de Columbia, porte un titre qu'aucune traduction ne peut rendre parfaitement. *Hell bent for Heaven* (« Vers le ciel, d'un train d'enfer »), reproduit avec une pénétrante fidélité le dialecte, les passions violentes et primitives, la vie simple et rude des montagnards des Carolines. Mais la peinture de mœurs régionales n'est pour Hatcher Hughes qu'un moyen : le milieu qu'il a choisi et le caractère de son personnage principal lui servent à présenter d'une façon frappante une forme exclusivement américaine du fanatisme religieux et de l'hypocrisie qui accompagne les formes inférieures de ce fanatisme. Avec la sombre ardeur et l'obstination acharnée d'un être qui met le puritanisme extérieur de sa conduite au service de ses haines et de ses ambitions personnelles, Rufe prétend faire son salut, et d'un train d'enfer, en dépit de ceux qui l'entourent. Ce qu'il appelle religion n'est pour lui que dénonciation implicite des fautes d'autrui ; sa piété masque un orgueil diabolique, un amour sans bornes de la vengeance. Son âme effrénée et tortueuse ne recule devant aucune machination ; il souhaite et prépare un meurtre, mais ses victimes lui échappent et c'est lui qui meurt, blasphémant le Dieu dont il a toute sa vie et, jusque dans ses prières les plus ferventes, toujours pris le nom en vain.

Egalement inspirées par certains aspects caractéristiques de la vie nationale, mais conçues et exécutées d'une façon tout à fait différente, puisqu'elles empruntent généralement leurs thèmes à l'activité féminine et donnent à la vie intérieure, aux résonances spirituelles d'une action donnée la place qui, chez Eugène O'Neill et chez Hatcher Hughes

est donnée à l'énergie exprimée dans l'action extérieure, certaines pièces de Susan Glaspell ne sauraient être oubliées, quand on cite les œuvres de premier plan du théâtre américain d'aujourd'hui. A côté de certaines pièces en un acte, pochades divertissantes où une femme d'esprit s'amuse avec infiniment de verve à railler telle mode intellectuelle du jour, Susan Glaspell, avant de commencer son œuvre de romancière, a écrit quelques pièces où la vie apparente des personnages est utilisée seulement dans la mesure où elle sert à la révélation de leur vie secrète. C'est d'abord *Un Petit Rien* (« Trifles ») (1916), dans lequel le drame reste implicite, entrevu pendant un instant, puis enseveli dans le silence qui se referme sur une âme torturée et sur un instant de folie. Un contraste saisissant se dégage de la simple bonhomie des personnages présents et de leur placide conversation, opposées à la vision tragique qui, peu à peu, s'impose à la conscience de deux d'entre eux. *Bernice* (1918), dans un décor moins caractéristique, possède une valeur psychologique encore plus rare. La pièce doit son titre à un personnage qui lui donne son intérêt, son atmosphère, qui remplit toutes les scènes, guide et modifie le destin de tous ceux qui l'ont aimé, que ce soit d'un amour généreux ou d'un amour égoïste. Sa présence toujours invisible et son âme ardente agissent, par delà la mort, pour obtenir enfin ce que lui avait refusé la vie. Dans *Les Héritiers* (1921), Susan Glaspell met à la scène un des problèmes les plus brûlants de la vie nationale : quand, pour permettre la création d'une Université, Silas Morton a donné à la ville qu'il a arrachée à la prairie un terrain de chasse et de jeux, jadis objet de la vénération superstitieuse des Indiens, premiers possesseurs du sol, a-t-il fait ce don splendide pour qu'un étroit esprit pratique, pour que l'amour de l'argent, du bien-être et d'une entière inertie spirituelle soit inculqué aux générations à venir ? Ou bien désirait-il que la jeunesse américaine justifiât, par un esprit plus généreux, par une activité spirituelle plus grande,

la spoliation dont les Indiens furent autrefois victimes ?

Si la vie du peuple américain fournit aux meilleures œuvres du théâtre contemporain des thèmes d'une originalité authentique, susceptibles des plus vastes résonances, les comédies de la vie mondaine, au contraire, et quelles que soient l'habileté de leur composition ou la verve souvent délicieuse de leur dialogue, ne sont à tout prendre que des variations sur des motifs depuis longtemps connus. Les milieux oisifs de la société américaine, avec leurs dieux qui sont l'argent, le luxe et le plaisir, n'ont pas encore donné au théâtre contemporain une œuvre vraiment hors de pair. C'est ailleurs, dans une atmosphère plus saine, dans les réalités moins brillantes, mais plus profondes, de la vie d'aujourd'hui que le théâtre américain a trouvé sa voie. C'est au peuple américain qu'un Eugène O'Neill et ceux dont les noms sont dignes d'être cités à côté du sien ont demandé les sujets qu'ils lui ont rendus en des œuvres où la vie nationale, dans le sens le plus large du terme, est exprimée avec une force d'autant plus grande qu'elle sait toujours rester simple et sincère.

§

Tel qu'il apparaît aujourd'hui définitivement orienté vers l'exploitation de ces richesses que lui fournit la terre américaine ; écarté, et sans doute à jamais, de l'imitation des modèles européens et tendant à se développer en dehors des influences étrangères, le théâtre américain est un théâtre nouveau, adapté aux tendances et aux aspirations qui sont propres à l'Amérique.

Les fatalités extérieures auxquelles fut soumis un pays neuf ; l'effort sans relâche, l'audace et l'énergie que demandait la prise de possession de régions immenses, en mettant l'activité au premier plan de la vie nationale, inclinèrent la littérature — aussitôt la période d'hésitation et d'imitation dépassée — vers une interprétation de la vie dominée par le culte de l'action. Fidèle aux traits moraux qui sont à

la base même du caractère américain, le théâtre, comme toutes les autres formes d'art, devait bannir la passion, qui contrevient à la fois au goût de l'activité et aux notions les plus essentielles de l'éthique puritaine. En même temps, il ne pouvait donner qu'une place restreinte à l'amour, avec ses subtiles complications, ou aux délicates nuances psychologiques du sentiment, puisque l'étude de l'amour et du sentiment donne à la vie intérieure l'importance qui, en Amérique, est réservée à la lutte, à l'effort contre la nature rebelle, à l'esprit d'aventure ou de domination.

Ce choix presque exclusif de l'action amena naturellement les auteurs dramatiques à donner une facture toujours simple au traitement des motifs psychologiques contenus dans leurs sujets. Au lieu des graduations et des nuances, que, en Europe, les écrivains de théâtre étudient dans un caractère, nous voyons les auteurs américains s'attacher à peindre leurs personnages, non pas dans les ressorts les plus délicats de leur personnalité ou de leur tempérament, mais seulement dans leurs attitudes les plus caractéristiques, dans leurs réactions les plus frappantes. Aux lentes évolutions, au développement d'un caractère, aux tendances secrètes patiemment amenées à la lumière, à tout cet art européen de pénétration et de finesse psychologiques, le théâtre américain oppose une conception simplifiée, mais où les plans sont toujours nettement indiqués, les personnages dessinés immédiatement de traits vigoureux et définitifs.

Et, parce que le théâtre américain veut avant tout être l'image de la vie en tant qu'action et mouvement extérieur, sa technique même s'en trouve profondément modifiée. Les conditions ordinaires de composition et de présentation sont en quelque sorte renversées: la vie et l'action sont reproduites sur la scène non plus sous les espèces d'un enchaînement de circonstances, d'une série d'actions et de réactions étroitement liées entre elles. L'action est ici envisagée le plus souvent comme une énergie ; et le moment où elle

se révèle vaut en lui-même et n'a pas besoin d'être considéré comme faisant partie d'une longue chaîne de causes et d'effets. L'instant est roi, « instans tyrannus », suivant le mot de Browning. A la conception classique du drame, c'est-à-dire à celle qui tend à révéler l'aboutissement suprême d'une situation, le théâtre américain substitue — spontanément et pour obéir à sa loi intime — une conception différente, qui lui est dictée par son sens du concret, son culte de l'action, son amour de l'heure présente. Si quelque auteur dramatique américain était un jour tenté de donner à la scène une version moderne de l'histoire d'Œdipe, ce ne serait point, nous pouvons en être sûrs, l'évolution longuement préparée par un destin inexorable qui tenterait sa curiosité, mais plutôt l'heure où le jeune homme affronte les embûches du Sphinx.

Sans prétendre découvrir d'illusoires ressemblances et trouver une unité rigoureuse dans un domaine où la liberté de l'art défie toutes les théories, on peut se demander si le théâtre américain, tel que nous le voyons aujourd'hui, ne se rattache pas étroitement, par son inspiration et sa technique, aux conceptions et aux méthodes d'une forme d'art particulièrement adaptée au génie américain et qui est la nouvelle. Comme dans la nouvelle, on trouve dans le théâtre, en Amérique, une même spontanéité, un même sens de l'immédiat, un même don de fixer l'action, le caractère, tels qu'ils se manifestent en un instant donné. A la scène, comme dans les pages de la « short story » américaine, on voit le même abandon sans regret de l'effort vers l'expression totale d'une vie ou d'une situation, la même faculté de saisir et de fixer la force ou la beauté qui rendent un instant immortel.

Ainsi, ce théâtre qui crée une technique nouvelle pour de nouvelles possibilités d'expression dramatique, est-il quelque chose de plus qu'un champ d'expériences ouvert à des tentatives hardies et déjà fécondes. Pour la première fois, le théâtre américain donne à l'Europe, avec l'œuvre

de Eugène O'Neill, une révélation aussi caractéristique que celle qui lui fut donnée — au siècle dernier et dans le domaine de la poésie lyrique — par le puissant génie de Whitman. Pour la première fois aussi, le théâtre américain ajoute à l'histoire littéraire du pays un chapitre d'une importance capitale. Bien plus, il contribue, et dans une large mesure, à la grande œuvre du renouveau actuel, car en se consacrant à l'interprétation de tout ce qui donne à la vie américaine son caractère et sa saveur uniques, le théâtre d'aujourd'hui apporte à la conscience nationale un précieux enrichissement.

LÉONIE VILLARD

Maître de conférences de littérature anglaise
et américaine à la Faculté des Lettres de Lyon.

NAUSICAA

—

Eternellement bercée par la voix des vagues ioniennes, avec ses terrasses au soleil, ses jardins fleuris, ses oliviers et ses cyprès, Corfou demeure une île accueillante à l'étranger. On y trouve la tiédeur bienfaisante, le calme souriant, chers aux cœurs endoloris. Les heures y coulent faciles. J'y vécus des journées consolantes.

Il y avait à l'hôtel un groupe de nobles Autrichiens, fidèles à la romantique mémoire de l'impératrice Elisabeth, quelques Allemands, gens du commun, avides de savoir et de nourriture, qui parcouraient l'île en tous sens, suivant à la lettre les instructions minutieuses de M. Baedeker, trois Anglais, anguleux et moroses, étonnement semblables au type légendaire des sujets de Sa Majesté en voyage, et deux dames italiennes, la mère et la fille. Les hasards de la salle à manger voulurent que ma table fût voisine de la leur et que ces femmes charmantes devinssent mes amies.

Nous avions commencé par n'échanger que d'insignifiantes paroles, mais nous fûmes bientôt inséparables. Femme d'un industriel de Milan, la mère était une créature distinguée, intelligente et cultivée ; d'une santé délicate, elle était venue chercher un abri contre les rigueurs de l'hiver, sa plus jeune fille l'accompagnait, les deux autres étant mariées.

Béatrice n'avait pas vingt ans, elle était toute grâce et toute simplicité. Je n'ai jamais rencontré de jeune fille en qui s'incarnât plus idéalement la jeune fille. Des gestes souples et vifs, un sourire net, de grands yeux de velours doré regardant bien en face, mais sans trace d'effronterie,

des cheveux châtains un peu fou, d'une inimaginable finesse et pleins de reflets blonds, nimbaient son visage au teint clair et d'un ovale régulier. La conversation sans apprêt de ces deux femmes exquises, l'une déjà sur le déclin et blessée, l'autre en plein épanouissement printanier, fit, durant de longues heures, mon ravissement. L'une avait ses illusions derrière elle et l'autre devant elle, mais il n'est point tant de distance de l'avenir au passé qu'elles ne sussent les mêler étroitement si bien que je me demandais souvent laquelle tirait le plus de contentement du spectacle de la vie. En puisant au meilleur de ses souvenirs, la mère retrouvait la route mystérieuse qui conduit aux pays enchantés où s'épanouissent les songes des jeunes filles. La femme âgée se survivait aisément dans les vingt ans de son enfant. Ne faut-il pas plus d'art encore pour se survivre que pour vivre, plus d'ingénieuse subtilité, plus d'indulgence, plus de bonté compréhensive ?

Je n'oubliais pas, auprès de mes amies, l'angoisse secrète d'un amour déçu, mais j'appris à lui prêter un visage serein. J'acceptais de vivre fraternellement avec mon tourment et de considérer ma déception sans déchirement. Mon amour gagnait en profondeur, je devenais charitable envers moi-même. Renonçant à me révolter brutalement contre ma faiblesse je m'en accommodais doucement, sans lâcheté, comme on s'accommode de la fatalité.

Trop lasse parfois pour nous accompagner dans de longues promenades, la mère me confiait sa fille et je mettais un soin scrupuleux à ne jamais trahir cette confiance. Mes rapports avec Béatrice étaient ceux d'une affectueuse camaraderie sans une ombre d'équivoque sentimentalité ni de galanterie.

En m'acharnant jadis à la conquête d'une femme, je m'efforçais sans cesse de la recréer à l'image de mon idéal secret et de détruire en elle tout ce qui pouvait y contredire. Avec Béatrice rien de tel ; je respectais même ses erreurs, non par indifférence, mais par délicatesse, songeant combien les

erreurs sont parfois indispensables pour bien vivre. Le bonheur n'est-il pas souvent le fruit parfumé de l'erreur ?

Le trappiste lui-même, muré dans le silence et retranché du monde, perdu dans les abîmes de ses prières, atteint aux sommets les plus inouïs de l'extase et de la joie, et pourtant sa vie n'est qu'illusion, négation, mensonge qui s'ignore.

Béatrice, plus catholique que chrétienne, plus attachée aux rites traditionnels qu'aux rigueurs absurdes du dogme ou qu'aux vaines subtilités du Verbe qu'elle ignore, n'a nulle propension aux excès du mysticisme, qu'il provienne de l'Orient ou du Septentrion. Je l'interrogeais si peu sur sa foi qu'elle était persuadée que nous avions la même, puisque je m'associais aux gestes consacrés, chaque fois que le hasard nous conduisait dans une église. Elle-même eût aussi bien figuré parmi les jeunes filles des Panathénées que parmi les enfants de Marie.

Mon amie Béatrice n'avait nul autre souci que de vivre, et vivre ne lui était pas à charge. Eprise de clairs horizons, de paysages choisis, elle prêtait une oreille attentive aux belles histoires que je lui contais, tandis que nous cheminions à travers la campagne riante, en nous souvenant que nous étions dans Corcyre, l'île des Phéaciens.

La jeune fille en était arrivée à se convaincre de l'existence réelle des divinités souriantes et des héros de la fable. Au bord des sources, sur les rochers et dans les bois, elle évoquait les Nymphes, les Oréades et les Dryades. Certain jour de vent du nord, nous vîmes ensemble s'ébattre des Tritons sur la crête écumeuse des vagues.

Un matin, ayant cueilli des mimosas et des roses, dont elle avait fait une odorante gerbe nouée d'une mèche de ses cheveux, elle résolut de les consacrer aux Nymphes pour obtenir leur protection. Nous suspendîmes ces fleurs à la branche d'un olivier, et de la pointe de mon couteau je gravai patiemment dans l'écorce cette épigramme votive :

Ces fleurs humides encore de rosée, qu'elle a nouées de ses

cheveux, Béatrice les consacre aux Nymphes afin qu'elles lui soient favorables et qu'elles veillent sur son bonheur.

Ces enfantillages, teintés de subtile gravité, prêtaient à l'existence une grâce juvénile d'un charme incomparable.

Chaque journée apportait à Béatrice, rieuse et surprise, sa part des joies du monde, non pas des joies désordonnées ni pathétiques, mais mesurées et simples. C'est un beau privilège de l'adolescence que de pouvoir considérer l'univers à travers les couleurs chatoyantes d'un prisme. Les cœurs encore enfants ont de souveraines puissances d'émerveillement. On vit, et les fêtes succèdent aux fêtes, les plus minimes événements en sont le prétexte, sans cesse renouvelé : le temps même qui s'écoule, les clartés du matin, les ombres du soir qui s'allongent comme des bêtes familières, les passants sur les chemins, le vent, la houle, les nuages, un brin d'herbe qui se berce sur la prairie, l'oiseau dont l'aile se déploie, le fruit qui succède à la fleur !...

A considérer Béatrice vivante, je me prenais à songer combien est vain le scepticisme, par où la crédulité méfiante, de crainte d'être dupe, se dupe elle-même, combien est indigente et frivole la gravité, masque menteur, attitude compassée de la fatigue qui se rend un égoïste hommage : regards voilés, muscles rouillés, nerfs détendus, morsures de l'âge et vanité des vanités. Misères, poussières et sépulcres que tout cela !...

N'est-ce point sottise que d'accepter bénévolement de vivre avec ceux de son âge et de vieillir de compagnie comme des forçats rivés à la même chaîne. La jeunesse est contagieuse; Béatrice me communiquant la sienne, je me refis à son contact une âme d'adolescent. Une sorte de résignation s'insinuait dans mon amour déçu, l'espérance pénétrait mon chagrin et, d'un cœur redevenu juvénile et confiant dans le vaste avenir, j'attendais avec certitude l'heure qui sonnerait, de la revanche ou de l'oubli.

Saisi parfois d'un besoin de confidence, par allusions, à mots couverts, avec une sorte de plaisir déchirant, je m'ef-

forçais de dévoiler à Béatrice, en des aveux pleins de réticences, mes secrètes blessures. Prenant un air de petite fille sage, à peine effarouchée, elle me considérait alors avec surprise, semblant dire :

Qu'adviendrait-il de nous si je vous consolais ?

O sage Béatrice !...

Mes amies occupaient à l'hôtel un appartement composé d'une grande chambre à coucher et d'un petit salon dont la fenêtre ouvrait sur de paisibles jardins. C'est là que nous avions accoutumé de passer la soirée. Aussitôt après le dîner, tandis que la mère remontait chez elle, la jeune fille et moi faisions une courte promenade avant d'aller la rejoindre.

Et chaque soir, comme maman somnolait sur une grande bergère, la tête renversée dans la pénombre, les yeux clos, avec un délicieux sourire errant sur son visage ; le front penché sous la lampe, je lisais à mi-voix pour Béatrice, les accompagnant de commentaires à ma façon, les chants de l'*Odyssée* où sont contés le séjour d'Ulysse dans l'île des Phéaciens, les aventures innombrables qu'y rapporte le héros et l'épisode, entre tous gracieux, de la fille d'Alkinoos, Nausicaa, par la grâce et la beauté semblable aux Immortelles.

Accoudée au rebord de la table, le menton dans les mains, les yeux larges ouverts et fixes, Béatrice écoutait. Les belles légendes, parfaitement adaptées à son âme, l'enivraient. Le récit, que nous savions par cœur à force de le lire et le relire, se chargeait pour nous d'un sens profond. Le drame s'animait, palpitait, un souffle enivrant le soulevait, nous vivions de plain-pied dans la fable et nous en tirions la substance de notre propre fable. Une secrète connivence s'établissait de Béatrice à moi. A certains vers du poème, auxquels nous nous reportions avec une mutuelle prédilection, presque chaque mot signifiait quelque chose qui n'appartenait qu'à nous seuls. Les vieux livres comme les vieilles gens ont parfois de ces complaisances qui sont des complicités.

J'étais Ulysse, l'étranger, inopinément surgi sur la grève, venant on ne sait d'où, marqué par la tempête et riche en aventures ; Béatrice était Nausicaa, la vierge au pur regard dont le cœur s'entr'ouvre à l'amour et qui se confie au destin, sans fol espoir comme sans vaine mélancolie. Je me flattais en outre de l'illusion qu'ailleurs peut-être, fidèle au souvenir, une Pénélope se consumait dans l'attente.

Tandis qu'en des lieux lointains Pénélope se défendait contre les instances et les audaces des prétendants — quelle jalousie me mordait le cœur à cette pensée ! — Béatrice-Nausicaa souriante accueillait le suppliant malheureux, adoucissant sa peine et berçant sa tristesse. Il n'était pas jusqu'à la dame aux cheveux blancs qui ne pût figurer la divine reine Arètè, celle qui jamais ne manqua de bonne pensées en son esprit. Nous revivions le rêve millénaire que les rhapsodes avaient forgé pour nous. Eternelle jeunesse de l'éternelle illusion : mêmes chansons auprès des berceaux, mêmes jeux, mêmes gestes, mêmes lamentations auprès des tombeaux.

Nous puisions dans l'*Odyssée* la forme exquise de nos sensations, les images qui nous enchantaient, l'essence de nos pensées et de nos sentiments.

Homère, invisible et présent, participait à la comédie en cent actes divers que nous nous jouions à nous-mêmes, remplissant le rôle obscur, indispensable et bienfaisant du souffleur.

Comme, un jour, nous nous étions arrêtés devant un beau domaine dont nous ne pouvions nous lasser d'admirer la riche végétation et la magnifique ordonnance, Béatrice me saisit le bras et se mit à réciter, sans se tromper et mot pour mot, la description des jardins d'Alkinoos.

C'est d'abord un verger dont les hautes ramures, poiriers et grenadiers et pommiers aux fruits d'or et puissants oliviers et figuiers domestiques, portent, sans se lasser ni s'arrêter,

leurs fruits; l'hiver comme l'été, toute l'année ils donnent : l'haleine du Zéphyr, qui souffle sans relâche, fait bourgeonner les uns, et les autres donner la poire nouvelle auprès de la poire flétrie, la pomme sur la pomme, la figue sur la figue. Plus loin, chargé de fruits, c'est un carré de vignes... (1)

. . . .

La plus belle aventure dont il me souvienne, et qui me rend Béatrice chère à jamais, fut celle qui nous advint près du rivage de la mer à l'embouchure du petit fleuve Ermonès. Par une succession de cascades bruissantes et de nappes reposées, où se mire un pan du ciel, l'eau limpide chemine, jusqu'au sable de la grève, où son flot s'étale pour s'aller perdre doucement dans la mer. En pieux pèlerinage, nous venions visiter les lieux où le divin Ulysse, couvert d'écume, rencontra Nausicaa et ses compagnes.

Ayant abandonné notre voiture sur la route à quelque distance de là, nous marchâmes lentement par un sentier sinueux bordé d'oliviers tortus au feuillage d'argent terni. Nous étions seuls, le soleil brillait sur la campagne silencieuse et sur la mer apaisée. Bien qu'on fût au milieu de décembre, la journée était chaude, pas un souffle de brise par tout l'espace, une torpeur bleue enveloppait le monde. Nous nous assîmes à l'ombre, sur des rochers, ayant à nos pieds les eaux translucides qui caressaient avec un clapotis heureux le sable fin de la grève. J'avais emporté une traduction de l'*Odyssée*, et dans ce cadre au prestige évocateur, pour la dixième fois nous relûmes des épisodes du divin poème, mais cette fois avec l'émotion directe qu'on ressent à visiter les lieux consacrés, où palpitent encore le souvenir des souffrances, de l'amour, du bonheur, de ceux qui, longtemps avant nous, furent des hommes. Emouvants lambeaux qui restent accrochés aux épines des haies qui bordent les chemins.

Lorsque Ulysse vint échouer ici, en contraste avec la journée paisible que nous vivions, la mer était mauvaise,

(1) Trad. Victor Bérard.

ses flots battaient les hautes falaises et refluaient, lacérés par le tranchant acéré des brisants et déchiquetés par les pointes aiguës des rochers. Presque épuisé, parmi les vagues grondantes, Ulysse nageait, il longea la côte et, regardant vers la terre, il chercha la pente d'une grève et des anses de mer. Il parvint enfin à la bouche d'un fleuve aux belles eaux courantes et c'est là que l'endroit lui parut le meilleur.

Le Dieu du fleuve laissa tomber la barre et, rabattant la vague au devant du héros, lui offrit le salut sur sa grève avançante.

Le fils de Laërte, ayant découvert un abri, s'endormit, couché parmi les feuilles mortes, Athéna lui ayant fermé les paupières pour chasser au plus tôt les cuisantes fatigues. Alors la déesse s'en fut visiter Nausicaa dans un songe. Comme un souffle de vent elle glissa jusqu'au lit de la vierge, lui inspirant la pensée d'aller laver son linge dès le lever du jour à l'embouchure du petit fleuve où la nature a taillé des lavoirs dans le roc.

L'aurore, montant sur son trône, éveilla la vierge en ses beaux voiles... et bientôt la jeune fille, accompagnée de ses servantes, s'en alla, joyeusement, sur la route qui conduit à la mer.

Enfin on atteignit le fleuve aux belles eaux courantes. Les lavoirs étaient là, pleins en toutes saisons. Une eau claire sortait à flots de sous les roches, de quoi pouvoir blanchir le linge le plus noir. Les mules dételées, on les tira du char et, les lâchant au long des cascades du fleuve, on les mit à paître l'herbe douce comme le miel. Les femmes avaient pris le linge sur le char et le portant à bras dans les trous de l'eau sombre, rivalisaient à qui mieux mieux pour le fouler. On lava, on rinça tout ce linge sali; on l'étendit en ligne aux endroits de la grève où le flot quelquefois vient battre le bord et lave le gravier. On prit le bain, et l'on se frotta d'huile fine, puis tandis que le linge séchait au clair soleil, on se mit au repas sur les berges du fleuve; après s'être régalées servantes et maîtresse dénouèrent leurs voiles pour jouer à la balle. Nausicaa aux beaux bras blancs menait le chœur...

L'heure approchait déjà de plier le beau linge et d'atteler les mules pour rentrer au logis, c'est alors qu'Athéna, la

déesse aux yeux pers, voulut, pour ses desseins, qu'Ulysse réveillé vit la vierge charmante, et fut conduit par elle au bourg des Phéaciens. Elle lançait la balle à l'une de ses femmes, lorsque la balle, manquant la servante, tomba dans le trou d'une cascade. Les filles aussitôt poussèrent de hauts cris et le divin Ulysse s'éveilla... Il émergea des broussailles, sa forte main cassa dans la dense verdure un rameau bien feuillu, qu'il donnerait pour voile à sa virilité. Puis il sortit du bois...

A la vue du corps tout souillé par la mer, toutes les jeunes filles s'enfuirent, seule resta la fille d'Alkinoos.

S'approchant d'elle, Ulysse lui tint ce discours :

« Je suis à tes genoux, ô reine! que tu sois déesse ou mortelle!... Si tu n'es qu'une mortelle, habitant notre monde, trois fois heureux ton père et ton auguste mère! Trois fois heureux tes frères! comme en leurs cœurs charmés tu dois verser la joie chaque fois que tu danses... et jusqu'au fond de l'âme et plus que tous les autres, bienheureux le mortel dont les présents vainqueurs t'emmèneront chez lui! Mes yeux n'ont jamais vu ta pareille... » (1)

J'avais cessé de lire ; le silence, comme une grande plaine, s'étendait devant nous. Béatrice ravissante et toute rose, avec du rêve plein ses yeux d'or, vivait parmi les ombres légères que nous venions d'évoquer. Je songeais, admirant l'élégance sans apprêt et l'aisance souveraine de cette vie disparue. Sentiments, pensées, passions n'ont guère changé, mais pourtant nous avons perdu le secret de la simplicité. L'art de l'aède homérique nous remplace au sein d'un monde qui nous paraît énigmatique à force de beauté simple. Ces êtres respiraient l'air même que nous respirons, les mêmes spectacles frappaient leurs yeux émerveillés ; nous aurions pu vivre leurs aventures, échanger les paroles qu'ils échangeaient entre eux. Mais nous ne savons plus. Nous sommes devenus impuissants, une contrainte abjecte et sournoise nous a fait prendre en haine ce qui constitue le meilleur de notre humanité.

Pour nos âmes, rongées par le venin judéo-chrétien, le malheur est une tare ; c'est une affaire, un étalage de

(1) Trad. Victor Bérard.

vanité que l'hospitalité. Nous collons le masque hideux de l'hypocrisie sur le visage du mensonge subtil, frère de la fable, qui est l'ornement de la vie et, si nous ne cessons pas d'en user, neus le moralisons du moins en le marquant des très saints stigmates du remords. La ruse, toute pailletée d'intelligente finesse, se dissimule comme une maladie secrète. Nous avons désappris d'être honnêtes et sincères envers nous-mêmes, nous avons honte d'être faillibles, parce que nous rougissons dans notre sotte vanité, de n'être que des hommes. Nous vivons, entre nous, pis que les bêtes sauvages, mais nous avons des « aspirations sublimes ».

Nous avons exclu de l'existence quotidienne le bonheur, ce bon compagnon, nous l'avons chassé loin de nous, dans le néant de l'avenir. Nous sommes stupides et graves, comme un troupeau d'oies ou de bœufs, mais vains et fiers de vivre comme des lépreux, isolés et perdus, dans la fange ténébreuse de nos grandes cités. Echouant sur les rivages incléments de notre bel Occident civilisé, le divin Ulysse naufragé, couvert d'écume, hirsute et misérable, se verrait immédiatement appréhendé par le gendarme ou le douanier qui se mettrait en devoir d'exiger, de cet homme nu, *ses papiers*, bien en règle.

Les hommes des âges lointains n'avaient sans doute ni plus de vertus ni plus de vices que nous n'en avons, du moins n'avaient-ils pas encore inventé la Vertu. Ils vivaient simplement, prenant plaisir aux gestes généreux, aux pensées nobles, mais sachant consentir, sans s'indigner, aux faiblesses, aux tares inhérentes à l'humaine nature.

On pouvait accepter de n'être qu'un homme alors qu'on acceptait bravement d'être un homme.

Aujourd'hui !... mais qui veut faire l'Ange fait la Bête.

J'imaginais Nausicaa, n'ayant d'autre parure que sa souple et parfaite jeunesse, baignant son corps virginal et nu dans les eaux douce-amères du fleuve qui vient se perdre au sein de la mer palpitante.

Détournant alors la tête, je rencontrai, fixé sur moi, le regard souriant de Béatrice.

— Vous voilà plongé, me dit-elle, dans de bien graves méditations.

— Petite Béatrice, lui répondis-je, j'ai dans le cœur quelque mélancolie. Je déplore que nous soyons si vieux. J'ai peut-être l'âge d'Ulysse, Nausicaa n'était pas moins jeune que vous et pourtant nous avons vingt-cinq ou trente siècles de plus qu'eux.

— Qu'il m'amuse de me sentir si vieille tout à coup, repartit-elle dans un éclat de son rire joyeux.

— Peut-être, en vérité, continuai-je, n'est-ce pas nous qui sommes vieux, mais les autres, ceux qui nous entourent et parmi lesquels nous vivons, et, le plus grave est qu'ils nous contraignent d'adapter leurs rides à nos visages. J'ai du regret, Béatrice, j'aurais voulu débarquer ici comme Ulysse, après d'aventureux voyages et vous trouver sur cette plage, parmi vos belles compagnes, ô fille d'Alkinoos, charmante Nausicaa. Vous m'eussiez prêté des vêtements avant de me conduire chez le roi, votre père.

— Etranger à la langue subtile, plaisanta Béatrice, je comprends votre regret.

Soudain plus grave, elle ajouta :

— Je vous en veux de gâter mon plaisir.

— Pourquoi cela ?

— Parce que, perdue dans mon rêve, à l'instant même j'étais persuadée d'être Nausicaa. Je lavais en chantant mes robes dans la rivière, je me baignais dans l'eau froide, un petit frisson me parcourait le corps de l'orteil à la nuque, puis, pour me réchauffer je jouais à la balle. D'un mot vous avez fait évanouir le songe.

— Je vous en demande humblement pardon. J'étais moi-même Ulysse, je m'éveillais dans mon lit de feuillage, inquiet et las encore et j'entendais vos cris et vos rires joyeux.

— Et tout d'un coup vous êtes devenu triste en aper-

cevant que vous n'aviez auprès de vous qu'une petite Béatrice quelconque.

— Ne croyez pas cela! Mon regard s'est heurté contre ces chaussures américaines, contre les déplaisants tuyaux d'étoffe qui m'entourent les jambes et la disgrâce londonienne de mon veston. Je me suis alors senti plus laid qu'Ulysse en loques et recouvert d'écume. Le paysage a conservé ses lignes immuables; sous le même soleil, c'est la même mer, ce sont les mêmes rochers, le même sable doux et fin, le même fleuve, coulant entre les même rives. Mais les êtres et les âmes ont changé.

— Ne pensez-vous pas, questionna Béatrice après un court silence, que Nausicaa, fille de roi, portait une belle robe brodée d'or et d'argent?

— Je la vois plutôt harmonieuse, simple et tout de blanc vêtue. J'ai peut-être tort; un érudit m'en remontrerait, un archéologue me démontrerait... Mais qu'importe!.. A la vérité, s'agit-il de cela...

— Je ne vous comprends plus.

— Vous voulez donc la vérité... *ma* vérité?

— Pourquoi pas.

— Excusez alors ma franchise. J'imagine Nausicaa, parée des seules grâces de son corps, se mirant toute nue au clair miroir de l'onde, s'approchant davantage, risquant un pied, puis la jambe, livrant enfin toute sa chair frémissante à la morsure fraîche de l'eau. Quelle vision!..

« Depuis lors, les femmes laides ont inventé la pudeur, la honte de la chair, cette vertu! mère des vices raffinés, qui donne à l'amour le goût malsain et faisandé du péché. Quels barbares ont imaginé cette dissimulation du corps, pire peut-être que celle de l'âme?

« Qui donc oserait maintenant, même dans la solitude, de crainte d'un regard, risquer sa nudité à la face du ciel bleu?

« Nous ne concevons la beauté vivante qu'emprisonnée sous des défroques, à la nature s'est substituée la contrainte;

la splendeur du corps humain, dans son noble équilibre, peut seule rivaliser avec l'élan souverain d'un bel arbre, mais on n'en laisse plus paraître, sous le linon ou sous la soie, que ce qu'il faut pour attiser le désir. Equivoque et perverse, se plaisant aux pénombres, la nudité s'est vue reléguée parmi les secrets d'alcôve ! Quelle impudeur et quelle honte !..

«Jadis, devant les Athéniens assemblés, Hypéride, plaidant pour Phryné, fit tomber, d'un geste, les vêtements de la belle courtisane afin que sa nudité plaidât pour elle. Il obtint gain de cause. Si tel maître illustre risquait de nos jours semblable effet, il se verrait chassé de la barre, tandis que l'on appliquerait à sa cliente le maximum de la peine.

«Au risque d'être considéré par vous comme un fol perverti, je ne vous en avouerai pas moins, Béatrice, que je souffre étrangement de ne pouvoir considérer librement, chastement, au sein de ce paysage ami, que nos souvenirs revêtent d'un prestige sacré, Nausicaa toute nue, resplendissante et pure. ».

Surprise, rougissante, effarouchée de cette âpreté soudaine, stupéfaite peut-être de n'être plus traitée en petite fille, Béatrice se leva sans dire mot et; sans même se retourner, s'éloigna.

Elle non plus n'aura pas su comprendre.

J'en eus du chagrin et du remords. N'avais-je pas trahi la confiance que me témoignait sa mère ? Quel besoin m'avait saisi de prononcer des paroles insolites ? Il m'était si doux de jouer à l'enfant avec cette petite fille !... Pour avoir laissé paraître, dans sa vérité, mon cœur violent et nostalgique, n'avais-je pas rompu le charme précieux et consolant qui nous liait. Pourquoi ?..

Que faire et quelles paroles prononcer ?...

Peut-être reviendra-t-elle ?

J'accueillerai ses reproches, je lui dirai des mots, rien que des mots !...

Mais Béatrice, disparue au détour du chemin, ne revenait pas. Peut-être courrait-elle apeurée, et tremblante, sentant peser sur elle quelque obscure menace ?

Pouvais-je l'abandonner sur les routes désertes ?.. Irais-je à sa poursuite ?.. J'hésitais...

Je vis alors, marchant lentement sur la rive du fleuve, venant à moi, les pieds dans l'eau, les cheveux dénoués dans le vent, fervente, avec un divin sourire sur les lèvres, portant droit sur mes yeux son regard d'or, Béatrice toute nue, resplendissante et pure, tendant ses beaux bras blancs.

Fasciné, sentant soudain battre mon cœur très fort, je restais immobile. Sous la caresse du soleil, toute sa chair était blonde, je vis sa gorge, ses seins menus et durs, son ventre doucement bombé, ses jambes aux fines attaches, ses cuisses longues et charnues. Après un temps, d'une merveilleuse solennité, Béatrice se retourna pour partir, me montrant, de la chevelure, qui couvrait la nuque, aux chevilles, qu'encerclait l'eau transparente, son dos harmonieusement modelé, la courbe frémissante de ses reins et ses hanches au doux balancement. Puis elle disparut.

Je demeurai l'âme inondée de reconnaissance, bouleversé du don prestigieux qu'elle m'avait fait, de ce simple et touchant hommage de toute sa beauté, pour moi désormais sans mystère et pourtant plus que jamais mystérieuse.

Le geste de cette adolescente si pure, retrouvant le secret d'être pudique et nue, me remplissait d'un inexprimable ravissement. Cette jeune Lacédémonienne, agissant dans la paix de son cœur, faisant fi des préjugés les plus tenaces, écrasait sans le savoir, sous ses pieds légers, les hypocrisies vermoulues de tout un monde décrépit, portant les stigmates de la déchéance et marqué pour la mort.

En attendant qu'elle revînt, je me demandais comment je pourrais exprimer, à Béatrice, sans fadeur et sans apprêt, ma gratitude. La belle jeune fille me tira d'embarras, elle arrivait d'un pas rapide, dans sa robe blanche, toute simple

et bien seyante, à son ordinaire enjouée, et me dit avec une pointe mutine de gaminerie :

— Maintenant, hôte étranger, puisque est satisfait votre désir de voir Nausicaa, suivez-moi, rentrons à la ville auprès de la reine, ma mère.

Tandis que nous cheminions, je considérais mon amie avec attention, dans l'intention de découvrir en elle un être nouveau, qui jusqu'alors m'avait sans doute échappé ; son regard avait pourtant la clarté qu'ont seuls les regards des enfants, en elle rien de changé, son attitude, ses gestes, gardaient la même simplicité gracieuse, sans une ombre de coquetterie.

— Béatrice, lui dis-je enfin, me décidant à parler, comment vous remercier, comment vous exprimer ma reconnaissance ?

— Vous en avez trop dit. Ne me remerciez pas. En moi vous avez éveillé tant de choses belles, vous avez enrichi mon esprit et mon cœur avec une telle prodigalité que j'étais gênée en songeant qu'il ne me serait jamais donné de vous offrir quoi que ce soit en retour. Une occasion inespérée m'est apparue tout à l'heure, je l'ai saisie et voilà tout. Je me sens moins pauvre maintenant que j'ai pu donner quelque chose. C'était très simple, mais il y fallait songer ; je n'aurais pas trouvé de moi-même ; ce sont vos paroles et vos regrets qui m'ont montré la bonne fortune qui me venait de pouvoir contribuer à votre joie et vous m'en voyez toute joyeuse.

Changeant, le plus naturellement du monde, le tour de la conversation, ma jeune amie se mit à m'interroger sur les héros d'Homère, sur les us et les mœurs de ces temps lointains où nous aimions à nous reporter.

Après que nous eûmes regagné notre voiture, tandis que le cheval trottait sur la route qui déroulait ses orbes parmi les campagnes verdoyantes, heureuses et sereines sous la chaude caresse du soleil déclinant, je lançai cette interrogation :

— Raconterez-vous à votre confesseur le bain de Nausicaa ?

— Pourquoi le lui raconterais-je ? Je confesse loyalement mes péchés et mes mauvaises pensées. Mais je n'ai rien fait tout à l'heure qui fût laid ou qui fût défendu. Peut-être n'était-ce pas selon les coutumes ? Mais ne suis-je point libre d'agir à ma guise, tant que je reste dans les limites de la religion et de la vertu ? Sans doute, si j'étais femme et mariée, n'eussé-je pas fait ce geste. J'aurais été liée, j'aurais eu d'autres devoirs. L'image même de mon corps aura cessé de m'appartenir le jour où, devant Dieu, j'aurai fait don de moi-même. Pour l'instant je suis fille, je suis libre et je me garde pure.

Je cherche en vain les mots qu'employa Béatrice, mais j'entends encore le son égal de sa voix, calme et sérieuse, et je conserve en ma mémoire le sens exact de ses paroles. Seule l'inexprimable simplicité qui reflétait son âme candide m'échappe.

Cette jeune fille sage était plus sage encore qu'on imagine, elle conciliait sans effort les contraires, mêlant harmonieusement, dans son cœur pacifique, la foi chrétienne, hantée d'ombres crépusculaires, et la clarté matinale de l'idéal antique.

Il ne s'agissait nullement pour elle de dogmatiser, mais de vivre ; les raisons n'importaient guère à sa raison, la critique dissolvante, les vérités équivoques et changeantes de l'histoire n'apportaient nul trouble à sa claire vérité. Son sentiment fait de mesure, de tact et de bonne santé, suffisait à maintenir en elle le parfait équilibre de l'âme et du corps.

Vers la fin de décembre, Béatrice partit avec sa mère. Un navire est passé qui les emmena toutes deux vers Venise. Elles devaient rentrer à Milan pour passer en famille les fêtes de Noël. Ce départ bouleversa ma vie. Nos adieux furent poignants, mais calmes. La dernière fois que Béatrice mit sa main dans la mienne et ses chers yeux dans mes

yeux, je crus surprendre une larme au coin de ses paupières. Il bruinait un peu ce jour-là...

Le paquebot resta quelque temps en rade, après l'embarquement des passagers, puis leva l'ancre et reprit lentement sa route vers le nord. J'étais demeuré sur le rivage, j'agitais mon mouchoir, je voyais Béatrice faire de même, petite forme agrippée au pont supérieur. Je ne vis plus, bientôt, qu'une ombre qui s'effaçait, rattachée au ciel par un long ruban de fumée, puis le navire lui-même disparut, il n'y eut plus rien sur toute l'étendue de la mer, plus rien qu'un peu de détresse éparse le long d'un sillage qui s'effaçait.

Le lendemain Corfou me parut insipide et désert. Il n'y avait là personne que moi-même et des ombres. Le surlendemain je pris passage sur un bateau qui faisait route vers le sud.

GEORGES BATAULT.

MESURES DU TEMPS

—

I

ZODIAQUE

Le Verseau, pitoyable, arrose les Poissons,
tandis que le Bélier, compagnon du Taureau,
paît sous la garde des Gémeaux.
Le Cancer pince le Lion,
et la Vierge avec nonchalance
se balance.
Le Scorpion
arrache un crin au Sagittaire
qui, furieux, crible de traits le Capricorne.
Altruisme ou justice élémentaire,
indifférence morne,
voilà ce qui s'inscrit dans le cercle de nacre
de cet arabe Zodiaque.

—

II

POUR FABRE D'EGLANTINE

Vendémiaire, mois des vendanges humaines
Où le vin du sang coule au lieu du sang clair de la vigne.
Brumaire des larmes vaines.
Frimaire des cheveux fleuris par la douleur insigne.
Nivôse des cœurs froids sous le linceul pesant.
Puviôse des pluies de sang.
Ventôse du vent des destins tragiques...
Germinal des vers dans la chair martyre.
Floréal des lys sur les tombes fraîches.
Prairial de l'herbe en les cimetières.

Messidor des moissons de têtes,
Torride Thermidor sans air des prisonniers.
O Fructidor des jeunes fruits d'André Chénier...
Tendre calendrier des appellations légères,
saisons aux charmes renaissants.
« Il pleut, il pleut, bergère... »
— Oui, mon cher Fabre, et c'est du sang, et c'est ton sang.

—

III

QUATRE VISAGES DE L'INEXORABLE

La Clepsydre et le Sablier,
l'Horloge et le Cadran solaire,
par le rouage, l'eau, le sable ou la lumière,
tissent, sans joie et sans colère,
l'heure où nous serons oubliés.

—

IV

DIALOGUE FALOT

Hamlet aux Elfes d'Elseneur
demande le mot de l'énigme :
« Etre ou ne pas être... » O rumeur
sur le lac noir peuplé de cygnes.
Etre? Mais rien n'est qu'apparent...
Ne pas être? Mais tout existe
à moins que nous n'existions pas...
— « Console-toi, jouvenceau triste :
Si rien ne vit, la plainte est vaine;
sinon, la douleur est certaine. »
—Le bien, le mal, le beau, le laid,
mirage... Attends, seigneur Hamlet,
que demain la vierge Ophélie
par sa mort atteste la vie...

ROBERT-EDWARD HART.

LES DERNIERS ROMANS DE HERMANN HESSE

—

Bien que Souabe de naissance et sans conteste à l'heure présente un des romanciers les plus goûtés d'un public de connaisseurs, Hermann Hesse fait tout de même un peu figure d' « outsider » dans l'Allemagne d'aujourd'hui. Une bonne partie de sa vie s'est passée à l'étranger, en Suisse. Il a beaucoup voyagé. En Italie d'abord. Un jour son humeur vagabonde l'a entraîné jusqu'aux Indes dont les paysages et les habitants lui sont demeurés familiers, presque autant que ceux d'Europe. Présentement il vit retiré dans sa thébaïde de Montagnola. Il fait de la peinture et il médite, en Sage bouddhique, devant ce décor merveilleux du Tessin qui est bien le paradis rêvé des ermites et des artistes.

Dès l'enfance il s'était senti un irrégulier, un être à part, « différencié », comme marqué d'un signe secret. Jeune écolier, il s'est d'abord évadé du séminaire de Maulbronn où il avait commencé ses études de latin. Puis il a disparu de la maison paternelle, il s'est exercé à toutes sortes de métiers — apprenti-mécanicien, commis de librairie — jusqu'au jour où il a pu se donner tout entier à la poésie et à la littérature. Son premier roman, *Peter Camenziend,* fit tout de suite sensation. Ce livre venait bien à son heure. C'était l'époque où s'organisait spontanément, à travers toute l'Allemagne, un renouveau de la jeunesse, dans d'innombrables groupements de *Wandervögel* (« Oiseaux migrateurs ») — sorte de boy-scouts d'outre-Rhin. A cette génération nouvelle, passionnée de vie physique et de randonnées au grand air, les premiers romans de Hermann

Hesse allaient apporter une pâture singulièrement appropriée. N'était-ce pas la plus véhémente protestation contre les geôles scolaires, que ces histoires poignantes, en partie vécues, d'enfances comprimées, de jeunesses violentées ou frustrées, victimes d'une pédagogie meurtrière, d'une vocation studieuse, artificiellement implantée par les éducateurs patentés ?

Non certes que Hermann Hesse ait fait profession d'écrire des « romans à thèse ». Il était avant tout « poète », même dans ses romans. Or quelle est la fonction essentielle du poète ? Non d'écouter, de disserter, ni même de raconter ou de décrire, mais de *rêver*, d'écouter les voix secrètes, celles qu'étouffe une éducation mensongère, que refoule aussi continuellement en nous cette adaptation factice, contrainte à la convention, que nous appelons notre personnalité raisonnable, notre moi social. Ainsi, sans le vouloir, et de par sa destinée insolite, le poète entre en conflit avec l'ordre moral et bourgeois, Ce qui fait l'éminente valeur de ses créations, c'est que, comme le rêve, elles apportent le message et la figuration symbolique de ces réalités primitives de l'Inconscient, frappées d'interdit ; c'est qu'elles évoquent le Démon de la Vie, éternel, inquiétant et ambigu, en dehors de toutes les catégories rassurantes du Bien et de la Morale. Tel est le sens du roman bizarre que Hesse a intitulé *Démian* (1). L'histoire du jeune Sinclair qui est racontée ici, c'est l'histoire symbolique d'une conscience d'enfant, fascinée par le Démon qui l'attire hors de l'abri tutélaire où tout était pour elle lumière, pureté, innocence, bonté (la conscience d'Abel), et, à travers mille tentations, mille aventures, mille affres mortelles, l'amène à découvrir « l'autre » monde, celui qui s'appelle le Mal, le Péché, le Crime (la « mauvaise » conscience, la conscience de Caïn) — jusqu'au jour où se découvre enfin au novice, progressivement initié, dans son apaisante beauté, le double et identique mystère de la sexualité et de la mort, l'image de

(1) *Démian, histoire de la jeunesse d'Emile Sinclair*, S. Fischer, Berlin.

la nouvelle Isis, de la Femme-Mère éternelle. Novalis et Nietzsche, *les Disciples à Saïs* et *Zarathoustra* — au point de rencontre de cette double lignée est née cette formule étrange du roman symbolique, renouvelée du romantisme allemand.

Toute vie humaine puissante, observe Gœthe dans son Autobiographie, se développe suivant un double rythme qui en marque comme la systole et la diastole. Dans une première période de lutte, parfois de révolte, cette énergie encore neuve cherche à se frayer son chemin, à s'affirmer, à s'imposer au monde. Et puis, dans une seconde période, plutôt d'apaisement et de renoncement, la personnalité enfin formée aspire à se recueillir dans l'Unité, à s'accorder au rythme universel de la vie. Il semble que Hermann Hesse soit parvenu aujourd'hui à ce tournant décisif. Tout au moins, c'est cette heure de midi déjà un peu déclinant — heure apaisée, glorieuse, un peu triste — que nous croyons entendre sonner gravement dans ce roman qui est peut-être son chef-d'œuvre, auquel il a donné le titre de *Siddhartha* (2).

Est-ce bien un roman ? Lui-même l'a appelé un « poème hindou ». A tout le moins, c'est une vaste Parabole qui déroule lentement ses méandres calmes, profonds, transparents — pareille aux eaux du Fleuve sacré dont la rumeur la pénètre de part en part. Nous possédons de ce livre une traduction française due à la plume délicate et scrupuleuse de M. Joseph Delage. Et vraiment le traducteur s'est donné à ce travail avec une ferveur et un recueillement presque religieux. Car Siddhartha est un livre qu'il ne suffit pas de lire. Il faut aussi savoir « l'écouter » longuement. Et je ne songe pas seulement à la musique de cette prose liturgique, avec ses redites, ses rappels de motifs, le déroulement de ses parallélismes cadencés et symétriques ; je songe surtout à tout le pathétique intime et caché qui

(2) *Siddhartha poème indou*, S. Fischer Berlin. Traduction française, par Joseph Delage, Grasset, Paris.

ne s'exprime ici ni par des sons, ni par des phrases, mais uniquement par des gestes et des silences profonds. Telle déjà cette scène du début où l'on voit Siddhartha, le fils admirablement beau du brahmane, le jeune faucon blessé au cœur par la flèche d'une nostalgie surhumaine, quitter sa caste, quitter sa maison paternelle pour aller à la recherche de son Moi profond, à la recherche d'une Sagesse qui ne sera plus cette Science sacerdotale, momifiée dans les bandelettes d'un formalisme sacré, mais qui sera la Vie ardente vécue au sein de l'Unité. Sans une parole, sans une révolte, il triomphe de la résistance paternelle, simplement par l'impérieuse suggestion de son geste immuable et par la magie toute puissante de ce mot : « J'attendrai. »

Au bout d'une heure, comme le soleil le fuyait, le brahmane se leva, fit quelques pas en long et en large, sortit de la maison et regarda la lune qui montait dans la nuit. Il jeta un regard par la fenêtre de la chambre ; Siddhartha se tenait toujours, debout et immobile, les bras croisés. Un rayon de lune éclairait ses jambes nues. Le cœur inquiet, le père revint à sa couche. Et il se leva encore, une heure après, puis encore deux heures après, et par la petite fenêtre, il vit Siddhartha, toujours debout, dans la clarté de la lune, dans la lueur des étoiles, dans l'obscurité. Et il revint d'heure en heure, silencieux; et regardant dans la chambre, il le vit toujours debout dans la même immobilité ; et son cœur s'emplissait de colère, son cœur s'emplissait d'inquiétude, son cœur s'emplissait d'hésitation, son cœur s'emplissait de pitié. Et quand vint la dernière heure de la nuit, un peu avant le jour, il revint, rentra dans la chambre, vit le jeune homme encore debout. Il lui sembla grandi et étranger. — Siddhartha, dit-il, qu'est-ce que tu attends ? — Tu le sais. — Vas-tu toujours attendre là, debout, jusqu'au jour, jusqu'à midi, jusqu'au soir ? — J'attendrai, debout. — Tu te fatigueras, Siddhartha. — Je me fatiguerai. — Tu t'endormiras, Siddhartha. — Je ne m'endormirai pas. — Tu vas mourir, Siddhartha. — Je mourrai. — Et tu préfères mourir plutôt que d'obéir à ton père? — Siddhartha a toujours obéi à son père. — Alors tu renonces à ton projet ? — Siddhartha fera ce que lui dira son père.

Avec son compagnon Govinda, Siddhartha se rend donc dans la forêt, chez les Samanas, ascètes farouches qui lui enseignent la mortification et le jeûne, l'abstraction totale, le détachement intégral, la méditation du vide absolu. Mais il a beau s'entraîner aux plus mortelles extases; au terme de ces exercices périlleux, il retrouve toujours son Moi borné, tourmenté, malheureux. Or, un jour, les deux amis rencontrent Gotama, dit le Bouddha, le Sublime, le Parfait.

Il allait, vêtu comme tous les moines, posant, exactement comme eux, le pied d'après la règle. Mais son visage et sa démarche, son regard tranquillement baissé, ses mains tranquillement pendantes et chacun des doigts au bout de ses mains, disaient la paix, disaient la perfection ; ils ne cherchaient pas dans le vide, ne mimaient pas, ils étaient toute douceur, dans cette inaltérable sérénité, dans cette inaltérable clarté, dans cette inviolable paix.

Et voici que se révèle brusquement la hiérarchie secrète des âmes. Govinda, le Disciple-né, ne voit dans Bouddha qu'une *doctrine* nouvelle à apprendre et à enseigner. Mais Siddhartha, lui, dans le Parfait voit, avant tout, l'Homme divin, un exemplaire accompli de vie affranchie et apaisée. Loin donc de le convertir à une doctrine, Gotama, par la seule magie de sa Perfection et de sa Présence, le détache et le libère de toute doctrine. Telle une dernière défroque, Siddhartha rejette derrière lui toute cette acrobatie du nirvâna que lui avaient enseignée dans la forêt les ascètes farouches et qui, il le voit à présent, n'était encore qu'une manière de se cacher devant lui-même, de fuir son propre Moi. A ce nirvâna du Néant, qui n'est l'Unité que dans la Négation, dans l'abstraction la plus vide, dans l'absence totale du Moi, il oppose victorieusement la pensée nouvelle qu'a éveillée en lui la Présence miraculeuse du Parfait : la pensée de l'Unité dans l'Affirmation la plus pleine et qui est la pensée de l'Universelle Participation. S'ouvrir et non se fermer, se dilater et non se replier sur soi-même,

accueillir et non pas repousser, se prêter à tout et non pas se défendre ou se refuser à tout, voilà le langage nouveau que parlera cette Sagesse — sorte de bouddhisme transmué en nietzschéisme ou de nietzchéisme transcrit en langage bouddhique. Le *Siddhartha* de Hesse est un frère cadet du *Zarathoustra* de Nietzsche. Nous croyons y percevoir le commentaire et comme l'écho amplifié de certaines Béatitudes de *Zarathoustra* : « J'aime celui dont l'âme déborde au point qu'il s'oublie lui-même et que toutes choses prennent possession de lui : ainsi toutes choses deviendront son déclin. »

Siddhartha quitte maintenant la Forêt et il va vers la Ville. Il faut qu'il se donne à l'Illusion innombrable du désir, à la folie pullulante de la vie, qu'il l'aspire par tous les pores, qu'il en soit d'abord « possédé », avant de pouvoir un jour s'en détacher en connaissance de cause. C'est le chemin du « Sansara » où délibérément il s'engage. Il y est initié par Kamala, la courtisane voluptueuse de qui la bouche, dans son orgueilleuse fraîcheur, lui rappelle une figue mûre qui s'entr'ouvre. Il y est initié aussi par le riche marchand Kamasvani, homme grave et préoccupé, de qui il devient le factotum, puis l'associé, puis l'ami un peu ironique et méprisant. Car de son entraînement ascétique il lui est resté quelque chose qui l'isole encore : ce sentiment de supériorité, ce pouvoir de détachement par où il domine son entourage et qui lui permet de se prêter, sans être lui-même possédé. « Et que sais-tu donc faire ? » lui avait demandé naguère la courtisane Kamala, alors qu'il n'était encore qu'un ascète demi-nu, hâve et hirsute, échappé de la Forêt. Et il avait répondu hautainement : « Je sais penser ; je sais attendre ; je sais jeûner. » — Mais voici que de cet orgueilleux pouvoir, survivance de son puritanisme ascétique, il va falloir aussi qu'il se dépouille, si vraiment « toutes choses doivent *prendre possession* de lui ». Il faut qu'il devienne pareil à ces « Hommes-Enfants » qui, eux, se donnent sans arrière-pensée à l'Illusion éphémère et

mensongère. Et en effet Siddhartha un beau jour est « possédé ». Ce n'est point parce qu'il se drape dans les plus somptueuses étoffes et se parfume des plus rares essences ; ce n'est pas non plus parce qu'il aime le vin, le jeu et se plaît à la danse des belles esclaves. Mais il est gagné par la maladie des riches : il devient cupide. Il vieillit — et il a peur de la mort. L'oiseau dans son âme a cessé de chanter. C'est alors l'heure de la nouvelle transformation. Après avoir goûté, lui aussi, à l'ivresse frelatée des auberges humaines, il sent le grand dégoût monter dans son cœur. Voici le moment où il lui faut « vouloir son déclin » et se détacher *en connaissance de cause*, prendre congé de toutes ces choses hier encore chères, pour s'en aller vers le grand Fleuve, dans sa dernière solitude.

Il aurait pu rester longtemps encore avec Kamasvani, continuer à gagner et à gaspiller de l'argent, à se gaver de toutes sortes de mets, en laissant mourir sa pauvre âme altérée ; il aurait pu demeurer longtemps encore dans cet enfer où régnaient la mollesse et la volupté, si la détresse et le désespoir ne l'en eussent pas arraché pour le conduire, au paroxysme de la crise, sur la rive de ce fleuve où il décida de mettre fin à ses tortures. Avoir été en proie à ce désespoir, à ce profond écœurement de tout et n'y avoir point cédé, avoir senti vivre encore en lui l'oiseau chanteur, source et vie de son âme, c'est ce qui faisait maintenant sa joie et éclairait d'un rayon de bonheur son visage sous les cheveux grisonnants. — Il est bon, se répétait-il, d'avoir appris à ses dépens ce qu'on a besoin de savoir. Même quand j'étais enfant, je n'ignorais pas que les plaisirs du monde et les richesses ne valent pas grand'chose. Je le savais depuis longtemps ; mais ce n'est qu'à présent que j'en ai fait l'expérience. Maintenant j'en suis instruit ; je le sais non seulement par ma mémoire, mais par mes yeux, par mon cœur, par mon estomac. Et cela est mieux ainsi !

Cette dernière partie, la plus émouvante du livre, est aussi celle qui peut-être nous livre les confidences les plus directes du poète, le souvenir des plus douloureuses victoires remportées par lui, et dont nous devinons les bles-

sures encore récentes, fraîches et mal guéries. Avec quelle dévotion attendrie il a su évoquer la physionomie sereine de ces ermites de la Forêt, de ces vieux mangeurs de bananes, et la gaîté enfantine de leurs visages illuminés, tout plissés de rides! En particulier celle de ce vieux Passeur qui, certain soir, accueille Siddhartha dans sa cabane, près du Fleuve, et l'adopte comme aide et compagnon :

Il se fait tard, dit-il à son hôte, allons dormir. Je ne puis te dire cette « autre chose », Ami, tu l'apprendras ; peut-être même la sais-tu déjà. Regarde, je ne suis pas un savant, moi ; je ne sais pas parler et j'ignore l'art de penser. Tout mon talent, c'est de savoir écouter et d'être juste ; car autrement je n'ai rien appris. Si je possédais le don de m'exprimer et d'enseigner, je passerais peut-être pour un Sage ; tel que tu me vois, je ne suis qu'un batelier et ma tâche consiste à transporter les gens d'un bord à l'autre de ce fleuve. Nombreux sont ceux que j'ai passés ; des milliers ! et pour eux tous mon fleuve n'a jamais été qu'un obstacle sur leur route. Ils s'étaient mis en route, qui pour gagner de l'argent, qui pour traiter une affaire, ou pour aller à un mariage, ou pour faire un pèlerinage. Tous étaient arrêtés par le fleuve ; mais le Passeur n'était-il pas là pour les porter rapidement de l'autre côté de cet obstacle ? Cependant pour quelques-uns, très peu, quatre ou cinq sur ces milliers, pour ceux-là le fleuve a cessé d'être un obstacle ; ils ont entendu sa voix, ils l'ont écoutée et le Fleuve est devenu pour eux sacré, comme il est devenu pour moi sacré. Allons maintenant nous reposer, Siddhartha.

« Il sait écouter comme personne au monde », se dit Siddhartha, c'est là le grand talent du Passeur. Il sait écouter sans impatience, sans colère, sans blâme précipité et sans louange indiscrète. Les mots entrent dans l'asile de son cœur attentif, apaisé et grand ouvert : c'est l'art que ce Simple enseignera au noble Siddhartha, lequel, jusqu'à ce jour, il le reconnaît, a toujours interposé, entre le Fleuve et lui, le bruit vain de sa science, ou de son orgueil, ou de son inquiétude, ou de ses recherches. Ecouter maintenant la voix du Fleuve, cette voix « qui contient toutes les voix

de la création », participer à sa rumeur innombrable et une, à sa vie profonde, « comme l'arbre s'imbibe de la pluie », être l'Ecouteur patient et attentif, percevoir cette Durée qui s'écoule, percevoir la vie de chaque gouttelette indestructible dans cette immensité mouvante — n'est-ce pas le moyen de réaliser l'Affirmation la plus pleine, d'atteindre à l'universelle Participation ? — Bien des voix étrangères sans doute viendront encore troubler Siddhartha. Le monde qu'il a fui tient encore à son cœur par des liens invisibles et tenaces, doux et cruels. Près de son Fleuve il recevra la visite de plus d'un Revenant ; il éprouvera le déchirement et le brisement de cœur de bien des adieux suprêmes ; il baisera un jour la bouche aux lèvres pâles et amincies de la Femme toujours chère, cette bouche qu'il comparait jadis, au temps de son orgueilleuse fraîcheur, à une figue mûre qui s'entr'ouvre ; il connaîtra l'arrachement plus cruel encore de l'Enfant tardif qu'elle lui a confié en mourant, qu'il aurait voulu former à son image, c'est-à-dire enchaîner par la plus sournoise des tyrannies, et qui le fuit et le maudit. Aucune de ces expériences, aucun de ces déchirements ne lui seront épargnés. Ils sont nécessaires pour que *toutes choses deviennent son déclin*, pour que son âme s'ouvre toute grande, toujours plus grande, à la voix du Fleuve qui l'instruit et le rassure. Ainsi se découvre peu à peu à lui le sens de la mystérieuse syllabe « Om » qui plane sur toute cette mouvance sonore et où cette mouvance est comme centrée dans son indestructible identité. Elle est la paix trouvée dans l'Unité, et non plus cherchée en dehors de l'Unité. Chercher, n'est-ce pas déjà s'empêcher de trouver ? Dans toute recherche n'y a-t-il pas une préoccupation exclusive et l'agitation inquiète vers un but particulier ? Siddartha ne cherche plus, parce qu'il a trouvé la paix. Mais il se refuse à faire des disciples. Toute sagesse est incommunicable. Dès qu'on essaie de la formuler, elle prend figure de déraison. Et lorsque tout à la fin son ancien compagnon, l'infatigable Govinda, toujours à

larecherchede la Doctrine, toujours en route pour un pèlerinage nouveau, retrouve Siddhartha sur la rive du Fleuve et, le voyant si calme, l'adjure de lui enseigner sa Sagesse, de lui donner du moins une formule, une sentence, une parole, quelque chose enfin qu'il puisse apprendre, emporter et répéter, Siddhartha sourit. « Penche-toi vers moi, lui dit-il tout bas à l'oreille. Penche-toi encore davantage. C'est bien, plus près encore ! Tout près! Embrasse-moi sur le front, Govinda! » Et ce baiser silencieux déposé sur le front le plus apaisé, sur ce visage impassible, où tout un monde d'images, de désirs, de pensées bonnes ou mauvaises, s'est réfléchi, transformé, ordonné et peu à peu accordé à la Voix du Fleuve — et puis ce sourir ambigu, discret et doux, « peut-être très débonnaire, peut-être railleur, exactement semblable à celui de l'Etre parfait », — c'est là l'unique réponse de la Sagesse de Siddhartha.

§

« Si j'étais musicien, écrit Hermann Hesse dans son dernier roman, je composerais sans peine une mélodie à deux voix, qui se déroulerait sur deux lignes, sur deux portées de notes, suivant deux modulations parallèles, à la fois complémentaires et opposées et qui sur tout leur parcours se trouveraient étroitement entrelacées et fondues. Celui qui serait en état de lire ma partition pourrait aisément suivre ma double mélodie et, en même temps que chaque note de l'un des chants, il entendrait du même coup la note correspondante du chant opposé. » Problème musical difficile à résoudre pour le romancier; qui ne peut dérouler qu'une seule des deux mélodies et nous raconter qu'une histoire à la fois. Il faudra donc qu'il nous fasse entendre chacune des deux mélodies séparément, au moyen de deux textes distincts. L'un s'appellera *Siddhartha*. L'autre est intitulé *Une saison aux eaux de Baden. Le carnet d'un rhumatisant* (3). Le premier nous raconte l'histoire héroïque du

(3) *Kurgast Aufzeichnungen von einer Badener Kur*, S. Fischer, Berlin.

noble fils de Brahmane qui, sur les rives du Fleuve sacré, a trouvé la paix dans l'Unité. Le second nous raconte un voyage d'un pathétique beaucoup moins sublime, le voyage du rhumatisant Hermann Hesse qui, très prosaïquement, s'est transporté aux eaux de Baden pour y soigner sa sciatique. Ce sont assurément là deux mélodies aussi dissemblables que possible, et qui cependant, pour une oreille exercée et prévenue, offrent quelques secrètes analogies et même un parallélisme caché, et je tiendrais celui-là pour un médiocre connaisseur, qui ne s'aviserait à aucun moment de soupçonner ici une double mélodie et de percevoir le retentissement de la supérieure dans l'inférieure.

Schopenhauer observe quelque part que l'humanité n'est pas sensiblement différente, qu'elle se batte pour une couronne d'or ou pour une poignée de figues ou de noix. Dans le premier cas, on a coutume de parler le style noble de la tragédie. Dans le second cas, on se sert du langage familier des communes disputes humaines. Ce sont manières de dire différentes, mais qui couvrent des manières de faire passablement analogues. Et pareillement le moraliste de profession trouvera matière à glaner dans les milieux les plus différents, dans un hall d'hôtel, devant l'étalage d'un bazar encombré de bibelots grotesques et inutiles, aussi bien que sur les rives du Gange ou dans les palais d'Assur. Et que d'observations peut lui suggérer l'étude des malades rassemblés dans une ville d'eaux — particulièrement de ces malades capricieux et vaniteux que sont, pour l'ordinaire, les rhumatisants, lesquels, au moins dans les cas bénins, n'ont guère mieux à faire qu'à se promener, s'analyser, s'observer mutuellement, établir entre eux des comparaisons avantageuses, quand ils se croisent, presque toujours aux mêmes heures sur la promenade ou sur la terrasse d'un hôtel, traînant plus ou moins la jambe, s'appuyant avec plus ou moins d'insistance sur leur canne au bout caoutchouté. Dès l'arrivée, n'est-ce pas déjà un vrai drame que la première visite au docteur, ce premier corps-à-corps sournois où s'af-

frontent le tortionnaire et le patient ? Mais songe-t-on à tout ce qu'il y a de « fatum » dans cette autre formalité : le choix d'une chambre d'hôtel ! Surtout quand on est, comme le rhumatisant Hermann Hesse, un de ces êtres trop différenciés, hypersensitifs, ruminants et méditatifs, affligés d'un sommeil léger d'écrivain, avec une sensibilité toujours aux écoutes ! Se trouver livré, pieds et poings liés, victime impuissante, à tous les caprices d'un voisin de chambre, par exemple de ce gros butor de « Hollandais », homme flegmatique, mais bruyant, qui jusqu'à une heure avancée de la nuit est en conversation avec son épouse, et dont la massive et encombrante personnalité vous envahit peu à peu à travers les murs, tranquillement prend possession de votre réduit, du refuge le plus sacré de votre pensée, devient l'obsession des jours et le cauchemar des nuits ! Que faire ? Perdue à l'avance toute bataille livrée à cette masse invulnérable ! Pour un être trop différencié, s'il ne veut pas succomber alors au ressentiment impuissant, il n'est qu'un remède, qu'une délivrance : *amor fati*. Amour chrétien ou nirvâna bouddhique, peu importe. Surmonter le ressentiment, surmonter la haine par l'amour, dans ces cas-là c'est l'unique remède, c'est une question de salut, plus précisément une question de santé, d'hygiène nerveuse et mentale. Dans un chapitre qui est une merveille de psychologie enjouée, Hermann Hesse décrit à l'aide de quels exercices spirituels, renouvelés des ascètes bouddhiques et des pénitents chrétiens, il est tout de même arrivé à bout de son Hollandais, il a fini par « l'encaisser », il a même fini par « l'aimer » sans le connaître... Et n'entendons-nous pas de nouveau ici le chant de la mélodie « supérieure » ?

Victoire plus inattendue encore. Grâce peut-être à cette virtuosité innée du contre-pointiste, capable de suivre sur les deux portées sa double mélodie, Hesse un jour s'est lui-même nettement dédoublé. Et *il s'est vu*. Il s'est vu lui-même, comme il était ce jour-là, sur la ligne d'en bas, à la portée d'en dessous, chantant la mélodie inférieure, c'est-à-

dire assis à sa petite table au restaurant, en train de se gorger imprudemment de vins et de mets exquis, pour le reste jouant avec le plus grand sérieux son rôle de malade en traitement, guetté par l'automatisme quotidien d'une cure rigoureuse, prenant goût à toutes les distractions insipides d'une ville d'eaux, acclimaté, presque adapté au niveau moyen de cette confrérie où il a pris rang et qui l'observe sans le connaître, où sa démarche plus ou moins traînante, chaque matin, est notée, cotée, comparée, classée. Il s'est « vu », et au spectacle de ce fantoche pitoyable, *il a ri* — d'un rire si subit, si spontané, si fou, si irrésistiblement contagieux, que l'explosion a gagné d'abord la vieille dame, assise à la table d'en face, et finalement la salle à manger tout entière. Ce jour-là, le rhumatisant Hesse a vaincu sa sciatique. Il ne l'a pas guérie, sans doute ; il emportera encore au départ cette infirmité de l'âge, dans ses bagages. Du moins, sous la guenille, il a retrouvé intacte la santé profonde, celle qui n'a pas d'âge, qui renaît toujours à nouveau, chez le vieillard comme chez l'homme mûr et chez l'enfant, dans la folie éternellement jaune du rire.

Les Souabes sont gens graves et malicieux. Le dicton populaire veut que l'âge de raison ne leur vienne qu'après la quarantaine bien sonnée. Hermann Hesse entend bien pour son compte retarder encore l'échéance au delà de ce terme d'usage. Cela résulte d'un *curriculum vitæ* qu'il a récemment publié dans le *Neue Rundschau* (août 1925). Rompant avec les usages reçus, il ne se borne pas à nous raconter les événements de sa vie passée, qui d'ailleurs ne l'intéressent plus guère. Il nous expose aussi l'histoire bien plus curieuse de sa vie future. Nous ne savons à quelle date précise il a abandonné la littérature pour se vouer à la peinture, parce que cette dernière, dit il, « rend l'âme plus joyeuse et plus patiente ». Mais nous apprenons qu'en 1930 il a commencé un opéra, plus exactement une féerie musicale, à la manière de la *Flûte enchantée*, dans l'espoir de réaliser enfin par la musique ce qu'il avait vainement tenté par le roman :

à savoir de donner un sens irréel et féerique à la destinée humaine. Magie encore bien inopérante ! Déjà les sciences occultes de plus en plus l'attiraient, car « sans magie la vie n'est pas supportable » ! Il s'est mis alors à l'école des sorciers chinois. A la suite de diverses pratiques de sorcellerie, à l'âge de 70 ans, il s'est vu emprisonner pour détournement de mineure. Des amis ont obtenu qu'on lui rendît ses pinceaux et il a occupé les longues heures de sa détention à couvrir les murs de sa cellule d'arbres, de rivières, de nuages, de paysans, de canards, etc. Au centre de ce paysage bizarre, il avait imaginé un petit chemin de fer dont la locomotive s'engageait dans un tunnel. Un jour, pour échapper aux geôliers stupides qui venaient l'arracher à ses chères occupations, il s'est glissé dans son tableau, il s'est faufilé dans le petit train et il a disparu, emporté dans l'orifice béant. Pendant quelque temps on put voir sortir encore du trou noir un léger panache de fumée. Puis la traînée vaporeuse lentement s'est dissipée, et avec elle le paysage, et avec le paysage tout ce qui avait été Hermann Hesse. Les plus attrapés, ce furent les gardiens de la prison !

Petite traînée vaporeuse, posée sur le paysage, qui subsiste un court espace de temps après le passage de nos terrestres agitations, et puis que nous voyons peu à peu se dissoudre, aspirée par l'azur lumineux — telle l'œuvre de Hermann Hesse, si délicate, si fluide, si fugace, si immatérielle, plane légèrement au-dessus des réalités d'ici-bas et nous appelle à nous perdre ensuite avec elle, sans révolte, dans l'Unité sereine des Eléments silencieux.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

JAURÈS ET LE FÉLIBRIGE

—

M. Ducos, député de la Haute-Garonne, dans son rapport très documenté sur le budget de l'Instruction publique (année 1925), a consacré quelques pages intéressantes à la question du régionalisme et surtout à celle de l'enseignement de la langue d'Oc.

Il a inséré dans ce rapport une belle page de Jaurès, ancienne déjà, mais qui chantait dans la mémoire de certains félibres et dont les idées sont toujours vivantes. Cette page, sur laquelle nous reviendron tout à l'heure, a été republiée dans de nombreuses revues félibréennes et dans des journaux de Paris. Mais ce n'est pas la seule que Jaurès ait consacrée au mouvement félibréen : elle a été précédée de plusieurs autres (1) qui la préparent, l'expliquent et en précisent le sens et la portée. Nous allons résumer et au besoin discuter les idées régionalistes de cet éminent esprit.

§

Il semble que cet Albigeois se soit intéressé de bonne heure au mouvement de a Renaissance méridionale. On sait que tous les ans le félibrige se réunit officiellement à l'occasion de la fête de sainte Estelle. On y élit des majoraux, on y prend des décisions, on y fait beaucoup de discours et on y chante beaucoup. Du vivant de Mistral, cette fête avait une importance et un éclat exceptionnels. Le

(1) On les trouvera dans les numéros suivants du journal *La Dépêche* de Toulouse : 15.047, 15.054, 15.060 (année 1909), 15.727 (année 1911). C'est à ces numéros que nous renvoyons, entre parenthèses, dans le courant de l'article. Nous remercions vivement la Direction de *La Dépêche* qui a bien voulu faire pour nous les recherches nécessaires.

Maître composait à cette occasion une chanson nouvelle ; le recueil de ces chansons est des plus attrayants. Jaurès prit part à une de ces fêtes : « Il y a trente ans (que de soleils couchés depuis lors !) j'ai eu la bonne fortune d'assister à Albi au banquet du félibrige présidé par Mistral (2). » Jaurès devait être, à cette époque, professeur au lycée d'Albi ; ce n'est pas le hasard qui le faisait écrire vingt-sept ans plus tard des articles sympathiques au félibrige.

Un des premiers (15.047) est intitulé : *Civilisation paysanne*. Jaurès parle du livre d'Enée Bouloc, intitulé *les Pagès* (3) (les paysans). Les scènes se passent dans une des parties les plus pittoresques de l'Aveyron. Au milieu du livre se trouve la description d'un concours de moissonneurs suivi d'un tournoi de chansons. Et Jaurès est tout étonné d'entendre, au lieu de « refrains stupides, » « une des poésies du savoureux et vigoureux poète aveyronnais l'abbé Bressou (4) ». Dans son poème champêtre *Dal Brès a la Toumbo* (Du berceau à la tombe) l'abbé Bessou a introduit la légende du *Gourp de la Sereno* (Le Gouffre de la Sirène), sirène « qui appelle de sa chanson perfide les jeunes hommes qui vont faucher et qui les abîme sous la transparence riante et glacée de ses eaux ».

Ce fut d'abord pour moi, ajoute Jaurès, une grande joie... Voilà donc les paysans de nos rudes contrées montagneuses qui se mettent à chanter de belles choses. Ils ne se contentent plus des ineptes complaintes des chanteurs de foire. Ils se plaisent aux chants qui traduisent le mystère de leur propre vie, le mystère de la terre et des eaux.

Jaurès apprit par ses amis que dans la contrée plus d'un « travailleur de la terre » chantait cette belle chanson de

(2) N° 15060. L'article est d'octobre 1909. « Trente ans » doit être une erreur ; Mistral est allé présider la Sainte-Estelle à Albi le 24 mai 1882 ; cf. Mistral, *Discours*, p. 40.

(3) Enée Bouloc : *Les Pagès, roman de la Terre*, Paris. Plon-Nourrit, s. d. C'est une série de scènes rustiques ; la chanson de la *Sereno* se trouve à la page 158 (3e éd.).

(4) C'est évidemment une erreur typographique pour *Bessou*.

la Sirène. Et il se prit à rêver, « pour le monde paysan, renouvelé par la science et par la justice, toute une floraison de vie et de pensées... vaste comme les horizons modernes... fraîche comme la rosée des prairies, savoureuse comme le fruit des arbres de plein vent ».

Oui, mais comment renouveler l'âme du peuple paysan? Ici la conception de Jaurès diffère (on le devine) de celle de l'abbé Bessou. Pour ce dernier, ce renouvellement ne peut avoir lieu « que dans les anciens cadres sociaux et surtout dans l'ancienne langue de notre pays d'Oc ». C'est à cette « grande question » que Jaurès répondait quelques jours après, dans un article intitulé: *Culture paysanne* (5).

Jaurès y traduit d'abord quelques lignes mélancoliques de l'abbé Bessou (6) sur l'abandon « où sont laissés de plus en plus, dans le Midi même, le langage méridional et la littérature méridionale ». « Dans le Midi même », qu'on l'entende bien ! il n'y a là, hélas ! aucune exagération : nul n'est prophète, surtout dans le Midi ; nul, sauf des hommes comme Jaurès, mais on verra dans quel sens.

Auparavant il tient à faire sa déclaration félibréenne ; la voici :

J'ai le goût le plus vif pour la langue et pour les œuvres de notre Midi, du Limousin et du Rouergue au Languedoc et à la Provence. J'aime entendre notre langue et j'aime la parler. Dans les réunions populaires, les paysans et les ouvriers n'aiment pas qu'on ne leur parle que patois (pardon de ce mot, Monsieur l'abbé ; il est dans la langue paysanne) : car on paraît supposer qu'ils n'entendraient pas le français. Mais ils aiment bien, quand on leur a parlé en français, qu'on s'adresse aussi à eux dans notre langue du Midi. Cela crée entre celui qui parle et ceux qui écoutent une intimité plus étroite : et il m'a semblé parfois qu'on touchait ainsi certaines fibres profondes.

On remarquera, dans cette franche déclaration, l'insis-

(5) N° 15.054.

(6) Elles se trouvent dans la préface du livre de Bessou intitulé : *Besucarietos* (Bagatelles). Rodez, 1903. C'est un recueil de contes au gros sel, de devinettes, etc. Le passage joliment traduit par Jaurès se lit à la p. 8.

tance avec laquelle Jaurès parle de « notre » Midi, du Midi tout entier, *dis Aup i Pirenèu*, comme disait Mistral. Et il connaissait bien son Midi, celui qui avait observé qu'il ne faut pas parler « patois », du moins de prime abord, aux paysans ou aux ouvriers; leur fierté, qui est bien légitime, consiste à parler français ; mais après cette satisfaction d'amour-propre, ils sont heureux qu'on ait l'air d'être de leur famille, en parlant leur langue ; la sympathie et la cordialité sont en général la récompense de cet hommage.

Jaurès n'aimait pas le nom de *patois* donné à une langue qui s'est toujours appelée langue d'Oc, si bien même qu'elle a donné son nom à toute une partie du pays dans lequel elle est parlée : *Languedoc*. Il se sert d'une formule d'excuse, au sujet du mot *patois*. Dans un autre article (7) il exprime encore plus nettement sa pensée :

Pourquoi ne pas profiter de ce que la plupart des enfants de nos écoles connaissent et parlent encore ce qu'on appelle d'un nom grossier « le patois »... Du même coup, dit-il plus loin, ce qu'on appelle « le patois » est relevé et comme magnifié.

L'hommage rendu par Jaurès à la langue qu'il aimait à parler ne pouvait être ni plus net ni plus précis.

§

Jaurès ne se contentait pas de connaître les poètes de sa région : il connaissait bien la littérature méridionale moderne. Il avait lu Fourès et rendait hommage au talent de l'un des derniers Albigeois. Il félicite l'abbé Bessou pour sa largeur d'esprit : « Il nomme parmi ses maîtres et Fourès, qui a jeté contre l'oppression catholique des cris de révolte si puissants, et Aubanel, dont toute l'œuvre est comme enchantée de beauté hellénique et frémissante de volupté païenne (8). »

Jaurès profite de l'occasion pour faire entre Fourès et

(7) N° 15727.
(8) N° 15.054.

Goudouli une comparaison rapide qui n'est pas en faveur de ce dernier.

J'ajoute que le poète languedocien Goudouli a été pour moi une déception. Il me fait l'effet d'un poète de Cour dont le Capitole serait le Louvre. C'était un excellent élève des Jésuites, lesquels furent des latinistes excellents; et il me semble en le lisant qu'il a fait des vers patois comme il avait fait d'abord des vers latins : c'est ingénieux, fade et frêle avec une fausse familiarité, où il n'y a vraiment ni force ni sève. Hélas ! les Toulousains me pardonneront-ils ce blasphème ? Mais qu'ils comparent Goudouli et Fourès et ils feront la différence du rhétoricien habile au poète puissant (9).

En dehors de Mistral, Aubanel paraît avoir fait sur Jaurès une impression profonde; il trouve sa poésie « amoureuse, vivante et passionnée », « de tour et de souvenir hellénique » ; et on a vu plus haut comment il a senti les enchantements et les frémissements de cette poésie.

Jaurès a vraiment compris en poète, et j'ajoute en poète du Midi, tout ce qu'il y a d'original dans certaines pièces de nos anthologies méridionales.

Voici, dit-il, dans *la Veillée*, pièce d'ailleurs pénétrante et exquise d'Anselme Mathieu, une stance qui ne peut être comprise de ceux qui n'ont que la sensation immédiate des paysages : « En regardant la nuit qui descend sans lune sur le soir arlésien, *et la poussière du temps, qui monte et tourbillonne sur toutes les cimes* :

En regardant la niue que davalo sens luno
Sus lou vespre arlaten,
Et la pousso dou tems que mounto e revouluno
En touti li cresten.

C'est presque du Stéphane Mallarmé.

Une autre pièce du même poète, A. Mathieu, a séduit Jaurès. C'est la pièce d'amour *l'Apparition*, avec sa « complication raffinée de sensations et d'images » :

(9) Cf. le n° 15.727, où il écrit que l'inspiration de Fourès était « vigoureuse et ardente, mais de forte tradition païenne. »

(10) N° 15.060.

Elle me semble belle comme un jour de soleil et d'amour, *et jolie comme une nuit où toutes les rumeurs s'évanouissent* :

Me semblo belo coume un jour
De souleu e d'amour,
E poulido
Coume uno niue, touto rumour
Esvalido.

Une page d'un autre poète a fait sur Jaurès une impression justement profonde. C'est celle où Jules Boissière, dont la mort prématurée priva la littérature félibréenne d'un talent bien personnel, raconte « ce qu'il a vu aux Enfers, dans la forêt ensorceleuse ».

C'est une note vraiment originale, dit Jaurès (12) ; ce n'est ni l'obscurité livide de l'enfer de l'Odyssée, ni la splendeur sereine et mélancolique des Champs-Elysées de Virgile : c'est une décoloration étrange et mystérieuse de toutes les teintes, de toutes les pensées, de toutes les émotions.

Un pays pâle, une forêt au crépuscule. L'air du soir est clair et tranquille sur les rameaux. Le ciel blanc est baigné d'une étrange clarté, *qui ne vient pas du soleil et qui ne vient pas des étoiles.*

Que ven pas dou soulea e ven pas dis estello

Pays pâle où rien ne change, où rien ne se flétrit, terre qui ne connaît ni la mort ni la vie, où rien ne germe et rien ne se défeuille, *un pays en langueur et qui sent la rose malade.*

... Un païs
En languisoun que sen la roso amalautido.

§

Jaurès avait donc l'âme d'un félibre et d'un bon félibre. Il connaissait la langue d'Oc et il l'aimait ; il connaissait la littérature méridionale. Il félicita un jour Jules Véran et Ernest Gaubert de leur livre sur l'amour provençal (13) et il voulut bien dire à Véran tout le bien qu'il

(12) Même numéro que les deux citations précédentes.
(13) J. Véran et E. Gaubert : *Anthologie de l'amour provençal*, Paris, Mercure de France.

pensait de mon livre sur les *Troudabours*. Il a parlé de nos poètes avec une émotion sincère et du mouvement méridional avec une intelligente sympathie, plus juste en cela que tant d'autres qui n'y ont vu que mascarade, agitation enfantine et admiration mutuelle. Jaurès pouvait être majoral : d'autres l'ont été qui n'ont pas témoigné autant de bienveillance à un mouvement poétique aussi important. Il aurait été peut-être un félibre rouge, comme il convenait à ses idées et au pays d'Albigeois, où il était né. Il aurait été ainsi de la lignée de Félix Gras, ou, pour lui trouver des parrains plus rapprochés, des derniers Albigeois, le comte de Toulouse-Lautrec et A. Fourès.

Mais il faut ajouter qu'il aurait fait des restrictions sérieuses au sujet de certaines idées fondamentales — ou qui paraissent telles — de la doctrine félibréenne et qu'avant d'être déclaré *dignus intrare*, il aurait dû répondre à quelques questions d'orthodoxie ; car il avait par certains côtés une âme d'hérétique et de mécréant, félibréen s'entend.

§

Parmi les reproches qu'il a faits au mouvement félibréen, il y en a de graves, et qui en quelque mesure peuvent paraître justifiés, du moins aux yeux des ignorants et des malveillants.

Le principal de ces reproches est que le mouvement de renaissance méridionale n'est pas « populaire », ni dans son inspiration ni dans son action. Reprenons en partie une de nos citations : « Il y a trente ans... j'ai eu la bonne fortune d'assister à Albi au banquet du félibrige présidé par Mistral. Il y avait là la société aristocratique de l'Albigeois, des bourgeois cossus, des prêtres et quelques « intellectuels ». Les ouvriers et les paysans n'y étaient pas, non par dédain ou par hostilité, mais par indifférence : ils ne savaient pas. Aucune vibration large et profonde n'était venue à eux ; ou, s'ils pensaient parfois à ces artistes, qui ciselaient des

rimes dans le langage patois, c'est comme à des amateurs qui s'amusaient à sculpter les cailloux du chemin. » Et la conclusion sévère suivait immédiatement :

La poésie méridionale n'a pas fait tout ce qu'elle aurait pu faire pour hausser à son niveau, qui est celui du grand art, le peuple paysan (14).

Deux ans plus tard (15), Jaurès résumait de nouveau sa pensée ainsi :

Il y a un an, j'avais établi, je crois,... que l'entreprise méridionale n'avait pas le caractère « populaire » et spontané qu'on voulait lui donner ; qu'elle était pour une large part l'œuvre préméditée de bourgeois culturés (*sic*) (16), pénétrés des lettres classiques, et qui avaient retrouvé et ranimé, par érudition autant que par inspiration, des sources longtemps endormies.

Que l'on rapproche de ces déclarations le vers célèbre de Mistral, au début de *Mireille* : « Nous ne chantons que pour vous autres, ô pâtres et gens des mas ! » et que l'on se demande quelle aurait été l'attitude de ces deux grands esprits, dans un Consistoire félibréen ! N'aurait-il pas suffi à Mistral de montrer autour de lui, à côté des bourgeois « culturés », le chevrier Charloun Rieu et le poète charretien de Saint-Gilles, Laforêt, pour que Jaurès mît quelque atténuation à ses reproches ? Matière admirable à mettre, sinon en vers latins, du moins en dialogue des morts !

Dans une certaine mesure, le reproche de Jaurès peut paraître justifié. Mais d'abord, pense-t-on que les ouvriers et les paysans soient sensibles aux fêtes littéraires ? Qu'on y déclame des vers français ou des vers occitans, ils ne s'y pressent guère, préférant qui la pêche à la ligne, qui le cinéma ou le foot-ball. Les fêtes littéraires ne sont pas faites pour la foule. C'est peut-être une idée de bourgeois, en tout cas une idée de poète, de croire que ces foules vibrent

(14) N° 15.060 (1909).

(15) N° 15.727 (1911). Jaurès dit « un an ». Mais il y a erreur de sa part : l'article de 1911 fait bien allusion à celui de 1909 et en est une suite.

(16) Je suppose que c'est une erreur typographique pour *cultivés*.

d'émotion profonde à toutes les fêtes de l'esprit. Jaurès reconnaît bien qu'il faut, pour ces joies, un état d'âme spécial, une liberté d'esprit que la rude vie journalière ne donne pas à tous les travailleurs manuels :

La nature ne peut être vraiment comprise et aimée, en ses splendeurs d'été ou en ses mélancolies d'automne, que si l'esprit s'est élevé en quelque façon au-dessus de la nation (*sic*) elle-même. Quand il y est comme enfoncé, ou par l'ignorance ou par la misère, ou par ce sentiment de dépendance continue qui accompagne la vie trop difficile et trop dure, il a beau être en contact permanent avec elle, il ne la connaît pas (17).

Tout cela est juste ; mais ces observations valent autant pour la littérature française — ou toute autre — que pour la littérature méridionale. Jaurès entrevoit, dans d'autres passages de ses articles, une époque meilleure, où paysans et ouvriers auront été haussés « à ce degré de culture où l'homme peut réfléchir sur lui-même et sur les choses ». Mais ces temps, s'ils doivent être un jour révolus, ne le sont pas encore.

D'autre part, Jaurès ne se doutait pas du rôle important qu'a joué la poésie « populaire » dans la Renaissance méridionale. Il aurait été vivement intéressé en apprenant cette sorte de découverte. C'est Emile Ripert (18) qui a mis en relief l'importance de la poésie ouvrière née des événements politiques des années 1848 et suivantes. A Marseille surtout, le mouvement avait une ampleur et un sérieux qu'on ne trouverait pas ailleurs, sauf peut-être à Lyon. Le rude poète marseillais Victor Gelu est un de ceux qui ont donné à cette poésie son caractère le plus artistique. Mais combien d'autres, peu connus aujourd'hui, ont chanté en langue vulgaire leurs joies et leurs chimères, ou plus souvent leurs colères et leurs revendications !

Or Mistral, consciemment ou non, n'a pas été insensible

(17) N° 15.060. Au lieu de *nation*, erreur typographique, il faut lire évidemment *nature*.

(18) Dans sa thèse sur Mistral. (*La Renaissance provençale*, Paris, s. d.).

à ces influences. Il était lui-même, dans sa jeunesse, comme il convient à un poète jeune, parmi les exaltés. On a des articles de lui qu'un vieux républicain de 48 signerait encore.

§

Mais si l'information de Jaurès est incomplète sur ce point, il a mis en relief un autre côté du mouvement félibréen ; c'est une idée à laquelle il tient beaucoup et qui, mise au point, contient une assez grande part de vérité. Il s'agit de l'influence exercée sur les renaissances provinciales par un des événements qui ont le mieux contribué à l'établissement définitif de la centralisation politique : la Révolution française. Le romantisme en est sorti en partie; et la renaissance méridionale n'est qu'une dernière forme du romantisme :

En fait, écrit Jaurès, c'est l'événement de France le plus central, le plus largement français, je veux dire la Révolution française, qui a suscité la renaissance littéraire du Midi. Ce n'est pas un paradoxe... Par l'universel ébranlement communiqué aux esprits, par la valeur qu'elle a donnée à toutes les forces populaires, elle a accru chez les hommes le sens du passé comme celui de l'avenir... C'est sous cette influence vivifiante qu'ont commencé les premières recherches d'érudition qui ont ranimé le passé littéraire de la Provence et du Languedoc et éveillé chez les jeunes hommes l'ambition de produire à leur tour dans le vieil idiome renouvelé. C'est une étincelle du feu du foyer central qui a rendu possible la renaissance littéraire du Midi (19).

§

Il y a enfin, dans les articles de Jaurès, une autre idée qui lui est chère, qui est assez hardie d'ailleurs et qui pourrait bien contenir, elle aussi, une part profonde de vérité. La voici en résumé : la renaissance méridionale fait fausse

(19) N° 13.054. Ce qui est vrai du Midi français paraît l'être aussi pour la Renaissance catalane. Voir sur celle-ci l'ouvrage de J. Amade sur la *Renaissance catalane* (thèse de Paris, 1924).

route, si elle croit pouvoir rester autonome et ignorer la langue et la littérature française : elle est en fonction du développement de cette dernière.

« M. l'abbé Bessou, écrit Jaurès, commet un contre-sens historique lorsqu'il sépare la civilisation de la langue d'Oc de la grande civilisation de la langue française (20)... Ce n'est pas, dit-il dans le même article, par le refoulement de la civilisation française et du langage français que fleurira et mûrira en notre Midi l'âme paysanne.

Mais la déclaration la plus nette est la suivante (21) :

La poésie méridionale... a commis deux fautes. D'abord elle n'a pas compris qu'elle était solidaire de la grande culture française, et qu'elle-même ne serait vraiment accessible au peuple que si celui-ci connaissait et goûtait la grande littérature de la France... Pour que les travailleurs puissent comprendre vraiment l'art savant et de Mistral, et d'Aubanel et de Félix Gras, il faut qu'ils soient en état de comprendre Racine, Lamartine et Hugo. Quiconque n'est pas capable d'aimer le *Jocelyn* de Lamartine n'aimera pas la *Mireille* de Mistral. Le félibrige aurait dû pousser beaucoup plus fortement qu'il ne l'a fait au développement des écoles populaires et de la culture française dans ces écoles... C'est l'école populaire française, élevée, ennoblie par l'effort, par l'ascension sociale du peuple ouvrier et paysan, qui sauvera du naufrage la littérature du Midi. Quand le peuple sera assez curieux de la langue française pour que l'instituteur puisse l'intéresser, dans notre Midi, par des comparaisons du français au « patois »,... alors, seulement, l'admirable effort de la renaissance méridionale sera préservé du naufrage. Alors tout le midi, civilisé en ses profondeurs, prendra plaisir à prolonger à côté du français, comme une note à la fois distincte et harmonique, le langage méridional, tout vibrant d'art et de pensée supérieure. Lorsque l'abbé Bessou prévoit une résurrection du patois aux dépens du français refoulé, il continue une des plus graves erreurs du félibrige, celle qui menace le plus l'avenir même de la littérature méridionale (22).

(20) N° 15.054.

(21) N° 15.060.

(22) Jaurès ajoutait, à la fin de l'article : « Mais les artistes méridionaux ont commis une seconde erreur et qui touche à toute la question sociale. »

Voilà une page qui aurait sans doute créé quelques difficultés, du moins chez certains félibres, à l'entrée de Jaurès au Consistoire des majoraux. Et cependant, à la réflexion, on ne peut méconnaître ce qu'il y a de juste, de profond et de vivant dans ces idées. Il est vrai que, dans le monde félibréen, on trouve quelques extrémistes ; mais les protagonistes du mouvement n'ont jamais partagé toutes leurs intransigeances. Le félibrige est un mouvement jeune, une œuvre militante par certains côtés ; les exagérations, surtout verbales, et aussi verbeuses, n'y sont pas rares. Personne parmi nous ne s'y trompe ! Avec un peu de bon sens et quelque esprit, tout est vite ramené à de justes proportions. Les craintes de Jaurès étaient et restent exagérées.

Nous croyons avec lui que le développement de la « culture » française, au sens le plus large du mot, ne peut pas nuire à la cause félibréenne, qui a souvent les plus grands ennemis dans son propre camp. Deux littératures et deux langues d'origine commune et aussi rapprochées que la langue d'Oc et celle d'Oïl peuvent parfaitement coexister et même s'entr'aider dans un pays de haute intelligence et de vieille culture comme la France. Il n'y a pas un félibre qui ne fût navré que son fils ignorât la langue française : ce serait pour lui une grave injure et une grande punition. Mais connaître une autre langue et une autre littérature n'est qu'un jeu pour la plupart des Méridionaux, qui naissent bilingues ; qu'on nous le laisse jouer, ce jeu, sans rancune et surtout sans crainte. Mistral a donné lui-même l'exemple, lui qui a accompagné *Mireille* d'une traduction savoureuse, écrite en un français admirable ; suivons son exemple, ou du moins, car la tâche serait trop grande, pensons-y toujours.

§

Nous pouvons arrêter ici cette étude des idées de Jaurès concernant le félibrige. Non qu'il n'y eût pas autre chose

Cette phrase annonçait un autre article que j'ai cherché en vain dans la collection de la *Dépêche*.

à relever encore dans les quatre articles où il semble avoir résumé sa doctrine : par exemple ses observations sur le « patois », la facilité que sa connaissance donne pour l'étude des autres langues romanes, l'intérêt que les instituteurs pourraient prendre à l'étude des patois ; on trouverait là les éléments d'une réponse bien curieuse (23) à une circulaire récente d'un ministre qui n'est déjà plus là. Mais nous n'avons voulu que relever les idées originales et les vues hardies d'un esprit éminent sur le mouvement félibréen. Trop d'esprits, non inintelligents d'ailleurs, ne voient dans ce mouvement que le côté bruyant, fanfares, cours d'amour et farandoles. Jaurès en a vu le côté sérieux, important et surtout social : et c'est de cet hommage rendu à nos efforts pour créer une vie nouvelle dans des provinces depuis longtemps endormies que nous lui sommes profondément reconnaissants.

JOSEPH ANGLADE.

(23) Nº 15.727 (1911).

UNE CARTE DE CHRISTOPHE COLOMB

—

Au cours de ses recherches pour écrire son grand ouvrage sur *La Découverte de l'Afrique au moyen âge*, M. de la Roncière, conservateur du Département des imprimés de la Bibliothèque Nationale, eut à examiner un portulan de l'Europe et du nord de l'Afrique auquel était juxtaposée une mappemonde de petite échelle où l'Afrique descendait jusqu'au cap de « Buena Esperansa ». Il avait été catalogué jusqu'alors comme une « carte portugaise du XVIe siècle ». La date était facile à corriger : la carte, contenant le cap de Bonne-Espérance et ignorant l'Amérique, avait été dressée entre 1488 et 1493. Mais n'était-il pas possible de trouver des précisions sur son auteur ? M. de la Roncière, de la note suivante, conclut qu'il avait peut-être été Italien ou même Génois :

Ces îles sont appelées en italien *Cavo verde*, en latin *Promuntorium viride* ; elles ont été découvertes par Antonio de Noli, Génois...

Sur la carte, plusieurs vues de villes sont dessinées ; celle de Gênes est d'une exactitude « saisissante ». Celles de Paris, Cologne et Venise sont au contraire l'œuvre de quelqu'un qui ne les avait jamais vues. Il devenait probable que l'auteur avait été Génois.

La carte contient aussi de nombreuses légendes ; l'une d'elles est relative à l'Islande :

On l'appelle en latin Thile... On dit que les plus longs jours y sont de 22 heures... Les habitants en sont grossiers et à moitié nus, d'après les Anglais.

M. de La Roncière connaissait les discussions provoquées par l'affirmation de Christophe Colomb :

J'ai navigué au mois de février 1477 jusqu'à 100 lieues au delà de l'île de Thilé... Les Anglais (et en particulier ceux de Bristol) y vont avec leurs marchandises. Quand j'y allai, la mer n'était point *gelée*, quoiqu'il y eût de si grandes marées qu'elles montaient de 26 brasses en certains endroits...

Que l'illustre Génois eût navigué « 100 lieues au delà de Thilé » en février, et eût observé des marées montant de 26 brasses, était évidemment un conte digne du baron de Crac. Mais la légende de la carte semblait en donner la forme originaire. La piste de Colomb était à suivre.

En examinant les autres légendes de la carte, M. de La Roncière vit que les plus longues avaient été copiées dans le *Tractatus de imagine mundi* du cardinal Pierre d'Ailly, dont un exemplaire de l'édition imprimée à Louvain en 1483 a été couvert de « postilles » manuscrites par Christophe Colomb. L'une des légendes de la carte reproduisait le texte de d'Ailly en y introduisant (et *à la même place*) une phrase prise dans la postille correspondante de Colomb et contenant « un solécisme révélateur ».

PIERRE D'AILLY	POSTILLE DE COLOMB	CARTE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
... Adeo ut ipsa [maria] jungere alveo manufacto quandoque Egyptii cogitaverunt reges. Mare Rubrum autem exit ab Oceano... cujus longitudo vix sex mensium navigatione pertransitur, a cujus littore Oceanus usque ad terminum Indie vix anno integro navigatur, secundum Iheronimum. Unde refert quod Classis Salomonis per triennium ab India deportabat commertia.	Reges Egipti voluerunt intromitere mare Rubrum in mari Mediteraneo : mare Rubrum *est sex menses navigacionis, et de ibi annum usque ad Indiam.* Unde [Classis] Salamonis per triennium deportabat comertia.	Adeo ut ipsa [maria] simul jungere alveo manufacto quandoque Egyptii cogitaverunt reges, nam longitudo ejus est *sex mensium navigacionis*, ut Jeronimus dicit in epistola ad Eliacum moneum, *et de ibi annum integrum usque in Indiam.* Unde refert quod classis Salomonis per triennium ab India deportabat commercia.

La preuve était faite : « Le cartographe avait sous les yeux les annotations mêmes de Christophe Colomb... Le solécisme *de ibi* est le paraphe de celui-ci. »

La carte a donc été dessinée sous la direction de Christophe Colomb, peut-être par lui-même. La lettre cependant n'est pas de lui, mais d'un calligraphe.

Que Colomb eût fait des cartes était connu depuis longtemps par le témoignage de Las Casas; mais une postille de Colomb lui-même publiée en 1894 constitue une preuve de plus qu'il est l'auteur de notre carte : « Voyez aussi nos cartes sur papier où il y a la sphère — *et vide in nostri cartis a papiri ubi est spera.* » Notre carte est en effet caractérisée par une disposition qui la différencie des cartes antérieures : une sphère (ou plutôt un demi-planisphère) y est accolée au portulan qui ne va que de la Norvège au Congo, des Açores au Caucase. Dans la sphère au contraire a été dessinée une carte du monde entier tel qu'il était alors connu. Elle est entourée des neuf sphères du Ciel. Etant donné le passage cité ci-dessus, cette sphère est en quelque sorte la signature de Colomb.

Les détails de la carte reflètent les idées de Colomb telles que nous les connaissons par ses postilles. On y voit en Guinée le Castillo del Mina où il avait séjourné, Manageta au large duquel il avait vu des sirènes ; les îles légendaires de celles-ci sont figurées avec une inscription disant (comme dans une des postilles) :

On dit que ces îles sont appelées îles des Pucelles ; on y voit des sirènes, beaucoup de grands loups de mer et toutes sortes de poissons. Une race y habite qui naît blanche, mais qui, vivant nue au soleil, devient noire.

La nomenclature des côtes est copieuse jusqu'au Cap de Buena Esperansa. La côte reliant le Cap à la mer Rouge a été ensuite dessinée presque en ligne droite. Comme la côte réelle a à peu près le même tracé, on y a vu une preuve que la carte était postérieure au voyage de Vasco de Gama, d'autant que la plupart des cartes antérieures dotent cette

côte d'une protubérance vers l'Orient ; mais certaines cartes antérieures ne l'ont pas non plus (par exemple le planisphère de 1351 de la Laurentienne de Florence et la mappemonde d'Albertin de Virga (1415) ; d'ailleurs de Parim (Perim) litus à Agisinba (qu'une postille de Colomb place à côté du Cap), la nomenclature de la carte se borne à Rapta Metropoli (*Behaim*, Capta), preuve de l'antériorité au voyage de Vasco.

Christophe Colomb ne connaissait l'Asie que par Ptolémée, Marco Polo et les légendes du moyen âge. Il en trace la côte méridionale en ligne droite jusqu'à deux péninsules occupant la place de l'Indochine et dont la plus orientale (qu'il nomme *Patàlis regio* d'après Ptolémée) est la plus grande. A peine une Inde microscopique fait-elle une petite saillie dans l'intervalle. En revanche, Taprobana (Ceylan) est immense et entourée d'un cortège d'îles qui parsèment tout l'Océan Indien et dont la plus mérionale est habitée « par des géants qui n'ont qu'un œil ».

Au nord de la *Patalis regio* est la *Grifonum regio*. Au large de celle-ci est figurée l'île du Paradis Terrestre avec ses montagnes. « Elle est si haute, avait écrit P. d'Ailly, qu'elle touche presque à la Lune. » Ce n'est que plus au nord que l'on trouve la Chine (Serica, Chatai) et la Tartarie. La place de la Sibérie orientale est occupée par le *Regnum Gog et Magog* qui rappelle les terribles Mongols, alors l'effroi du monde occidental. Plus au nord, on trouve de nouveau l'Océan (« toute la terre est une île », dit une postille de Colomb), mais ce n'est pas l'Océan glacial, c'est celui des îles de la légende de saint Brandan : île pleine de feux et de démons infernaux, île du Paradis des oiseaux, île de la famille d'Albens, île des Délices, île des Purificateurs. Le tracé de la côte septentrionale de l'Asie est à peu près conforme à la réalité, mais ces îles sont une garantie qu'il n'y a là qu'une rencontre fortuite. Une péninsule figurée à peu près à la place de la Nouvelle-Zemble et intitulée Groenland indique l'approche de l'Europe. « Ici habitent des

monstres », dit une légende immédiatement en dessous. Une « terre inhabitée » suit. Un peu après, on arrive à la Norvège.

Sur une carte du découvreur de l'Amérique, exécutée l'année de cette découverte, on s'attend naturellement à trouver quelques traces de l'idée géniale qu'il préconisait depuis si longtemps. La carte n'en contient *aucune*. A l'ouest de l'ancien continent, elle ne connaît en fait d'îles légendaires que l'*insula de las Siepte Civitatum* (au nord des Açores, à peu près sur le parallèle de Frixlant, îles Féroë) et l'île Bracill (à mi-chemin entre l'île des Sept-Cités et Frixlant). De même, au large de l'Asie, dans la mer qui baigne le Paradis et les îles de Saint-Brandan, manque Chipangu (le Japon de Marco Polo), l'île où le palais du roi avait « un toit d'or pur comme nos églises ont des toits de plomb ». Quelle est l'explication de cette énigme ?

Elle doit être cherchée dans le fait que Colomb était un inventeur dont les droits sur son invention étaient des plus précaires ; il ne pouvait se les assurer qu'en ébruitant le moins possible les hypothèses, renseignements et raisonnements qui l'y avaient conduit. Vers 1484, il avait présenté un projet au roi de Portugal João II, lui demandant comme récompense les mêmes privilèges qu'« à force de ténacité » (Vignaud) il finit par obtenir plus tard des Rois catholiques. Or, ce roi, « quand il lui eut astucieusement arraché un à un tous ses secrets... fit armer secrètement une caravelle... et l'envoya... dans la direction que Colomb avait dit vouloir suivre... espérant ainsi profiter des avis de Colomb sans avoir à lui faire aucun sacrifice » (Las Casas). L'expédition, si elle a eu lieu, a échoué, mais il est bien probable que Colomb a cru à cette histoire. On conçoit donc qu'il ait pris des précautions pour ne pas être dépouillé, et le secret était la principale. Mais pour exposer son plan aux rois de Portugal et d'Espagne, il dut rédiger des cartes. Il acquit ainsi comme cartographe une habileté manuelle et des connaissances qu'il utilisa pour vivre. Son biographe Las Casas a dit :

Les années passées par Colomb à la Cour d'Espagne l'avaient réduit à un tel état de gêne qu'il fut obligé de gagner sa vie en dessinant des cartes marines (car il était très habile à cela) pour les vendre aux navigateurs.

C'est l'une de ces cartes purement *commerciales* (1) que M. de La Roncière a découverte ; mais la méconnaissance du caractère *mercantile* de ce document a causé des malentendus. Pour en faire comprendre la cause, il faut exposer le principal problème de l'histoire de Colomb.

Vers 1479, revenant d'Afrique (et probablement de Madère) à Lisbonne, Colomb, déjà préoccupé par la pensée qu'il y avait une île ou des îles au delà de Madère et des Canaries, apprit que l'astronome florentin Paolo del Pozzo Toscanelli soutenait qu'on pouvait aller d'Europe en Asie par mer en naviguant vers l'ouest. Il lui écrivit aussitôt pour en avoir confirmation. Toscanelli lui envoya alors copie d'une lettre qu'il avait écrite le 25 juin 1474 à un chanoine, Ferdinandus Martini, familier du roi de Portugal, et dans laquelle il préconisait « pour aller au pays des épices par la voie de mer, une route, plus courte que celle prise par la Guinée ». Pour être mieux compris, il joignit à la lettre une carte « faite de sa main, sur laquelle, disait-il au chanoine, sont dessinées vos côtes (2) avec les îles d'où vous devrez commencer à faire route toujours vers l'Occident, ainsi que les lieux où vous devez arriver... Depuis l'île Antilia que vous connaissez (*vobis nota*) jusqu'à l'île très noble de Cippangu, il y a 10 espaces... »

C'est tout ce que porte le texte latin, mais la traduction ita-

(1) Andres Bernaldez († 1513, chapelain de D. Diego Deza, archevêque de Séville, l'un des protecteurs de Colomb) a écrit de ce dernier : « Génois, marchand de livres imprimés, qui commerçait dans cette Andalousie ; c'était un homme d'une haute intelligence (sans cependant être fort lettré) et très adroit dans l'art de la cosmographie. »

(2) Il est peu probable que Colomb ait déjà eu la même idée, mais il est possible que, s'il n'avait pas appris que Toscanelli la préconisait, il y serait arrivé de lui-même. Il a écrit, par exemple, dans une de ses postilles : « Aristote dit : entre le bond de l'Espagne et le commencement de l'Asie, il n'y a qu'une petite mer, navigable en peu de jours. »

lienne, faite sur un original perdu, dit : « Antilia, que vous appelez l'île des Sept Cités. » Colomb distinguait-il au contraire Antilia de l'île des Sept Cités ? ou, pour décourager de la chercher, l'a-t-il située à dessein beaucoup plus au nord qu'il ne la croyait placée en réalité ? Toujours est-il que sur notre carte il place l'île des Sept Cités sous la latitude des Feroé, tandis que Behaim (qui l'identifiait avec Antilia) à la même époque la situait à hauteur des Canaries. Comme tous les raisonnements cosmographiques et géographiques de Colomb témoignent d'une identité absolue de ses idées et de celles exposées par Toscanelli, c'est une carte dérivée de celle de cet astronome qu'on désirait avoir, et c'est une carte toute différente qu'on a trouvée. Mais il n'y a rien là qui doive faire croire à une erreur dans l'attribution. Fernand Colomb a écrit que son père, devant la Commission royale nommée par les Rois catholiques « ne voulut pas s'expliquer *trop clairement*, de crainte qu'il ne lui arrivât ce qui lui était arrivé en Portugal ». On conçoit qu'il ait été encore plus réservé dans une carte destinée *à être vendue*.

C'est ce qui explique que celle-ci ne fait avancer incontestablement nos connaissances au sujet de Colomb que sur deux points insignifiants (Thile et Frixlanda). Sur les autres, elle ne fournit aucun argument dans aucun sens. Ces points controversés découlent d'ailleurs en grande partie de l'incertitude où l'on est au sujet de l'auteur d'un grand nombre de postilles des livres de la Bibliothèque Colombine de Séville. Ces postilles comprennent en effet plusieurs types d'écriture différant légèrement entre eux. Las Casas en a attribué certains à Christophe et d'autres à Barthélemy, son frère, qu'il avait connus tous deux. En particulier, il a attribué à Barthélemy une postille du *De imagine mundi*, qui est ainsi conçue :

Cette année 1888 [ancien style 1887], en décembre, B. Diaz revint à Lisbonne. [Suit un récit de la découverte du Cap de Bonne-Espérance et de l'exposé que Diaz en fit au roi.] J'ai été

témoin de toutes ces choses. [Ces paroles, dit Las Casas, sont de la main même et de l'écriture de Barthélemy, écriture que je connais bien, car en ce moment même je suis en possession d'une foule de lettres et de papiers de lui, traitant de ce voyage.]

Dans un autre passage, Las Casas dit que l'écriture de Barthélemy était plus belle que celle de son frère.

Las Casas a été suivi par de nombreux écrivains : Washington Irving (1828), Simon de la Rosa (1891), Harrisse (1892), John Fiske (1892) et Henry Vignaud (1911). Mais dès 1858, le Brésilien Varnhagen, ayant examiné les notes des livres de la Colombine, était arrivé à la conviction qu'elles étaient de la main de Christophe. Il fut suivi par d'Avezac, Codine, Rainaud, Asensio et Cesare de Lollis. Ce dernier publia de 1892 à 1894, en 3 vol. in-fol. (dont 1 de fac-similés) les écrits de Christophe. Il fit observer que Fernand Colomb a incontestablement considéré, comme étant de la main de son père, des postilles de même écriture que celles attribuées par Las Casas à Barthélemy.

Or, dit M. de Lollis, si quelqu'un devait être capable de distinguer l'écriture de Christophe de celle de Barthélemy, si semblables fussent-elles, c'était Fernand.

M. de Lollis fit aussi observer qu'une postille de 1841 « en castillan portugais » paraissait devoir être plus naturellement attribuée à Christophe (qui était depuis quatre ou cinq ans en Portugal) qu'à Barthélemy, son cadet de dix ans et qui était encore à Gênes en juin 1480. D'après une note de Fernand, celui-ci a hérité l'*Imago mundi* de Barthélemy. On y a vu un argument pour conclure que les postilles de ce volume sont de la main de ce dernier. Mais elles forment un tout avec celles des *Historie* de Pie II, du Marco Polo et du Pline. Celles qui sont datées s'échelonnent de 1481 à mars 1891. Elles révèlent sans cesse la méditation sur la grande entreprise, aucune ne fait allusion à ce qu'elle ait déjà été réalisée. Or, Christophe et Barthélemy paraissent avoir été toujours séparés de 1884 à 1894.

Est-il possible, dit Lollis, de supposer que pendant les années

qui précédèrent la découverte de l'Amérique et qui furent la période pénible de la vie de Christophe en Espagne, lui qui considérait indubitablement d'Ailly comme son auteur, il se soit séparé d'un volume qui fortifiait ses espérances et qui lui fournissait les meilleurs et les plus nombreux arguments contre ses adversaires.

A notre avis, ces raisons sont décisives, et c'est pourquoi, dans nos raisonnements ci-dessus, nous avons toujours considéré les postilles comme étant de Christophe. On peut seulement souhaiter qu'une expertise d'écriture vienne fournir une certitude de plus. Mais ici, se présentera une difficulté : il ne semble pas que l'on connaisse un seul autographe *incontestable* de Barthélemy. Tout au moins, Vignaud en 1902, niant l'authenticité de la lettre de Toscanelli, pour savoir quel était le faussaire qui l'avait transcrite, ne trouva d'autre moyen, voulant comparer l'écriture du transcripteur avec celle de Christophe et de Barthélemy, que de la confronter avec une note de Christophe sur le *Pline* et avec la note de l'*Imago mundi* attribuée à Barthélemy par Las Casas. Une pareille confrontation ne pouvait rien prouver, puisque justement ce qui est invraisemblable, dans l'état actuel de nos connaissances, est que la note de l'*Imago* soit de Barthélemy.

Il est d'ailleurs improbable que l'écriture de notre carte soit de Barthélemy. On sait en effet qu'après un long séjour en Angleterre, il passa en France où il se trouvait près d'Anne de Beaujeu quand Christophe revint de son premier voyage (1493). Or, notre carte a été exécutée entre la prise de Grenade (2 janvier 1492) et le retour de Christophe. Des quatre vignettes représentant des villes espagnoles, trois portent en effet le drapeau des rois catholiques, et l'une d'elles est sûrement Grenade. On discute seulement sur le point de savoir quelle est celle qui représente celle-ci. D'après le colonel Langlois, ce serait la forteresse triangulaire qui occupe à peu près l'emplacement de la Castille; la ville (entourée de tentes ou de montagnes (3) qui est en dessous

(3) Plutôt de tentes, car le dessin des montagnes du Paradis terrestre est

serait Santa Fe, la place bâtie pour assiéger Grenade. Nous nous rangeons plutôt à l'opinion de M. Gallois qui voit dans la vignette inférieure Grenade (une des tours se termine par le dôme surbaissé qui caractérise les villes musulmanes sur cette carte) ; le castellum triangulaire serait l'emblème de la Castille.

La découverte de M. de La Roncière a obtenu en général l'adhésion des savants dans les pays anglo-saxons ; mais il en a été différemment sur le continent européen. Chose curieuse, l'endroit où elle a été le plus mal accueillie fut la Bibliothèque Nationale. Plusieurs de ceux qui prétendaient que leurs fonctions les obligeaient à avoir une opinion sur elle y opposèrent un scepticisme obstiné. « Nul n'est prophète dans son pays », me disait, il y a quelque temps, M. de La Roncière. Sa démonstration n'en est pas moins probante. On sait grâce à lui que la Bibliothèque Nationale possède une carte de Christophe Colomb, la seule connue jusqu'à présent. Elle a été achetée 250 fr. à M. de Challus en 1849 ; mainte bibliothèque américaine l'acquerrait maintenant volontiers au prix de plusieurs millions.

ÉMILE LALOY.

tout autre. Si ce sont des tentes, la carte a été commencée avant le 2 janvier 1492 et le drapeau peint quand la capitulation fut apprise.

LA CHILDEBERT

ÉPISODES ROMANTIQUES

—

ÉCLAIRCISSEMENT

Un roman n'a jamais besoin de préface et, à toute explication préliminaire, le lecteur répond en haussant les épaules : On verra bien!

Pourtant de bons esprits qui ont pris connaissance de ce roman-ci jugent indispensable que l'auteur allume sa lanterne pour projeter quelques clartés, non sur le fond du livre, qui ne contient pas plus d'éléments de surprise qu'un autre, mais sur le parti pris de la présentation.

Le hasard fait que la publication de ce roman, dès longtemps médité, coïncide avec les manifestations d'un renouveau d'affection des lettrés pour le romantisme, vis-à-vis duquel quelques-uns s'étaient montrés, de côtés divers et même opposés, un peu ingrats. Pur hasard! mais l'auteur de ce livre est particulièrement heureux de joindre à toutes ces couronnes brillantes qu'on apportera à la mémoire des romantiques son bouquet de violettes.

Ce roman romantique est traité en épisodes où sont modelés les portraits de ses principaux personnages et de ses figurants.

Ce n'est point une nouveauté, si toutefois cela rompt avec l'usage actuel et la mode d'aujourd'hui.

Les Misérables *sont traités ainsi, et d'autres œuvres moins admirables du beau temps romantique sont équilibrées de même, telles les* Scènes de la Vie de Bohême, *dont l'auteur aurait pu être un des personnages de ce roman, s'il n'était question dans* la Childebert *d'un autre groupe romantique, différent aussi de celui évoqué dans la* Pépinière du Luxembourg, *quoiqu'ils soient contemporains. A tous moments, la jeunesse a été très diverse, et ses amours égaillées à des jardins variés.*

On pratique ici une façon d'éclairer les personnages par petites lumières, comme un peintre par des touches, ou un

sculpteur par le travail discontinu de l'ébauchoir et le maniement de la boulette de glaise. C'est une sorte d'impressionnisme. L'impression n'est-elle pas tout? La synthèse oublie toujours quelque chose et parfois l'essentiel, ce qui donne la dominante de l'ensemble!

Il a paru à l'auteur de ce livre que ce mode de notation était le plus propre à réfléchir la diversité en même temps que l'unité de la vie. La mobilité de la forme est utile à rendre la vie complexe des êtres et des sentiments. On peut croire arriver ainsi à plus de relief et d'exactitude.

Exactitude? N'est-ce point une prétention extrême à propos d'un roman où les personnages se présentent les uns sous leur nom réel, les autres sous des noms que leur impose la fantaisie de l'auteur? Il y a là parti pris et à justifier.

Pourquoi Théophile Gautier y apparaît-il sous le nom de Théo qui le résumait dans la bouche de ses amis, Lamartine, Méry, Gozlan, sous leur patronyme exact, tandis que le personnage principal, Gérard de Nerval, s'appelle, sans qu'il y ait rien là de son fait, Loris, que le sculpteur Florent a des traits de David d'Angers et que Heine est dénommé, pour la circonstance, Gura?

Voici l'explication : Gautier, Lamartine, Méry, Gozlan, personnages épisodiques, indiquent, par leur réalité, le temps, l'heure du roman. Ils ne sont point traités à fond, mais présentés sous un aspect de leurs apparences, ils sont destinés à modeler les acteurs principaux, à les mettre en milieu.

Les personnages essentiels sont traités romanesquement, c'est-à-dire que l'auteur a ici plus de souci de réaliser leur intimité que de fixer leur biographie. La Childebert *n'est point un livre de critique historique. Il est vraisemblable que Gérard se serait conduit, en telle circonstance, comme Loris, il n'est point nécessaire qu'il l'ait fait exactement. Et même il était oiseux, dans un roman, de faire concorder les âges précis des personnages et les dates des menus faits de leur vie. Il y eut, dans la vie de Gérard et dans celle de David, des épisodes qui demeurèrent parfaitement mystérieux, parce qu'il ne leur convint pas d'en donner l'explication.*

Et c'est peut-être l'essentiel de leur histoire.

Ici commencent les droits du romancier, et il a raison, s'il est vraisemblable, s'il a chimérisé en accord avec la vérité profonde de ses personnages.

L'exactitude! l'exactitude historique, est bien incertaine, même quand elle opère sur des documents exacts; mais c'est

le propre du document d'être partial et incomplet. Les historiens ne s'en tirent que par l'intuition. Le romancier a les mêmes ressources, et peut-être l'étude de l'œuvre et quelque affinité intellectuelle, à condition que l'on connaisse le document, sont-elles d'une méthode plus certaine que le repoussé des menus faits et des billets ramassés dans les collections d'autographes? En tout cas, c'est une autre vérité, aussi authentique.

D'ailleurs, un roman, ce roman, ne prend que des moments de la vie de certains de ses personnages. Si le chansonnier Grème, que vous rencontrerez aux premières pages, a quelques traits d'un vivant de l'école romantique, il ressemble à Edouard Ourliac, à un Ourliac jeune. Plus tard, Ourliac se modifia à la suite d'une crise d'âme dont nous ne connaissons guère le détail; mais ce n'est point l'affaire du romancier qui fait passer sa silhouette à un moment déterminé.

Si Heine s'appelle Gura, c'est que j'ai été amené à lui prêter des poèmes; à Heine, c'eût été de l'outrecuidance, mais Gura n'est qu'une sorte de Heine.

Il y a aussi des personnages dont le nom ne coïncide avec aucune réalité historique. Ils sont peut-être les plus vrais. Ils sortent du petit document de détail. Ils représentent des aspects de la mentalité générale de leur temps. Vous trouverez un personnage du nom de Mijol, un croyant de la liberté : il est de tous les temps. Vérité et poésie, dit Gœthe mémorialiste. C'est la poésie qui est la vraie vérité.

Pour les caractères de femmes, ne cherchez aucune clef. Les fleurs de la jeunesse et de la beauté sont les mêmes dans tous les temps. Seule varie la manière dont on les sertit de feuillage. Cela ne les empêche point d'offrir des traits qui leur sont communs avec quelques Egéries romantiques. La mémoire et la beauté des unes sont restées magnifiques comme de beaux portraits de maîtres. Les autres passèrent comme des clartés éphémères dans les vignettes romantiques. Leur grâce et leur esprit furent bien supérieurs aux frêles images qu'en donne l'auteur, qui a fait son possible.

Encore un mot. On traitera peut-être ce roman de roman de poète. On me l'a déjà dit à propos de romans tout récents. Cela m'a fait grand plaisir. Cela caractérisait à merveille mes intentions. C'était donc le plus précieux des assentiments.

G. K.

—

I

LA CHILDEBERT

Les petites maisons du quartier se pressaient comme des ouailles, en lacis serrés de rues étroites autour de Saint-Germains-des-Prés. On ne voyait guère de hautes bâtisses briser l'uniformité des toits. Pourtant, au-dessus des tuiles verdissantes, une cassine délabrée émergeait de la hauteur de ses étages. D'aspect rêche, ruineuse à nécessiter dans son arrière-cour le contrefort de deux énormes madriers, elle offrait sur sa façade le jeu le plus compliqué de lézardes. Des tons de rouille variaient le gris embué de taches noirâtres de son crépi fendillé. A quelques places, à la suite d'une réparation de fortune, un emplâtre de plâtre neuf paraissait une dartre entre les tons isabelle et les blafardités verdâtres.

La petite rue, qui gisait auprès de cette sorte de caserne aux multiples mansardes, se creusait en étroites boutiques, presque toutes dédiées au commerce de la nourriture; boucheries minables, fruiteries, charcuteries. La plus vaste de ces tanières laissait deviner sous ses vitres, opaques de poussière, des cornets de pinceaux et de crayons, des châssis près des bidons d'huile et des balais hérissés auprès de la porte. La devanture, bariolée en costume d'arlequin, indiquait que les ménagères pouvaient s'y rencontrer avec les peintres pour acquérir les uns des couleurs, les autres de la cire à parquet ou de l'ammoniaque. Malgré les colères des boutiquiers, les petites voitures rivales stationnaient souvent aux deux bouts de la rue, puis l'envahissaient et tous les cris des marchands venaient solliciter les habitants de cette grande ruche. Des rapins moyenâgeux, des bousingots à chapeau pointu, passaient, indolents, la pipe au bec; à chaque cri des marchandes, une fenêtre, plusieurs fenêtres de la grande cassine s'ouvraient. Une tête ébouriffée de femme se montrait à chaque embrasure. Un

geste fixait net la marchande en attente d'une emplette. Tout le matin, la rue caquetait en bruit de volière, fleurie de jeunes femmes court-vêtues, les cheveux en oreilles d'épagneul ou tordus à la grecque, une large ceinture autour de la taille, les épaules noyées d'un léger mantelet, choisissant, pépiant, picorant, marchandant.

L'été, au coin de la rue du Pot-de-Fer, casquée d'un madras orangé, vert et rouge, haute et large comme une tour, la vieille Aménaïde détaillait des fleurs, dont les jeunes clientes sertissaient l'entour de leur cabas à légumes. La boutique d'un marchand de mouron, d'échaudés, de graines, ne chômait pas. L'allure preste des jeunes femmes dérangeait nombre de chiens indolemment couchés en rond au moindre rai de soleil. Les chapeaux étaient rares, les bonnets aussi, les chignons nombreux.

Tout ce monde se connaissait. Tous habitaient cette vieille maison, qu'on dénommait la Childebert, célèbre par sa vétusté, par le nombre de ses occupants, composée au rez-de-chaussée de quelques ateliers assez vastes, et escaladant la route du ciel par de larges escaliers, menant à de vastes paliers où aboutissaient d'étroits escaliers, où s'ouvraient, à un nombre extraordinaire de portes, une kyrielle de chambres assez grandes pour servir d'ateliers et de réduits dévolus, malgré leur exiguïté, au même usage. Des chansons filtraient sans cesse sous les huis et par les fenêtres, scies d'atelier, rondes populaires, on eût dit sifflées par tant de pépiements d'oiseaux, vrillant le vacarme, malheureux de ne pas le dominer... Il éclatait aussi des ensembles. Quelquefois, un jeune homme ou une jeune femme à la voix réputée entonnait quelque ballade d'Hugo, une chanson de Musset ou des strophes nouvelles de Pierre Dupont, et un concert de voix fraîches ou fausses accrochait au thème des harmonies cocasses et hétérogènes, en broderies agitées par des vents contraires.

Tout le matin l'escalier résonnait sous les pas lourds

des porteurs d'eau, avec les deux seaux équilibrés par le joug supporté par la nuque. Ils se croisaient avec des jeunes femmes en capote de paille, des cartons à la main, car parmi ces grisettes amies des peintres, il y avait des modistes et des couturières.

Vers midi, un robuste Auvergnat balayait les escaliers qui restaient propres un quart d'heure. Soins d'été, pour la gaieté de l'été, car l'hiver, l'activité de cet Auvergnat-concierge se lassait, la boue tachant les escaliers de la maison avec autant d'obstination que le gel et les frimas l'assiégeaient, sans en diminuer la gaieté, car plus les peintres et leurs amies étaient reclus chez eux par la froidure et l'autan, plus ils chantaient, plus ils fumaient en devisant, réunis en veillées autour de litres de vin blanc et de marrons grillés dans l'âtre, quelquefois à même le parquet où des plaques de tôles reliaient des voliges espacées par l'usure d'une planche médiane. Tous les mois un collecteur venait, dès la première heure du premier jour, toucher les loyers, consentait à remettre à huitaine, la propriétaire ayant pour principe d'admettre les délais et de refuser toutes les réparations, habitude qui créait de temps à autre, les lendemains de gros orages, de petites émeutes, des meetings dans un des ateliers, concluant à la désertion en masse de la Childebert. Quelques heures, et on n'y pensait plus. Où pourrait-on se loger à meilleur compte et si près les uns des autres? Les rapins qui n'habitaient pas la Childebert en jalousaient les occupants, ce dont ceux-ci tiraient quelque orgueil; on s'inscrivait chez l'Auvergnat-concierge en cas de vacances de chambrettes. Au dire des rapins, il n'y avait pas de maison à Paris où on vît tant de jolies filles, locataires, amies de locataires, modèles venant donner la pose ou demander si on avait besoin de leurs services plastiques, et la comédie y fleurissait sans cesse, petites intrigues, séparations d'une minute, divorces cythéréens, arrivées des nouvelles, menaces avant les légers crépages

de chignons, menues colères des unes que la bonhomie des autres calmait vite. Chez quelques peintres la porte battait sans cesse de départs et d'intronisations; des ménages anciens de plusieurs mois regardaient avec philosophie les nids où les amours se culbutaient comme des passereaux. On y riait, on s'y disputait, on s'y aimait, on s'y querellait. Les admirateurs de Delacroix y méprisaient ceux de Delaroche. Ingres n'y aurait pas trouvé dix suffrages. Un nommé Wattier affichait son amour pour Watteau, qu'on attribuait à sa presque homonymie. Quelques-uns, sans l'oser dire, préféraient à tout le sage Drolling et l'imitaient, pour le commerce. Les marchands de tableaux savaient à quelle chambrette trouver à très bon compte des natures mortes, des odalisques et des tableaux de fleurs, et les architectes, de mornes tableaux d'églises. Quant à des *rues Childebert sous la neige*, toute la bourgeoisie de province en était fournie, sans que les marchands s'y fussent ruinés.

Les soirs d'été, les rapins descendaient des chaises et s'installaient avec leurs amies sur le trottoir. On appelait la machine de Marly l'atelier d'un Suisse, Veyne, qui n'habitait pas la Childebert, mais venait dès le matin, en cabriolet, y peindre des madones, des bambinos et des scènes bibliques. Quelques-uns des rapins suivaient les cours de l'Ecole des Beaux-Arts; d'autres se croyaient encore des bousingots et mettaient leur tabac dans une tête de mort, entre un kriss et une navaja près d'une pipe en porcelaine avec un aimable village peint dessus dans la couronne de deux branches de chêne. Il y avait aussi des dandys de l'école de Brummel, mais isolés. D'aucuns portaient la blouse de l'ouvrier, histoire d'afficher des opinions politiques! d'autres des sarreaux noirs qui contrastaient avec les blouses blanches des sculpteurs. Il y avait des bérets, des casquettes à glands, des toques de fausse fourrure, des chapeaux pointus et surtout, chez les rapins, des chevelures blondes, rousses, brunes, mais

toujours léonines. Pas de cheveux blancs dans la maison, à moins qu'un invité n'y apportât cette décoloration désuète. La jeunesse se plaisait à la Childebert, même quand elle ne croyait que l'endurer. Les rapins y recevaient des visites, des amis de l'hôtel Pimodan ou de la rue des Grès, mais l'esprit individuel de la Childebert n'en souffrait point. On y était républicain, mutuelliste, ferrandinier, carbonaro et picaresque. Aux escaliers traînaient encore ineffacés, respectés, des profils de Bouginier, pareils à ceux qui avaient jalonné la route de Rome et la route des Flandres, guidant les jeunes artistes vers les vrais maîtres. Bouginier avait paru extraordinaire, habitant la Childebert, d'être un classique décidé. Ce seul fait l'avait érigé en symbole, en synthèse d'un passé disparu, en curiosité paléontologique. Il avait déménagé. Son souvenir demeurait là comme celui d'une étonnante et irrenouvelable excentricité.

II

LE RETOUR DE LORIS

Flon-Flon ! Flon-Flon ! miserere,
Monsieur Paillard est enterré.

Claudine, Suzanne, Josette, Cora, Berthe reprenaient en sourdine le motif que Laurent venait de lancer à pleine voix. Grème grattait sur sa guitare un accompagnement fantaisiste dérivé de quelque *jota*.

Le trottoir, à ce soir d'été, débordait, dans la chaussée, de chaises et d'escabelles; quelques rapins s'étaient assis sur le trottoir où Giroux avait installé, entre deux pavés, le petit chariot d'un houka dont il tirait pachalesquement des bouffées auprès de la petite Bretonne Marthe coiffée d'ailes blanches et qui avait calé un rouet qu'elle activait diligente, tout en baignant Giroux de regards enamourés. Si un citadin ou un cabriolet venait à se hasarder dans la rue, il trouverait à qui parler. On ne fait pas de bar-

ricades uniquement pour embêter le roi-citoyen. L'arrivée d'un véhicule était d'ailleurs improbable, car personne ne passait dans cette rue pour s'en aller vers ailleurs. Il n'y venait que ceux qui pouvaient y avoir à faire. Or, à sept heures, dans cette clarté diffuse et pâlissante d'un jour d'été, les gens de la rue ne craignaient point d'intrus; c'était l'avis des petits commerçants qui, sur le trottoir d'en face, s'étaient égaillés au hasard de leurs seuils et de leurs auvents; les boutiquiers de la rue, chez eux ou en visites de porte à porte, opposaient, pour la joie du regard, leurs calottes grecques, leurs casquettes à oreillettes et les bonnets montés et les coques des épouses aux tignasses et aux chignons de la bande artiste.

La plus franche cordialité entre les deux camps! les rapins avaient tous quelque ardoise aux boutiques d'en face, dont la craie suspendue zigzaguait bien sereinement : les boutiquiers considéraient les rapins comme les nourriciers de leur aisance et songeaient que c'étaient ces petites gens-là dont les piécettes édifiaient leurs maisonnettes de vieillesse dans les Bourg-la-Reine ou les Montfermeil. Ce joli soir d'été égayé de chansons n'était-il pas semblable à une fin de gai dimanche sous les tonnelles?

— Vive la poire! hurla Giroux, s'interrompant de tirer sur le long tuyau de sa pipe.

— Vive la poire! s'écriaient les jeunes femmes.

— La poire! la poire! reprenaient des basses.

Collier, le marchand de couleurs, qui rentrait chez lui, s'inclinait gracieusement devant les dames, portait la main à son bonnet à poil en un salut militaire. Il fut très applaudi lorsqu'il plaça un furtif instant la main sur son cœur, à l'instar du roi dans ses allocutions politiques, et, ce coup d'audace accompli, se précipita dans sa boutique pour y déposer son attirail de guerrier pacifique. Officier de la garde nationale, Collier connaissait

la face et le revers de la gloire militaire. Les boutiquiers l'enviaient, les rapins le raillaient. Il n'aimait point être raillé, mais il faut bien vivre de bonne humeur avec la clientèle.

Grème entonna une complainte sur le bonheur du garde national, où il était noté que le garde national, heureux entre tous les hommes, peut dissimuler les plus hautes cornes sous le vaste bonnet à poil. Mme Collier, assise en face, en arrêtait sa broderie et Collier revenait en blouse blanche et casquette plate comme pour bien indiquer que le bonnet à poil ne lui était, au point de vue indiqué, d'aucune utilité.

— Encore une, Grème! demanda Suzette.

Comme elle était brune, Grème lui servit la *Marquesa d'Amaëgui,* avec un grand air sérieux qu'il croyait du plus haut comique. Mais l'air d'ennui du grand Florent le refroidissait.

— Ce Grème, qu'il est amusant! murmurait Suzette à Giroux.

Grème percevait l'éloge au sourire de Suzette et cela le consolait un peu, quoiqu'il se jugeât aux mauvaises heures un pitre peu intéressant. Ce Grème, chafoin, à grosse tête sur un petit corps en traversin, chevelu et camard, longs bras, courtes jambes grêles, il savait tout faire et n'excellait en rien! Il dessinait un peu, aquarellait, peignait à la diable; il eût construit rapidement un passable faux Schnetz ou un faux Ary Scheffer; mais cela ne l'intéressait point. Il avait un esprit de mots, un coup de raquette dans la plaisanterie qui faisait admettre par tous qu'il était excessivement spirituel; lui-même n'en croyait rien et ne se considérait que des qualités de boute-en-train vulgaire. Il s'était improvisé chansonnier, courait les goguettes, où il trouvait quelques bonnes fortunes qui ne ressemblaient en rien à celles qu'il eût ambitionnées. Il aimait indistinctement toutes les belles

filles de la Childebert, qui toutes lui étaient camarades, dont aucune ne pensait à le combler de ce qu'il eût désiré. Il se consolait d'Aphrodite rebelle avec Momus souriant. Il avait trouvé par hasard un filon pour vivre. Il était bouffon pour noces et festins. Il avait rencontré au faubourg Antoine, où il avait fait un peu de sculpture pour meubles, l'occasion d'être invité à des fêtes, pour les égayer. Cela s'était étendu; on le conviait à des noces d'ébénistes, de maraîchers; il avait laissé entendre que de menus honoraires n'étaient pour lui déplaire, et ce lui était devenu une manière de petit commerce qu'il exerçait, tout en vaquant à l'art que décidément il mettait au-dessus de tout, en bouquet de sa vie, l'art dramatique. Il bâclait de mauvais vaudevilles, souvent fondés sur une idée ingénieuse qu'il allait soumettre à Loris, grand poète mélancolique, bohème incurable de la vie, vagabond enthousiaste de l'idée. Loris, à qui tout le monde demandait des idées, même les vaudevillistes, avait mis Grème en rapport avec un pâtissier qui eût souhaité être Regnard ou Wafflard, lequel pâtissier achetait des scénarios à Grème à petit prix et à force de petits gâteaux. Grème obtenait ainsi des tournées pour les petites amies de la Childebert, beaucoup de crème et de l'eau claire, car le pâtissier Naudin ne payait pas les vins et liqueurs.

Toutes les cordes à son arc ne lui en faisaient pas le carquois rempli de flèches d'or. Ce soir-là il avait pu apporter quelques brioches, bénéfice d'une ingénieuse combinaison pour marier Onésime et Virginie.

Grème eût voulu être vindicatif et méchant; il n'y réussissait pas, simplement satirique, adoucissant ses mots tout en les lançant. Ses vengeances sociales s'exerçaient aux soirs de noces où il officiait. Après avoir jusqu'au dessert et dans son petit concert respecté les bornes de la plus stricte et de la plus élégante moralité, vers la fin de la soirée, dans les coins, il susurrait à de

vieux messieurs, s'il ne pouvait mieux, aux garçons et aux demoiselles d'honneur et quelle joie s'il y parvenait, de terribles priapées qu'il composait rageusement au cours de ses jeûnes d'amour. Il avait le respect du grand art et il était carbonaro décidé. La chute du juste milieu et l'avènement de la République le consoleraient de ses malheurs et de sa laideur. Il avait à la Childebert, où il n'habitait pas, des amis politiques et des artistes qu'il aimait. Florent, surtout, son grand enthousiasme après Loris. On l'aimait d'être gai ou du moins d'en donner les apparences, d'imaginer des frasques. Il était utile aussi, car il apportait du faubourg Antoine, où il connaissait tout le monde, des petites commandes. Travailler à une Niobé n'empêche point de ciseler une salière. Florent ne le dédaignait point et Giroux avait fait des portraits dans de jeunes ménages, aux noces de qui Grème l'avait fait inviter comme comparse de ses facéties. Giroux acceptait la petite manne d'une âme mécontente; Florent eût comblé Grème du don de tous ses plâtres, quoiqu'il n'acceptât pas toujours le petit travail proposé. Grème, discret, s'enorgueillissait en son taudis d'un médaillon de lui, œuvre de Florent, et d'une épreuve d'une tête de république que Florent avait créée, martiale et superbe, pour sa *Vente* et pour quelques *Loges*. Cela remplaçait, disait-il, les discours qu'il eût prononcés. Florent n'aimait pas la parole. C'était un grand beau garçon brun, les larges yeux clairs, couleur de fleuve, les gestes rares, toujours d'une élégance sobre et précise, étonnante chez ce fils de carrier. Il avait grignoté, aux années d'apprentissage, une petite pension de sa ville, sur laquelle il avait économisé pour l'avenir, dédaigneux des concours lucratifs et des prix. Il trouvait quelques médaillons, quelques bustes maigrement payés, acceptait de monter aux échafaudages pour des mascarons, des vermiculages, à des salaires presque d'ouvrier, et lisait avec frénésie tous les poètes romantiques et tous les écrivains républicains.

Quand Loris lui expliquait que lui, Florent, avait dû être Spartacus dans une vie antérieure, il en frémissait d'aise, sans en rien croire, et il songeait à cette gloire, chez lui, en regardant la maquette d'un Spartacus briseur de chaînes, ou plutôt les maquettes, car il avait tenté six fois le sujet, sans jamais se trouver un peu près de la réalisation grandiose qu'il ambitionnait. Les Spartacus faisaient face dans son atelier à une Hébé où il avait mis tout ce qu'il avait pu de jeunesse gracieuse et souriante.

C'était un morceau très admiré à la Childebert, désigné par les voix populaires à un immense succès au prochain Salon, mais Florent ne se hâtait pas de l'y envoyer. Florent avait un frac et parfois accompagnait Loris dans le monde, c'est-à-dire chez Hugo, ou chez Lamartine, ou chez Gautier. Il passait aussi, rarement, une soirée rue des Grés avec Pétrus Borel.

★

Le jour bleuissait au bras de suivantes et d'esclaves vêtus de pourpre et de topaze, lorsque le bruit d'une voiture écorcha le demi-silence qui avait succédé aux chansons. C'était bien une citadine qui cahotait à l'orée de la rue. Les rapins se levaient en protestation, mais une joyeuse clameur de Florent changea le brouhaha en acclamations :

— Loris, Loris, c'est Loris!

En effet, sachant les us, Loris avait arrêté la citadine à quelques mètres et en sautait assez légèrement. Déjà Suzette, Claudine et la Bretonne étaient auprès de lui.

— Doucement, doucement, les enfants, aidez-moi! Il y a un paquet dans la voiture.

Les bras vigoureux de Florent étreignirent un gros tellis aux rudes poils, que Florent coltina sur ses épaules jusqu'à la porte de la maison, puis il revint serrer dans ses bras Loris, autour duquel Grème tournait comme un

barbet amoureux de son maître. Enfin on put installer Loris commodément, sur une chaise, entouré de toutes les petites femmes, Florent et Grème debout devant lui. Il ôta son bizarre petit chapeau vert que Josette lui prit des mains en s'écriant :

— Oh! le joli Tyrolien !

Il apparut chauve presque, le front vaste et blanc, haut et pur, les yeux souriants, presque violets, la large bouche épanouie de bonté sur des dents irrégulières, les épaules larges, un peu voûtées, les mains posées sur les genoux, à plat, en calme, d'un geste habituel. Il y avait en lui, malgré l'exiguïté de la taille, une sorte de tranquille majesté.

— D'où viens-tu ? dit Grème, depuis des mois qu'on ne t'a vu et qu'on te cherche en vain, depuis des mois que tu m'as annoncé que tu allais à Strasbourg pour huit jours?

— J'ai été un jour jusqu'à Brunoy, dit Florent, savoir si tu n'y étais pas terré.

— J'étais loin, en Syrie, en Hongrie, par là...

— C'est drôle, par là?

— Vous allez voir, dit Loris, en touchant le sac du doigt.

— Mais, dit Florent, tu déménages peut-être ?

Loris leva ses yeux candides et sourit.

— Les recors? dit Grème.

— Précisément!

— Tu coucheras sur mon divan, dit Florent, à moins que...

Il sourit en regardant Martine qui rosit.

— Bon pour le divan!

— Mais, dit Grème, pour demain, pour... Mon vieux, tu sais, je suis en fonds!

— Moi aussi, dit Florent.

Loris leur serra les mains... « Pas la peine. » Il extrayait de sa poche de minces cahiers de papier, des

feuilles volantes, des enveloppes ouvertes laissant passer des feuillets noircis.

— Lecou paiera ça quand je voudrai.

— Bien, mais tes meubles ?

Loris eut un grand geste.

— J'en ai perdu d'autres... Mon digne concierge, à qui j'avais écrit, m'attendait à la diligence pour me dire qu'il n'était pas sain de rentrer. Il m'a garé un sac d'effets chez lui. Il voulait prendre celui-ci; je ne sais pourquoi je le lui ai refusé d'emblée, sans réfléchir... C'était le conseil des dieux. Nous allons l'ouvrir, mais avec précaution. C'est un sac bosniaque. Il faut le respecter comme un hôte... Non, dit-il à Martine qui cherchait quelque rosette à dénouer, ça se découd.

Il tira de sa poitrine une sorte de petit yatagan et souleva une cordelette.

— Ça ira mieux au ciseau, dit la petite.

— Oui, mais attention! attention! Quand la cordelette sera coupée, il se déroulera; laissez-moi faire.

Loris avait quitté sa chaise et s'affairait; mais il y avait tant de jolis doigts posés sur le sac qu'il se désintéressa. Il s'était reculé un peu et regardait la vieille façade. Il salua de la main et sourit. Une jeune femme, à sa fenêtre, cousait encore aux rayons pâles de la lumière.

— Bonjour, Honorine! s'écria-t-il.

— Bonjour, Loris!

La jolie tête se retira de la fenêtre.

— Il y a un côté d'ouvert, dit Grème.

— Il faut en déficeler deux...

La cordelette voltigea.

— Ah! attention, dit Loris.

Il chercha au centre d'un gros paquet d'étoffes et en tira une statuette en terre cuite.

— Attention, regarde, Florent, comme le modèle devait être jolie dans les rues d'Athènes, dansante et gaie,

courant à des emplettes, ou au vice, est-ce qu'on sait?

— Un bel antique, dit Florent.

— Je le donnerai en prix à la plus jolie, à l'élection, et, je vous le dis, au suffrage universel.

— Oh! la belle façon de l'inaugurer! s'écria Florent.

— De la prédire cher ami, dit Loris. Les dieux le prévoient ainsi... et ce sera pour la plus jolie.

— Mon cher Loris, que je vous embrasse! s'écria Honorine, qui débouchait sur le seuil.

— Une petite cousette d'Athènes, dit Loris, jolie comme vous autres et qui certes a taillé de ses mains ce mantelet qu'elle drape sur elle en plis si nobles.

— On peut voir ?

— Attendez un moment, dit Loris.

Il se pencha, reprit dans le ballot une minuscule statuette de basalte, la caressa des doigts, la remit dans la poche de son paletot.

— Egyptien? dit Giroux.

— C'est Isis, déclara simplement Loris.

Grème et Laurent n'avaient pas sourcillé : ils avaient reconnu le fétiche de Loris, la petite idole dont il ne se séparait guère, la portant sur soi, la posant sur la table où il écrivait, parfois la boudant aux mauvais jours et la laissant sur sa cheminée, mais alors quelque chose lui manquait.

— Dépêchons-nous, dit Loris. Le jour baisse tout à fait.

Il dépliait, rapide, le ballot. Six mains l'y aidaient. Il y avait des petites robes blanches et des tuniques blanches à broderies rouges, de l'étoffe de turbans à pois d'or, de petites calottes rouges.

— Vous allez vous partager tout cela, mes petites amies. J'en achèterai sur ma route en pensant qu'elles vous iraient bien.

— Mais la statuette? dit la Bretonne.

— Tu es pressée? dit Grème.

— C'est pour savoir quelle est la plus jolie!

— Les hommes vont voter...

— Vote pour moi, Giroux, tu le dois.

— Moi, dit Grème, je propose le bulletin secret.

Les hommes s'en allèrent au bout de la rue, en cercle. Il y avait Florent, Giroux, Grème, Desbours, Lagrèle, d'autres qui venaient de descendre de l'atelier, Géry, Vernal.

— Viens voter, Loris!

— Non, je déplierai. D'ailleurs, je voterais pour toutes.

— Viens, pour départager les suffrages en cas d'ex-æquo.

— Allez, Loris!

— Venez, Loris!

— Soit!

Le colloque fut animé; on vit jailir des crayons, des bouts de papier; Josette passa le chapeau de Loris...

— Un enfant pour tirer!

— C'est cela, dit Grème, un futur amoureux!

Le petit du marchand de couleurs fut hélé, s'avança, ferma les yeux, tira un billet...

— Oh! Allez plus loin, les jeunes femmes. Ne vous pressez pas pour avoir toutes, sauf une, un désappointement.

Grème notait les noms donnés à voix basse.

— Honorine, dit Grème, la Grèce t'eût dressé des autels. Nous t'en décernons le reflet, cette statuette.

Honorine la prit confuse...

— C'est injuste, murmura-t-elle.

— Oh! les brigands! murmura la Bretonne à Martine...

Mais Loris, d'un bond, retournait le ballot d'étoffes.

— Honorine va être la fourrière! s'écria Claudine.

— C'est vrai, dit la Bretonne, c'est la plus juste.

Il y en avait pour tout le monde, qui une casaque, qui

une chemisette brodée, qui un fastueux bout de brocart; celles qui n'avaient qu'un bout d'étoffe s'arrangèrent pour en orner le corsage ou la robe. La Bretonne, qui avait souhaité la belle étoffe à pois d'or, ôta sa coiffe, essaya de draper l'étoffe.

— On va te faire un turban! s'écria Vernal qui avait été à Constantinople.

L'étoffe se tendit, couvrant deux mètres carrés. Sur les indications de Vernal, Giroux et Grème aidèrent à la rouler.

— Et ça complète admirablement le corsage de velours et le Saint-Esprit doré.

— En or, dit simplement Marthe.

— La rue est vraiment romantique, dit Florent.

— Alors, dit Grème, il faut montrer un peu cela aux étudiants, mettre de la poésie dans leurs digestes et leurs bouquins d'anatomie. Je propose une marche vers le Luxembourg et rues avoisinantes.

Les rires des femmes tintelèrent...

— On va chercher un chapeau.

— Toi, si tu veux... moi je me trouve bien comme cela.

Grème frottait sa guitare.

— En route! en route!...

Loris semblait pensif.

— Tu désires quelque chose? dit Florent.

— Oui, je vais mettre Isis chez toi.

— Bien et je te montrerai ton divan, intact... Mais tu n'as pas de linge.

— C'est vrai, tant pis!

— Je te prêterai ce que je pourrai. Allez, les enfants, on vous rejoint!

Honorine rentrait derrière eux.

— Vous ne venez pas avec nous, Honorine ?

— Ce n'est pas le désir qui me manque, mais j'ai du travail à livrer demain et de très bonne heure.

— Cinquante pas, Honorine, dit Florent.

— A quoi bon ? dit-elle. Non, j'ai tout à finir. N'insistez pas, ça aggrave ma peine!

Grème et Giroux entraient aussi tout courant.

— Qu'est-ce qu'ils ont? dit Florent.

Leurs amis ressortirent aussitôt de l'atelier de Giroux. Grème avait passé une veste de Turc, avec une grande main verte dans le dos. Il courut reprendre la tête du petit cortège, en frottant sa guitare.

— La main verte, dit Loris, destinée heureuse.

— Elle sera toujours belle pour ce soir, dit Florent. A propos, tu sais, tu reviens bien à propos. La vente se réunit après-demain. Tu viendras ?

— Certes, dit Loris. Mais regarde-moi ces oiseaux de fête qui s'égaillent dans le crépuscule.

— Les passereaux courent à la joie, dit Florent.

— Des papillons de jour qui s'élancent vers la nuit, dit Loris.

L'Auvergnat-concierge ramenait les chaises au petit bonheur. Demain chacun reconnaîtrait la sienne.

— Fourre-les sous l'escalier, marmotta sa femme, qu'ils ne se cognent pas s'il y en a de bus.

— La jeunesse! décida l'Auvergnat.

Il avait laissé dehors une chaise et s'y assit. Hirsute et grisonnant, il tirait des bouffées de sa pipe aux naissantes étoiles, — un charbon et de la cendre là où le feu avait miroité de toutes ses braises.

Dans la façade grise, l'étoile d'une lampe s'allumait solitaire à la fenêtre d'Honorine.

III

ROUCHOU

Par quelle série accumulative d'ellipses excessives avait-on extrait de Renée-Louise-Marie ce vocable Rouchou ? C'était Renée-Louise-Marie elle-même qui, bébé à

la frimousse barbouillée, l'avait inventé pour caractériser sa personne vis-à-vis du monde extérieur. Un père enorgueilli et une mère folle de joie l'avaient adopté sans discussion, et l'on avait tellement dit : « Rouchou est jolie, Rouchou est belle, Rouchou est sage... Qu'a donc Rouchou ? elle est drôlette ce matin », que le nom lui en était demeuré, sans conteste, brimant les paperasses de l'état civil. Les paysans de Valmondois avaient continué de dire Rouchou, et c'était Rouchou et non Renée-Louise-Marie Varet qui vendait des violettes, des roses, des lilas, des anémones aux mornes chasseurs de joie qui s'asseyaient, sur le tard, au caveau, lorsque Loris y pénétra.

— Loris, c'est Loris!

Des jeunes gens se levèrent pour lui faire une place à leur table.

Loris, sans trop les reconnaître, s'assit auprès d'eux.

Il posa près de lui son feutre cabossé et passa ses mains sur son front. Son regard paisible semblait caresser les êtres et les objets, dans la lumière sourde et enfumée. Devant le large comptoir où une longue file de verres de vin rouge tout versés continuait une file de petits verres bas et épais où quelques grains de verjus marinaient, on distinguait des formes bleues et poussiéreuses de forts de la halle, de petits commis serrés dans leurs redingotes, de blousards bavards, empressés auprès de femmes à marmottes d'indienne. Le bruit des propos clapotait vif, avec des éclats de rire, comme une crête de petites vagues.

Loris, le front appuyé sur la main, s'endormit un instant. Où était-il ? Dans quelque jardin d'Empyrée, dans quelque souterrain à beuverie plus bas que ce caveau, près du marché, salle d'attente de revendeurs du matin, asile de bohème du soir, trompe-le-gîte pour des vagabonds, dernier coin de lumière pour des flâneurs attardés? Les jeunes gens qui connaissaient les longues

errances de Loris aux carrefours nocturnes, sa vie de fatigue coupée de séances aux bibliothèques, de longues flâneries diligentes sur les quais, aux étals des bouquinistes, ses habitudes de travail nomade et dispersé, respectaient sa somnolence. Il avait accepté un verre d'eau-de-vie. Un des jeunes gens eut l'idée de demander un verre vide, de le placer à côté du verre d'eau-de-vie et, d'un signe, appela Rouchou pour qu'elle le fleurît d'un menu bouquet de violettes.

Loris passa sa main sur ses yeux. S'excuser! A peine avait-il conscience de cette brève défaillance de ses sens. Il sourit à la vue du petit bouquet et entendit vaguement son jeune compagnon murmurer : « Voilà, Rouchou », en donnant une piécette à la bouquetière.

Mais comme un coup très léger frappé sur un tambour magique, ce mot, Rouchou, avait ouvert pour Loris, par-dessus les tables poisseuses, les buveurs faméliques et la glace ternie du comptoir, une fenêtre vers des horizons enchantés. Une tendresse balbutiante s'y mêlait à la fraîcheur d'une belle matinée dans la campagne; puis une coloration nuancée d'un soleil de pourpre et d'or, mourant aux feuillages assombris des tilleuls et des peupliers, s'imprégnait d'une douceur silencieuse et défaillante. Un friselis de vent calme et frais dans les saules près d'une large rivière le caressait, presque rythmiquement, avec un écho de ronde enfantine, comme enveloppée dans les longs voiles dont le crépuscule allait étreindre le jour finissant. Et puis, l'une après l'autre, comme des paroles vite lancées de bouche en bouche, comme un mot d'ordre qui passe, comme un vol d'oiseaux venant se poser, sautelant de place en place, de petites lumières s'allumaient, disparaissaient, montaient, sombraient, se fixaient, pour s'engriser au cœur des fenêtres blafardes, et les toits des maisons moussues se trouvèrent plus sombres et semblaient s'abaisser sur le sol où s'affaissaient des lueurs mobiles et troubles, des rondelles et des flèches d'or sali,

comme frémissantes d'anxiété, certaines, fixées, paraissant timides, hésitantes, presque vivantes, enchaînées, malgré un désir fou d'aller se blottir au ras des maisons, de revenir vers l'archer ou le lanceur de disque qui les avait projetées. Et Loris soupira, car, de la fenêtre ouverte sous l'auvent de clématite dont il venait de rêver, s'élevait une voix fraîche, et d'autres voix reprenaient en sourdine :

Il y avait Dine, il y avait Chine, il y avait Suzette et Martine.

Ronde d'antan, souvenir de jeunesse, souvenir de printemps hésitant et fleuri, plus âcre à la mémoire de s'imposer parmi ces volutes de fumée de pipe et cet horizon gras.

— Rouchou, songea presque haut Loris.

— Vous connaissez Rouchou, maître ? demanda le jeune homme.

Loris le regarda avec étonnement.

— Et vous ?

— Mais oui, la nouvelle bouquetière de ces endroits charmants. Je ne sais si elle a acheté le fonds de la mère Nicaise, que vous avez vue souvent, je crois, par ici!

— Il y a longtemps que je ne suis venu!

— Nous le savons par ces beaux paysages d'Orient que vous venez de publier; vous étiez près d'autres calvaires et d'autres oasis, autrement grands.

Loris sourit.

— C'est toujours nous-mêmes que nous retrouvons partout; je suis un grand voyageur malgré mes airs de bureaucrate.

— Oh! bureaucrate! s'exclamèrent les jeunes gens.

— Ils sont peut-être très heureux, ces gens! en viager! murmura Loris. Ils ont une retraite; songez à ce que cela veut dire. Dépouillez le mot de son sens administratif. Une retraite, un abri, un coin tranquille, un point du monde caché et sûr, une alvéole, un *peut-être* où se blottir!

De son geste familier, Loris a passé la main sur son front dégarni, un peu chauve, encerclé d'une couronne de cheveux grisonnants et ras. Sous le front haut et poli de marbre blanc, les joues apparaissaient basanées et comme cuites. La bouche, très charnue, bouche de bonté, s'ouvrait sous une courte moustache neigeuse. Les grands yeux très doux, un peu effarés, d'un bleu presque violet, clignotaient, rapides comme pour engranger très vite des visions, ou les chasser comme d'un bref coup d'éventail. Personne ne l'eût pris pour un homme ordinaire, à sa seule vue. Dans sa figure courte et large, il y avait une expression infinie de douceur et de résignation. Les coins tombants de la bouche, le large pli aux ailes du nez ne pouvaient marquer de lassitude auprès de ses yeux qu'une candeur semblait chauffer d'un feu doux. On y sentait un foyer permanent de pensées. Il semblait qu'elles passaient, nombreuses, à pas lents, sans se retourner pour voir la pensée qui suivait. Un spectacle du monde s'y peignait, certainement très différent de celui qu'on lisait aux autres prunelles. Ni brume, ni nuage, on eût pu dire : ni rêve. C'était autre chose, une féerie discontinue, des rieuses qui pleuraient, des pleureuses qui souriaient, des Pierrots amusés d'eux-mêmes, des colloques de femmes et de fillettes et de pages et de poètes qui étaient peut-être la même songerie, des images éclatantes s'enrubannant de halos grisâtres, éphémères, changeants. Ces yeux reflétaient une pensée ubiquiste et partant sans unité. Le regard semblait revenir de partout, fatigué, pas blessé, sans obstination, à lente allure. Les apparitions n'y miroitaient pas. Elles ne partaient pas en troupe ni en cortèges. Elles ne s'effaçaient pas. Elles pâlissaient peut-être, ou plutôt elles s'enfonçaient au fond d'un isolement où elles s'amincissaient, fléchissaient et semblaient des Eurydices chavirant aux bras d'un Orphée éploré, attentif pourtant à sa musique.

Rouchou, sans doute satisfaite de sa recette ou décidée

à la patience, s'était assise à une petite table ronde où le garçon, un nabot bossu à tablier jadis blanc, venait de placer un des verres de verjus. Elle se retourna, aperçut Loris qui la regardait sans la voir, rougit, esquissa une inflexion peureuse et souriante de la tête et des épaules, se raidit devant ce regard absent, puis se retourna. Les yeux de Loris se posaient inconsciemment sur les mèches brunes de la nuque sortant du madras jaune et rouge, sur les épaules grossies d'un fichu de laine, et la taille encore assez fine, coupée par le barreau du dossier de la chaise. Elle ressemblait ainsi aux autres marchandes acagnardées sur des banquettes et qui attendaient l'aube, leurs éventaires et leurs petits tas de légumes et de fleurs surveillés collectivement, en attendant des chalands. Une entrée de forts de la Halle, bruyants et assoiffés, la dissimula un moment.

Elle avait vidé son verre. Elle reprit son éventaire. Elle allait se diriger vers d'autres caveaux. Elle hésita, elle pivota sur elle-même et vint se planter devant Loris, qui d'un geste vague tâta son gousset. Voulait-il lui acheter des fleurs? Il y songea. Au fait, pour qui?

Elle le regardait avec insistance.

— Nous n'avons plus besoin de rien, Rouchou? dit le jeune homme.

— C'est vous qui vous appelez Rouchou? dit à mi-voix Loris. Mais, à propos, vous êtes la petite Varet...

— La petite, il y a longtemps...

— Asseyez-vous, dit Loris... Que sont devenus...

Rouchou eut un geste lent, apitoyé, du bras qui retomba le long de son corps; le pays, le passé ne l'intéressaient plus...

— Asseyez-vous donc, dit Loris.

Les jeunes firent place à Rouchou.

— Qu'il y a longtemps, monsieur Loris... Vous vous souvenez de moi... j'étais bien menue!

— Qu'avez-vous fait depuis ce temps ?

— Comme tout le monde... pierre qui roule... conserve son aspect, et si des caractères y sont gravés ou si ses trous et ses saillies ont eu un aspect pittoresque, elles le gardent.

— Aussi vous avais-je reconnue...

— Qu'est devenue Mlle Rolande?

Loris eut le même geste lent qui avait fait retomber, comme de lassitude, le bras de Rouchou.

Pour les jeunes, c'était une aubaine que d'être assis auprès de Loris, et ils espéraient en goûter la conversation imagée et variée. Les haltes nocturnes de Loris étaient célèbres. Il s'y racontait ingénieusement et ingénument. Le plan d'un conte qu'il ne ferait jamais succédait à des anecdotes sur ses amis littéraires qui en apparaissaient tous magnifiés. Loris, ce soir-là, parlait peu. La voix d'un chanteur sur d'aigres broderies de guitare coupait les propos. Rouchou considérait gravement Loris, les yeux embués de tant de souvenirs d'enfance que la vue du poète ranimait en elle comme des jardins oubliés. Loris avait bourré sa pipe et, après quelques bouffées, la gardait aux lèvres sans ressentir qu'elle s'était éteinte. Loris aussi regardait Rouchou. Un instant ses yeux s'attendrirent; une grande douceur passa au regard de la jeune femme. Elle devinait que Loris n'était pas heureux, car la conversation des jeunes gens était tombée sur les conditions de la vie d'écrivain, et elle comprenait qu'elles étaient médiocres. Tant de science et de sagesse ne menait donc guère plus loin que de tirer l'aiguille au cours du jour et de vendre des petits bouquets la nuit! Il lui sembla que Loris, comme elle-même, était un moineau sur le pavé de Paris, picorant des miettes au festin de la cité, au gré du hasard et du nonchalant éparpillement de pauvres richesses aux sombres carrefours de la détresse.

*

Quand le poète se leva, Rouchou s'en alla vivement vers le comptoir, dit deux mots au cabaretier et lui glissa son éventaire. Elle rejoignit le groupe des jeunes gens et marcha aux côtés de Loris. Les jeunes gens se consultèrent d'un bref coup d'œil et s'en furent du côté de Saint-Eustache, parce que Loris paraissait tourner du côté des quais. Loris marchait rêveur et distrait. Rouchou l'accompagnait, hésitante. Des maraîchères coupaient leur marche, étalant des fruits.

— Veux-tu des fleurs, ma petite Rouchou? dit une grosse marchande. Tu as donc tout vendu ?

L'aube blémissait la robe brune du ciel; le clignotement des lumières s'affaissait dans les lampes appauvries d'huile. Une belle fille murmura :

— Vous voyez bien que Rouchou est en bonne fortune!

Rouchou se retourna sur elle, griffes dehors. La belle fille, instinctivement, gara sa figure et se réfugia mi-rieuse, mi-grondante, derrière une brouette. Loris avait-il entendu ? Il passa son bras sous celui de Rouchou qui se laissa entraîner et leva vers lui d'humbles yeux d'où la colère s'effaçait. Le champ de bataille était déserté. La belle fille, qui avait apostrophé Rouchou, triomphait.

— Si ce n'est pas dommage! Il est sec comme un macchabée.

— Tais-toi, poison, reprit la grosse marchande. Elle est nette et gentille, Rouchou! Elle fait ce qui lui plaît!

Rouchou passait près de sa rue. Elle pressa doucement le bras de Loris. Elle eût souhaité qu'il s'arrêtât. Mais Loris lui disait :

— Venez-vous quelques pas, que je vous mène au concert, Rouchou?

Ils arrivaient près des quais. Un ruban rose et acier traînait longuement sur la Seine; des mains liliales déchiraient des gazes d'ombre sous les piles des ponts. Des

chevaux fatigués clopaient, qu'on menait dételés vers l'auberge Magloire où ils descendaient une rampe, vers les sous-sols éclairés, vers les râteliers garnis de provende. Des devantures claquaient et, à leur bruit, comme aux trois coups qui signalent la levée du rideau du théâtre, mille pépiements s'élevaient des petites cages, chanson aiguë des serins, appels des oiseaux des îles, de tous ces petits corps emplumés, couleur de combles parisiens, couleur des pays lointains, tous couleur de printemps égayés par des ciels bleus et des nuages roses; un petit hymne au soleil éclatait, montait, moussait, implorant et rieur, varié par des claironnements de coq, des gloussements de poule. De menues servantes s'affairaient, versant de l'eau dans les godets et les minuscules baignoires, jetant du grain dans les sébiles et qui caquetaient rieuses, babillages tendres sur les babils joyeux des bestioles. Elles disposaient dans les cagettes des paquets de mousse. Tout était alerte et sautillant. Une traîne de clarté épongea le trottoir, dora les boutiques, émerveilla les oiselets qui s'agitèrent dans un même cliquetis de becs et de pattes sur les perchoirs. Loris et Rouchou ralentissaient le pas à l'extrême. A la dernière boutique, un marchand sortait le haut perchoir d'un ara multicolore, bleu et rouge et jaune...

— Qu'il est beau! s'écria Rouchou.

L'oiseau se balança sur ses pattes et d'une voix enrouée grinça : « L'amour... c'est court... l'amour... c'est court...»

— Venez! dit Rouchou, en entraînant Loris. Où demeurez-vous ?

— Là, tout près, sur le quai.

Au dernier étage d'une maison vulgaire et encrassée, Loris ouvrit une petite porte. La clarté, qui entrait vive par une fenêtre sans rideaux, se noircissait sur une longue table hérissée de journaux et de papiers en désordre, des livres épars. Les livres montaient du sol par piles,

escaladaient des rayons, debout, sur champ, couleurs riches de reliures et tout près des couvertures brochées, pêle-mêle ; un fond poussiéreux ternissait les éclats. Des plumes d'oie éparses entouraient l'encrier desséché. Cela sentait à la fois la hâte et l'absence; une impression d'activité émanait de ce pêle-mêle que démentait sur la table un fin rideau de poudre grise sur les objets. Loris demeura un moment rêveur devant la table couverte. Rouchou le regardait, apitoyée, inquiète, un peu effarée d'être là, prête à pleurer, presque désireuse de s'en aller. Mais Loris ouvrait une porte, la prenait par la taille, la faisait entrer dans une autre pièce, aussi basse, mais spacieuse.

Un large lit de chêne touchait au plafond. Un grand tapis de brocart éclatant le couvrait. Un riche tapis turc étendait sur le carreau ses palmettes et ses arabesques adoucies. Au mur, des portraits de femmes souriaient dans l'or des cadres. Elle n'eut guère le temps d'en voir davantage, car Loris scellait ses lèvres sur les siennes et leur amour s'épanouit en caresses...

Loris rêvait encore, savourant comme un frais parfum de genêts et d'eaux vives, que Rouchou se leva... Elle écarta les lourds rideaux et regarda autour d'elle. Les portraits éveillaient sa curiosité. Elle y voyait une jolie femme en costume de théâtre, comme elle en avait admirées, à certains soirs, à l'Opéra, du haut du poulailler, les traits nobles et les yeux veloutés... Elle reconnut Tony Delangle qu'elle avait entendue chanter... Sur une belle console en marqueterie, un buste en terre cuite représentait Tony Delangle, puis un petit dessin... Toute la chambre était si pleine du souvenir de la cantatrice que Rouchou s'en trouva gênée. Un peu plus loin, devant un autre dessin, elle tressaillit. « C'est Rolande », et le souvenir s'imposait à elle du petit castel près de Nesles, de la belle Rolande si imposante, si belle, si gracieuse, au temps où elle voyait Loris venir dans la vallée de la Naze

et fréquenter si assidûment la maison de Rolande que le pays les fiançait. Et puis d'autres portraits. Une femme au madras comme le sien, mais pailleté de sequins, et vêtue d'une longue robe bizarre, le bras levé en un geste presque impérieux, et sous tous ces portraits il y avait des branches sèches de laurier, comme du deuil, écho d'acclamations anciennes. Elle alla vers la fenêtre, y posa son front; la fraîcheur de la vitre la réconforta. Elle eût ouvert la fenêtre si elle n'eût craint d'éveiller le poète qui dormait la bouche ouverte un peu, souriant, comme hanté d'une apparition gracieuse.

Elle aperçut dans un coin, à côté d'un miroir précieux dont l'ovale d'or se contournait en volutes, des tapis roulés; de vieilles armes avec de menus étincellements dorés semblaient avoir été poussées du pied sous une petite table en bois blanc qui supportait une aiguière et une cuvette de grosse faïence, flanquée d'une savonnière de métal brillant. Une carafe ébréchée voisinait avec un verre de bohème où un cerf grenat s'enlevait dans les feuilles vertes. Un lustre de Venise pendait du plafond et les corolles bleues et blanches en étaient ennuageés de gris monotone.

Elle s'habilla, alla sur la pointe des pieds dans la première chambre, y découvrit une feuille blanche, y inscrivit : « Adieu... ami... » et s'en fut, lentement, lentement, comme une personne riche qui a déposé une discrète aumône dans un coin apparent d'une mansarde de pauvre, et s'en va discrètement, sa charité faite.

Elle détacha de son corsage une petite rose mousseuse qui y était demeurée et la plaça près du papier comme pour ajouter à l'adieu un peu de tendresse.

Sur son parcours, des gens la regardaient en souriant comme si elle revenait de Cythère, et à son passage le grand ara criait d'un timbre enroué : « L'amour! c'est court... »

IV

GURA

Loris avait dépassé la barrière. Sur le flanc du coteau de Montmartre, vers le geste lent des moulins, ce jour-là bruissants, il montait lentement, frileusement serré dans sa longue lévite; il riait au matin clair, pépiant d'oiselets dans les jardinets où les portes à claire-voie laissaient voir des ébats bavards d'enfants, sur des gazons maigrelets. Il jugeait de bon augure d'avoir rencontré, dès le seuil de sa porte, deux amoureux se becquetant; le jeune homme svelte, elle plus svelte encore et jolie comme une rose mousseuse ébouriffée sous son feuillage doré de cheveux blonds. Ils marchaient étroitement embrassés et pourtant tenaient la largeur du quai.

Au passage de Loris, la jeune fille, ivre de joie, avait ressenti le besoin de lui expliquer sa jolie désinvolture, Sans doute il lui fallait crier à un témoin ce bonheur tout frais, et, détachant ses lèvres de celles de son amant, pour un instant, elle avait crié dans la figure de Loris : « Mais je l'aime, Monsieur ! » puis s'était précipitée à nouveau, comme à tire d'aile, vers un autre baiser. Loris en souriait encore, lorsqu'une bonne odeur de pommes de terre frites le subtilisa à sa rêverie printanière. Il tâta son gousset. Trois sous s'y choquaient, débris d'honoraires touchés la semaine précédente. Pour entrer en possession d'un cornet de frites, un sou suffisait. Loris en prit un, le mangea tout en marchant et fit un détour pour trouver une fontaine; il but au mascaron quelques gorgées. Il lui revint un souvenir de pareille beuverie, avec le même geste, dans la cour du collège. Décidément ce jour frais était riant; il s'ouvrait bien, dans le style des matinées de claire promenade vers les auberges de banlieue, où, après une patiente randonnée pédestre, on trouve un banc, une table sous une tonnelle, un joli verre de vin, et où l'on écrit des pages, tâtonnées au rythme de

la marche, cependant que des bestioles se balancent sur des folioles prêtes à se détacher et qu'une petite brise agite sur elles-mêmes. On est au moins deux à tisser sa toile, l'écrivain et l'araignée (quand il n'y a qu'une araignée). C'était bien un jour propice. Verrières, Aulnay, Bourg-la-Reine même, Fontenay aussi apparaissaient à Loris comme des nids à rêverie tendrement lumineux. Mais le soleil était si joli que les visages féminins charmaient encore plus le regard, et les hommes aussi passaient d'une allure preste et délurée qui faisait plaisir à voir, et de petits feux solaires filaient sur la Seine, comme des yoles de fées. Alors, Loris, de silhouette en silhouette, longuement, complaisamment regardées, après s'être donné aussi le luxe de convoiter aux étals de bouquinistes des livres dépareillés, débrochés, accumulés dans les boîtes, créant par leurs âmes diverses comme un bazar empli de gemmes de pensées et d'oripeaux divers, comme de menues foires de l'esprit où l'almanach côtoyait les classiques et le génie grec les recettes des actuels ferblantiers, après avoir constaté que le moindre de ces luxes intellectuels coûtait au moins deux sous, qu'il faut tout prévoir et ne pas demeurer tout à fait dénué, Loris se trouva près du Carrousel, le franchit et marcha vers la Bibliothèque Nationale où il ferait bon travailler. Mais les rais de soleil doux, qui dansaient autour de lui, semblaient s'ébrécher sur les murailles grises de la maison de la Science. Un désir le prit de marcher encore. Il traversa les boulevards dont il n'aimait pas la bousculade du badaud par la foule affairée et, sans y trop penser, à travers les quartiers neufs, il était arrivé à Montmartre. Il n'y manquait point de guinguettes. Loris était assez connu dans quelques-unes pour s'y asseoir, même s'il avait dissipé tout son capital, y écrire un article, aller le porter, le toucher, se redorer; mais il lui sembla que la voix du destin lui ordonnait brusquement d'aller voir son ami Gura, lequel était fort ma-

lade. Plus de doute, c'est parce qu'il voulait, dans ses limbes, et devait de toute fatalité voir Gura ce matin, que ses pas, sans qu'il y eût réfléchi, l'avaient amené là.

★

— Hein! la belle lumière! s'écria Gura. Soyez le bienvenu Loris! Entendez mon merle qui siffle, en votre honneur! Quelle belle lumière, qui s'ajoute à votre auréole. A elles deux elles jettent un éclat si vif qu'il me semble que j'en perçois, de mes yeux presque clos, une ombre de rayon, quelque chose comme le reflet d'une chandelle glissant sous la porte d'un cabinet noir. Hélène, tu es là? Lève-moi les paupières pour que je voie Loris. Ah! Loris, quand j'habitais, dans le centre de Paris, des logements exigus, sur des cours sombres, à la cime des étages, je ne trouvais jamais assez grand le pan du ciel que je pouvais admirer de ma fenêtre, et il n'y avait jamais assez de marge de soleil autour de mon papier blanc! Maintenant que d'une de mes fenêtres je puis voir tout Paris et de l'autre toute la plaine jusqu'aux coteaux de Montmorency, je ne distingue plus rien. Ainsi, la bonne chère arrive aux édentés. Qu'est-ce qui se passe, Loris, au centre de votre auréole ?

— Rien d'autre qu'à l'habitude, des analogies, des métaphores!

— Mais pourquoi arrivez-vous à cette heure indécise... midi passé! Pourquoi n'êtes-vous pas venu nous demander à déjeuner ?

— J'ai déjeuné.

— Non, Loris, car vous auriez déjeuné exactement à onze heures, comme votre propriétaire, votre notaire, votre éditeur, votre relieur... ce qui est, par définition. chimérique! Hélène, Hélène!

— Mon ami ?

— Tu vas préparer pour Loris...

— Non! je vous en prie...

— Alors j'évoque d'autres inspirations. Hélène, tu vas préparer pour moi, sur un plateau, des biscuits et une bouteille de ce vieux Bordeaux que m'a envoyé le baron James. Cet excellent et bienveillant ami doit mettre de son caractère dans son vin. Il est excellent! Là, vous voyez, Loris, ce dessert vous attendait. Il est venu d'un pas de fée. Verse, Hélène, veux-tu! Retape mes coussins et tends le verre à mes lèvres, que je n'en répande pas la moindre goutte sur mes draps blancs comme un camélia. A votre santé, Loris, je vous souhaite le Pactole... A propos, le Pactole, l'avez-vous sur vous ?

— A peu près, dit Loris. Ce qui veut dire que je dois prochainement documenter Dumas pour un roman sur la révolution.

— Le brave homme! Comme il simplifie la recherche bibliographique! il est plein d'idées!

— Un volcan! c'est pourquoi il n'a pas le loisir de préparer les accessoires de l'éruption.

— Oui, vous lui tendez le cratère... N'est-ce pas, Hélène, que c'est beau, ce qu'il écrit, Alexandre Dumas ? Ne boude pas, je suis de ton avis. C'est son écrivain favori. Elle donnerait pour lui Shakespeare, Gœthe, Hugo, Lassailly et Eugène Sue.

Hélène remplit les deux verres et en porta un aux lèvres de Gura.

— Maintenant, dit-elle, je vous laisse.

— La clarté s'en irait, chère Madame.

Hélène sourit, prit une chaise et vint s'asseoir à côté de Loris qu'elle baigna de ses larges yeux bruns. Ses doigts coururent sur un petit tambour; l'aiguille y dessinait point par point une fine arabesque. La face d'Hélène, un tantinet large, souriait parmi les boucles en oreilles d'épagneul qui jetaient sur ses joues une ombre ambrée. Le nez petit et délicat se pinçait d'attention. La jolie

courbe des épaules saillait presque d'une tunique safranée. Loris la trouvait charmante, ce jour-là, si jolie; elle était, au surplus, de bonne humeur.

Loris avait débarrassé Gura de son verre vide. Gura porta lentement, très lentement, ses doigts à ses paupières qui s'incurvaient sur la pupille et regarda Hélène.

— L'heureuse créature! déclara-t-il. Elle voit le chas des aiguilles, elle discerne l'infiniment petit du petit point; elle eût décrit à notre oncle Salomon toutes les beautés du ciron, sans microscope. Avec ça, des yeux à engranger toutes les gerbes du soleil. Peut-être va-t-elle rougir, Loris? Ne le regrettons pas; cela la pare délicieusement! Elle ressemble alors à Hébé remplissant la coupe du grossier Mars et alarmée de la possible inconvenance du soudard. Mais je me souviendrai toujours de la première et soudaine vision que j'eus d'elle, moi, Rhénan frais transporté sur les rives de la Seine. Là-bas, Loris, toutes les belles filles ont des nattes dans le dos, le front dégagé, les cheveux tirés. Les nattes dans le dos! Plus elles sont longues et lourdes, plus la réputation de beauté de la belle s'en accroît, en longueur et en poids. Alors Loris, elles trottinent volontiers et courent légèrement pour que les nattes flottent. On saisit alors le sens de ces nattes adoptées par la barbare Germanie. On court après elles, on les attrape par ces nattes, qu'on tourne en bracelet autour du poignet vainqueur. Alors elles crient, elles font la grimace. Des larmes voilent les yeux bleus. Il y a du viol dans les embrassements et c'est avec des mouvements d'ours hilare qu'on froisse ces chairs délicates. Ces nattes évoquent invinciblement une idée de chasse, de poursuite, de femmes jetées par terre comme des proies et traînées, chair incontestablement fraîche, vers la cabane de l'ogre. Comme ces nattes sont couleur de croûte de pain, l'idée de gourmandise est suggérée, même au repos. Eh bien, figurez-vous ma joie, à moi, barbare, mon étonnement, mon admiration enflammée lorsque,

flânant au passage des Panoramas, au détour d'une galerie, la galerie Saint-Marc, je précise, je me trouvai brusquement en présence d'Hélène. Ce sombre boyau servait d'écran à la splendeur et à l'étincellement de sa beauté. Sa face était menue et ses yeux immenses sous un large chapeau Paméla, et jamais, ni avant ni après, je ne vis rose rouge plus éclatante que sa bouche.

— Henri, je m'en vais! dit Hélène.

— Bon, laissons ce chapitre! Vous savez, Loris, c'était un beau moment, où Théo, cet Héraklès, me comparait tantôt à Apollon, tantôt à Alcibiade. Il y mettait de l'indulgence.

— Théo s'y connaît! dit Loris.

— Il n'est pas devin; s'il avait eu le pouvoir de Tirésias, n'eût-il pas prévu la lamentable loque que je suis devenu ? Il eût mis la sourdine!

— Tu guériras, Henri.

— Ainsi parlent toujours le cœur et la voix des femmes, d'un ton de légende, légende du passé, légende de l'avenir. Je ne guérirai pas, Hélène, et ta gloire, qui aurait pu être celle de l'Anadyomène, sera celle d'une Eponine ou d'une Antigone. Veux-tu m'aider à me redresser dans mon lit de douleur, Eponine ?

Hélène, en passant le bras autour des épaules de Gura, lui glissa deux mots à l'oreille.

— Oui, dit Gura; à propos, donne-moi le pupitre et le crayon. Parlez-moi de l'Orient, Loris.

— De l'Orient.

— Oui, donnez-moi du soleil, du vrai, celui de l'âme.

Adossé sur ses oreillers, Gura, émacié, la barbe blonde longue en pointe, les cheveux aranéens poudroyants autour de la face en longues pleureuses diaprées d'or et de neige, le nez aminci, le front marmoréen, les joues de brique pâle, creuses avec un lourd sillon auprès des lèvres blanches, semblait un moribond dont un beau rêve enchante l'agonie de tableaux si séduisants qu'ils apaisent

toute douleur. Les mains maigres, d'un contour très pur, semblaient prendre lourdement un élan d'ailes pour tracer des caractères. Elles tenaient le crayon comme un bâton. Ainsi la colombe de l'arche devait-elle garder gauchement en son bec le rameau d'olivier. Loris se recueillait pour satisfaire à la bizarre fantaisie de son ami.

Hélène s'absorba dans son travail, silencieuse; le soleil entrait par la fenêtre, allumait sur les cuivres et les luisants du bois comme des lumières d'une veillée féerique, à laquelle le jour eût été convié.

Loris s'était recueilli.

— Je vois une côte basse, avec des palmiers qui semblent des coupoles plantées sur un seul pilier, et le tapis des sables monte à l'horizon, comme un rideau sur un théâtre de merveille. On voit dans le lointain une ligne noire, immobile, et un mausolée qui éclate comme un feu blanc, et soudain une opalescence dure que criblent des flèches d'or. La mer est bleue, bleu pur comme le serait le ciel s'il n'était moutonné de nuages blancs. Une felouque glisse sur l'étendue lisse, infléchit sa marche; donc il y a un havre. On voit ses voiles s'abattre comme des ailes lasses. Des mouettes effarées s'enfuient porter un peu plus loin leur sautellement blanc, et je vois mieux sur toute la côte, auprès des barques couchées, des semis d'oiseaux blancs. Un vol de courlis se pose, d'abord les éclaireurs, puis le triangle de la troupe. Sur toute cette étendue, les marins de la barque, descendus à terre, paraissent des nains minuscules affairés, des grains de poussière noire sur le sable jaune. Un peu de vent s'élève, des tourbillons passent sur la plaine, en volutes régulières, se contournent, fléchissent, se relèvent comme des baladins faisant la roue; puis cela fait des petites nuées qui montent, blondes et transparentes. Le vent de la mer les pousse vers l'intérieur. Elles y seront messagères de troubles, couvrant de leurs fines molécules les panses des gargoulettes, s'incrustant aux plis des gandourahs. C'est un pou-

droiement léger sous un ciel immobile, et puisqu'il n'y a pas d'hommes visibles sous l'horizon, n'est-ce point l'image des agitations humaines, un mirage qui vient de nos villes et qui vient mourir au sable d'Orient, dans leur silence, sous le conseil du Soleil de rester immobile, jusqu'à ce que la nuit ramène le sommeil et l'amour?

— Dites encore, Loris.

— Je vois une ville aux blanches murailles, guillochées de place en place de tourelles carrées. La lumière y met des tons de perle rose. Près de la mer bleue, le sable blond et blanc s'étend comme des gazelles couchées dont on apercevrait le dos des unes et le ventre des autres; la mer remplit la rade en forme d'arc tendu. Au loin, à droite, à gauche, des touffes blanches sont des maisons, sans doute riantes, d'autres petites villes dans leurs ceintures de murailles blanches, et cette herbe que l'on voit à leur base, ce sont les oliviers et les sycomores rapetissés par la distance. C'est si doux, si beau, si amène, si tranquille, que parmi les crêtes menues des vagues lentes, mousse d'argent sur un corps géant qui respire, apparaissent, bulles de bronze, les dos arqués des dauphins qui se montrent et replongent. C'est par un de ces clairs matins que neigea sur le socle de lapis d'une rade bienheureuse Aphrodite blanche et dorée. Alors des navigateurs nus et barbouillés de cinabre purent-ils l'apercevoir et l'enchantement en résonna jusqu'aux marbres les plus purs de l'Hellas.

» Ici, dans ces murailles blanches, je vois une porte qui bée. Il en sort, lents, au pas des chevaux empanachés de plumes blanches, des guerriers de pourpre et de fer, et, derrière eux, une file de chameaux dont les clochettes tintent argentinement, comme si elles étaient les sonorités claires de ce ciel bleu, de cette mer bleue, de ces murailles blanches, de ces brises bénies. Et sur l'un de ces chameaux écarlates, comme un soleil plus petit, un *bassour* de brocart d'or. Des piétons en longs burnous

blancs marchent autour de la bête qui porte haut le cou, colossale, et avance à longues foulées. Sans doute en ce bassour est recluse la plus belle des filles de la ville. Elle est nubile; on la mène à l'époux. C'est cela, car voici que les blanches murailles se couvrent de longues formes blanches et que se déploient des étendards rouges comme le sang, verts comme des feuilles d'arbres, et des doigts agiles frappent des tambourins, toujours plus vite, toujours plus vite, et du lointain, voici qu'accourent des troupes de cavaliers qui viennent chercher l'épousée, saluer ce bonheur qui passe dans sa cage de brocart et l'accueillir, bonheur, malheur, tout ce qui doit être, tout ce qui est écrit, l'inévitable sous le soleil, comme sous les étoiles.

— Relève-moi les paupières, Hélène, dit Gura, que je puisse voir ce que j'ai essayé d'écrire. J'essaie de traduire des mots allemands que là-bas ils accusent d'être presque français.

— La petite fée qui perdit le talisman le cherche au tapis de la neige — ô magie! le tapis s'est tissé de petits kobolds — et chacun fuit vite les blancs replis du sol de sel et de diamants, comme pour cacher le talisman.

» Ah! qu'elle chercherait longtemps la petite fée! Le talisman n'a pas glissé sur les fleurettes blanches de l'hiver. Il n'est pas dans le ciel bleu, ni les ténèbres de la mer. Il battait dans sa poitrine... mais elle ne le sait plus... pour avoir oublié l'amant!

— C'est très...

— Continuez, Loris, je vous en prie.

— Mais...

— Continuez, j'aime travailler en musique. Ainsi mes rêves s'envolent mieux. Je n'ai pas toujours un exécutant pareil à vous pour me bercer de ses violons.

— Vous êtes toujours l'ami bienveillant.

— Allez! la musique!

— Il n'est pas gêné! dit Hélène.

— Je vois une rue, dit Loris, bleuâtre. Les maisons s'inclinent à se toucher du rebord de leurs terrasses, comme pour empêcher le pan du ciel, d'un bleu si uni qu'il en semble dur, qu'il paraît un pan de pierre surnaturelle, de tomber sur les dalles désunies du sol de la rue. A l'orée de la rue, un potier dort, ramassé, près de ses écuelles roses. En face, un bijoutier a laissé tomber une main d'argent qu'il façonnait; sa tête pend vers sa poitrine. Il fait si chaud que tout dort et tout se tait. Le stridement même des cigales manque à l'harmonie du paysage. La chaleur les a vaincues; elles dorment, comme la ville, le ciel, les hommes, les femmes lasses des baisers de tout à l'heure, les négresses certaines qu'on ne les appellera pas, les portefaix partis pour le pays des légendes, où Zobeide leur confie des mannes à porter jusqu'au palais, où brusquement on leur fera revêtir linge fin et robes pourpres pour les saluer Khalifes. Tout dort de la rade à la montagne, à la maison arabe comme au couvent chrétien perché là-bas sur les cimes, jusqu'au douar, perdu dans les replis des sables, dans les jardins, les étables, la mare que ne ride aucun insecte... Tout dort, rien ne crisse dans ce silence épais, c'est du cristal vivant qui s'étend et se solidifie.

Et puis voici comme un son de brise : — Ali! — Ayescha! — Tu es belle comme l'aube! — Je t'aime. — Tes prunelles sont la promesse. Tes yeux sont le ciel intérieur; toute la lumière se concentre sur ta maison. La joie est une grappe que tu tiens dans ta main et tu en détaches les grains, si savoureux que je défaille d'y songer. — Ali, tes yeux sont mon brasier! Ali, tes mains sont les serres de l'aigle qui fond du ciel pour me ravir et me porter vers son nid, tes lèvres. — Cette nuit, Ayescha! — Cette nuit, Ali! — Ne parle plus, Ayescha, j'ai peur pour toi; mais demeure un instant, que je t'admire. — La fente du volet est trop étroite, Ali, pour que tu voies toute ma figure. — Mais je vois tes yeux,

Ayescha, et toute la nuit veloutée y tient, avec les sacs de joie qui s'écroulent des étoiles, en dinars mobiles, la monnaie des péris aux souks du paradis. — J'entends du bruit, Ali. — Cette nuit, Ayescha.

» Le silence se désagrège lentement, comme un manteau qui tombe; il découvre un gémissement. Le portefaix s'éveille et cherche ses courroies, le potier touche de son talon une écuelle; la peur le réveille. Le bijoutier sursaute, regarde autour de lui, effaré; la main d'argent est à terre... « Allah soit loué, on ne m'a pas volé! » le vieux Mesrour apparaît sur sa porte. Il a mis son plus beau turban à fleurs d'or, sa gandourah couleur de caroubier et il dit, sur le seuil, à la vieille négresse : « Fais attention à ma perle, qu'Ayescha ne voie ni n'entende personne. » Puis il s'en va d'un pas majestueux. Le potier et le bijoutier lui souhaitent qu'Allah soit avec lui et l'accompagne partout.

— Ecoutez à votre tour, Loris.

— La petite fille cueille des fleurs, elle en compose un beau bouquet. Elle y met le grand lys blanc, le pied d'alouette élancé; elle y met la marguerite, cette menteuse couleur de candeur. Elle y met la marjolaine, la tulipe et la fleur de songe qui rend les rêves meilleurs. Elle y met la rose rouge, parce qu'à la tige une petite épine piquera son amoureux quand elle lui donnera le bouquet. Alors du doigt de l'amoureux jaillira une petite fleur de sang, la fleur qu'elle aime le mieux, le sang de son amoureux... Ne dites rien, Loris... Ça ne vaut pas votre musique.

Il souleva le couvercle de son pupitre, y prit d'autres papiers.

— Voici, Loris, avec ces poèmes, ça fait une feuille; vous arrangerez la traduction et traduirez ce qui n'est pas traduit; vous en avez pour deux heures. Vous porterez cela à notre farouche Savoyard, et vous lui en demanderez les honoraires. Moitié pour vous, moitié pour moi.

— C'est trop. Quart pour moi.

— Moitié.

— Je n'en rabattrai pas! Quart!

— Quel entêté! Faites vite... Si vous pouviez m'apporter ma part ce soir, on dînerait ensemble, sept heures, voulez-vous ?

— Alors, je n'ai que le temps.

— Alors, fuyez.

Hélène accompagna Loris jusqu'au seuil et revint.

— Je suis très fatigué, Hélène, très fatigué, arrange-moi, je vais tâcher de dormir.

— C'est de ta faute, tu ne te ménages pas. Pourquoi t'être imposé la peine de faire ces vers ?

— Loris était certainement sans le sou, ma chère. Je connais cet air dégagé, c'est celui de ses jours de gêne; je ne pouvais lui offrir de l'argent.

— Mais tu n'en as plus, aujourd'hui. Ta pension se fait attendre...

— Inutile que tu me le dises; je le savais, tu vois, puisque j'ai terminé la valeur de ma feuille d'impression. Les autres que je lui ai donnés comme finis sont aussi un peu hâtifs... On reverra cela aux épreuves. A tout à l'heure, Hélène, je vais dormir.

Et Gura, fatigué de l'effort, la face renversée sur les oreillers, le nez aminci, les yeux clos, les lèvres blanches, semblait une statue funéraire.

Hélène tourna sa chaise et se remit à broder face à son miroir.

V

LA CAVE

L'escalier en colimaçon, étroit, aux murs éraillés, aboutissait à une petite salle étroite au fond de laquelle la fente d'un petit couloir s'ouvrait comme une embouchure de tirelire. On n'y passait que de côté; l'escalier

recommençait plus resserré, les marches plus inégales; une cave, avec ses voussures, s'étendait assez spacieuse. Des petites tables; sur chacune, une bougie. Loris en choisit une, s'assit sur l'escabeau. Un garçon se détacha de la muraille, alluma la bougie, posa devant Loris un pot de grès et disparut comme une ombre. Un carré de lumière se découpait sur la table de Loris. Un autre point lumineux blafardissait à l'autre angle de la salle, dont une grosse lampe à huile, pendant du plafond, éclairait faiblement le centre. Un léger bruissement, comme d'une foule très lointaine, accompagnait le lourd silence. Loris alluma un cigare et commença de boire sa bière à petites gorgées.

Il savait que, dans un coin du fond, il y avait une glace, mais il n'en voyait pas le reflet. L'autre buveur se détachait à peine de la lividité du fond. Il fumait aussi. Un point de feu rougeoyait parfois sur un pan de figure indistinct. Sans doute regardait-il Loris. Dans sa pose immobile, de ce qu'il percevait vaguement de la forme de la tête nue, Loris induisait que le personnage ne lui était pas inconnu. Quoi d'étonnant! la clientèle de Rieger n'était pas très nombreuse. Rien de bizarre, c'était un familier de la brasserie! Soudainement l'homme se leva, glissa plutôt qu'il ne marcha vers le centre de la salle où sur une table était placé un petit brasero à côté d'un cornet d'oribus. L'homme prit un oribus, le plongea dans le brasero pour allumer son cigare; la petite flamme aviva, moins d'une seconde, la maigre clarté. Loris s'effara.

Dans la pâleur cendreuse de la salle, le geste et l'allure de l'inconnu lui semblaient si pareils aux siens, le facies entrevu si semblable au sien, la longue lévite de coupe identique! ce pas feutré! c'était lui, un autre lui. Il scruta l'ombre devant son regard. Son attention tendue lui révélait, mais plus haut, l'éclat mat d'une glace. Une face et des épaules lui apparurent plus nettes. La

face était devenue indistincte, la silhouette d'un masque où sa fantaisie pouvait tout écrire comme sur un miroir d'eau lourde et épaissie. Puis ses yeux cillèrent. Il n'eut plus que la sensation d'une présence lointaine. Il ressentit quelque douleur à l'occiput et jeta son cigare. Le point charbonneux qui vrillait le fond gris autour de lui troua l'ombre une ou deux fois, puis s'éteignit.

Mais du fond de la salle des silhouettes se détachaient. Deux, puis trois. L'une d'elles fit jaillir le feu d'un briquet. Une chandelle avec un léger crépitement à côté de la table de Loris jeta une lueur. Trois hommes se précisaient, qui s'assirent à cette table. Plus distinct, un lent défilé encombrait le fond de la salle.

— Tiens, Loris! dit l'un de ceux qui venaient de s'asseoir.

Loris écarquilla les yeux :

— Tiens, Grème!.., Et les camarades ?

Grème démasqua Florent, le sculpteur, Desreuil, le peintre.

— On te tient, on t'envahit! Mettons-nous à sa table et les deux chandelles en commun!... La clochette!...

— Voilà.

La clochette tinta, trouble et fêlée.

Un garçon accourut.

— Des pintes, dit Grème.

Paresseusement le garçon, en allant exécuter sa commande, allumait çà et là des chandelles, à mesure que des ombres prenaient place aux tables.

Le fond de la cave se dora légèrement à hauteur d'homme. Loris tendit le cou. A la place du ménechme, il y avait un homme, la tête inclinée, blême, un peu gros, les yeux lourds et contemplatifs. La hantise se dissipa. Peut-être y avait-il analogie, ressemblance avec lui, mais lointaine. En tout cas, devant ce surplus de lumière, le quidam eut un geste que Loris reconnut comme un des siens familiers.

Le demi-sosie tira de sa poche une liasse de papiers et se mit à crayonner.

— Tu connais celui-là? dit-il à Grème, lui désignant l'homme.

— A peu près : Warocquet, un marchand de la rue de Cléry. Qu'est-ce qu'il fiche là?... Une recrue, peut-être! C'est ça! Mijol va s'asseoir à ses côtés. Mijol, le dessinateur. Ce doit être son patron que Mijol embauche à la *vente*... Pourquoi n'es-tu pas descendu?

— Mais ce n'était pas le jour.

— Et depuis quand n'est-ce point vendredi le jour ?

— C'est vendredi aujourd'hui ? dit Loris, avec une telle candeur que ses trois interlocuteurs se mirent à rire, légèrement, comme dans une crypte de basilique où l'on craint de réveiller quelqu'un.

On entendait un chuchottis pressé... peu de paroles... qui vibraient.

— J'imagine, dit Grème, que chez les frères d'Italie, il n'en doit pas aller précisément comme chez nous. Je présume que durant la *vente*, pour que leurs secrets ne soient pas surpris, nos frères n'hésitent point à adopter la pantomime où ils excellent tous. Il doit y avoir des gestes si péremptoires pour décréter la mort du tyran, et de telles expressions de dégoût des lèvres pour cracher à la face des autorités barbares, que c'en doit être contagieux. Mais la *vente* terminée, ce que ça doit rouler les *Corpo di Bacco*, les *maladetto Tedesco*, les *canaglia*, en un tonnerre pour s'apaiser en chansons... Allons, Florent, du creux, chante : « Quand l'Helvétie pleure sa liberté. »

— Pas en voix, dit brièvement Florent.

— Tu ris, mais vous autres (il baissa la voix) vous êtes des conspirateurs tout particuliers. Vous avez beau être des romantiques et vous écrier : « Divin Shakespeare! Divin Hugo! vous mêlez la farce au drame! » Vous n'êtes

que du bétail classique, des fils de Lancival. Vous conspirez dans les trois unités, au moins avec l'unité de ton. Or notez que si le brave Rieger, patron de cet estaminet de Ténare, laissait filer ici une mouche, un roussin, un Argus, votre silence lui serait le plus éloquent des renseignements. Donc, du bruit, de la joie, de la gouaille, de la jeunesse, ô graines de Brutus, jouvenceaux de la veuve, capsules du fusil libérateur !

Desreuil avait tiré un bloc-notes.

— Monsieur Loris, vous permettez que je crayonne d'après vous ? Dans cette demi-lumière, votre physionomie est plus caractérisque encore; vos yeux de rêveur mangent toute la figure.

Florent sans mot dire tira aussi son carnet de croquis.

— O Loris, soupira Grème, savoure ici l'image de la gloire. Je pourrais vivre dix ans, face à face dans un cachot avec l'un ou l'autre de ces démiurges qu'aucun d'eux, ni ce fils de Callot, ni ce fils de Praxitèle, ne se soucierait de ma trogne, parce que je suis l'obscur baladin du pavé, qu'ils feuillettent comme un indicateur pour savoir où la bière est bonne et les cerises à l'eau-de-vie agréables aux jolies filles. Toi, dès qu'ils t'entrevoient, ils te modèlent pour la postérité. Injustice et aussi inutilité... Dommage peut-être! Car à te lire, la postérité se figurerait un brillant aède à la chevelure en comète, paré de l'irréprochable frac et de la cravate sans défaut, beau, apaisé, olympien... Et au document exact tu as tout juste du caractère, un front convenable de penseur et des yeux candides.

— Comme Warocquet, songea Loris, puisque tout de même il me ressemble.

Des gens vinrent s'asseoir à côté d'eux, lourds, moustaches courtes, petits favoris épais comme ceux des cuirassiers de Géricault. En se débarrassant de leurs carricks, ils tendaient un peu le cou pour apercevoir les carnets des deux artistes.

Florent sourit et, tournant sa page, se mit à écrire avec application des mots sans suite. Desreuil, plus directement sous la vue des arrivants, ferma net son cahier. Il s'était tourné; un très léger sifflement partait de ses lèvres, qui sembla courir à toutes les tables, zon zon zon, comme un bruissement de mouches nombreux, pressé, irrité.

Les deux hommes à carricks se regardèrent, verdissant, serrant leurs gros poings. Florent avait remis son carnet dans sa poche et placé son manteau sur une grosse canne à lourd et solide pommeau.

— Vous avez des mouches dans votre cave, goguenarda un des gros hommes au garçon de café.

Rieger, le patron, d'un souple glissement, intervint.

— Pas à l'habitude. Il faut qu'elles aient suivi des gens qui entraient. Que désirez-vous ?

— De la bière.

— Il fait chaud comme à Constantine, énonça bruyamment un des intrus. Tu te souviens, Delpech, le ravin, la retraite ?

Mais son regard se portait sur Desreuil qui tourna le dos...

— Oui, à la Mouzaïa, il ne faisait pas froid non plus.

— Maître, dit en riant Desreuil à Loris, à Jérusalem vous avez dû faire des rencontres imprévues.

Loris, grave, répondit :

— Mais oui, c'est un rendez-vous de races.

Il perçut le zon, zon, zon, qui rebondissait dans les coins, glissait au sol, s'écorchait aux voussures compactes et se tut. Son regard clair fixa les deux hommes et s'en détourna, étonné. Ces faces rougeaudes, congestionnées, ces mains grossières, noueuses, leurs triques torses, les chapeaux à la crâne, sur le côté de la tête, toutes ces indications de l'homme d'action, chez ces gens, le dégoûtaient.

— On s'en va ? dit-il à Desreuil.

— Pas pour la médaille d'honneur.

— Bon! alors des pintes.

Les intrus continuèrent de jaboter... « Changarnier, zéphirs... à cent mètres... il dégringola... c'était un plaisir... »

Ils étaient martiaux à souhait.

— A quoi boit-on ? demanda un jeune homme à la chevelure en broussaille.

— A l'indépendance du monde! répondit une voix.

Le chant de Pierre Dupont résonna sous ces voûtes, couvrant le bruit de bataille de la conversation des deux hommes, et puis Grème se mit ensuite à fredonner :

> J'ai deux amours, une blonde, une rousse.
> Ma blonde, c'est la liberté ;
> Elle est altière, et belle et douce,
> Elle est debout dans la clarté.
>
> Que je la préfère à ma rousse
> Qui écrème mon pot au lait
> Et dont les clameurs mettent à mes trousses,
> La tribu des chiens du quartier,
> Quand il lui prend d'être jalouse
> De ma mie la Liberté !

— On te repincera, toi, dit sourdement un des argousins, tandis que des bravos retentissaient.

— Viens-tu, Delpech ? jeta l'autre.

Les deux hommes se levèrent... Florent et Desreuil aussi; ils jetèrent leurs capes sur leurs épaules, pendant que les hommes remettaient leurs carricks, d'un air de dépit. Ils leur laissèrent prendre l'avance de quelques pas. Loris regardait les roussins s'éloigner, mais Warocquet, de son coin, se dressait et Loris le vit fondre sur les deux hommes, le poing tendu.

— Messieurs, Messieurs! s'écria Rieger.

Mais une grappe humaine se rejoignait sur les argousins. Ce fut bref. Au bout d'une minute, Florent et Des-

reuil revenaient, aux mains les triques torses des mouchards et leurs chapeaux de castor gris.

— Tu les joindras aux autres trophées dans la cave de la *vente,* Rieger, ordonna Florent.

Derrière la porte fermée, on entendit encore les menaces des argousins, qui s'apaisèrent en grommellement. Leurs pas martelaient l'escalier.

— Il faut aller les remoucher! cria Warocquet.

— Je suffis, dit Rieger, je vais m'assurer qu'ils partent.

Dans ce remue-ménage, Warocquet s'était trouvé à la table de Loris. Lui aussi regarda Loris avec surprise.

— Asseyez-vous donc, monsieur, dit poliment Loris.

— Vous ressemblez à quelqu'un que je connais, dit Warocquet, sans que je puisse mettre un nom sur votre physionomie.

— *Gnothi seauton,* murmura Loris, et tout haut : « En vous voyant, monsieur, j'ai cru voir mon ferouer. »

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est une vieille croyance des anciens Perses. Chaque homme vivant a un double, qui lui apparaît à la veille ou à l'heure de circonstances graves, d'une grande peine, le plus souvent.

— Heureusement que nous ne nous ressemblons pas! s'écria Warocquet.

Et de fait, hilare et les babines retroussées, il n'avait plus un trait en rapport avec ceux de Loris, qui admira que le sentiment pût ainsi modifier la face humaine.

— Tu es sûr qu'il est vivant, celui-là ? murmura-t-il à voix basse à Desreuil.

— Je vous crois, maître; j'ai reçu à l'instant un coup de poing de lui destiné à un des policiers. Heureusement il ne m'a atteint que l'épaule... et j'ai chancelé.

— Bizarre, dit Loris, j'ai un ferouer à poigne victorieuse et homme d'action et qui s'emballe et qui vend

des soieries... Est-ce un djinn déguisé en marchand de laines ?

Desreuil le regarda avec inquiétude. Il avait entendu parler de ces brusques sauts de Loris dans la chimère.

— Un punch, Rieger, criait Warocquet, un vaste punch, hein! On éteindra les camoufles.

Une flamme légère dansa, s'éteignit, fusa, ploya, se dentela, s'épanouit en buisson de feu, en colonnes d'or, en lames droites de ciel bleu zigzaguées d'éclairs, s'aplatit en corbeille, repartit en vaguettes. Florent, Warocquet et Rieger faisaient retomber sur la nappe onduleuse de larges cuillerées de flammèches glissantes ; le brasier monta, avec un crépitement léger, se creusa, s'affaissa; quelques folioles de feu montèrent comme poussées par un vent d'orage; des points bleu et or surgirent, se dispersèrent dans la nuit plus épaisse.

— Servez chaud, cria Rieger, et rallumez les chandelles!

Rieger et le garçon dispersaient les gobelets.

Loris sentit une brûlure à l'estomac, ses yeux vacillaient; son extrême frugalité lui rendait le premier verre d'alcool pénible. Un second l'immobilisait. Alors il ne se fût plus arrêté d'avaler l'eau-de-feu sans plaisir physique.

Mais alors il lui semblait qu'il courait à la suite d'un mirage dont il n'apercevait jamais qu'un coin et une lueur. Il y avait une minute féerique dans le temps et dans l'espace, vague et pourtant dorée, une étoile mobile, qui aimait à se cacher derrière le nuage, à reparaître; on eût dit qu'elle criait « coucou ». Ah! ç'avait été une belle minute... dans sa vie... dans quelle vie, la présente ou une antérieure ? Qu'avait-il fait à cet instant-là ? Il lui semblait se souvenir et puis cela fuyait, comme une sirène, derrière la vague. Ah! qu'il était, à ce moment-là, fol, hardi, libre!... que sa voix sonnait victorieuse, pour dire quoi? il ne savait plus, mais cela avait été très beau. Et quel horizon aperçu! plus éclatant qu'aucun de ceux

de la planète, mais composé des mêmes éléments ordinaires qui font la splendeur. Spectacle variable! Tantôt on dirait une lame de pourpre sous une porte, un liseré de feu divin, rectiligne, qui vient déchirer de l'ombre, tantôt un brasier clair où les filles de Vulcain cambrent des reins de marbre ambré. Ah! que Dionysos est attirant, avec son corps bistré où coulent des clartés de nuit rose, son torse délicat et robuste de déesse ou d'Amazone et les longues jambes fines et nerveuses, sous la ceinture de pampres qui voile sa virilité fécondatrice, ses matrices du Grand Tout!... Et que sa face est magnifique, longue autour des grands yeux d'appel, sous la chute brève de tresses lourdes où la ténèbre vient rire de tous ses reflets lunaires! Qu'il est radieux, le doigt levé vers quelle vérité qui s'enroule aux astres errants, ruban céleste de la chair et de l'esprit niellé de mondes lumineux, au seuil de toute cette ombre bougeante où rampent des monstres, où dansent des nymphes, où pleurent des chants, où s'esclaffent des sirènes, où piaffent les chevaux du soleil impatients de trouver leur suaire laiteux et la caresse opaque des langueurs brunes du repos! Et voici le bref coup de cymbale, suivi de l'immense cri répété : Evohé! la forêt bruit, la forêt bouge, la forêt marche, la forêt court, et chaque branche, c'est la plus belle des nymphes nues dans des chaînes d'églantine, et les peaux de bêtes tuées dans le spasme de l'amour, et la cymbale tinte bref tandis que la coupe d'or résonne aux doigts noueux des Pans qui la veulent saisir, et Pan chancelle, ivre de tout, par les pattes velues de ses sylvains; il titube par les longues jambes frêles et fortes, les jambes adorables de danseuses qui sont des Muses, des Heures, des Courtisanes, et le corps de Dionysos est comme un astre nourri de toutes ces flammes affluant en face de son être, et des faisceaux s'en vont, en dards immenses, vers tous les points de l'horizon, vers les cavernes du Ténare, vers le ras de la mer ondulante de désirs qui jettent, tordent

et roulent les Sirènes, sous la tonitruante caresse brutale de la vague, aux milliers de poings de fer qui se fondent en douceur d'ondes lumineuses parmi des coquillages qui sont des conques éclatées d'avoir sonné le désir des Protées de la mer. Et des Eros pleurent en regardant leurs carquois inutiles que dévorera, comme tout ce qui bruit, chante, se tait ou râle, le brasier immense de l'heure amoureuse.

Et dans cette fulguration, qu'il est splendide le calme de Dionysos, songeant à l'infini de la passion et que la soif en est inextinguible!

— Ma blonde, ma blonde, voici la marguerite! gueulait Grème.

— Ta blonde, on s'en fout, hurlait Florent, une blonde, une brune, c'est la liberté!

Allons, Enfants de la Patrie...

Les jeunes gens chantaient, graves, dégrisés; les parcelles de gaieté s'en allaient comme des folioles poussées par le vent. Ensuite une voix demanda :

— Allons, un ferrandinier pour nous chanter le *Chant des Ouvriers!*

Florent chantait ardent. Desreuil souriait.

— Ce n'est pas le blousard qui fait la révolution, c'est Danton, l'avocat, Robespierre, l'avocat.

— Bravo!

— C'est David, le peintre.

— Hou, hou! vive Delacroix!

— Delacroix, tu l'as vu avec un fusil!

— Il est des nôtres, sa *Liberté* le prouve!

— C'est le grand peintre, dit Florent, pénétré.

— Un dernier verre : à Delacroix!

— Et moi je dis : « A Babœuf! »

— Bravo!

— Le dernier verre à la plus belle, à l'Indivisible! clama Loris.

— Mes enfants, dit Rieger, il y a eu alerte. Il faut vous en aller en troupe et rester en nombre le plus possible jusqu'à vos quartiers. Moi, je boucle.

*

Un à un, par l'escalier étroit, les jeunes gens défilèrent. La nuit était sombre, le pavé de la rue de Valois un peu glissant.

— La *vente* centrale, en son palais central, dit Desreuil, on conspire au Palais-Royal. C'est...

— Et quel silence, dit un autre, dans ce centre de Paris!

— Et le tyran dort tout près, sous son casque à mèche, parmi les casques à chenilles de ses gardes.

— Et la garde qui veille aux barrières du Louvre n'empêchera pas ta victoire, ô Liberté!

— Tu es rive gauche, cette nuit, Florent?

— Un bout de chemin!

Les uns partirent vers le Carrousel, d'autres vers le Mail, d'autres vers la butte des Moulins, d'autres vers les Halles.

Loris marchait lentement, un peu lourd. Il s'attardait. Il se trouva à côté de Warocquet, qui le regardait du coin de l'œil.

— Vous paraissez fatigué, monsieur; appuyez-vous sur moi.

— Oui, je suis un peu las.

Il semblait à Loris qu'il s'appuyait sur un grand frère robuste. Desreuil revint sur ses pas, vers Loris.

— Maître, nous autres, on va à la Childebert, on refera du punch à l'atelier de Giroux, venez-vous ?

— Oui, mais lentement.

— Nous autres, on va tout préparer.

— Vous n'êtes pas de Senlis ? demanda Loris à Warocquet.

— Ma foi non!

— Où vous ai-je donc vu déjà ?

— Peut-être dans la rue, au hasard.

— Non, c'est plus précis.

— Peut-être tout à l'heure pour la première fois.

Ils heurtèrent presque Florent qui prenait congé de Desreuil et voulait saluer Loris.

— A tout à l'heure, Florent!

— Eh oui!

Et il jeta légèrement :

— Où va-t-il, ami Desreuil ?

— Ah! dit Desreuil, quand il prend cet air d'Apollon, Harpocrate lui met son sceau sur ses lèvres. Harpocrate, dieu du silence. C'est la marquise d'Amaegui, ou Toinon, ou Mlle Cocardeau; j'ignore, mais certainement, ce n'est pas la liberté! Je joins les autres, venez vite.

— Je vous connais, disait tenacement Loris.

— Mais, dit Warocquet, de tout à l'heure. Seulement il est passé de l'eau sous le pont depuis la minute. Tenez! moi, dans mon commerce, je reçois un voyageur qui m'apporte des échantillons de soieries, des liasses. Je vois l'une et puis l'autre et encore dix et encore vingt; je retourne aux bribes d'étoffe que j'ai maniées les premières, et en bonne conscience je dis au voyageur : « Farceur, tu m'as montré ça l'an dernier. — Impossible. — Mais je connais ça comme ma poche. — C'est de la toute dernière fabrication. Comme celle-ci, comme celle-là », et il me montre celles que j'ai maniées en dernier, et qui alors me donnaient la même impression de déjà vu. Alors je comprends que c'est un jeu de la mémoire, que ce que je croyais connaître depuis des années, j'en ai eu la notion cinq minutes avant. Seulement, j'ai vu beaucoup d'échantillons. Alors ma mémoire joue. Pour vous,

vis-à-vis de ma trogne, c'est quelque chose de ce genre.

— Mais vous me ressemblez étrangement, dit Loris.

— Ah! pour sûr, j'ai un nez, une bouche, deux yeux, et pas beaucoup de cheveux, comme vous. La ressemblance s'arrête là.

Loris laissa tomber la conversation que Warocquet ponctuait vainement d'appréciations sur la distance qui diminuait. Tout était assez sombre. La masse carrée de la Childebert était plongée dans l'ombre, sauf une lueur vive à un atelier d'où partait un joli boucan.

Loris ne doutait plus, c'était bien le ferouer. Il apprendrait une mauvaise nouvelle. Seulement, ce ferouer était charitable. Il se dissimulait de causticité et de bouffonnerie bon enfant. Ils entrèrent. Le punch commençait à flamber.

On éteignit les lumignons.

— Vous n'avez pas vu ces ombres ? dit Loris.

— Quelles ombres ?

— Ces silhouettes au coin de la rue, qui ont disparu à notre approche.

— Ne prenez plus beaucoup de punch, camarade, vous l'avez triste.

Loris, docile, somnola sur un divan.

Une main lui toucha l'épaule.

C'était Warocquet.

— Ça va vers l'aube; je rentre. Voulez-vous que je vous mette sur votre chemin ?

— Non, mais aux Halles.

— Ça biche, c'est mon chemin, vers la rue de Cléry. Je vous pose en route à un homme de confiance, à un ange gardien, j'en connais un.

Ils firent quelques pas. Loris buta.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Mais quelqu'un par terre!

— Courez chercher un falot à l'atelier de Giroux, je reste.

Loris tremblait. La mauvaise nouvelle, qui avait-elle frappé, en quoi l'avait-elle frappé, lui ?

La rue se remplissait; les jeunes gens accouraient; les lumières tremblotaient sous le ciel blême, comme des vers luisant dans la boue grise.

— Nom de Dieu! c'est Florent. On l'a tué!

Ils emportaient le corps. Loris restait béant en face de Warocquet qui tenait un falot... Plus que jamais, c'était pour Loris, le ferouer.

— Il m'a épargné, songea Loris, ou était-ce moi qui devais être frappé ?

Ils rentrèrent à l'atelier. Florent était étendu sur un divan. Un carabin réveillé accourait en chemise. Il se penchait sur le corps.

— Il vit, dit-il.

Un soulagement passa.

— Attendez, voyons... (Il palpait.) Retournez-le... je ne vois rien.

Le blessé gémit faiblement.

— Un solide coup à la base du crâne. Il a de la veine s'il en réchappe.

— Il faut prévenir la police.

— Si vous voulez, dit Desreuil...

Un soupçon passait.

— Mais il y a déjà des policiers qui savent qui a fait le coup.

— Casse-tête, dit le carabin.

Et on songeait aux héros de Constantine.

— On les retrouvera, dit Desreuil. Florent, nous jurons de te venger.

— Nous le jurons!

— Attendez le jour ici, reprit Desreuil, la rue n'est pas sûre; les janissaires de la Poire sont en route... On verra demain...

— Veillons-le.

— Vive la République! cria Warocquet.

Loris pleurait dans un coin. « Ah! qu'il était beau, Dionysos, frappé par les plus vils des humains, en revenant de l'amour! »

GUSTAVE KAHN.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Jules Renard : *Journal inédit, 1887-1895*, François Bernouard. — Curnonsky et J.-W. Bienstock : *T. S. V. P.*, Crès. — Curnonsky et J.-W. Bienstock : *Le Wagon des Fumeurs*, Crès. — Adrien Peytel : *L'Humour au Palais*, Albin Michel. — *Histoires juives*, recueillies par R. Geiger, 2e série, Nouvelle Revue Française. — *Histoires marseillaises*, éd. de France. — *Collection d'Anas*, recueillis par Léon Treich, Nouvelle Revue Française.

Ce **Journal inédit** (*1887-1895*) de Jules Renard est un document humain fort curieux pour la psychologie de l'homme de lettres. Car avant d'être un homme, Jules Renard est un homme de lettres, et de l'espèce la plus pure, avec ses vanités, ses jalousies, son horreur de tout ce qui n'est pas sa gloire à lui. Mais les pages vraiment intimes sont rares dans ce gros volume, surtout rempli d'images cueillies dans tous les coins du paysage, fleurs, nuages, cailloux, plumes d'oiseaux, ailes de papillons : cela sent la vitrine du collectionneur. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que dans ce musée d'ivoires sculptés, il n'y a pas une idée personnelle : la vie pour Renard se traduit en petites phrases courtes, même pas musicales, seulement visuelles. C'est un peintre, et, comme on l'a dit, un peintre japonais, il y a dans sa vision une déformation qui constitue tout son art, et si on se souvient de l'acuité de ses petits yeux poivrés et vrillés dans un visage têtu et aplati aux tempes, on comprendra mieux la sincérité de cette déformation littéraire. Rien n'existait pour lui que ce qu'il avait regardé, et, dès le matin, travailleur obstiné, il partait à la chasse aux images et rentrait le soir, son carnier plein de métaphores encore vivantes. Il était de ces romanciers démunis de toute imagination, et qui ne peuvent écrire que leur propre vie : cette infériorité apparente est une grande force, et quelle garantie de sincérité ! *Poil de carotte* n'est même pas une transposition : ce n'est qu'une déformation, à la manière des

peintres. Lorsque Jules Renard un peu vieilli voudra toucher aux idées, aux idées les plus simples et les plus banalisées : les idées sociales, il tombera dans un anticléricalisme primaire, digne tout au plus d'un député radical-socialiste franc-maçon. *La Bigotte* est vraiment d'une conception philosophique d'une navrante puérilité. Aussi quel mépris manifeste-t-il, dans son journal, pour Barrès, cet homme qui arrive à intéresser, à passionner des lecteurs en jonglant avec des idées, des sentiments religieux et toute une métaphysique. Mais les écrivains qu'il méprise le plus, ce sont les critiques, et il écrit le 2 juin 1894 :

Cela juge la critique, qu'un jeune homme de vingt ans, Camille Mauclair, puisse s'y montrer de première force. C'est un genre du même ordre que les courses à pied et le cyclisme.

On ne comprend pas très bien, sauf l'incompréhension de Renard, d'ailleurs si conforme à son génie spécial de mouche à facettes déformantes. Il est tout à fait logique qu'il ne comprenne rien à *Sixtine* : « ... des gens qui raisonnent et ne vivent pas », et qu'il juge « stupide » la poésie de Mallarmé... On sent tout de même dans cette incompréhension un certain malaise et comme une sorte de honte dont il se venge par un mépris excessif. Il faut bien, n'est-ce pas, prendre conscience de sa propre valeur dans la négation du talent des autres ; c'est une attitude de défense physiologique, et je ne m'indigne jamais des jugements les plus injustes que les écrivains portent les uns sur les autres. Tout de même il y a de l'inquiétude dans sa vanité, une vanité qui le « stupéfie » lui-même quand il la considère, l'attaque passée; et, un jour de sincérité (10 septembre 1894), il écrira à son ami Schwob :

Mon ennui, ajouté à d'autres, vient de ce que je ne me renouvelle pas, et de ce que je suis incapable de me renouveler. Je suis né noué, et rien ne tranchera le nœud.

Déjà, en novembre 1888, il écrivait en un bel élan de lyrisme angoissé :

Tu ne seras rien. Pleure, emporte-toi, prends ta tête entre tes mains, espère, désespère, reprends ta tâche, roule ton rocher. Tu ne seras rien.

Ta tête est bizarre, taillée à grands coups de couteau comme celle des génies. Ton front s'illumine comme celui de Socrate. Par la phréno-

logie, tu rappelles Cromwell, Napoléon et tant d'autres, et pourtant tu ne seras rien. Pourquoi cette dépense de bonnes dispositions, de dons favorables, puisque tu ne dois rien être ?

Il compare encore son intelligence à une eau qui coule inutile, inconnue, « où l'on n'a pas encore installé un moulin ». Oui, c'est cela, ajoute-t-il : « Moi, je n'ai pas encore trouvé mon moulin. Le trouverai-je jamais ? » Il sait bien aussi que cette eau est le courant d'une rivière et non d'un fleuve : « En somme, je ne serai jamais qu'un croque-notes littéraires. » — « Prendre par le cou l'idée fuyante et lui écraser le nez sur le papier. Je sens très bien que je vais être tourmenté par la phrase. Un jour viendra où je ne pourrai plus écrire un seul mot. » — « Si on reconnaît « mon style », c'est parce que je fais toujours la même chose, hélas ! » Cette définition du style : « le style, c'est l'oubli de tous les styles. » Et adaptée à lui : « Ma tête biscornue fait peter tous les clichés. » « Ecrire avec des mots recuits » « Ce qu'il voudrait être : un La Bruyère en style moderne », mais il n'aura été que le La Bruyère de la famille Lepic. Au cours de ce journal, il continue à juger sa propre manière : « Parfois ce que j'écris me semble de la littérature de *furet*. » Il note ce qu'il y a d'intime dans son œuvre : « Ma littérature, c'est comme des lettres à moi-même que je vous permettrais de lire. » Et ceci, qui est très juste et très beau et qui devrait être la définition de toutes les littératures : « Ma littérature n'est qu'une continuelle rectification de ce que j'éprouve dans la vie. »

Malgré le succès et une gloire en somme bien adaptée à son œuvre, Jules Renard, en novembre 1894, se juge avec sévérité et mélancolie : pas un de ses livres n'est arrivé à un second tirage : il gagne à peu près 25 francs par mois.

Parlons de mon talent. Il me suffit de lire une page de Saint-Simon ou de Flaubert pour rougir. Mon imagination, c'est une bouteille, un cul de flacon déjà vide. Avec un peu d'habitude, un reporter égalerait ce que, plein de suffisance, j'appelle mon style. Je flatte nos confrères par lettres et je les déteste à vue. Mon égoïsme exige tout. Une ambition de taille à regarder par-dessus l'Arc de Triomphe, et ce faux dédain des médailles ! Si on m'apportait la croix d'honneur sur une assiette, je me trouverais mal de joie, et je ne reviendrais à moi que pour dire : « Remportez ça ! » Le pli que j'ai au front se creuse chaque jour davantage, et bientôt les hommes auront peur de le regarder et se détourneront, comme si c'était une fosse ; je ne travaille même

pas comme quelqu'un qui veut mériter l'abrutissement, et malgré cela, il y a, ma parole, des quarts d'heure où je suis content de moi.

C'est du La Bruyère moderne, en effet, et il y a dans ce journal beaucoup de pages — mais plus souvent des phrases — de cette qualité. On y trouvera encore d'amusants croquis d'écrivains comme Goncourt, Daudet, Barrès, Rosny, Banville, « je me rappelle sa figure, large et pâteuse, comme un fromage blanc sans poils dessus ». Voici le Père Hugo à table. Il est presque sourd et on ne lui parle pas : « On l'oubliait, quand tout à coup, à la fin du repas, on entendait la voix du grand homme à la barbe hirsute, une voix profonde, venue de loin et qui disait : On ne m'a pas donné de biscuit !... » Voici la Rachilde de *Monsieur Vénus* :

Un corsage rouge, flamboyant, colliers au cou et aux bras, colliers d'ambre. Les cheveux coupés à la garçon, et raides, et va comme je te peigne. Toujours des cils comme de gros et longs traits de plume à l'encre de Chine.

Voici l'Alfred Vallette de *Monsieur Babylas*, le dumur d'*Albert*, l'Aurier de *Vieux*, Dubus, Samain, etc. On prépare la revue qui deviendra le *Mercure de France* :

— N'apportez que le dessus de vos paniers, dit Vallette, qui inscrit les cotisations :

Renard, 30 francs, Dumur, 20, Vallette, 10, Raynaud, 10, Court, 5... somme suffisante, avec beaucoup de talents (sans calembourg) et un peu de génie pour faire une révolution littéraire. Quant à l'exactitude de ces notations directes de Renard, au sujet de la fondation du *Mercure*, je ne puis personnellement en faire la critique historique.

... Jules Renard a cherché la perfection en une œuvre courte, sincère, au compte-goutte, à l'emporte-pièce, etc. Cette manière nous semble tout à fait conforme à son tempérament. Pourtant le 12 décembre 1894, il écrit dans son *journal* : « J'étais né pour les succès de journalisme, la gloire quotidienne, la littérature abondante : la littérature des grands écrivains a changé tout cela. De là le malheur de ma vie. » Ou est le vrai bovarysme ?

§

Il faut bénir MM. Curnonsky et J.-W. Bienstock de nous avoir donné ces deux amusants recueils de *Joyeusetés* et *Facéties* :

T. S. V. P. et **Le Wagon des Fumeurs**, petites histoires de tous et de personne. Lorsqu'on trouve que la vie se fait trop mallarméenne et triste et qu'on a lu tous les livres, on ouvre ceux-ci et c'est le repos, le rafraîchissement de l'esprit. En attendant le troisième volume promis, voici préfacé par Curnonsky l'**Humour au Palais**, par Adrien Peytel, recueil d'anecdotes drôles, de répliques spirituelles et de naïvetés, le second volume des **Histoires juives**, de même qualité que le premier, et des **Histoires marseillaises** qui sont des histoires un peu salées. D'autre part, M. Léon Treich continue la publication de son amusante collection d'anas. J'ai déjà lu les **Histoires enfantines**, les **Histoires de vacances**, les **Histoires théâtrales**, l'**Esprit de T. Bernard, de Sacha-Guitry, de Clemenceau.** Il y a, à côté de l'esprit cueilli dans leurs livres, l'esprit vivant et comme saisi sur les lèvres. M. Léon Treich s'est constitué le Tallemant des Réaux de nos grands et de nos petits grands hommes. Mais écrit-il aussi avec beaucoup de finesse : il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que M. de Voltaire. C'est M. Tout le Monde. Aussi demande-t-il, pour sa vivante collection, la collaboration de M. Tout le Monde, et qu'on lui envoie de « bonnes histoires ». C'est notre actuelle réputation d'esprit qui est en jeu.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Stéphane Mallarmé : *Igitur ou la Folie d'Elbehnon*, avec un portrait gravé sur bois par Georges Aubert d'après le tableau d'Edouard Manet, « Nouvelle Revue française ».

Depuis longtemps ce poème, délaissé par Mallarmé, considéré par lui comme un « déchet », était annoncé. Le voici publié par le docteur E. Bonniot, et précédé d'une introduction infiniment intéressante. **Igitur**, y est-il établi, « est une sorte de conte très abstrait, écrit dans une prose très dense... » En réalité, c'est un poème, un poème en prose, si l'on veut, un poème selon des données nouvelles, dont les éléments n'ont été que partiellement fournis à Mallarmé par la prose des poèmes de Baudelaire ou celle d'Edgar Allan Poe lorsqu'il la resserre à l'essentiel dans *Ombre* ou dans *Silence*, lorsqu'il en projette dans *Eureka* le rayonnement d'où toute diffusion aux cieux de

l'intelligence scintille suggérée, bien qu'il n'éclate et ne se prolonge que selon la courbe rigoureuse d'un dessein préconçu. C'est de sources intimes ou secrètement méditatives que la lumière a surgi. Voilà pourquoi, au reste, après s'être aventuré aux bords béants d'un abîme de vertige, durant des années le poète est demeuré comme en suspens. Les ressources qu'il s'était avec tant de réflexion préparées s'avéraient insuffisantes. Il n'aurait pu aller au delà par la voie qu'il avait prise. Il lui fallait enfin s'arrêter, rentrer au dedans de soi-même, interroger les obstacles que sa lucide volonté s'était trop hâtée d'abolir, et, sans rien renoncer de ce qui aux meilleurs et aux plus sûrs esprits apparaissait l'impossible, la folie, — ironiquement **la Folie d'Elbehnon**, — surmonter l'ineffable et étreindre l'illimité.

Une prudence la plus attentive et formée de précautions minutieuses, à ce poète qui n'avait pas atteint alors l'âge de vingt-cinq ans, s'imposait moins par défiance de soi-même que par l'effarement de se trouver si loin de tous sur la voie illuminée et déserte qui n'attirait aucun autre ; son exemple ingénu ne persuadait personne, effrayait même ceux-là dont il aurait aimé être pressenti.

A Théodore Aubanel qu'il estimait comme il l'aima, fraternellement, il écrivit, mais ses explications, sinon, plus tard, verbales, ne furent point comprises. Catulle Mendès, Villiers de l'Isle Adam, d'être venus le visiter dans sa solitude si triste de Tournon, rapportèrent l'impression, après la lecture d'*Igitur*, que leur camarade, fourvoyé parmi d'inextricables fondrières, ne parviendrait jamais à s'en dégager. Il serait injuste, d'ailleurs, de leur faire grief de ce que l'on prend parfois pour une sorte coupable d'incompréhension amicale, pour une sorte de traîtrise à la confiance que Mallarmé leur témoignait, puisque lui-même, Mallarmé, ne tarderait pas à juger son essai à peu près comme ses amis. Il l'interrompit pour une durée de trente ans, et ne reprit de ce déchet, ainsi l'appela-t-il, que l'essence ou la pensée plus lucide parce que encore plus condensée et surtout désormais impersonnelle, il en créa un poème définitif d'une forme tout autre et jusqu'alors insoupçonnée.

Oui, on le répète, on ne saurait le trop proclamer, *Igitur* n'est pas autre chose que la version, la conception formelle, la réalisation hasardée trop proche de nous, de tous, de lui-même

par l'admirable Mallarmé, dès cet âge où les autres sont encore pour une large part les jouets insouciants de leur fougue native, de ce poème égal, s'il ne le surpasse, à l'*Eureka* de Poe, par sa splendeur stellaire et son caractère d'éternité dans la beauté : *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard.*

Pour atteindre cet apogée, il lui a fallu trente ans. S'en serait-il approché au terme de son existence terrestre brusquement et si tôt tranchée, s'il n'eût, dès son adolescence, attaché un ardent et exclusif regard sur le but fabuleux et suprême, qui s'éclaire d'un mot par lui fréquemment répété à ses familiers : « l'humanité n'existe que pour aboutir à un beau livre, ou : au livre ?

Maintenant, et grâce à la publication d'*Igitur*, l'ignorance, le doute se sont, pour les cerveaux en quête, dissipés comme de vains brouillards. Ce que Mallarmé a cherché toute sa vie, ce qu'il a conçu en tant que la tâche vraie et exclusive du poète, sa révélation de l'univers, c'est un devoir malaisé peut-être à définir, mais d'une grandeur telle que le vertige gagne l'esprit qui s'y adonne, ou, s'il le surmonte, telle qu'il rejoint d'un coup d'aile éperdument tendu la région palpitante où vit, sensible, dépouillée, incorrompue, cette âme vierge et essentielle qui en tous perdure et se mêle, mais qui n'émane de personne, dépouillée d'une part de flétrissure étrangère et stérile.

Cette part de flétrissure étrangère et stérile, c'est, en résumé, ce qui provient de la vie, de la race, des habitudes, de l'action, des labeurs, et qui s'exprime tant dans la parole que dans le geste. Rien qui ne démente notre identité profonde, inattaquable, elle résout l'idée seule, informulée, stagnante au fond de nous, ou plutôt seule mystérieusement opérante, mais invisible au prochain et le plus souvent à nous-mêmes.

Pour y atteindre en son irréductible authenticité, le héros d'*Igitur* prend le soin farouche de se dépouiller de ses relations avec l'extérieur, d'approfondir la solitude ; puis il se découvrira soi-même de la masse des ténèbres où, sentiment, esprit désormais dissous en une absorbante neutralité, il ne se songera guère différent, en ce qui concerne l'enveloppe corporelle, de ce que sont, pour ainsi parler, les cendres au fond du sépulcre. En ce minuit suprême obtenu autour de lui, comme en lui-même, la clarté intime, ingénue, se reconnaît, a pris conscience entière, s'est en ses propres confins saisie et propagée. Il ne lui demeurera plus

qu'à se confronter à l'univers, à la vie terrestre et voisine, non moins qu'à la vie cosmique et infinie, pureté en conflit avec l'éternel et avec l'absolu. Il projette donc un acte, il émet sa pensée ; il imagine de modifier par la venue de son vouloir réfléchi et concerté l'impassible sérénité en quoi tout s'engloutit, passe et se confond. Et dès lors intervient la conception prodigieuse réalisée dans *le Coup de Dés*.

« Igitur secoue simplement les dés — mouvement avant d'aller rejoindre les cendres, atomes de ses ancêtres ; le mouvement qui est en lui est absous. On comprend ce que signifie son ambiguïté.. »

La parole humaine aura suffi à dissiper l'absolu qu'il accumule en lui, puisqu'il en identifie la pureté nécessaire; cependant, elle nie le hasard ; et la pensée éclaire « le rêve où il en est. Le personnage qui, croyant à l'existence du seul absolu, s'imagine être partout dans un rêve (il agit au point de vue absolu) trouve l'acte inutile, car il y a et n'y a pas de hasard — il réduit le hasard à l'*Infini* — qui, dit-il, doit exister quelque part ».

Et ainsi, se couchant « le pauvre personnage » demeurera « après avoir bu la goutte de néant qui manque à la mer ». Une note marginale élucide : « ou les dés, — hasard absorbé ».

M. Bonniot, se référant à ce temps où Mallarmé mettait au point la scène dialoguée d'*Hérodiade* et aussi *l'Après-midi d'un Faune*, aperçoit dans la composition à un seul personnage d'*Igitur* la trace d'une préoccupation dramatique. C'eût été un poème réduit ou plutôt rempli par un personnage unique, une manière d'Hamlet à qui faillirait d'être exprimé « l'antagonisme de rêve chez l'homme avec les fatalités à son existence départies par le malheur, — car il n'est point d'autre sujet ». C'est celui d'*Igitur*, c'est celui du *Coup de dés*.

N'y surprend-on pas en puissance « l'ultérieur démon immémorial, ayant, de contrées nulles, induit le vieillard vers cette conjonction suprême avec la probabilité », mais qu'est-ce de mieux aussi que, dérisoire, cette « plume solitaire éperdue » sur l'immensité du gouffre, mais qui s'immobilise au velours chiffonné d'une toque de minuit, — tout juste assez pour scintiller, ombrager, souffleter « un roc, faux manoir tout de suite évaporé en brumes » ? Mais, en l'altitude, si rien n'a eu lieu, du moins se forme au septentrion « une constellation froide d'oubli et de désuétude, pas tant qu'elle n'énumère, sur quelque surface va-

cante et supérieure, le heurt successif sidéralement d'un compte en formation, veillant, doutant, roulant, brillant et méditant — avant de s'arrêter à quelque point dernier qui le sacre », — et dont l'entrelacs sacré et la figuration sont suggérés par la disposition verbale où s'est mirée la pure pensée du poète. Or, « toute pensée émet un coup de dés », rien n'a eu lieu de différent ou qui dérange l'absolu : « Un coup de dés jamais n'abolira le hasard ».

L'œuvre de Mallarmé intégrale s'est alimentée de cette extase où se dresse, comme il dit ailleurs,

En le vierge héros de l'attente posthume

celui de qui, en définitive, la mort l'ayant restitué à lui-même,

Le splendide génie éternel n'a pas d'ombre.

Simplement, il lui plaît de voir

A qui s'évanouit, hier, dans le devoir
Idéal que nous font les jardins de cet astre,
Survivre pour l'honneur du tranquille désastre
Une agitation solennelle par l'air
De paroles, pourpre ivre et grand calice clair,
Que, pluie et diamant, le regard diaphane
Resté là sur ces fleurs dont nulle ne se fane
Isole parmi l'heure et le rayon du jour !

Tel le bienfait d'une publication posthume, que ce soit d'*Igitur* par le docteur Bonniot, ou de cette *autobiographie* précieuse au crayon, dont il est si curieux de constater le parti que, non pas dans *les Poètes maudits*, mais dans *les Hommes d'aujourd'hui*, a tiré Verlaine, que ce soit dans ces lettres de Mallarmé publiées d'ici de là par MM. Chassé, Thérive ou Gabriel Faure. Etrange unité d'une vie intellectuelle intense, décidée dans une direction élue en dehors des voies familières dès l'âge de 23 ans, et en aucun temps déviée, car elle se jalonne, outre le *Toast funèbre*, de productions significatives par une commune dilection de l'esprit : *Hérodiade*, désignée plus haut, *Don du Poème*, *le Tombeau d'Edgar Poe* et *le Tombeau de Baudelaire*, *le Pitre châtié*, tels sonnets encore à jamais vibrants de ce frisson unanime et étrangement suggestif.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Franz Hellens : *Œil-de-Dieu*, Emile-Paul. — Raoul Stéphan : *La troublante rencontre*, Albin Michel. — Pierre Dominique : *Les Mercenaires*, Bernard Grasset. — Georges-Armand Masson : *Criquette ou l'école du libertinage*, Editions du siècle. — Luc Durtain : *Ma Kimbell*, Nouvelle Revue Française. — Maurice Verne : *Palace Hotels*, Editions Montaigne. — Ernest Tisserand : *Un second cabinet de portraits*, Nouvelle Revue française ; *Deux petits romans*, Editions du Monde Moderne. — Mémento.

Œil-de Dieu, par Franz Hellens. Fielding, dans son picaresque *Joseph Andrews*, a dessiné un type rutilant de clergyman qui tient à la fois de don Quichotte et de sa vivante antithèse, Sancho Pança. Conception bien anglo-saxonne, et dont je retrouve ou crois retrouver quelque chose de l'humour réaliste dans l'ouvrage de M. Hellens. François Puissant, dit Œil-de-Dieu, est un brave garçon, d'origine bourgeoise assez humble, et que la lecture des romans policiers a détraqué, mais — ce qui ne laisse pas de paraître assez singulier — en exaltant la générosité de sa nature. Il ne rêve que d'appliquer les méthodes de Sherlock Holmes à une gigantesque entreprise de soulagement de l'humanité. Grâce à une somme de 500.000 francs dont il hérite d'un oncle, et qui lui paraît une fortune inépuisable, il se flatte de changer la face de la terre, et le voilà parti à la découverte de la misère et de l'injustice, après avoir planté là sa femme et déjoué les intrigues de sa famille, qui prétendait le faire enfermer comme fou. On imaginera quelles mésaventures lui arrivent quand j'aurai dit que son premier exploit consiste à adopter un chien perdu, truffé de blanc par la gale, et qu'après avoir été grièvement blessé au cours d'une émeute, il est bientôt dépouillé de son argent par une fille. Mais aucune déception ne refroidit l'ardeur de son zèle. C'est le propre des gens de son espèce de ne rien apprendre de la vie, quelque cruelles que soient ses leçons, parce qu'ils vivent au-dessus des événements ou que le sens qu'ils en dégagent ne relève pas de la réalité, mais de leur rêve. Grâce au ciel, François Puissant, qui a risqué de périr vingt fois, finira par où il aurait dû commencer, dans un asile, non sans nous avoir offert un bien amusant spectacle. Amusant ? Oui, sans doute, encore qu'il y ait un arrière-goût d'amertume dans notre plaisir. On a beau être sceptique, il y a en nous un sentiment qui s'attriste, s'il ne se révolte, de voir la sincérité bernée. Nous ne nous laissons jamais convaincre, sans un certain malaise, qu'entreprendre de terrasser le mal,

c'est vouloir peigner le cheval de bronze, comme on dit à Venise. M. Hellens a de la verve, et sa copieuse mais ferme caricature, dans le style flamand, révèle un art d'observation très subtil sous ses dehors un peu gros.

La troublante rencontre, par Raoul Stéphan. Fils d'une mère morte à demi folle, Gérard, le héros de M. Stéphan, s'éprend, collégien encore, de la sœur d'un de ses camarades, après n'avoir échangé que quelques paroles avec elle au court d'une entrevue unique. Eclate la guerre. La paix revenue, Gérard court chez Giliane, dont le souvenir ne l'a pas quitté. La jeune fille l'accueille comme si elle n'avait vécu que pour la minute qui les réunit, après tant d'années d'absence, et se donne à lui sur-le-champ. C'est qu'elle est atteinte d'une maladie mentale... Il ne la demande pas moins en mariage. L'amour semble vouloir triompher des « forces obscures » auxquelles Gérard éprouve une volupté étrange, mêlée de terreur et d'orgueil à disputer Giliane... Mais le bonheur existe-t-il dans la stabilité ou la certitude? Et ces mêmes forces ne reprendront-elles pas leur proie au jeune homme qui la leur disputa et la leur ravit?... Relation d'une aventure métapsychologique, ce roman — ou plutôt ce conte — volontairement dégagé des influences extérieures, a été placé par son auteur « sous le signe de Dionysos ». M. Stéphan croit à l'antique Fatum, et les pages, d'ailleurs très belles, qu'il a consacrées au génie grec, dans la deuxième partie de son ouvrage, si on peut les considérer comme un hors-d'œuvre, ne laissent pas de préciser ses intentions profondes. Pour M. Stéphan, ce sont ses « délirants sublimes » qui font la grandeur du théâtre d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, et je crois comme lui qu'il n'y a point de dynamisme fécond, dans l'ordre moral ou sentimental, qui ne procède de la révolte de l'homme contre la divinité vindicative. C'est un livre émouvant, mieux qu'émouvant : suggestif, que M. Stéphan a écrit. Peut-être eût-il pu supprimer quelques détails parmi ceux qu'il accumule autour de l'enfance de son héros, car, en dépit de leur valeur intrinsèque, ils ne servent point tous à élucider le caractère de celui-ci, qui est un mystique de l'amour et une manière de Perceval, à la pureté près. Mais M. Stéphan réussit à se mouvoir et à nous guider dans le monde spirituel, avec une aisance qui révèle des qualités peu communes.

Les mercenaires, par Pierre Dominique. Je n'ai pas autant

aimé que les précédents (*Notre-Dame de la Sagesse* et *La proie de Vénus*, d'une verve si fringante) ce nouveau roman de M. Pierre Dominique, en dépit des puissantes qualités qu'il révèle encore. M. Dominique s'est un peu trop abandonné à sa facilité, qui est si grande, et il n'a pas assez pris la peine de condenser son récit ou d'en renouveler le débit, d'ailleurs rapide et dru comme le déroulement d'une bande de mitrailleuse. Une impression confuse se dégage de cette histoire — pathétique en plusieurs de ses parties — où, je le sais bien, ce ne sont que des fauves, « des professionnels » de beaux coups à faire que M. Dominique a voulu nous montrer conspirant sans scrupules à la faveur du désordre d'une société et surtout d'un pouvoir inspiré par une politique partisane. Mais si embrouillés qu'en soient les fils, nous aimons à voir clair dans un complot. Or, ici, l'intrigue est lâche, et par là même assez fastidieuse. Pour notre intérêt, M. Dominique a campé, cependant, un bien curieux type d'aventurier, et autour de ce Jean-Paul qui n'hésite pas devant le crime et sacrifie à son insatiable ambition une femme aimée, les personnages expressifs abondent. Parmi ceux-ci, M. Dominique n'a pas craint de faire figurer l'héroïne, d'origine septentrionale, inséparable, désormais, de toute anticipation romanesque de la révolution qu'on ne cesse de nous annoncer. Mais il a rendu humaine par maints détails vrais sa Walkyre (puisque Walkyre il y a, et qu'on se refuse à lui opposer une Amazone d'origine méditerranéenne). M. Dominique, dont le tempérament romantique se prononce de plus en plus, a une très riche imagination, le sens de la vie, le mouvement, et, malgré les réserves que j'ai cru devoir exprimer à propos de son dernier livre, je continue de lui faire largement confiance.

Criquette ou l'école du libertinage, par Georges-Armand Masson. M. Masson, qui est un homme d'esprit et un érudit très agréable, a écrit sous ce titre, non un roman, mais une manière d'essai, à demi dialogué, semé de réflexions malicieuses et souvent profondes, de plaisanteries badines et parfois osées, de vers même, et qui compose un tout assez mêlé, mais fort harmonieux encore, et du meilleur goût. Si tout ce qu'il nous dit de l'amour n'est point nouveau, il le rajeunit par la présentation, et l'on voit bien, après avoir fermé son livre, que si le couple moderne n'a inventé ni un plaisir, ni un tourment de

plus que ses prédécesseurs, il a des mœurs et il obéit à des modes auxquelles il sied de reconnaître une certaine originalité. Criquette s'est donnée, jeune fille, le plus naturellement du monde, et c'est pour se marier qu'elle *plaque* son amant, comme il dit, en l'informant par téléphone de sa disgrâce. Un tel détail — que n'avait pas prévu M. Léon Blum dans son livre *Du mariage*, où il préconisait, voilà vingt ans, l'initiation pré-conjugale pour les deux sexes — permet de se rendre compte à quel point l'étude sentimentale de M. Masson est *up to date*, ou « à la page » selon l'expression de son « prière d'insérer », et conformément aux exigences du public, qui se refuse à faire le succès d'un ouvrage auquel il ne trouve pas la même fraîcheur qu'à son journal. Féru d'Anatole France, M. Masson ne l'est pas moins de Mallarmé dont il fait — par la façon de les placer — des citations d'un effet parfois piquant... J'ai beaucoup apprécié la finesse de son analyse, notamment ce qu'il dit *de l'attente*, et qui dénote un psychologue.

Ma Kimbell, par Luc Durtain. C'est sur une moto, cette fois, que M. Durtain poursuit sa « conquête du monde ». Il lui suffit pour cela de parcourir, à une certaine vitesse il est vrai, le département du Var. Ce faisant, il fuit une maîtresse auprès de laquelle il redoute de s'acagnarder. Mais la fuite, en amour, n'est-elle pas, déjà, une victoire, comme Napoléon l'a dit ? Après avoir découvert l'argent (*Douze cent mille*) et la santé (*La source rouge*) M. Durtain découvre la science et le sport. Peut-être découvre-t-il encore de moindres choses que ces Amériques, car sa course de huit jours ne laisse pas d'être semée d'incidents de toutes sortes, où la musique et la gastronomie ont aussi leur part. M. Durtain a une invention verbale indéniable, et une vision prompte et aiguë. Il est à la fois épique et lyrique. J'avoue ne pouvoir le suivre très longtemps, du train dont il va ; et sa façon vertigineuse de dérouler les images sur l'écran m'a plus d'une fois obligé de fermer les yeux. Du moins, peut-on faire, ici, machine arrière — c'est le cas de le dire — et reprendre son film, ce qui est impossible à une séance de cinéma.

Palace-Hotels, par Maurice-Verne. Ce n'est pas un, mais vingt romans que nous offre, ici, — dirai-je sous forme de comprimés ? — M. Maurice Verne. L'auteur de ces *Rois de Babel* qui font songer à Paul Adam a la passion de l'activité multiple

de notre siècle de fer et d'or, et il préfère voyager que d'écrire, observer que d'inventer. Aussi nous rapporte-t-il de son dernier périple une série de portraits des rois nouveaux qui mènent le monde. *Men who are making America*, *Financial giants of America*, sous ces titres, et d'autres pareils que j'oublie, nos créanciers d'outre-Atlantique avaient composé, pour l'édification de l'Europe, diverses galeries de leurs *self-made men*. Mais nous avons les nôtres, et l'Angleterre, et l'Allemagne aussi, car l'espèce s'est répandue. et nous n'en sommes pas pour cela plus fiers... M. Maurice Verne fait de l'histoire, et il en fait sans superstition, comme il convient, surtout quand c'est d'histoire contemporaine qu'il s'agit. Il nous entretient, avec familiarité, de ces puissances dont des millions d'individus ne prononcent les noms qu'avec effroi, et qui enveloppent la terre malade d'un immense frisson de fièvre dévorante. C'est fort intéressant, et d'une portée qui dépasse l'anecdote, car il ne s'agit de rien moins que de l'avenir de la civilisation dans ces pages écrites par un observateur sagace, qui a l'habitude de penser.

Un second cabinet de portraits, par Pierre Tisserand. C'est d'individus rêvés que M. Tisserand compose, pour son agrément, cette suite à son premier « Cabinet de portraits » avec moins d'artifice, sans doute, qu'un nouveau riche une galerie d'ancêtres, car il projette dans chacun d'eux un aspect philosophique différent de lui-même ou de sa pensée. M. Tisserand qui sait, quand il veut, écrire un roman, n'a donc eu d'autre prétention que de faire œuvre lyrique, dans cet ouvrage, en confessant, avec un mélange d'ironie féroce et d'attendrissement contenu, ses personnages imaginaires. Point de réalisme, ni de réalité proprement dite dans ces pages fantaisistes, tantôt divertissantes et tantôt troublantes, et qu'il faut relire pour en dégager la signification profonde. — Dans les deux nouvelles qu'il intitule **Deux petits romans** pour complaire à son éditeur, mais en s'excusant de la supercherie, M. Tisserand a étudié deux caractères avec cette acuité qui lui est propre, et qui donne de l'intérêt aux moindres sujets qu'il traite. L'intrigue ou le sujet est maigre du *Voisinage incommode* et des *Houppes de maïs*. Ces récits valent, cependant, par la richesse de leurs détails, et par la suggestion, plus encore que par l'évocation de l'atmosphère où ils trempent.

MÉMENTO. — Il faut louer M. Warrington Dawson de la sûreté avec laquelle il écrit notre langue, avant même de reconnaître les solides mérites de son roman : *Le sacrifice de Paul Clermont* (Perrin et Cie). M. Dawson, qui est Américain, apporte, à la composition d'une œuvre romanesque, la conscience de ses aînés britanniques de la grande époque victorienne. C'est avec une application qui fait qu'on sympathise de plus en plus avec son œuvre, à mesure qu'on l'approfondit, qu'il nous raconte l'histoire d'un enfant, sauvé de la déchéance par un savant dont l'amitié clairvoyante l'aide à prendre conscience de ses hautes qualités morales. M. Dawson n'ambitionne point de passer pour un écrivain brillant, mais il sait douer de vie ses personnages, et son analyse, notamment, du caractère de son jeune héros, se révèle, en vérité, remarquable. — Après *Sur Pattes*, voilà *Sur Pieds* de M. Jacques des Gachons (aux Editions du Monde Moderne). C'est une paire de gais flambeaux à mettre sur la cheminée de la *nursery* en ces jours de fêtes enfantines. Les spirituelles illustrations de Mme Andrée Sikoska collaborent de façon charmante avec la fantaisie de M. des Gachons, auquel on ne saura jamais assez gré d'avoir, par deux fois, offert avec tant de bonheur le divertissement aux tout petits. Notre littérature les néglige tant ! — Chez Flammarion paraît une œuvre posthume de Paul Margueritte : *Tante Million*, où les fidèles de ce bon écrivain retrouveront avec plaisir les qualités de réaliste impressionniste qu'ils aimaient en lui. Le récit est attachant, délicatement ému, et d'une souple et légère psychologie. — Dans *Le Chaînon* (Plon), M. Jean-Paul Aubriat nous assure avec gravité qu'il n'y a pas d'autre devoir pour une jeune fille d'après-guerre (fût-elle avocate) que de transmettre l'éternel flambeau, c'est-à-dire que d'être mère et d'élever son enfant. Je lui donne bien volontiers raison. — Il y a des livres qu'il n'est pas nécessaire de recommander pour qu'ils se vendent. Le dernier roman de M. Claude Farrère, *Une jeune fille voyagea* (Flammarion), est de ce nombre. Lecteurs et lectrices vont à eux d'instinct comme des mouches à des gâteaux. La critique n'a qu'à laisser faire...

JOHN CHARPENTIER.

HISTOIRE

Comte de Falloux : *Mémoires*, Mémoires d'un Royaliste, 2 volumes, Perrin et Cie. — Paul Matter : *Cavour et l'Unité Italienne*, tome II (1848-1856), Félix Alcan. — Mémento.

Voici les deux volumes des **Mémoires** du Comte de Falloux. Le premier volume donne d'abord des détails sur les dernières années de la Restauration et les premières années du régime de Juillet (M. de Falloux, légitimiste aux attaches

« vendéennes », n'eut pas de liens très étroits avec ce régime). Viennent ensuite des notes de voyage en Europe, pleines d'observations politiques et mondaines sur la haute société en Angleterre, Autriche, Italie, etc. Mais l'intérêt s'accuse surtout dans la deuxième moitié du tome, où l'on trouve le procès du Prince Louis Bonaparte, l'historique du parti légitimiste, enfin et surtout la Révolution de Février.

Ces pages sur la Révolution de 48 ont, sans que l'auteur de ces souvenirs l'ait peut-être beaucoup prémédité, un ton d'apologie personnelle ; et elles sont, en effet, d'une manière plus ou moins expresse, l'apologie du rôle contesté que joua M. de Falloux dans les événements.

On sait que les ennemis du célèbre auteur de la Loi sur l'Enseignement se sont plu à rappeler l'éclat de l'adhésion de ce légitimiste à la République de 48, et qu'ils lui ont attribué la principale responsabilité de la dissolution des Ateliers nationaux, cause immédiate des sanglantes journées de Juin. En ce qui concerne l'adhésion à la république, ce sont de curieuses pages que celles où M. de Falloux explique son républicanisme un peu imprévu d'alors. Sa conception quasi-religieuse de la Révolution de 48, avec la thèse du « rapprochement de l'Eglise et de la liberté », substitué à l'alliance du trône et de l'autel, avec les témoignages empruntés à Montalembert, à Tocqueville, à Pie IX, à l'*Univers*, cette conception est caractéristique d'un état d'esprit et d'une époque. Il est parfaitement vrai que la Révolution de Février produisit une transformation de l'opinion dans les hautes classes, transformation momentanée sous bien des rapports, mais durable à d'autres égards. L'ultramontanisme s'ouvrit, à partir de ce moment, aux questions démocratiques, et il y est resté ouvert. Des légitimistes religieux, tels que Montalembert et de Falloux, ont été de la sorte pour quelque chose dans ce qu'on a appelé (M. Ed. Fueter) « la nouvelle organisation démocratique des partis ultramontains ».

Mais, au début, il ne faut pas l'oublier non plus, les problèmes qui se posèrent en 1848 débordèrent vite les capacités des hommes politiques nouveaux venus de tous les partis à la République, comme au seul gouvernement alors possible. Avec une compétence alors supérieure dans les questions d'assistance sociale (1),

(1) M. de Falloux étonna les membres républicains de la commission du

les catholiques échouèrent comme les républicains ;et c'est même l'un d'eux, M. de Falloux, qui, à tort ou à raison, était destiné à incarner cet échec pour l'opinion.

Il s'est longuement expliqué là-dessus dans ces Mémoires, narrant en détail son rôle comme rapporteur de la Commission des Ateliers nationaux. Les cent mille ouvriers désœuvrés, enrégimentés par les Ateliers, étaient devenus un péril. Il est difficile d'imiter la malveillance des ennemis de M. de Falloux, qui prétendirent que celui-ci poursuivit avec ardeur, avec acharnement, la dissolution des Ateliers, et jeta les cent mille ouvriers sur le pavé. A lire le récit des funestes séances de l'Assemblée et de sa commission du travail, il est impossible de rejeter la responsabilité sur un seul. On croit discerner que le jeu, surtout, de la procédure parlementaire précipita automatiquement les choses, — le rapporteur, M. de Falloux, avec la résolution de son caractère, n'étant d'ailleurs pas homme à s'arrêter mieux que d'autres, une fois lancé. C'est certainement sur son initiative, — mais il lui était bien difficile de ne pas la prendre, — que fut nommée la Commission unanime pour réclamer la dissolution des Ateliers nationaux. Il ne déposa, il est vrai, son rapport que le 23 juin, alors que l'effroyable, l'à jamais regrettable insurrection avait déjà éclaté : mais le dépôt de ce rapport n'apprit rien à personne, le public étant déjà au courant de ce qui s'était passé dans l'Assemblée. Celle-ci, avec ses longues et confuses délibérations, alors que Paris était comme une poudrière prête à éclater, fut fort inférieure aux circonstances. Des juges modérés du rôle de M. de Falloux ont regretté que l'application des mesures de dissolution n'eût pas été plus lente. Si des projets en ce sens existèrent (tome I, page 308), ils furent emportés dans la confusion générale.

Le tome II est consacré pour près de la moitié au rôle de M. de Falloux comme ministre de l'Instruction publique dans le ministère Odilon Barrot, le premier qui fut formé par le Prince-Président. Il contient aussi quantité de particularités sur l'Assemblée constituante et l'Assemblée législative, sur la Question romaine, sur l'antagonisme de l'Assemblée et du Prince-Président, sur le Deux-Décembre et la situation du parti royaliste après le Coup d'Etat. Mais, passant, malgré leur intérêt, sur

travail en leur exposant son projet d'améliorations (Voir tome I, page 308).

tous ces détails, nous signalerons surtout les pages relatives à la Loi sur l'Enseignement. Combattue non seulement par les gauches, mais par les catholiques intransigeants qui lui reprochaient, comme disait Louis Veuillot, de « jeter le parti catholique dans les bras de l'Université », la loi fut finalement votée en 1850. Elle répondait trop au besoin général d'autorité et de sécurité que les bouleversements de février et les frayeurs de juin 48 avaient fait naître. Des voltairiens comme Thiers virent avec autant de plaisir que Montalembert les évêques français entrer dans les nouveaux conseils de l'instruction publique, et les corporations religieuses ouvrir des maisons qui rivalisèrent avec les établissements de l'Etat. Nous avons constaté l'analogue de ceci en Italie, quand M. Mussolini, restaurateur de l'ordre dans la Péninsule, s'est rapproché du Vatican. Je ne connais pas de fait qui, mieux que la politique du « Fascio » italien, aide à comprendre l'état d'esprit de la société française après 1848, et la véritable portée de la Loi Falloux. Elle est un souvenir historique suggestif par le temps qui court.

Cavour — qu'aida, du reste, un souverain dont la simple jugeote valait mieux que la politique des Assemblées de 48 et que les « nuées » de Napoléon III, — est de tout autre profondeur qu'un de Falloux. Sa finesse toucha au génie ; on l'avait pensé, et l'ouvrage de M. Paul Matter le donne à penser de nouveau.

M. Paul Matter, déjà l'auteur d'une biographie politique de Bismarck, poursuit la publication de ce nouvel ouvrage : **Cavour et l'Unité italienne**. Nous avons parlé en son temps (*Mercure* du 15 août 1923) du premier volume de cette œuvre très bien faite, très documentée (on a constaté qu'il restait à faire du côté italien), écrite avec agrément, des plus intéressantes, enfin. Le deuxième volume vient de paraître. Il s'ouvre sur les journées de Mars 1848 en Italie, nous faisant assister au mouvement qui aboutit à la guerre contre l'Autriche. Nous retrouvons Cavour écrivant son célèbre article du *Risorgimento*, proclamant sonnée « l'Heure suprême de la monarchie savoisienne... » Elle faillit sonner, en effet, mais d'une autre manière que ne le croyaient Cavour et les patriotes italiens : ce fut le désastre de Custozza, suivi, après la reprise des hostilités, par celui de Novare, qui amena l'abdication du roi Charles-Albert.

M. Matter a reconstitué avec beaucoup de netteté la période de transition qui s'étend, pour Cavour, de l'avènement de Victor-Emmanuel à sa nomination comme premier ministre. Journaliste, député, ministre dans le cabinet d'Azeglio, Cavour, durant cette période, ranima et entretint le vieil esprit du Risorgimento, tandis qu'il relevait, d'autre part, le crédit économique de son pays. Démissionnaire après des dissentiments avec la droite du Parlement et une rupture avec Massimo d'Azeglio, puis rappelé aux affaires comme Président du Conseil, Cavour s'absorba d'abord dans la politique intérieure (1852 et 1853), où la question financière et surtout la question religieuse, toute semée de difficultés politiques, réclamèrent toutes ses forces. C'est après ces trois années de politique intérieure que commença vraiment sa carrière de fondateur de l'unité italienne. M. Matter fait un récit détaillé de la merveilleuse politique étrangère qu'inaugura alors Cavour afin d'introduire le Piémont, encore petit Etat italien, dans les Conseils de la grande politique européenne, aux côtés de la France et de l'Angleterre. L'habileté de ses combinaisons pour obtenir un traité avec ces deux pays est vraiment incomparable. M. Matter a fait une étude diplomatique approfondie de la guerre de Crimée, où le Piémont, par son concours militaire et après la victoire des armées alliées, conquit le droit de figurer, sur pied d'égalité avec les grandes puissances, au Congrès de Paris. Ce tome deuxième s'achève sur l'histoire de ce Congrès (1856), où Cavour, sachant faire sa force des sympathies plus ou moins précaires de la France et de l'Angleterre, et s'aidant avec une habileté géniale des rancunes de la Russie contre l'Autriche, posa vraiment la question italienne, s'éleva contre l'oppression de l'Autriche à l'égard des Etats italiens, dénonça les abus des gouvernements de Rome et de Naples, et conquit pour le Piémont, désormais protecteur de la Péninsule, une situation dominante, en attendant l'intervention, dès lors préparée, de la France contre l'Autriche. La France fit peut-être moins bien que le Piémont ses affaires dans le Congrès. Tout de même, Cavour nous contraint à admirer ici l'art du politique (1).

(1) Art presque pathétique, car il fut chez Cavour affaire d'imagination. Trop positif pour se leurrer, il disait à ses collègues piémontais au Congrès, en un découragement caché sous des plaisanteries : « Vous êtes ici pour m'assister à mes derniers moments. » Mais l'imagination politique était la plus forte et lui donnait, le moment venu, une assurance, une lucidité merveilleuse.

L'originalité de Cavour, telle qu'elle se dégage de cet ouvrage, c'est d'avoir su, entré dans la politique à une époque de réaction européenne (1848-1850), se séparer des vieux partis et se tourner vers le radicalisme. On a appelé, d'un mot qui est resté, le « connubio » cette union avec la gauche, union qui fut pour Cavour, dit M. Matter, « une des forces de sa carrière ». Cette évolution vers les partis avancés, qui d'ailleurs ne dépassa point le centre gauche (ce qui était déjà suffisamment caractéristique, en raison de la situation antérieure de Cavour), cette évolution, disons-nous, ne doit pas nous faire décerner à Cavour un brevet de libéralisme. Cavour ne fut pas un libéral. Le libéral, en Italie, c'est Mazzini. Cavour, lui, fut, avant tout, un politique, « un grand réaliste », comme a dit M. Maurice Paléologue dans un récent article. Le plan de politique italienne qu'il fit connaître à Napoléon III, à la veille du Congrès de Paris, a pu sembler, a-t-on objecté, un « projet pauvre d'italianité, et dans lequel le grand libéralisme unitaire devait nécessairement reconnaître une trahison de l'idée nationale ». Cavour, en effet, se bornait à demander, en ce qui concernait l'Autriche, le règlement de quelques questions financières et militaires, et, en ce qui concernait le roi de Naples, quelques satisfactions de moralité politique (1). Les ambitions du parti mazzinien, traitées par Cavour de « coupables folies », étaient beaucoup plus impatientes ; mais, d'autre part, le programme minimum, sur lequel Cavour réussit à appeler l'attention bienveillante de Napoléon III, n'était pas de ceux que les vieux partis conservateurs piémontais eussent encouragés beaucoup. Ce n'était pourtant qu'un commencement, et Cavour le savait bien ; mais il fallait commencer par là, ce que comprit le subtil homme d'Etat. Quand il s'agit d'un Italien du temps où les idées du Risorgimento commencèrent à recevoir leur réalisation, il ne faut point parler de libéralisme. Le libéralisme français est une chose, le libéralisme italien est une autre chose. En Italie, considéré dans la politique aiguë d'un Cavour, il était simplement un sentiment de l'incapacité des vieux partis piémontais, que leur conservatisme timoré préparait mal à résister à l'Autriche, à Rome (2) et à Naples.

(1) Le tome III élucidera complètement, espérons-le, la politique de Cavour avec Naples. Cette politique a toujours passé pour un chef-d'œuvre d'adresse.

(2) Lutte non religieuse, mais politique, comme elle l'était déjà, dès l'époque de Dante, dans les cités gibelines.

Mémento. — *Revue historique* (juillet-août 1925). Claude Faure : Une expédition française en Gambie au secours des Anglais (1831). (« La Gambie fut un des théâtres de la rivalité coloniale de la France et de l'Angleterre. » Ceci n'empêcha pas le gouvernement du Sénégal de se porter au secours de la Gambie, menacée par les Mandingues. Historique détaillé de cette expédition. Le gouvernement français du Sénégal fut très loin, par la suite, d'être payé de retour par le gouvernement anglais de la Gambie... Mais l'auteur conclut sagement : « Combien aujourd'hui nous semble lointaine cette période où s'opposaient les deux politiques coloniales des Français et des Anglais ! ») Edouard Perroy : L'artillerie royale à la bataille de Montlhéry (10 juillet 1465). (Cette bataille, jugée indécise, aurait été en réalité gagnée sur Louis XI par Charles le Téméraire. De nouveaux renseignements établissent que l'artillerie royale, cette fameuse artillerie alors toute nouvelle, resta en partie aux mains des Bourguignons, alors que Louis XI prétendait l'avoir gardée tout entière. Si cette capture est un indice de victoire, les Bourguignons ont donc remporté la victoire de Montlhéry.) P. Sainte-Claire Deville et Théodore Reinach, de l'Institut : Un faux historique : la séance secrète du Directoire du 9 floréal an IV et le « Mémoire justificatif » de Barras. (M. P. Sainte-Claire Deville publia dans la *Revue historique*, en mars 1925, une étude critique sur ce document, reproduit dans la Revue, et qu'il estime apocryphe. M. Théodore Reinach aboutit à la même conclusion dans une lettre insérée à la suite du présent article.) Bulletin historique. Histoire de Tchécoslovaquie, par Joseph Susta (*1er article*). — *Id.* (septembre-octobre 1925). Georges Bourgin : La Commune de Paris et le Comité central (1871). (Très intéressant. « Il commence d'être possible, en particulier, d'analyser les causes du mouvement, et de faire l'historique des groupements plus ou moins stables dans lesquels se sont, en quelque sorte, fondues les aspirations diverses des éléments de la population parisienne. » De même, des textes sérieux éclairent désormais l'histoire de l'Internationale parisienne pendant la Commune. Mais il importait surtout de retracer les origines du Comité central, — on sait qu'Edmond Lepelletier avait entrepris déjà cette tâche quelques années avant la guerre, — parce qu'il fut, en quelque sorte, « le fourrier de la Commune », ce à quoi s'appliquent ces pages.) Bulletin historique. Histoire de la Tchécoslovaquie par Joseph Susta (*suite et fin*). Dans les deux numéros : Comptes rendus critiques. Notes bibliographiques. Recueils périodiques et sociétés savantes. Chronique.

La Révolution française, (juillet-août-septembre 1925). I. Historique d'un manuscrit de la *Nouvelle Héloïse*, par H. Buffenoir. (Ce manuscrit dont M. Buffenoir raconte l'intéressante histoire est celui que J.-J. Rousseau copia de sa propre main pour la comtesse Sophie d'Hou-

detot.) II. Le commerce extérieur en l'an II (*suite et fin*), par G. Lefebvre. (Cette étude s'accompagne d'indications économiques et surtout financières instructives, par exemple en ce qui concerne l'assignat ; elle constate la ruine amenée par l'organisation commerciale que dominaient d'impérieuses nécessités politiques. On conçoit de la sorte l'importance économique de la victoire, qui permit d'exploiter les pays conquis.) III. Evreux au temps du fédéralisme, par Léon Dubreuil. IV. L'enlèvement du Pape Pie VII en 1809, par A. Albitreccia. (Intéressant. C'est le texte, éclairé par des notes documentaires, d'un lieutenant du 101e de ligne, Rossignoly, qui, le soir même du jour où le Pape fut arrêté, devant lui, dans ses appartements, nota le détail des événements auxquels il venait d'assister.) V. Notes de lecture : 1° La fête pour l'affranchissement de la Savoie en 1792 ; 2° Lettre d'un bourreau en retraite sous la Convention ; 3° L'unité linguistique et la Révolution. VI. Chronique et Bibliographie.

Nous achèverons la prochaine fois la bibliographie des Revues d'histoire ; nous avons notamment une dette à acquitter envers la Revue de M. Edouard Driault : *Napoléon*.

Je remercie le Dr G. P... de m'avoir signalé, par l'intermédiaire du *Mercure*, l'opuscule critique de A. W. Gomme, professeur à l'Université de Glasgow, sur l'*Histoire universelle* de H. G. Wells, ouvrage dont j'ai inséré un compte-rendu dans la Revue du 1er septembre dernier.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Prof. L. Cuénot : *L'Adaptation*, Encyclopédie scientifique, G. Doin. — G. Fano : *Le Cerveau et le Cœur*, traduit de l'italien par G. Caputo, préface du Dr Gley, Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan.

L'Adaptation ! « Effrayante question », déclare le professeur L. Cuénot, dès le début de son livre. Des auteurs qui se croyaient de purs monistes, comme Leo Errera, Le Dantec, la qualifient d'étonnant spectacle de la nature, de mécanisme merveilleux, de phénomène admirable, avec un lyrisme peu habituel sous la plume de scientifiques ; mais d'autres biologistes, et non des moindres, parlent de l'adaptation comme d'un préjugé, d'une illusion, et la traitent d'imparfaite et de relative.

Sujet dangereux que celui de l'« adaptation », car il conduit presque infailliblement à des discussions verbales et stériles. Mais, pour M. Cuénot, ce danger n'était guère à craindre. Avec sa grande érudition et un sens critique avisé, l'éminent biolo-

giste a réussi à donner des exposés nourris de faits et captivants de quelques grands problèmes de la science de la vie et à écrire un livre remarquable.

Dans une première partie, l'auteur définit nettement les modalités et les limites de l'adaptation ; il y parle de l'accommodation, de l'acclimatation, de la naturalisation, de l'« adaptation statistique » (terme nouveau). Il admet que tout n'est pas rigoureusement adapté : il y a aussi des organes inutiles (rudimentaires), des organes indifférents, mal faits ou excessifs, des propriétés presque nuisibles. La deuxième partie est consacrée aux théories explicatives des adaptations, Lamarckisme, Darwinisme, Mutationnisme...

Mais la troisième partie du livre montre combien de faits restent inexplicables, en particulier les *coaptations*, ajustements réciproques de deux parties indépendantes réalisant un dispositif analogue à celui que constitue une lame de couteau se rabattant dans la rainure du manche, ou un bouton avec sa boutonnière. La conclusion de l'auteur est : *ignoramus* !

Le livre de M. Cuénot se termine par un chapitre de métaphysique. La lecture en est troublante ; on aimerait que la pensée intime de l'auteur s'extériorise davantage.

De tout temps, les naturalistes « entraînés par l'évidence » ont comparé certains organes des animaux ou des plantes à des instruments fabriqués de main d'homme, et l'on dit même couramment que l'organisme entier est une machine physico-chimique. Quand l'homme a voulu faire un appareil où la lumière impressionne une substance chimique sensible, il a construit une sorte d'œil, la chambre noire du photographe. On pourrait citer mille exemples de parallélisme entre organes animaux et instruments humains : pelle, pioche, lime, scie, pince, instruments de musique, presse, ventouse, canule à injection, flotteurs, harpon, ancre, grappin, rame, peigne, brosse, bouton-pression, rail et rainure de guidage, pile électrique, lanterne lumineuse, cuirasse impénétrable... Aucune invention de la Grande Guerre n'est étrangère aux animaux ; ils connaissaient depuis longtemps le camouflage ; les nuages de fumée opaque cachant les mouvements des navires et des troupes rappellent le rejet d'encre par la Seiche ; les gaz lacrymogènes ou autres sont

une copie des sécrétions toxiques ou suffocantes projetées par nombre d'animaux pour éloigner leurs ennemis. « La solution donnée par la Nature ne diffère de celle de l'artisan que par sa perfection bien plus grande, sa souplesse et sa solidité, son élégance et la sûreté de son fonctionnement. »

La grande majorité des organes ont, pour M. Cuénot, « une fonction qui est leur fin », de sorte que la physiologie pourrait s'appeler « la science de la finalité des organes ».

Comme les organes sont coordonnés de telle façon que l'individu vit et se reproduit, de même que les organes d'une machine industrielle sont finalisés pour que celle ci remplisse le but ou fin qui lui a été assigné, on peut dire encore, sans dépasser les faits, que si les organes sont finalisés pour leur fonction, l'organisme tout entier est finalisé pour la conservation de la vie dans l'espèce et pour sa transmission. Mais cette finalité des organes, des individus et des espèces ne peut être qu'un fragment d'une finalité supérieure encore, puisque les individus meurent après que la Nature a pris des précautions formidables pour assurer la perpétuation de l'espèce, puisqu'il y a des espèces qui s'éteignent, mais après que la Nature a mis, par la variation, la concurrence et l'envahissement des places vides, tous ses soins à assurer leur remplacement par d'autres espèces. La finalité terminale, supérieure, est la conservation de la Vie sur la Terre ; tout se passe comme si la Nature avait voulu la Vie et sa perpétuation...

Le mot « Nature » correspond à une idée complexe et malaisée à définir, avoue M. Cuénot. Entrant dans le domaine métaphysique, le savant zoologiste de Nancy poussait la comparaison entre l'instrument humain et l'organisme. « Le premier a une fin intentionnelle, donc un auteur en dehors de lui, qui est l'Homme ». On doit donc se demander « si la finalité indéniable des organes est aussi intentionnelle, si l'être vivant ou la Vie tout court a une cause finale, donc un Auteur en dehors et au-dessus de toutes choses.

Pour M. Cuénot, la Science ne peut, dans un conflit aussi vieux que le monde, départager spiritualistes et mécanistes. C'est affaire de sentiment intime.

§

M. G. Fano, auteur du livre **le Cerveau et le Cœur**, est professeur à l'Université de Rome, et se place parmi les plus illustres physiologistes contemporains.

D'après le Dr Gley, ce qui caractérise l'œuvre de M. Fano, c'est son originalité. Dès ses premiers travaux, ce chercheur s'est révélé comme un initiateur. Il indique la formation d'anticorps dans le sang ; il montre que la thyroïde, par les sécrétions qu'elle déverse dans le sang, joue un rôle important dans notre organisme. Ses recherches sur le développement de la fonction cardiaque chez l'embryon, sur l'automatisme du cœur, sur les rapports entre l'excitabilité et l'automatisme et aussi sur le rôle des diverses régions du cerveau chez la Tortue, deviendront classiques.

M. Fano n'est pas seulement un expérimentateur ; c'est aussi un penseur ; à un esprit pénétrant et fécond s'allie une riche imagination.

Or, M. Fano ne craint pas de faire une profession de foi de finalisme.

Mes affirmations dérivent en grande partie du finalisme le plus évident, et pour cela je pêche par hérésie envers ces dogmes d'une certaine science exclusive qui ne considèrent pas le téléologisme comme une doctrine scientifique... Le concept de la finalité est aussi indispensable au biologiste que la théorie atomistique au chimiste... Je crois qu'en ce débat, comme en tant d'autres plus ou moins philosophiques, il s'agit au fond de conflits entre des tempéraments mentaux tellement irréconciliables que la discussion ne peut conduire à aucune entente. Il serait tout aussi fou de prétendre imposer ses propres goûts sur les couleurs, sur les sons, sur les saveurs et sur les odeurs.

M. Fano reprend le même argument que M. Cuénot. Un silex taillé implique un auteur doué de volonté ; de même les structures et les caractéristiques téléologiques des organismes vivants, « qui représentent des mécanismes bien autrement complexes et destinés à des buts multiples » que les informes ustensiles, et les armes préhistoriques, sont les témoignages d'une « Volonté cosmique ». M. Fano reconnaît que la supposition d'une Volonté cosmique qui façonnerait les êtres vivants, en utilisant certaines de leurs formes antérieurement construites pour en créer de nouvelles plus vigoureuses et mieux adaptées à des fins plus nombreuses et plus diverses (c'est là sa conception de l'évolution, semble-t-il), est plutôt un acte de foi.

C'est un acte de reddition, mais une reddition de la raison au sentiment, qui n'avilit pas, mais qui exalte, parce qu'elle est la conséquence naturelle de notre nature oscillant justement entre le sentiment

et la raison, et qui se calme seulement lorsqu'elle peut supposer avoir concilié l'un avec l'autre en nous plongeant dans la lumière du Divin, qui éblouit, mais qui réconforte.

Le professeur Cuéno a hésité à aller jusque-là et il s'est renfermé plutôt dans un agnosticisme résigné.

§

Voilà où sont conduits, après toute une vie de recherches expérimentales, un illustre biologiste français et un non moins illustre physiologiste italien. Mais ce n'est pas là l'aboutissement forcé de longues études sur les organismes vivants ; l'œuvre de Jacques Loeb en est l'exemple le plus remarquable.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS JURIDIQUES

Etrangers : Séjour en France, Déclaration de résidence, Carte d'identité. — Conjoint survivant : Succession *ab intestat*, Droit d'Usufruit, Parents au degré successible. — Causes célèbres : l'Enlèvement de Clément de Ris, l'Affaire la Roncière, Affaires Pranzini, Prado, Gouffé, etc. ; la Méthode du chroniqueur judiciaire. — Souvenirs d'un Médecin des Prisons. L'Espionne Mata Hari, etc.

Avant la Guerre, le **séjour des étrangers** en France était complètement libre, sauf pour ceux qui exerçaient profession, commerce ou industrie. Ceux-là étaient tenus de faire à la mairie une *déclaration de résidence*. La loi du 8 août 1893, qui l'exigeait, avait pour but de surveiller la main-d'œuvre étrangère pour le cas où la main-d'œuvre nationale aurait eu besoin d'être, contre sa concurrence, protégée.

Ce n'est pas un pareil dessein qui a conduit le législateur d'après-guerre à créer la *carte d'identité des étrangers* : décret du 2 avril 1917.

Ce décret est maintenant remplacé par celui du 9 septembre 1925 (*Journ. off.* du 15).

Tout étranger âgé de plus de quinze ans devant résider en France plus de deux mois (le décret de 1917 disait : plus de quinze jours) doit, dans les 48 heures de son arrivée, demander une carte d'identité au commissariat de police ou, à défaut, à la mairie.

Il fournit des renseignements d'état civil, qu'il appuie par la

production de « papiers authentiques », et remet « quatre photographies de face et sans chapeau ».

La carte est alors établie et délivrée par la préfecture. Elle vaut permis de séjour ; en cas de changement de domicile, elle doit, dans les 48 heures, être visée à la mairie ou au commissariat du nouveau domicile. Elle est valable pour deux ans.

Délivrée ou renouvelée, elle est soumise à une taxe de 68 francs, réduite à 10 francs pour les père et mère d'un enfant français pour les étudiants, les savants et les écrivains (auteurs et journalistes), pour les travailleurs salariés et leurs conjoints, père, mère, enfants. Les étrangers qui ont servi dans l'armée française, pendant la Guerre, et les indigents sont exonérés.

L'art. 6 du décret oblige tous ceux qui hébergent des étrangers, à quelque titre que ce soit, à signaler leur présence au commissaire ou au maire. Même obligation pour les employeurs.

Les infractions au décret sont passibles de l'art. 471 § 15 du Code Pénal : amende de 1 à 5 francs, sans préjudice du droit d'expulsion.

§

Le Code civil, tel qu'il est sorti des mains du législateur de 1803, ne faisait le **conjoint survivant** héritier de l'époux décédé intestat que lorsque ce dernier ne laissait aucun parent au degré successible ni enfant naturel. Dans ce cas, l'époux survivant et non divorcé devenait propriétaire des biens de la succession : art. 767.

La loi du 9 mars 1891 a maintenu cette disposition mais, en cas d'existence de parents au degré successible ou d'enfants naturels, elle a donné au survivant un *droit d'usufruit*.

Cet usufruit portait sur *un quart* de la succession, si le défunt laissait un ou plusieurs enfants issus du mariage ; sur une *part d'enfant légitime* le moins prenant (et sans qu'elle puisse excéder le quart) si le défunt avait des enfants d'un précédent mariage ; sur *la moitié* dans tous les autres cas.

La loi du 29 avril 1925 améliore encore cette situation.

Au lieu de la « moitié dans tous les autres cas », elle dit *la totalité*, sauf si le défunt laisse des enfants naturels ou descendants légitimes d'enfants naturels ; des frères et sœurs (et descendants) ; des ascendants.

Que faut-il cependant entendre par *parents au degré successible* ? — L'art. 755 répondait « parents au 12e degré » mais la loi de finances du 31 décembre 1917 a modifié ainsi cet article :

Les parents collatéraux au delà du sixième degré ne succèdent pas, à l'exception, toutefois, des descendants des frères et sœurs du défunt.

Toutefois, les parents collatéraux succèdent jusqu'au douzième degré lorsque le défunt n'était pas capable de tester et n'était pas frappé d'interdiction légale.

§

Les ouvrages qui narrent les **Drames judiciaires** sont quasi tous remarquables et leur valeur moyenne dépasse, il me semble, celle des romans. Est-ce parce qu'ils appartiennent à un genre plus facile à réussir que le roman ? Ou bien, parce que d'un genre plus difficile à entreprendre ? — Les deux raisons, je crois, sont bonnes. Voici trois livres, en tout cas, qui ne diminueront point la hauteur de la moyenne susdite.

Ernest d'Hauterive : *L'Enlèvement du sénateur Clément de Ris* (Perrin et Cie, 8,50). — L'auteur a déjà publié trois volumes sur la Police du Premier Empire et il met ici en scène, dans l'exercice de ses fonctions, celui qui va devenir le grand maître de cette police : Fouché. Nous sommes sous le Consulat, et à la date du 23 septembre 1800. Enlevé de son château de Beauvais, près Tours, par une bande de gaillards, visiblement — encore que masqués — recrutés parmi les derniers chouans, le citoyen sénateur Clément de Ris a disparu. Où le tiennent les ravisseurs qui exigent, pour sa délivrance, 50.000 francs de sa femme ? L'administration préfectorale et l'administration militaire, celle-ci dirigée, sur les instructions de Bonaparte, par son aide de camp Savary, l'ignorent complètement. Du fond de son cabinet, Fouché, lui, arrive à l'apprendre. Libération du prisonnier, impunité du promoteur de l'affaire et de quelques-uns des exécutants, procès et triple guillotinade. M. d'Hauterive aura su placer au rang des causes célèbres une mince histoire dont le seul mérite jusqu'ici était d'avoir servi de charpente au roman de Balzac intitulé *Une Ténébreuse Affaire*.

Gaston Delayen, avocat à la Cour de Paris : *L'inavouable secret du lieutenant de la Roncière* (Albin Michel, 7,50). — La

condamnation, le 4 juillet 1835, du lieutenant Emile de la Roncière, officier de lanciers à l'Ecole de Saumur, pour tentative de viol et blessures volontaires sur Marie de Morell, fille du général commandant l'Ecole, a toujours passé pour une erreur judiciaire indiscutable ; une erreur du genre Lesurques et donc sans rapport avec les prétendues erreurs dont Bastide et Jausion, assassins de Fualdès, et l'empoisonneuse Marie Lafarge auraient été les victimes. Au surplus, le condamné (gracié en 1843) a bénéficié d'un arrêt de réhabilitation prononcé le 6 mars 1849, pendant le passage au Ministère de la Justice d'Odilon Barrot qui, en sa qualité d'avocat de la famille de Morell, avait vigoureusement plaidé contre lui, défendu par Chaix d'Est Ange. Si nous en croyons M. Delayen — et il nous apporte de quoi le croire — la Justice ne s'est trompée qu'à demi cependant. D'où ce mot, prononcé par Stendhal en 1841 : « De la Roncière s'est conduit comme le plus plat sujet, comme un arsouille ; c'était une raison pour ne pas le voir, mais non pour le mettre dix ans en prison. » Pas de tentative de viol, mais un acte à mi-chemin de l'attentat à la pudeur avec violence et de l'outrage public à la pudeur. Et de quoi, dans la cause, accorder à « l'arsouille » des circonstances atténuantes. — Nous connaissions M. Delayen par *Les Deux Affaires du Capitaine Doigneau*, et nous retrouvons ici sa faculté de rendre vivants et parlants l'atmosphère et le décor où ses personnages sont placés. Il la possède à un degré que je n'ai vu chez aucun de nos rapporteurs de causes célèbres, si plusieurs d'entre eux savent mieux raconter et mieux écrire. Un bain de conquête d'Algérie ! disais je du précédent livre. Ici la baignoire et son contenu sont du Louis-Philippe pur et, au point de vue psychologique, ce n'est pas là un style fade.

Henri Vonoven : *La Belle Affaire* (Gallimard, 9 fr.) — De l'*histoire* judiciaire nous passons à la *chronique* judiciaire ; du moins ce terme suffirait à M. Vonoven, mais ces « simples notices » sont moins simples qu'y consentirait sa modestie ; et tout en pouvant servir, comme il le souhaite, à des aspirants au titre de chroniqueur, elles s'adressent à l'historien et au psychologue. C'est un tour de force d'avoir enfermé trois cents pages, et en donnant tant de détails, quinze procès aussi importants que ceux de Pranzini, Pel, Prado, Gouffé, Ravachol, Caserio, Chambige, etc., l'affaire Humbert et l'Affaire elle-même. La plupart de ces

grandes causes, M. Vonoven les a suivies en qualité de journaliste et il n'a sans doute eu qu'à reproduire, pour beaucoup, les compte rendus qu'il en donna au jour le jour. Rien à reprendre dans ces récits clairs et distincts. Le livre s'ouvre par une conférence donnée, le 4 novembre 1924, à l'Ecole des Journalistes et où l'auteur expose la méthode suivant laquelle il a tâché de procéder au cours de sa durable carrière. Il y joint l'exemple au précepte, qu'il s'agisse de la façon dont le chroniqueur doit s'instruire des faits, avant le procès ; de la façon, à l'audience, dont il doit écouter la lecture des charges, l'interrogatoire, les témoins, l'accusé, le ministère public, l'avocat ; et enfin de celle, dont ainsi chargée de pollen, l'abeille élaborera son miel. — Les exemples sont topiques, les préceptes excellents ; mais recommandant à ses élèves — en termes d'ailleurs parfaitement modérés — de conserver toute indépendance à l'égard de l'accusation, M. Vonoven croit-il qu'une semblable recommandation à l'égard de la défense était superflue ? Je le lui demande : sur les centaines de causes auxquelles il a assisté, combien de fois a-t-il dû, en définitive, combattre la thèse du ministère public ? combien de fois la thèse de la défense ? combien de fois a-t-il flairé l'erreur judiciaire, après une condamnation, ou même seulement après un réquisitoire ? — Zéro fois, quant à son livre, si l'on excepte, bien entendu, l'affaire Dreyfus, et cette affaire de Vaucroze, qui n'a d'ailleurs pas été menée, quant à cet innocent-là, jusqu'à l'audience. J'admets cependant que l'affaire Chambige laisse place au doute sur l'intention, sinon sur le fait.

En revanche, combien de fois M. Vonoven a-t-il pensé que la relaxe d'un accusé constituait une erreur judiciaire ? Dommage que le procès de l'ogresse Jeanne Weber ne se trouve pas dans ce remarquable ouvrage !

§

Le *Mercure* eut la primeur de quelques chapitres des **Souvenirs d'un Médecin des prisons de Paris**, par le Dr Léon Bizard (Grasset, 7,50). L'ouvrage entier se réfère à la période 1914-1918. L'auteur a vu beaucoup de choses et de fort près, pendant ces quatre ans, et il paraît être de ces rares esprits capables de constater avec exactitude et de rapporter avec justesse. Le clou de son livre est la détention de Gertrude Zelle,

épouse Mac Leod, dite Mata-Hari. Le bon docteur n'est pas de ces piqués de l'amour ou de la sottise toute simple, que les mânes de l'espionne prennent à leur glu. Il pense que sa condamnation n'a retranché du Monde aucune innocente, mais « a mis un terme à l'exécrable carrière d'une femme sournoise et cruelle dont les trahisons ont causé la mort de milliers de pauvres petits poilus de France ». Les Don Quichotte, du moins, de cette douce Dulcinée ont-ils le droit d'invoquer l'excuse magistralement exprimée par Baudelaire (et dérivée de celle qu'Homère prête aux vieillards de Troie, voyant passer Hélène) ?

Que la beauté du corps est un sublime don
Qui de toute infamie arrache le pardon.

Je le laisse à juger aux experts qui ajouteront aux pièces fournies par Gomez Carrillo (*Le Mystère de la vie et de la mort de Mata-Hari*, chez Fasquelle) les précisions que M. Bizard apporte.

De Saint-Lazare où il vit Mme Caillaux et Germaine Berton, le Dr Bizard nous conduit à La Santé, puis à la Petite-Roquette. Il termine par une manière de tournée-des-grands ducs à la Préfecture de Police, assez piquante. — Où a-t il cependant déniché cette lettre de Diderot à la Grande Catherine, qui vaut à elle seule (p. 177) un chapitre de Tallemant ?

MARCEL COULON.

ENSEIGNEMENT

Léopold Goiraud : *Lettres sur l'éducation*, Alcan, éditeur. — J. W. L. Gunning : *Jan Ligthart, sa vie et son œuvre*, Delachaux et Niestlé, éditeurs, Neuchâtel. — Emm. Harraca : *Des conditions de résidence à Paris de l'étudiant autrefois et aujourd'hui*, Les Presses universitaires de France.

Voici un livre véritablement vécu sur l'éducation. Ce sont des lettres écrites, pendant ses absences, par un père de famille, soit à sa femme, soit à ses enfants eux-mêmes, sur des questions touchant l'orientation de leurs études, la culture de leurs facultés intellectuelles ou morales, l'apprentissage professionnel de la vie, la préparation à la solidarité de la famille, à la solidarité de la patrie. Ce n'est point un traité didactique et théorique de pédagogie, comme il en a été tant écrit depuis Platon ; ce sont des conseils, des directions, des préceptes tout à fait subjectifs, dictés par des incidents de la vie de famille, par des difficultés aux-

quelles sont aux prises les parents qui prennent au sérieux leur rôle d'éducateurs.

Je ne puis comparer **les Lettres sur l'éducation**, de M. Léopold Goiraud, qu'à la correspondance de Mme de Sévigné avec sa fille au sujet de l'éducation de Marie-Blanche et de Pauline de Grignan, ou à celle de Mme de Maintenon avec les maîtresses de Saint-Cyr. Mais ce qui donne surtout de la saveur à l'ouvrage de M. Goiraud, c'est qu'il se rattache à la vie contemporaine et nous montre la mentalité vraiment supérieure d'un bourgeois libéral et remarquablement cultivé, sous la troisième république.

Je me souviens de la notoriété justement acquise par l'auteur dans les dernières années du siècle précédent : officier ministériel à Paris, président du Conseil général et député des Deux-Sèvres, orateur disert et fort écouté, d'une probité politique à laquelle chacun rendait hommage, il avait contribué à faire triompher l'idée républicaine dans un coin reculé du Poitou. D'origine purement plébéienne, ce dont il était fier d'ailleurs, le succès ne l'avait pas grisé ; il était resté simple et bon. Elevé sévèrement, il avait tendance, au début, à céder à une naturelle propension à l'autoritarisme. Il parvint heureusement à s'affranchir de cette rigueur quelque peu janséniste, se rendant compte qu'en exerçant inexorablement le rôle de justicier, on s'expose à détester son enfant et à s'en faire détester. Avec une remarquable sagacité, il comprit que le père a deux sujets à étudier : les enfants et lui-même, deux choses à accomplir : leur éducation et la sienne. Il s'appliqua lors à exercer sur lui même une vigilance constante, travaillant chaque jour, tout comme Franklin, à sa propre amélioration et à celle de sa compagne, et peu à peu, l'expérience, la lecture des philosophes, la méditation, la patience, la persévérance, la volonté aidant, il fut en possession de la bienfaisante méthode qu'il expose aujourd'hui au public.

Tout est à lire et à méditer de ces deux copieux volumes où abondent les aperçus ingénieux, les vues généreuses. Comme l'auteur excelle à montrer que la culture accroît nos sentiments de dignité et d'indépendance, que l'étude, l'occupation de l'esprit, sont d'admirables diversions à toutes les petitesses et à toutes les misères de la vie, que vivre des choses de l'esprit est peut-être le plus grand de tous les biens !

Savourez ce conseil :

Il faut savoir supporter avec courage les revers et les malheurs, les réduire à leur vraie mesure en les appréciant froidement et sans permettre à l'imagination de leur donner plus d'importance qu'ils n'en ont réellement. Il faut surtout se demander comment on les appréciera quand on les jugera avec le recul des années.

Et cette remarque :

C'est à son égoïsme qu'on mesure l'infériorité de l'individu : celui qui cherche son bonheur dans la seule satisfaction de son intérêt ou de son plaisir ne le rencontre jamais ; il est dans le bonheur d'autrui ; c'est là qu'il faut aller le prendre ; aussi est-il permis de dire que l'altruisme est la forme la plus intelligente de l'égoïsme.

§

Le mercredi 16 février 1916, une tempête furieuse sévissait sur la Hollande. Un convalescent du sanatorium de Laag-Soeren était sorti pour se promener seul, suivant les prescriptions de son médecin. Il se trouvait sur le petit sentier de halage longeant le canal, lorsqu'un brusque coup de vent lui fit perdre l'équilibre et le jeta à l'eau. Un batelier, témoin de la scène, s'approcha aussitôt ; mais lorsqu'il parvint à retirer ce malheureux, le cœur de celui-ci avait cessé de battre.

Le lendemain, le pays entier, en apprenant cette fin tragique, sut qu'il avait perdu un de ses plus grands hommes. Dans toute la presse, ce fut un concert d'articles élogieux, reconnaissants ou affectueux. Il y eut même jusqu'à des voix désespérées qui s'écrièrent : « Comment ferons-nous sans lui ? » traduisant ainsi en termes poignants le sentiment général que cet homme était irremplaçable, que le vide causé par sa mort ne serait jamais comblé. Et le dimanche suivant, tandis qu'une seule couronne, celle que la reine avait envoyée, couvrait sa tombe, on célébra la mémoire du défunt dans de nombreuses églises ; des témoignages de sympathie affluèrent de diverses parties du monde.

Etait-ce donc un personnage considérable qui venait de mourir, pour que sa patrie fût en deuil ? — C'était un instituteur, Jan Ligthart, directeur d'une école primaire publique de La Haye.

Une remarquable thèse de doctorat, ayant pour titre **Jan Ligthart, sa vie et son œuvre**, due à la plume de M. Gunning, nous dit ce que fut l'existence du « Pestalozzi néer-

landais », quelle action considérable il a exercée dans le domaine pédagogique et quelle place il occupe désormais dans le monde des éducateurs. Le sujet de cette dissertation a été d'ailleurs suggéré à l'auteur par M. Ad. Ferrière, le savant professeur de l'Université de Lausanne.

Issu d'une famille pauvre d'Amsterdam, Jan Ligthart, dans ses *Souvenirs*, fait un récit émouvant de la lutte persistante de ses parents contre la misère. A douze ans, sa dernière année scolaire étant terminée, son père se déclara incapable de payer pour lui faire continuer ses études. Déjà on menaçait de le renvoyer ; mais son directeur, qui l'affectionnait et voyait en lui un sujet d'élite, imagina une solution : si Jan voulait s'engager comme stagiaire, il recevrait gratuitement l'instruction nécessaire pour son brevet et gagnerait encore cinq florins par trimestre. Maître d'école à douze ans ! A peine la carrière lui fut-elle ainsi entr'ouverte qu'il s'enthousiasma pour elle ; l'expédient découvert par son cher directeur lui parut comme la réalisation d'un bonheur complet. Ce sentiment ne devait plus le quitter durant toute sa vie et lui fit toujours considérer sa profession comme un privilège.

A vingt-cinq ans, muni du diplôme de « chef de classe » et de celui de « chef d'école », il est placé à la tête de l'importante école de la rue Tulling, à la Haye, qu'il dirigera pendant trente-deux ans et où il accomplira des réformes qui font époque dans l'histoire de l'éducation populaire. Pour lui, le but suprême de l'école n'est pas dans les matières qu'elle peut enseigner ; il est dans la nourriture qu'elle peut donner à la vie du cœur. Ses idées, il les a exposées dans divers ouvrages et notamment dans la *Vie intégrale*, *Ecole et Vie* ; elles sont révélatrices d'une sagacité vraiment géniale. Par sa manière de concilier la discipline et la liberté, par sa recherche d'une morale et d'une économie de travail, par sa connaissance de la vie affective et instinctive, par sa didactique traitant l'enfant comme un être actif, la pédagogie de Ligthart est caractéristique de notre temps.

Cependant, la renommée du jeune maître dépasse bientôt les limites de son école. On le charge de la préparation des futurs instituteurs, en lui confiant l'enseignement de la littérature aux « Cours normaux » de la Ville de La Haye. Des sociétés de pédagogie de Suède et de Norvège lui demandent de se rendre en Scandinavie pour y répandre ses idées par des conférences publiques.

Il a acquis un tel ascendant moral qu'il exerce, par ses entretiens et sa correspondance, de véritables « cures d'âmes ». On doit protéger sa porte contre les visites trop fréquentes de gens qui viennent le consulter.

Certain soir d'automne, on lui apporte une lettre revêtue du sceau royal. La reine désire l'entretenir au sujet de l'instruction de la princesse. Il se rend au palais et la souveraine le prie de se charger de l'éducation de sa fille unique, héritière de la couronne. Ligthart hésite ; il ne se croit pas l'homme indiqué pour assumer cette tâche. — Je suis trop peu au courant de l'étiquette, dit-il; d'autre part, je ne puis me donner que pour ce que je suis : un simple maître d'école.

— Et si, par hasard, c'était justement ce que je cherche ?

— Alors, je suis d'accord.

Le précepteur se montra bientôt enchanté de la gaieté simple et du désir naturel d'apprendre que manifestait son élève. Malheureusement, la maladie de Ligthart, suivie promptement de sa mort, vint l'arracher à cette œuvre d'éducation.

La tombe de Jan Ligthart, ornée d'une simple dalle verticale en granit, porte cette inscription, maxime favorite du maître : « L'éducation tout entière est une œuvre d'amour, de patience et de sagesse. »

§

La crise du logement, la cherté sans cesse croissante de la vie rendent extrêmement précaire l'existence à Paris des étudiants non fortunés. Depuis la fin de la guerre, cette question a préoccupé le ministre de l'Instruction publique, le Recteur de l'Académie de Paris, les doyens et les professeurs des Facultés, les proviseurs des lycées, les directeurs des grandes écoles.

Un premier pas vient d'être fait vers une heureuse solution : grâce à la généreuse fondation de M. Emile Deutsch de la Meurthe, la Cité universitaire que rêvait Guizot il y a plus de trois quarts de siècle, enfin sortie de terre, peut, d'ores et déjà, accueillir 200 étudiants et étudiantes. Ce n'est d'ailleurs qu'une amorce : les terrains concédés par la Ville peuvent permettre une extension considérable de la Cité, si l'exemple de M. Deutsch produit des fruits.

Il n'est pas sans intérêt de rechercher comment autrefois vivaient

à Paris écoliers et étudiants. C'est ce qu'a tenté M. Emm. Harraca, et son livre: **Des conditions de résidence à Paris de l'étudiant autrefois et aujourd'hui**, nourri de faits, riche de documents, est d'une lecture attachante et instructive.

F. RONDOT.

TOURISME

L'Evolution hôtelière des Hospices alpins. — La diffusion des Refuges. — Le Camping près des neiges.

Les montagnes françaises sont désormais l'apanage des audacieux conquérants que rien ne rebute, ni la haute température, ni la tourmente, ni les périls des ascensions.

Nos ancêtres étaient bien timides à côté de notre jeunesse virile, qui ne se satisfait que quand elle a planté son pic sur les sommets les plus inaccessibles. La civilisation l'a suivie pas à pas. Elle a monté toujours plus haut et nous allons examiner quelques aspects de ce valeureux assaut.

I

Les Hospices. — L'Hospice du Grand-Saint-Bernard existe depuis 970. Depuis ce temps, il n'a cessé de fonctionner. Le second bâtiment date de 1898 : c'est que le flot des touristes grossit sans cesse. L'une des dernières statistiques indique 5.000 touristes aisés et 17.000 indigents ou nécessiteux y passant annuellement. Il est clair que dans les nécessiteux sont rangés les contrebandiers pullulant dans la région. Jamais on n'a observé une telle proportion de « besogneux ». Disons qu'il est beaucoup plus exact de parler de voyageurs bourgeois, très riches, et puis des autres, dont la grande majorité pourrait parfaitement payer. Il est vrai que, si cette catégorie avait été annulée, la mission des religieux du Grand-Saint-Bernard perdait son caractère manifeste de charité.

Toutefois, la civilisation affirme ses droits et l'évolution du tourisme les siens qui vont de pair avec les autres.

Le trajet opéré dans les diverses directions vers le célèbre col recommence à être pratiqué à cause de l'irruption grandissante de la locomotion automobile. Cela est vrai, surtout l'été. L'altitude exceptionnelle du col engage les touristes à s'y rendre pour

se prévaloir dans la suite de la rare satisfaction d'avoir pénétré au cœur des Alpes au sommet de la ligne de faîte.

Or, l'appareil confortable de l'auto ne dénote pas précisément l'indigence. Aussi, dès 1919 et 1920, l'administration du couvent résolut de n'accorder la générosité coutumière qu'aux simples piétons. Il était vraiment inconcevable que, dans le pieux désir de respecter la tradition, on fît l'aumône à des gens dont le devoir, précisément, était de la faire eux-mêmes.

Une ordonnance pontificale a mis les choses au point.

On avait inauguré, en 1923, un service postal d'auto-cars au Grand-Saint-Bernard. Toutes ces dernières années, ont eu lieu, sur le versant italien, des courses-concours automobiles dont le Mont-Jou était le but. Aussi les autorités religieuses dont dépend l'Hospice ont-elles affecté, dès l'été 1925, le bâtiment créé en 1898, à l'industrie hôtelière. L'hospitalité gratuite continuera à être assurée pendant l'été aux pèlerins et aux pauvres. (Reste à savoir comment l'on déterminera ceux-ci : seront-ce toujours les piétons ?)

L'hiver venu (on sait qu'il dure neuf mois sur ces hauteurs) l'Hospice continuera, comme par le passé, à ouvrir ses portes à tout le monde, catholiques et protestants ou incroyants, et sans demander un sou à personne.

C'est que la mission de sauvegarder des voyageurs perdus au sein de la tourmente continuera à être exercée par les religieux et les chiens du Saint-Bernard. La race de ces bêtes de flair génial est soigneusement conservée par les gardiens du couvent : ainsi ajoutent-ils à leur cure d'isolement méditatif, si propice à l'édification de l'être personnel, l'organisation touchante de secours fraternel qui fait collaborer bêtes et gens dans une admirable lutte contre les éléments déchaînés.

La science proclame ses droits, ses exigences et son désir de nouveauté. Un jour viendra où les plus faciles moyens de transport défieront sans doute les amas de neige et où la sécurité et le confort voisineront avec les avalanches.

Le col du Petit-Saint-Bernard fait communiquer la Tarentaise avec la vallée d'Aoste. Comme tous les passages ouverts à travers la si difficultueuse chaîne des Alpes, il fut très fréquenté au temps où les populations ne disposaient que de cet unique moyen d'accès réciproque.

Aujourd'hui, pour quelle raison le touriste français, par exemple, monte-t-il là-haut ? Pour qu'il soit dit sans doute qu'il est allé visiter l'Hospice réputé — situé à 1 kilomètre en deçà du col, et aussi pour contempler des 2.200 mètres de ce belvédère le merveilleux tableau de la vallée de l'Isère, surtout de la Haute Isère. couronnée par les cimes neigeuses du mont Pourri, de la Grande-Balme et de la Grande-Sassière. Et quelles sensations l'on éprouve quand l'auto-car dessine les tournants aigus et dévale les pentes d'une route qui descend d'un niveau de 2.200 mètres à un niveau de 800 mètres !

Ne nous étonnons donc pas de la vogue touristique de ce rendez-vous dont l'un des charmes, du reste, est la fraternité franco-italienne manifestée dans l'hôtellerie. Celle-ci est d'administration italienne. Le service est assuré par l'Ordre des Saints-Maurice-et Lazare, qui est civil de fonction, quoiqu'il soit militaire et religieux d'origine. C'est aussi saint Bernard de Menthon qui fonda l'Hospice. En hiver, celui-ci n'est habité que par le Recteur, deux domestiques et deux chiens sauveteurs, dont la présence et le rôle racontent la fidélité à la tradition. De la vallée d'Aoste en Tarentaise, les relations sont importantes et il n'y a pas, comme pour le mont Cenis, la faculté d'emprunter la proche voie ferrée.

La vie moderne a transformé, comme au Grand-Saint-Bernard, les conditions d'hospitalité. Du reste, un hôtel français s'est créé à côté de l'établissement mauricien, ce qui révèle l'intensité du passage touristique. Il va sans dire que la maison française clôt ses portes, dès le retour de la mauvaise saison. Les tarifs ne sont pas exagérés à une telle distance des lieux habités. Ainsi, les repas étaient marqués cet été 16 francs. Les environs immédiats et même lointains ne produisent rien, sauf quelques fleurs délicates, inconnues dans les plaines, et sur les pentes. Un jardin alpin a été créé, dont le nom, la *Chanousia*, rappelle celui de son fondateur, un Recteur de l'Hospice qui savait, outre ses fonctions ecclésiastiques, utiliser son temps avec les ressources que la nature offrait à son observation de botaniste et de poète.

Du jardin se détache une vision prestigieuse du mont Blanc, qui se dresse d'ici avec sa masse droite, perpendiculaire à la vallée de Courmayeur, entièrement vêtu d'un blanc qui impressionne par son contraste avec la grisaille d'alentour.

Nous avons également visité l'Hospice du Mont-Cenis en ce dernier mois de juillet.

Quand de la Maurienne moyenne, plutôt sévère, on accède à Lanslebourg, le paysage devient vertement agreste : le cirque gracieux attire et réjouit par sa grâce et sa prospérité. Pour monter à l'Hospice du Mont-Cenis, vous suivez la route qui traverse d'opulentes forêts, ou vous adoptez le trajet libre et poétique du gazon, selon une montée assez raide qui économise bien les deux tiers du chemin. Vous empruntez ainsi le chemin de la Ramasse que pratiquaient, en sens inverse, les voyageurs en provenance d'Italie, quand les servants ou « marronniers » du Couvent les poussaient en traîneau.

Puis, quand vous arrivez au Col, c'est la nature fort originale qu'on rencontre à 2.000 mètres, avec son herbe petite et drue, ses fleurs modestes et de couleurs vives : botanistes et naturalistes sont disséminés aux alentours. C'est même eux qui forment la clientèle la plus fixe de l'hôtellerie du Mont Cenis.

A la vérité, il n'y a plus à l'Hospice qu'un lieu de consommation pour boissons. Le reste est consacré au culte de Napoléon qui a passé, à plusieurs reprises, par ici : que de meubles et d'objets attachés à son souvenir !

Si vous voulez vous restaurer et coucher, c'est du côté du Lac qu'il faut aller, où deux hôtels se disputent le flot des touristes. Il faut reconnaître que de Suse on vient beaucoup plus que de Modane. La France est ici en minorité. Ne sommes-nous pas, du reste, sur le territoire italien ?

L'automobile, en tout cas, y triomphe. Un garage s'y est confortablement installé. Adieu, les chiens du Saint-Bernard ; les mécaniciens sont rois et sauveteurs. Et le Saint de l'endroit s'appelle bien plutôt Christophe que Bernard.

§

Les refuges. — Voilà donc une première évolution parfaitement constatée aux trois cols dont la renommée est partout répandue.

Le secours, aujourd'hui, qu'il s'agisse de l'été ou de l'hiver, est plutôt requis par les alpinistes audacieux. On ne se borne pas à adopter les chemins tracés pour aller d'Italie en France,

Audacieusement, on tente les escalades, on improvise les itinéraires, on défie même le mauvais temps.

Autant de raisons, sans doute, pour désirer que des abris relaient l'effort des ascensionnistes. Les forces humaines ont des limites, la résistance a besoin de se renouveler en face des éléments hostiles.

Certes, les ascensionnistes sont armés de pied en cap pour venir à bout des aspérités et demeurer impavides au-dessus des précipices. Dans les vallées de la Romanche, du Vénéon, du Drac, de l'Arc, de la Haute Isère, combien avons-nous vu cette année de caravanes où la jeune femme coudoyait l'adolescent et l'homme du premier âge mûr! La vocation saisit les conditions les plus diverses ; l'équipement parvient à les confondre : souliers ferrés de crampons, culottes et jambières étroitement adaptées aux membres, épaules chargées d'un sac lourd, et déjà la mine hâlée et le regard sûr.

Nous nous souvenons, en particulier, d'une caravane dont les unités discutaient entre elles de l'excellence des Refuges ouverts à leur intention. C'est là que s'opère le recueillement préalable à l'audace conquérante. Quelques jours après, un autre détachement qui suivit le même chemin devait, après avoir quitté l'abri protecteur, périr dans les abîmes. Il était passé par le Carrelet. De la Bérarde au Carrelet, c'est une marche d'une heure que nous avons effectuée par une journée choisie de juillet. Marche facile et qui rapproche de minute en minute le glacier du vallon de la Pilatte, et le glacier du Chardon. Nous sommes au pied du massif du Pelvoux.

Ici s'arrêtent généralement ceux qui, parvenus de Grenoble ou de Bourg d'Oisans, y attendent la pointe du jour pour tenter l'escalade du massif et dépasser, avant la fin de la lumière, les périls les plus critiques. On est à 2.070 mètres d'altitude. Il y a, au Refuge du Carrelet, un lit de camp pour 10 personnes, des couvertures, un poêle, une batterie de cuisine.

Il faut faire une distinction entre ces cabanes.

Celles du Touring-Club sont destinées aux touristes de toutes catégories. Elles sont assez confortables. On les appelle souvent des chalets, tel le chalet-refuge inauguré cet été 1925 au sein de l'Alpe d'Huez, dans le Bas-Oisans et qui est réservé au groupe universitaire du Touring-Club de France. A cause de sa situa-

tion, il peut éventuellement être utile aux skieurs pendant l'hiver. On est en présence d'un type bien défini : il se prête au séjour prolongé.

Les aménagements du Club alpin sont réservés aux conquérants des hautes cimes ; leur rôle est singulièrement plus important, ils représentent la dernière trace de la civilisation à proximité des grands sommets. Ils permettent à l'aventureux explorateur de trouver un abri, s'il n'a pu parcourir dans le temps voulu l'itinéraire qu'il s'était tracé. Point de ralliement précis et positif des membres dispersés d'une caravane, le refuge des Alpes très élevées constitue un apaisement physique et un réconfort moral, une sécurité devant la nuit qui s'avance ou pour l'accidenté intransportable.

Si, après le Carrelet, on pénètre dans le massif du Pelvoux, on rencontre dans la direction de l'Ailefroide le refuge Cézanne et le refuge Tuckett ; celui-ci est construit en ciment : 2 lits de camp, 14 couvertures, quelques ustensiles de cuisine et fourneau à pétrole. Le refuge Caron est à 3.168 mètres d'altitude : incendié en 1721, il a été reconstruit en 1922 ; cela dit assez le beau zèle du Club alpin. Pour l'ascension de la Meije, une cabane très précieuse est celle de l'Aigle, qui est perchée à 3439 mètres : elle est en bois couvert de tôle plombée.

Le massif du Mont-Blanc est tacheté d'abris dont quelques-uns sont organisés en chalets, comme celui des Grands Mulets, à 3.057 mètres. Le refuge Vallot se trouve à 4.362 mètres. Quand on traverse le massif de Chamonix à Courmayeur, par le Montandon, le Talèfre et le Tacul, on passe à la Cabane du Géant à 3.323 mètres. La liste est encore longue de ces édifices modestes, mais de rôle éminent de sauvetage.

Il y a des cabanes ouvertes à tout venant. Il en est d'autres qui sont gardées. En définition, rendons hommage au courage entreprenant du Club alpin qui a doté la montagne d'une armature de protection infiniment providentielle pour le tourisme audacieux.

§

Camping. — Enfin, comment ne pas saluer avec gratitude le nouvel effort du Touring-Club, qui a mis à profit les ensei-

gnements du mouvement éclaireur autant que les volontés de vie sportive de la jeune génération ?

La tentative a été particulièrement dessinée en Maurienne et Tarentaise, dans des vallées où l'écoulement des eaux permet au sol d'être sain pour le séjour en pleine campagne. On n'en saurait dire autant de la vallée pleine de l'Arve. Quoi qu'il en soit, nous observerons que la jeunesse a déjà pu villégiaturer à bon compte, en campement de vacances, à Bramans, Lanslevillard, Bessans, Bonneval dans la Haute-Maurienne, au Mont-Iseran, au Val d'Isère, à Tignes, à Brévières, à Séez, dans la Haute-Tarentaise.

Il ne s'agit donc pas, en l'occurrence, de passage rapide en un abri qui, si rudimentaire qu'il soit, est toujours apprécié. Le campement est fixé au sein d'une région qu'on explorera patiemment et où l'on reviendra chaque soir.

Mais, refuges ou camping, nous sommes loin, avec ces deux modes d'habitations, de l'accueil charitable des Hospices d'autrefois : la solidarité méthodique et l'initiative individuelle se sont créé droit de cité dans les Alpes et la civilisation aime à y étendre toujours plus profondément ses bienfaits.

ALBERT SAUZÈDE.

GÉOGRAPHIE

R. Blanchard : *Les Alpes françaises*, 1 vol. de la collection Armand Colin, Paris, 1925. — A. Le Braz : *La Bretagne*, 1 vol. in-8° de la collection des *Provinces françaises*, Paris, Laurens, 1925. — C. Delvert, *Le Port d'Alger*, 1 vol. in-8° de la collection des *Grands ports français*, Paris, Dunod, 1923. — Mémento.

Les Alpes françaises, par Raoul Blanchard. Voici encore une de ces monographies de régions françaises que l'application des méthodes de Vidal de la Blache a multipliées chez nous depuis vingt-cinq ans. Celle-ci se présente dans les conditions les plus favorables : car elle est l'œuvre d'un savant de haute culture, spécialisé dans l'étude des Alpes depuis de nombreuses années. De plus, il sait écrire, ce qui n'est pas négligeable. L'étude géographique détaillée d'une région montagneuse offre de nombreuses difficultés, surtout quand il s'agit d'un massif aussi *façonné* que les Alpes, c'est-à-dire amenuisé, creusé, déchiqueté, au point que chaque renflement montagneux possède une individualité discernable et que chaque vallée forme un

microcosme particulier. De là la nécessité, si l'on veut serrer de près la réalité, de présenter non un tableau, mais une série de tableautins. Seulement, à quoi rime un pareil travail ? Où nous conduit-il ? Toute science cherche le général sous le particulier, la géographie comme les autres. Des monographies locales isolées et sans lien ne sauraient nous conduire à une intelligence véritable des choses. Il faut donc trouver le procédé qui puisse nous permettre de reconstituer le général sans défigurer le particulier.

M. Blanchard y est parvenu, très heureusement à mon sens, en nous faisant voir les Alpes françaises successivement sous les deux aspects. La première moitié de son volume nous expose les *traits d'ensemble* ; la seconde étudie les unes après les autres les *régions naturelles*. On nous indique donc d'abord les traits généraux de la géographie physique et de la géographie humaine ; ensuite, on prend les différentes divisions *à base géologique*, à bon droit semble-t-il, puisque partout le sol structural affleure dans les Alpes et contribue à individualiser vigoureusement les paysages. Je crois qu'on ne saurait faire mieux, dans la seconde partie comme dans la première. Eh bien ! la première partie paraît plus vivante et en tout cas laisse une impression plus nette et des souvenirs plus profonds que la seconde.

Pourquoi cela ? Selon moi, parce que dans l'étude des Alpes françaises, au point de vue de la géographie, *l'indice climato-botanique dépasse de beaucoup en importance l'indice géologique*.

Or, la première partie du livre est fondée tout entière sur une division climato-botanique des plus rationnelles : Alpes de Savoie et du Dauphiné au nord, Alpes de Provence au sud, séparées par une démarcation très nette aux cols du Lautaret et de la Croix-Haute : au nord, neiges, glaciers, précipitations, forêts et alpages, rivières régulièrement abondantes, sol fixe, vallées de culture ; au sud, climat sec, ensoleillé, brousses indigentes, casses d'éboulis, sol mobile, eaux sauvages, vallées de grève, de plages et de pierres.

Voilà le double paysage de nos Alpes. Tout vient se grouper et se coordonner là-dedans. Le sol structural, lui, ne commande guère le mécanisme général du paysage : il individualise seulement quelques-unes de ses formes. On nous dit que la mobilité

et la sécheresse du sol sont accentuées dans les Alpes du sud par la prédominance des calcaires. Mais n'y a-t-il pas aussi, dans les Alpes du nord, des régions uniquement calcaires, par exemple la Grande-Chartreuse, le Royans et le Vercors ? Cela ne les empêche pas de différer d'une manière profonde des Préalpes de Digne ou des Plans de Provence.

On doit louer M. Blanchard d'avoir donné, dans la première partie du livre, la place qui convient à la notion synthétique du *paysage alpin*. Peut être la description de ce paysage eût-elle été mieux placée à la fin de cette première partie, ou même à la fin du livre. Le paysage géographique est une *résultante* à la fois physique et humaine.

La Bretagne, choix de pages des écrivains bretons sur le pays, les villes, les habitants et les mœurs, la légende et l'histoire, l'art et les monuments, avec une étude-préface très développée de M. Anatole Le Braz, n'a pas un caractère aussi scientifique que le livre de M. Blanchard. *La Bretagne* est avant tout une anthologie littéraire dont Le Braz a voulu relier les morceaux par une étude d'ensemble également littéraire. Je prie mes lecteurs de croire que je ne prends point du tout ces qualifications dans un sens péjoratif. Je trouve souvent bien ridicule la rigueur scolastique de nos distinctions entre le compartiment *littéraire* et le compartiment *scientifique*, bien ridicule aussi notre habitude de croire que la vérité ne peut se présenter à nous que vêtue d'oripeaux scientifiques. La voilà bien, l'idole. En fait, dès qu'on se trouve en dehors des symboles mathématiques et dans le domaine des faits que ces symboles ne peuvent saisir, il n'y a guère de distinction fondée entre l'esprit et la méthode *littéraires* et l'esprit et la méthode *scientifiques*. Il n'y a, pour tous les sujets, qu'un esprit critique, et j'ai connu nombre de littérateurs mieux doués à ce point de vue que tel ou tel savant en renom. Un littérateur quelconque ne se fût pas laissé duper par les faux de Vrain-Lucas, que le géomètre Chasles avala si candidement.

Nous voilà bien loin de *la Bretagne*. J'y reviens pour dire que la forme littéraire du livre ne lui fait aucun tort dans mon esprit. Les pages de Le Braz sont à la fois très attrayantes et très instructives. J'aime mieux celles qu'il consacre aux hommes que celles où il décrit les choses. Il connaît bien ses compatriotes, il

les connaît jusqu'au fond de leurs instincts et des traditions de leur race, il résiste au désir bien naturel de les présenter sous un trop beau jour. S'il lui arrive de les idéaliser parfois, il s'agit de traits de caractère et de mœurs non point faux, — car rien n'est si divers et si varié que cette Bretagne, — mais simplement un peu *appuyés* et mieux mis en lumière : ce n'est point de l'erreur ou de la légende, c'est une vérité poétique plus vraie que la vérité même et que l'on n'est pas fondé à rejeter. Pour le sol, Anatole Le Braz en sent très vivement le charme. Mais il ne connaît pas bien toutes les lumières nouvelles projetées par la science moderne sur le mécanisme et l'évolution des paysages. Ou bien craint il de défigurer les paysages, de les déparer de leur poésie, en tentant de les expliquer ? En ce cas, il aurait tort, car la science moderne des paysages ne démonte pas ceux-ci comme des mécanismes inertes, elle ouvre en réalité des horizons nouveaux et prodigieusement étendus aux évocations poétiques — et à des évocations plus proches de la réalité que celles d'autrefois. Il n'est plus permis aujourd'hui de dire que la mer *cisèle* les côtes de Bretagne par *des architectures cyclopéennes* taillées *en plein schiste* et *en plein granit*. Dans l'évolution générale du paysage breton et des côtes de Bretagne, la mer n'est et ne fut jamais qu'un élément passif : elle n'intervient directement que pour buriner quelques détails.

Je suis en retard pour signaler une étude de Charles Delvert parue dans la collection des *Grands Ports de France*, **Le Port d'Alger**. Ce n'est pas seulement une histoire du port et de ses développements, réalisés ou projetés : c'est aussi une étude de l'activité actuelle et des *possibilités* économiques, qui se trouvent être, de proche en proche, celles d'une grande partie de l'Algérie. Beaucoup de chiffres, et pourtant point de sécheresse. L'auteur est un enthousiaste ; il anime tout ce qu'il touche, même quand il est question d'huile d'olive, de peaux, de moutons, de céréales et de bouchons de liège. Quand le livre fut écrit, le port d'Alger traversait une crise de langueur, suite inévitable de la guerre, dont il commence à se guérir aujourd'hui. Assurément, le vieil Icosium, l'ancien repaire des forbans barbaresques, devenu la capitale de l'Afrique du Nord française, est déjà fort prospère et semble promis au plus brillant avenir. Il n'a nullement besoin du chimérique, inutile et malfaisant Transsaharien

que lui promet l'ardeur bien intentionnée, mais ici mal inspirée, de Charles Delvert. Alger a de nombreuses cordes à son arc, comme port régional, comme port de relâche et comme escale de charbon, comme port de tourisme, comme centre industriel et comme centre intellectuel.

Mémento. — La géographie scientifique conquiert peu à peu la faveur du public cultivé, si l'on en juge par le succès de nos grands manuels en langue française : le *Traité de Géographie physique* de E. de Martonne arrive à sa 4e édition, la *Géographie humaine* de Jean Brunhes à la 3e. La nouvelle édition de la *Géographie humaine* comporte, avec une tomaison séparée, un fort bel ensemble de photographies de paysages, dont un certain nombre prises en avion. — J. Thoulet continue les belles études sur la *Circulation océanique* que j'ai déjà signalées dans *le Mercure* (*Ann. de l'Institut océanographique*, t. II, fasc. IV, 1925). — Excellent travail de Louis Roule sur les *Déplacements et la pêche du thon en Tunisie et dans la Méditerranée occidentale* (*Office des pêches*, Notes et Mémoires, n° 39, oct. 1924).

CAMILLE VALLAUX.

ETHNOGRAPHIE

Felix Speiser : *Suedsee Urwald-Kannibalen*, Stuttgart, Strecker et Scroeder, gr. 8°, 132 ill. et 2 cartes. — R. W. Williamson : *The social and political systems of Central Polynesia*, 3 vol. gr. 8°, Cambridge University Press. — Carveth Wells : *Six Years in the Malay Jungle*, Londres, Heinemann, 8°, 15 pl. — E. Baxter Riley : *Among Papuan Head-Hunters*, Londres, Seeley, Service, 8°, 50 ill. et 2 cartes.

De 1910 à 1913, M. Félix Speiser, de Bâle, naturaliste de profession et qui était venu peu à peu des sciences naturelles à celles de l'Homme, a exploré l'archipel entier des Nouvelles-Hébrides et celui des îles Banks, où habitent des **Cannibales sylvestres**. Avant sa monographie scientifique, l'auteur publie, illustrées de nombreuses et très bonnes photos, des esquisses descriptives ; son livre n'est pas, en effet, un journal de voyage selon le type ancien; il nous fait grâce des détails quotidiens sans intérêt, pour ne décrire que ce qu'il y a de caractéristique.

La littérature vraiment scientifique sur les indigènes des Nouvelles-Hébrides et des Banks est peu abondante encore; leurs mœurs cruelles ont arrêté maints explorateurs au dix-neuvième siècle ; au vingtième seulement a commencé par les côtes une pénétration pacifique qui a peu à peu réagi sur les clans de l'in-

térieur. M. Speiser a pu y aller, à l'intérieur, et son livre préliminaire apporte beaucoup de documents nouveaux sur la construction des maisons et des villages, les danses, les funérailles, les instruments de musique, les ornements, les armes; cette fois au moins on nous donne des renseignements précis et scientifiquement utilisables sur les diverses races qui peuplent ces îles. Par là sont complétées les monographies de Codrington, de Rivers et d'autres auteurs qui se sont occupés des Mélanésiens, fait d'autant plus intéressant que dans quelques îles au moins de ces deux archipels se constate un contact de la civilisation mélanésienne et de la civilisation polynésienne.

§

Celle-ci vient d'être l'objet d'une énorme monographie en trois volumes due à M. Williamson, l'explorateur des Mafulu de la Nouvelle-Guinée, sous le titre : **Les Systèmes sociaux et politiques de la Polynésie centrale**. Il ressort de ce titre, déjà, que l'auteur a exclu Hawaï au nord et la Nouvelle-Zélande au sud; en outre, les faits eux-mêmes ont déterminé encore d'autres éliminations, comme les îles Gilbert, mais aussi des adjonctions comme Fidji où les deux civilisations sont entremêlées. Enfin l'objet de la recherche est la « Polynésie comme elle était et non pas la Polynésie comme elle est maintenant », alors que, sous l'influence des Blancs, beaucoup d'éléments caractéristiques ont été modifiés. Il a donc fallu soumettre à une critique continue les documents dus à des observateurs de nationalité et d'instruction scientifique très différentes ; d'où aussi la difficulté d'établir une terminologie constante; les termes de roi, famille, tribu, clan, par exemple, ont été employés dans des sens différents selon les auteurs; plus variables encore ont été les transcriptions de noms propres. L'auteur a péniblement unifié toute cette documentation pour donner une image aussi exacte que possible de la civilisation polynésienne originale et primitive.

Ces trois volumes ne concernent d'ailleurs qu'une partie seulement de cette civilisation, l'organisation sociale et politique; d'autres suivront, l'auteur l'espère, qui traiteront de la mythologie, des croyances, de la religion au sens large. C'est alors seulement, dit M. Williamson, qu'il sera possible de reprendre à fond le problème des migrations des Polynésiens. En attendant, l'œuvre

publiée est d'un intérêt et d'une importance considérables, bien supérieure à celle des livres de Rivers sur les Mélanésiens, parce que moins encombrée d'hypothèses et de déductions paralogiques. M. Williamson est un esprit précis. Aussi, en citant et en discutant les opinions de Rivers, de Fornander et de Percy Smith (Hawaiki), les rejette-t-il presque totalement, comme entachées de trop d'imagination. Quiconque sait combien les récentes découvertes archéologiques en Europe ou dans les îles de la Méditerranée, en Asie Mineure ou en Asie centrale ont modifié l'idée que nous nous faisions du peuplement et de la civilisation de ces régions sur la foi des documents écrits ou des traditions orales, ne peut plus accepter tout essai de reconstitution des civilisations océaniennes sur la base de cette même sorte de documents, sans adjonction de fouilles systématiques, qu'avec le plus grand scepticisme. Autrefois, l'ethnographie pouvait se permettre de dépasser les limites; de nos jours, pour garder sa valeur de science, elle doit rester fortement en deçà.

Un ouvrage comme celui de M. Williamson, tout en étant très utile comme groupement des faits, laisse donc toujours vivante l'appréhension que la quote-part d'ignorance est trop grande encore pour que nous puissions accepter sans arrière-pensée même la moindre généralisation. Quoi qu'il en soit, et cette restriction conservée au moins dans le subconscient, quiconque s'occupe des Polynésiens doit avoir lu ces trois volumes.

Le premier, après une discussion préliminaire des éléments du problème des migrations polynésiennes, décrit l'organisation politique et sociale par ordre géographique, tant d'après les observations directes que d'après les légendes et les généalogies, à Samoa, Tonga, Iles de la Société, Iles Hervey, Iles Marquises, Paumotu, Niue, Rotuma, Fotuna, Tokelau, Ile de Pâques, etc. Le résultat de cette recherche comparative est la constatation de l'existence ancienne d'un système dualiste, le chef sacré et le chef laïque dirigeant côte à côte le sort du groupe. En outre, il y avait deux couches de population, les Forts et les Faibles, qui passaient leur temps à se combattre, d'où des balancements politiques et des rétroversions sociales. Enfin la succession au « trône » se faisait, au moins dans certaines îles, par rotation entre quatre ou cinq familles, les « rois » étant d'ailleurs soumis partiellement aux décisions d'un conseil de famille.

Dans le deuxième volume sont étudiés comparativement les divers systèmes de groupement : selon la localité géographique, selon le système de descendance (bonne discussion de l'exogamie et du totémisme), selon les conditions collectives, comme la guerre et la magie-religion (bon exposé des différences entre les prêtres et les sorciers.) Le troisième volume enfin est surtout consacré à une étude approfondie de la notion et des fonctions du « chef » dans les sociétés polynésiennes. Elles étaient trop évoluées déjà quand elles sont entrées dans l'histoire mondiale, pour que l'on puisse, de la situation des chefs polynésiens, dériver des notions applicables à une reconstitution de notre propre histoire préhistorique ; mais on ne pourra qu'être étonné de voir, en lisant ce volume, comment les Polynésiens ont ici élaboré un système cohérent, qui a certainement contribué à assurer leur survivance jusqu'à nos jours.

Bref, c'est là une œuvre d'une importance capitale, pour la publication de laquelle il faut féliciter non seulement l'auteur, mais aussi la Cambridge University Press. Inutile de rappeler qu'elle présente un intérêt spécial pour les colons et les fonctionnaires de nos possessions océaniennes.

§

Les deux ouvrages dont il me reste à parler sont des monographies de populations bien plus primitives que les Polynésiens. Pendant un séjour de **Six ans dans la Jungle malaise,** M. Carveth Wells, chargé de construire le chemin de fer de Penang à Bangkok, s'est trouvé en contact continu avec les tribus des Semang et des Sakai, qui sont encore au stade de la « vie des forêts » ; tout ce qu'on peut apprendre sur ces tribus primitives est bienvenu ; M. C. Wells publie maints documents nouveaux, de bonnes photos, et l'on espère qu'après avoir donné ce livre au grand public, il donnera ses notes scientifiques aux ethnographes. Un bon modèle à suivre serait pour lui la monographie de M. E. Baxter Riley, qui décrit dans le plus grand détail la civilisation des **Chasseurs de têtes Papous** qui habitent le bassin de la rivière Fly en Nouvelle-Guinée anglaise. L'auteur a vécu une vingtaine d'années dans le pays et apporte des documents nouveaux sur certains aspects de la vie de ces Papous relativement peu connus jusqu'ici, notamment sur leur vie enfantine et

féminine et les jeux d'enfants et d'adultes; enfin plusieurs chapitres sont consacrés à une description extrêmement détaillée des cérémonies d'initiation, chapitres qui rectifient ce que nous avaient dit plusieurs observateurs antérieurs. C'est là une monographie de premier ordre, qui se place honorablement à côté des *Mafulu* de Williamson, des *Dreissig Jahre in der Suedsee* de Parkinson, des livres de Rivers et de Malinowski sur d'autres tribus de ce vaste continent qu'est la Nouvelle-Guinée, continent très mal exploré encore et où survivent des tribus et des civilisations vraiment primitives, appartenant au groupe des Négrito.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS COLONIALES

Victor Piquet : *Le peuple marocain. Le bloc berbère.* — Emile Larose, éditeur, Paris 1925. — Mémento.

Dans un article publié par le *Mercure de France* il y a quelques années (1), je rappelais que, lorsque nous avions commencé de nous installer au Maroc pour notre fameuse « conquête pacifique », les Berbères de la montagne, tribus indépendantes, de civilisation primitive, irréductibles, farouches (*Bled-Siba*) et représentant un élément sain, vigoureux et prolifique, étaient en voie de refouler lentement vers la mer les descendants dégénérés et, d'ailleurs, très mélangés, des conquérants arabes avec leur Maghzen vermoulu. Ceci expliquerait la facilité relative de notre conquête en *Bled Maghzen*, pays en décadence, pris entre deux feux, et que nous trouvâmes naturellement disposé à devenir notre allié.

J'ajoutais qu'à deux Marocs aussi dissemblables, eussent dû peut-être correspondre deux systèmes de colonisation appropriés et distincts, en un mot un dualisme politique nous permettant de mener à bien notre œuvre de colonisation, et je constatais qu'il paraissait bien, au contraire, que la politique suivie par le maréchal Lyautey visât à l'unification politique et s'efforçât d'englober dans un seul Etat indigène les deux Marocs si opposés, deux pays en guerre perpétuelle et différant par tout ce qui sépare et divise le plus profondément les groupements humaines, soit la race, la langue, les mœurs, l'histoire, etc.

(1) 15 octobre 1922.

N'étant point un savant, ne pratiquant, par suite, aucun fétichisms scientifique, je me méfie d'instinct des affirmations rectilignes et catégoriques chères aux esprits géométriques, et je me soucie assez peu *d'avoir raison*. A notre époque si complexe et tourmentée, dès qu'on abandonne le terrain des perfectionnements matériels qui donnent à quelques primaires naïfs l'illusion du progrès perpétuel, et qu'on se trouve avoir affaire simplement, si j'ose dire, aux hommes, on s'aperçoit rapidement de la faiblesse des vues *a priori*, de l'infirmité des principes trop rigides, vues et principes auxquels les faits infligent à tout moment d'impitoyables et parfois sanglants démentis.

Tout en ne tenant pas outre mesure à «avoir raison» et quoique, à l'occasion, préférant même « avoir tort » plutôt que de remporter des victoires dans un sens contraire à l'intérêt national, j'aime assez confronter mes intuitions personnelles avec les raisonnements d'autrui, surtout quand ceux-ci s'appuient sur une expérience consommée et sur une intelligence certaine des faits. Or, tel est bien le cas en ce qui touche le remarquable travail que vient de publier sous ce titre: **le peuple marocain, le peuple berbère**, M. Victor Piquet, un des spécialistes les mieux avertis et les plus consciencieux des questions de l'Afrique du Nord.

N'étant point ethnographe, il ne m'appartient pas de discuter les vues de M. Victor Piquet sur le bloc et la civilisation berbères, vues basées sur un grand nombre d'observations et de documents. Qu'il me suffise de noter la netteté et le grand talent avec lesquels il a présenté ces observations et ces documents. faisant d'un livre technique une œuvre du plus haut intérêt, même pour des profanes, et de l'ouvrage, de tous points remarquable, de M. Victor Piquet, je ne retiendrai que la conclusion générale qui traite cette question aussi capitale qu'actuelle : « Le Maroc sera-t-il arabisé ? » Et, ainsi, nous rentrerons dans l'ordre de préoccupations qui me suggérait mes réflexions de 1922. M. Piquet pose fort bien le problème en ces termes :

Un bloc considérable de population berbère pure, couvrant la plus grande partie du sol marocain, est demeuré à l'abri de l'emprise de la civilisation arabe ; la population du Maroc entier est de fond nettement berbère. Comment évoluera, comment doit évoluer ce peuple? La question importante pour la France est celle-ci : s'il est destiné, en raison

de son état social rudimentaire, à évoluer vers une civilisation étrangère, sera-t-il entraîné fatalement dans la voie de la civilisation arabe ou pourra-t-il être orienté vers des institutions européennes et françaises ?

Pour répondre à cette question, M. Victor Piquet prétend distinguer entre l'*arabisation* et l'*islamisation* qui sont deux choses fort différentes, car, dans la culture musulmane, il convient de ne pas confondre *la religion*, l'islamisme, avec des prescriptions étrangères à celle-ci. Par islamisation, il faut donc entendre la conversion à la religion musulmane, et par arabisation l'adoption des lois coraniques d'ordre civil et de la langue arabe. Or, aux termes mêmes de son étude générale, M. Victor Piquet établit que le Maroc n'est pas arabisé. Sans doute, les mœurs et les coutumes arabes se sont implantées partiellement dans les plaines ; mais le bloc berbère couvre intact la plus grande partie du pays.

Demeurera-t-il à l'abri de l'arabisation ? L'auteur répond affirmativement en se basant sur l'exemple de la grande Kabylie, pays dans lequel nous voyons, malgré toutes les maladresses commises, les kabyles adopter facilement la culture française. Le bloc berbère du Maroc peut donc et doit même être guidé dans cette voie. Pour obtenir ce résultat, évidemment souhaitable au point de vue du maintien de notre influence, il ne faut pas oublier que la société berbère est démocratique ou, plutôt, largement oligarchique. L'organe de l'autorité, c'est l'assemblée des notables :

> C'est sur elle, a écrit M. Paul Marty, sur cet organisme toujours vivant et seule forme de l'autorité que la société berbère ait toujours conçue et pratiquée, qu'il faut asseoir notre *imperium* et instituer notre administration.

De même, il convient de maintenir *le droit coutumier* berbère, quitte à le compléter, à le perfectionner dans un esprit berbère et, à défaut, français, plutôt qu'arabe. De fait, dès le début du protectorat, un acte émanant du Sultan lui-même, a posé le principe de l'exception des tribus de coutumes berbères à la loi coranique. Des règles semblables ont été adoptées en matière judiciaire et pénale. Telle est la voie à suivre avec pour but l'institution d'un droit berbère.

Quant à la langue, instrument d'assimilation par excellence,

tous nos esprits doivent tendre à apprendre aux Berbères le français sans interposition d'une langue intermédiaire et, en attendant que ce résultat soit obtenu à plus ou moins lointaine échéance, nos interprètes doivent connaître et parler le berbère et non pas l'arabe.

En résumé, il est trois matières où nous pouvons et devons sauvegarder la civilisation propre aux Berbères : l'administration générale, le droit et la langue ; et M. Victor Piquet, nous apportant ici un témoignage qui n'est pas négligeable, affirme :

Le Protectorat est entré nettement dans cette voie et les instructions du maréchal Lyautey se révèlent profondément pénétrées de cet esprit et rappellent avec vigueur et netteté les principes d'une telle politique.

Quant à l'islamisation, seconde face du problème envisagé, M. Victor Piquet se déclare obligé, après maint autre spécialiste, de reconnaître sa puissance de rayonnement au point de vue religieux, grâce à l'entremise des marabouts :

Certes, ce sont les pratiques les plus grossières de la religion de Mahomet qui s'implantent ainsi ; mais il importe peu : l'empreinte est donnée. Cette armée de pionniers qui ont pénétré jusqu'au cœur du monde berbère est venue donner un appui irrésistible à l'expansion de l'islamisme. Nous conclurons donc que le Maroc *est islamisé ou le sera* et que l'on n'arrêtera pas ce mouvement.

Cette certitude ou quasi-certitude acquise, M. Victor Piquet se demande si on doit vraiment s'alarmer de cette conversion inéluctable et si celle-ci doit forcément entraîner l'arabisation. Sa réponse est négative et il la base sur ce fait qu'une révolution surprenante serait en voie d'accomplissement dans le monde de l'Islam, savoir *la séparation de la loi civile et de la religion*. Ce sont les Turcs qui ont ouvert cette voie à partir de 1917. N'ont-ils pas créé le mariage civil, aboli le Khalifat ? Il y a eu là une véritable « laïcisation », et M. Victor Piquet de noter que

ce ne fut pas là une brusque révolution sans lendemain, mais bien, au contraire, la manifestation d'un lent mouvement de modernisation que l'Occident avait tort de ne pas apercevoir et qui se poursuivra. Cette erreur conduit certainement la France à faire, en Algérie, une politique musulmane beaucoup plus conservatrice que celle des peuples musulmans eux-mêmes. Il convient de ne pas retomber dans la même faute au Maroc. L'islamisme, aujourd'hui, peut être limité à la notion

de religion. Dans ces conditions, il importera peu que la religion musulmane devienne celle de tout le peuple berbère et même que les versets du Coran soient récités en langue arabe par des hommes qui, dès maintenant, ne les comprennent pas et ne les comprendront pas : la religion catholique se sert dans son culte, du latin, du grec et de l'hébreu et ne s'en est pas moins répandue chez des peuples très divers.

La conclusion générale de M. Victor Piquet est optimiste. Il pense que nous avons affaire au Maroc à un bloc considérable d'autochtones constituant une belle race, pleine de vitalité, offrant les vestiges d'une civilisation très primitive, mais plus éloignée de la civilisation arabe que de la nôtre. Cette population, dit-il, peut et doit devenir en peu de temps « française de langue et d'esprit ». Ceci est vrai, même pour les semi-nomades du Maroc central. Le témoignage d'un écrivain qui les connaît bien, M. R. Peyronnet, est précieux à cet égard :

Les Zaïan de Khenifra, déclare-t-il, les Aït Alta du Tazemmit, hier encore à demi-sauvages, dans quelques années parleront français, doubleront leur production céréalière, amélioreront leur cheptel, seront ouvriers d'usine le long de l'Oum-er-Rbia ou conduiront des autobus à Casablanca, non sans avoir été quelque temps tirailleurs en Rhénanie ou en Syrie.

Et M. Victor Piquet de noter finalement :

Les nations colonisatrices rencontrent, dans les pays nouveaux, tantôt des races qui s'éteignent, comme dans les Amériques du Nord et du Sud, tantôt des peuples en pleine vitalité, dont le génie est incompatible avec le leur, comme il arrive en Extrême-Orient. Il est exceptionnel qu'une puissance européenne rencontre un peuple que son esprit, ses tendances, tout, en somme, rapproche d'elle et dont l'assimilation paraît possible dans l'acception la plus franche du terme. La France, au Maroc, a cette heureuse fortune. Il lui appartient de ne pas le méconnaître...

Telle est la conclusion de la remarquable étude de M. Victor Piquet. Elle est à retenir et apparaît valable, puisque émanant d'un spécialiste qui, depuis de nombreuses années, s'est consacré, avec passion et discernement tout ensemble, aux questions musulmanes. Cette étude présente, de plus, cet intérêt capital autant qu'actuel de s'appliquer à un bloc de populations, « le bloc berbère » dont les Rifains, avec qui nous sommes actuellement en lutte, constituent l'élément la plus septentrional.

Un publiciste, M. Robert Louzon, publiait, il y a quelques mois, dans la *Revue prolétarienne* un article intitulé : *Vive la République Rifaine !* dans lequel il déclarait :

Comme le montrent de nombreuses déclarations d'Abd-el-Krim, les Rifains sont les porteurs de cette volonté de développement, d'occidentalisation, qui anime toutes les populations de l'Afrique du Nord. Ils appartiennent au mouvement général de cette Afrique du Nord par le fait que, forts de l'expérience de leurs voisins, ils savent qu'ils ne pourront se civiliser qu'à la condition de se tenir hors du joug des *civilisateurs*.

J'avoue ne pas comprendre comment les Rifains pourraient se civiliser par une opposition systématique aux civilisateurs. Il y a comme cela dans la propagande bolchéviste certaines contradictions, et, pour n'en citer qu'une, ce que quelques-uns de ses protagonistes dénomment : « les appels de l'Orient ». La doctrine de Moscou aurait besoin de quelques éclaircissements à cet égard. Les peuples en servitude ont besoin de savoir si, décidément, la lumière vient du Nord, de l'Ouest, de l'Est ou du Midi. Quoi qu'il en soit à cet égard, la thèse de M. Victor Piquet me paraît, jusqu'à nouvel ordre, infiniment préférable et fondée sur une argumentation des plus solides. La guerre de 1914 n'a pas seulement perturbé l'ordre des choses matérielles, elle a aussi jeté un trouble profond dans les idées. C'est ainsi qu'on peut voir l'Occident douter de sa mission civilisatrice et de la supériorité de sa culture. A force de raconter des blagues sur l'art nègre et le génie de l'Orient, on finit que prendre au sérieux les propos de Métèques qui n'ont même point le mérite de l'originalité, car ces propos, ils les ont empruntés et les empruntent encore à quelques joyeux fumistes d'Occident. Si nous nous décidions enfin — sans pour cela devenir bêtes ou ennuyeux, — à être un peu sérieux et à ne pas oublier que la pensée d'Occident, la nôtre, est la seule qui vaille, pour nous Occidentaux d'abord, et même pour tous nos frères en humanité épars sur le reste du globe ?

Mémento. — Le gouvernement général de l'Algérie publie chez Carbonel, à Alger, une importante étude sur *les territoires du Sud de l'Algérie*, en quatre tomes. Le premier expose ce que sont les territoires, et pourquoi ils ont été créés ; le second, l'œuvre qui a été accomplie de 1903 à 1925 ; le troisième, un très intéressant essai de bibliographie, et le quatrième d'excellentes cartes.

— Le très distingué savant qu'est M. Gruvel, professeur au Muséum d'histoire naturelle, et à qui nous devons la création de l'industrie de la pêche dans nos colonies, vient de faire paraître à la « Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales », un lumineux exposé des *Richesses maritimes et fluviales de l'Indochine*. M. Gruvel conclut : « L'Indochine qui est venue presque la dernière aux conceptions de la pêche moderne, à cause de l'activité considérable de ses exploitants indigènes, va marcher à pas de géant dans la voie du progrès ». Acceptons-en l'augure.

— De M. Gruvel, également, de qui l'activité est inlassable et qui allie au don de la recherche scientifique un sens pratique remarquable, une étude publiée par la même maison d'éditions sur *l'Utilisation dans l'industrie des peaux de certains reptiles de nos colonies*.

— De M. Pierre de Gentile Duquesne, administrateur des colonies, une excellente étude (Jouve, éditeur) sur *la situation juridique de la femme annamite*.

— De Mme Reine Beurnier, un précieux et poétique recueil de notes intitulé *Le charme rayonnant des Antilles* qui vient nous rappeler quel admirable paradis seraient ces vieilles colonies... sans la politique.

CARL SIGER.

LES REVUES

La Revue nouvelle : Poème de M. Bernard Hamel contre la guerre. — *La Ligne de cœur* : Correspondance posthume admirable, de Marc Boasson, tué à l'ennemi. — *Les Cahiers libres* : Extraits d'un poème de M. Roger Allard. — Mémento.

M. Bernard Hamel publie dans **La Revue nouvelle** (novembre) un poème d'une inspiration haute et généreuse : « La France, mon pays ; le Monde, ma patrie. » Ce titre donne exactement le sens du poème. L'auteur dénonce le crime de la guerre et l'erreur de ceux qui la croient une nécessité. Il entonne ensuite, et « tout de même », un « chant de triomphe » :

Je salue tout d'abord la France,
la Très-Haute, la Très-Belle, la Très-Aimable.
Je salue ses campagnes
où poussent les herbes essentielles,
où broutent, mornes et magnifiques, les bétails.
Je salue ses montagnes
— neiges, lacs, torrents, sapins —
montagnes, qu'il est si doux de gravir
quand l'aube en rosit les sommets.

Je salue sa splendide mer méditerranéenne
et cette existence souple, abondante et parfumée qu'on y trouve.
Je salue les riches cités bien ordonnées
et les villes antiques où fleurit le passé
et les bourgs obscurs et noirs
mais d'une grandeur sans pareille :
la grandeur du travail.

Mais je salue aussi tous les autres pays, toutes les autres nations,
et tous les continents,
les continents tropicaux et les îles glacées.
Je salue toutes les espèces humaines :
les Noirs, les Jaunes, les Blancs,
les barbares comme les civilisés,
les vaincus comme les vainqueurs,
les lâches comme les courageux.

Le poète veut « surtout » adresser son salut à l'Allemagne, aux Allemands. Il dit :

et nos mains sont faites de la même chair.

Mais la raison du poème trouve ici sa plus vaste expression :

Je suis avec l'ouvrier à son métier,
je suis l'ouvrier à son métier.
Je suis avec le savant penché sur ses livres,
je suis ce savant.
Je suis le paysan, je suis le riche, je suis le pauvre,
Mon cœur est bon et mon cœur est mauvais.
Je vous englobe tous, hommes,
et je suis une partie de vous tous,
la partie la plus petite,
la partie la plus importante.

M. B. Hamel fait songer à la forme de Charles Péguy, que l'on voit tendre par relais vers l'expression parfaite.

Voici la fin de ce poème qui exprime la pensée de tous ceux qui ont cru que la guerre de 1914-1918 serait la dernière, l'ont cru avec le plus grand nombre de ses morts, et certifient qu'on outrage ceux-ci et toutes ses victimes en ne prenant pas parti contre la guerre :

Hommes, serrons-nous les uns contre les autres,
comme de bons et loyaux camarades,
comme de doux et confiants amis.

Rompons ensemble le pain de nos souffrances,
buvons ensemble le vin de nos bonheurs.
Ecartons les voiles tragiques de la discorde
pour chanter
notre mutuelle amitié et notre foi ;
pour chanter
le bonheur de vivre
et cette grande espérance
— et cette belle réalité proche —
la paisible fraternité.
Chantons
les efforts faits pour un même but
le travail mis en commun,
la vie libre, claire, pure.

Et que l'amour du monde gonfle toujours vos cœurs
comme il gonfle le mien.

§

La ligne de cœur « présente son premier cahier le 15 novembre 1925 ». Ce nouveau confrère n'annonce pas sa périodicité. Il paraît à Nantes, sous la direction de M. Julien Lanoë : 26, avenue de Launay.

M. Jean Cocteau donne un poème ; le directeur même, un bon article sur le poète russe Constantin Balmont ; M. R. Lesbats un essai : « Réhabilitation de la province. »

Mais nous recommanderons spécialement cette revue pour l'intérêt capital que présente la publication d'un choix de lettres de Marc Boasson, tué à l'ennemi en avril 1918. On en connaîtra rarement d'une égale élévation et d'un style plus séduisant.

Qui lirait, sans que lui frémisse le cœur, cette page, par exemple, d'un homme à quelques mois de sa fin et que l'on devine là en pleine force :

Quelle chose enivrante que l'intelligence, et la faculté de penser, de se souvenir, d'imposer à l'innombrable masse des sensations, des images, des idées, à la diaprure du passé et du présent, aux mirages même de l'avenir, une unité qui les fait harmonie, consonance mystérieuse, musique, symphonie, beauté en un mot. Je pense parfois à cet insaisissable échange par quoi notre moi s'enrichit de tout ce qui y entre, par quoi aussi notre moi enrichit ce qui se présente à lui et qui sans lui demeurerait multiplicité morte, matière inerte. As-tu réfléchi

au sens profond de ces mots : les humanités, l'humanisme ? Le monde en fonction de l'homme. Et peut-on, en effet, l'imaginer autrement, dans la mesure où il est un asile vivable ?

Comme je voudrais un jour voir s'éveiller cette notion dans l'esprit de notre fils ! Mais que sera cet enfant ? Que le verrons-nous devenir ? Aimera-t-il ou ne détestera-t-il pas, s'il ne le méprise pas, ce pour quoi nous aurons donné notre tranquillité et sacrifié des bénéfices matériels ? Il faut vraiment être préparés à tout — même à aimer chez ceux qui sont sortis de nous leur haine ou leur indifférence pour nos propres préférences. Il me semble que cela ne me sera pas trop difficile : j'aurai tant de curiosité à contempler grandir une âme née de la nôtre et pourtant indépendante de la nôtre.

. . . .

Que l'on aime l'homme qui a pu écrire ces lignes et qu'on le plaint — quand on a le bonheur de voir son fils devenir un homme ! Quel être exceptionnel, celui qui, peu de jours avant sa mort, le 22 mars 1918, pensait ainsi :

Tout me semble tiède et fade, et inutile. Ma sensibilité est malade et inerte. Où faudra-t-il aller après la guerre, pour qu'elle recommence à vivre, à sentir, à faire de la joie, même avec des douleurs ? L'espèce de religion passive que je pourrais rencontrer dans le bas-fond où je descends ne m'est d'aucun secours ; elle me ferait plutôt horreur. Si la religion n'est pas énergie sublimée, si elle n'est qu'une étiquette sur une diminution, je cesse de la comprendre et de m'y attacher. Elle est ce que l'homme peut atteindre au sommet de son plus extrême élan, et non le pis aller de qui se renonce. Je suis si loin de la vérité religieuse que je n'accepte de l'humilité que l'orgueil de me l'imposer moi-même.

J'essaie de réatteindre d'anciens souvenirs, les images d'autres printemps qui me remplirent, naguère, d'une folie enivrée. Il me semble que je soulève des voiles lourds, lourds, une espèce de chape aux plis de plomb, et quand j'arrive à ce passé dont j'espérais je ne sais quel encouragement, quelle émotion renouvelée, c'est comme si je feuilletais un catalogue glacé, un herbier, si tu veux, dont les plantes n'ont plus ni couleur ni parfum. L'huile pesante de l'ennui élargit sa tache jusqu'au fond des temps. Ce que j'ai été, après ce que je suis, tombe au morne puits sans fond, et je me regarde m'en aller un peu comme une plante qui aurait conscience de se faner, et d'avoir été brillante.

Une chose me reste, à quoi je reconnais que tout orgueil n'est pas anéanti en moi : le mépris, un mépris sans nom, ni borne — le mépris éliminatoire qui va jusqu'à effacer de mon horizon les gens et les choses dignes de mon plus grand dédain. Il n'est d'ailleurs que l'autre

face, l'envers de mon vivace amour toujours plus exclusif, chaque jour plus profond, regard perçant sur un champ qui se rétrécit de plus en plus. C'est par là que je vis, par là seulement. Art, littérature, savoir, tout ce que j'ai aimé, tout ce que j'ai servi s'évanouit peu à peu dans un brouillard et cesse de nourrir mon existence — et il me semble parfois que c'est de ton cœur même, par un lien mystérieux, que m'arrivent ma substance et ma vie — les moyens de continuer d'être.

Quelle perte pour l'intelligence française, l'anéantissement d'un Marc Boasson ! C'est en songeant à des hommes pareils et à la multitude des morts qui étaient de simples braves gens, que l'on doit, de toutes ses forces, maudire la guerre et combattre pour l'impossibilité d'un retour de ce crime inexcusable, que RIEN ne justifie !

§

Nous rallions à cette idée cette strophe d'un beau poète, M. Roger Allard, ancien combattant :

Avec cette horrible faconde
des muets voulant crier fort
j'ai vu des ministres immondes
baver sur la tombe des Morts...

Elle est détachée de « Spectacle permanent », un poème sur le cinéma publié par **les Cahiers libres** (novembre-décembre) — qui est une des meilleures impressions qu'un poète ait reçues du « VIIe art », comme disait Canudo.

D'où vient que tant de paysages,
de formes et de mouvements
et jusqu'aux plus rares visages
ne m'ont ému que faiblement,

se demande M. Roger Allard. Et il répond, avec une mélancolie communicative :

Ah ! que m'importent les images
qu'à mon gré je pourrais revoir
et les êtres et les voyages
qui recommencent tous les soirs !

Pour l'âme brûlante que leurre
un mensonge d'éternité
les seuls images qui meurent
ont l'accent de la volupté.

MÉMENTO — *La Revue de France* (décembre) commence une nouvelle série des mémoires de Mgr Hébert, curé de Versailles, publiés par M. Georges Girard, et qui a trait à « la bataille Bossuet-Fénelon ».

Revue des Deux Mondes (1er décembre) : Un « Mémoire inédit » du duc de Morny sur « la genèse d'un coup d'Etat. » — « M. G. Lenôtre », par Filus. — « L'attentat d'Orsini », suite du « Cavour » de M. Paléologue.

La Revue du Siècle (1er décembre) : « Que doit être le parti national ? » enquête de M. Henri Soulier.

Le Divan (novembre) : « Sur Jean de Tinan », par M. André Lebey.

Commerce (automne) : « ABC », par M. Paul Valéry. — « Tumulte », par M. Léon-Paul Fargue. — « L'expérience du proverbe », par M. Jean Paulhan. — Fragments de « Microcosmes », de Maurice Scève, annotés par M. Valéry Larbaud.

La Revue hebdomadaire (28 novembre) : « Les derniers jours d'O. Wilde », lettre inédite de Robert Ross, très poignante, traduite par M. Cecil-Georges Bazile.

Nos Poètes (15 novembre) : « Sully Prudhomme », par Maxime Formont. — « Tristan Derème », par M. F. Breton.

Cahiers Léon-Bloy (novembre décembre) : « Saint-Front », par M. Hubert Colleye. — « Léon Bloy au Chat noir », par M. Joseph Bollery, avec de curieuses illustrations. Sur l'une d'elles, on lit ce quatrain de Rollinat :

Bloy, rafale du cri ! tourbillon des cyclones,
Qui souffle sa colère à des lyres de feu
Et va répercutant, au fond des Babylones,
L'anathème sorti de la bouche de Dieu !

Dessous, cette attestation signée de ces initiales fièrement tracées L. B.

Rollinat, le seul poète qui m'ait bien compris.

La Revue Universelle ((1er décembre) : Fragments inédits du « Lucien Leuwen », avec les intéressants commentaires de M. Henri Rambaud. — La suite du beau « Péguy » des frères Tharaud et du « Panouille » de M. Thierry Sandre.

La Revue de Paris (1er décembre) : Fin de l'« Edgar Poe », de Mme Lucie Delarue-Mardrus. — Lettres inédites de Mme de Staël.

Nouvelle Revue française (1er décembre) : de M. Paul Valéry : « Extrait du Cahier B. 1910 ». — « Chants », de M. Maurice Chevrier. — « Héloïse et Abélard », par M. A. Artaud.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Psychologie du Comédien (*Paris-Soir*, 5 décembre). — Virginie Déjazet, femme Protée (*Le Temps*, 4 décembre). — La question des patois ; évocation de M. Trouillot (*Intransigeant*, 16 décembre, et les journaux du jour).

Sous ce titre : « Le rôle fait l'homme », M. André de Lorde nous donne dans **Paris-Soir** une esquisse qu'il serait intéressant de développer en une étude plus approfondie, sur l'influence des rôles qu'il joue sur la mentalité et sur la vie du Comédien.

Un auteur de talent mit à la scène, voici quelques années, le cas d'un homme épris de sa propre enfant. Comme on demandait à Capus son avis sur le comédien chargé de représenter ce personnage : « Ma foi, répondit-il, je ne voudrais pas être à la place de sa fille quand il rentrera chez lui ! » Cette boutade résume un bien curieux phénomène de psychologie théâtrale : l'influence du rôle sur l'acteur.

Je n'envisage pas seulement ici l'action que peut exercer une œuvre théâtrale sur la carrière de son interprète. Tôt ou tard, un véritable artiste rencontre le rôle dans lequel il pourra donner toute sa mesure et réaliser pleinement les aspirations qui dorment en lui. Le personnage de drame ou de vaudeville qui l'a ainsi mis en valeur le suivra désormais comme son ombre ; c'est sous ses traits que l'acteur vivra dans les souvenirs du public, c'est lui qu'il rejouera un peu dans tous ses autres rôles.

Frédérick Lemaître eut Robert Macaire, qui le rendit célèbre en vingt-quatre heures ; Coquelin eut Cyrano ; le Bargy Priola, Tramel le Bouif, etc...

Mais l'influence du rôle sur le comédien ne se limite pas toujours à sa carrière. Chez certains artistes sensibles à l'excès, les émotions fictives de la scène se prolongent parfois en émotions réelles. Les personnages de rêve qu'un acteur a créés avec sa propre chair et sa propre pensée peuvent continuer à vivre en lui, la lampe éteinte. Il leur prêtait son corps ; voici qu'ils lui prêtent leur âme et qu'ils le possèdent. Le spectre imprudemment évoqué se refuse à rentrer dans l'Au-delà.

Sans doute est-ce là un cas exceptionnel. Il ne suffit pas de jouer *Tartuffe* ou *Monsieur Alphonse* pour devenir un franc scélérat. A ce compte, la Maison de Molière serait bientôt une maison centrale. Mais comment nier l'influence que le rôle de Napoléon exerça sur certains artistes, en particulier sur l'excellent Duquesne, auquel il valut le plus grand succès de sa carrière ? A force de représenter l'Empereur, Duquesne en vint à garder dans la vie le ton et l'allure de son personnage. Il s'identifiait à Napoléon peu à peu, au point de se sentir déchu lorsqu'il lui fallut revenir à des rôles de moindre envergure. « Voici l'heure

de l'abdication ! » soupirait-il le dernier soir où l'on joua *Madame Sans-Gêne*. Et quand, l'âge venant, il perdit le profil césarien dont il était si fier, ce fut pour ressembler d'une façon frappante à un autre Bonaparte, le roi Jérôme.

Cette conquête progressive d'un homme par un fantôme, je l'ai bien souvent constatée chez mon beau-père. Mounet-Sully éprouvait pour son art une véritable passion. Ceux qui vécurent près de lui ont seuls connu son labeur sans trêve, son désir de perfection jamais assouvi. S'il laissa de ces grandes figures, Œdipe, Hamlet, Joad, une image inoubliable, c'est qu'il leur a donné le meilleur de lui-même, c'est qu'il a souffert et vécu en eux, c'est qu'il a partagé leurs angoisses et pénétré leur plus secrète pensée. Tandis qu'il étudiait *Hamlet*, nous vîmes son humeur s'altérer ; il devint rêveur, mélancolique. Ce n'était plus le même homme ; visiblement, le doute d'un autre habitait en lui. Quand, vers la fin de sa carrière, il reprit le rôle d'Oreste, Mounet-Sully traversa une période de crise. Pour un rien, il s'abandonnait à des colères aussi violentes qu'inattendues. Lui si bon et si courtois d'ordinaire, il n'admettait plus la moindre contradiction. Je me souviens qu'un jour, à déjeuner, un incident futile l'ayant mis hors de lui, il alla jusqu'à précipiter par la fenêtre le plat qu'on venait de servir. Par contre, malgré le grand effort physique qu'elles lui imposaient, les représentations d'*Athalie* le laissaient calme, reposé, tout illuminé d'une sérénité que son âme inquiète connut bien rarement.

Si de tels exemples sont peu fréquents, on peut voir chez nombre de comédiens les effets — beaucoup plus prosaïques — d'une emprise analogue. Un de nos meilleurs artistes, que je m'abstiendrai de désigner autrement, passe à bon droit pour n'être point un mari modèle. Il court de la brune à la blonde avec une désinvolture digne de Lauzun, mais peu faite pour enchanter sa femme. Or, les hasards d'une tournée l'amenèrent dernièrement à figurer un vieux magistrat, défenseur de l'ordre et de la famille. Aussitôt, changement à vue. Gagné sans doute par l'onction de son texte, le diable se fait ermite. Adieu les frasques ! Voilà notre homme changé en saint... Temporairement, hélas ! car l'œuvre qu'il joua ensuite se trouva être un drame d'amour charnel. Le soir de la première, il enlevait une petite figurante. Sa femme ne s'en est pas consolée. Depuis lors, elle demande à tous les auteurs qu'elle rencontre d'écrire pour ce trop volage époux un rôle de cardinal, espérant que la robe rouge le détournera des autres robes.

Les acteurs deviennent pour eux-mêmes les personnages qu'ils jouent à la scène. Mais nous, spectateurs, nous aidons à cette auto-suggestion. Pour nous aussi, ils sont Hamlet, Desdemone, Phèdre, etc., et ils le demeurent dans la vie.

A propos de *Virginie Déjazet*, M. Jules Bertaut, qui s'amuse dans **le Temps** à reconstituer les détails de sa demeure, écrit :

Tout Paris l'adorait et elle avait été adorable. Son talent de Protée, qui lui permettait de jouer les travestis aussi bien que les grandes amoureuses, excitait un enthousiasme universel en ces heureux temps où l'on pouvait se passionner pour une comédienne. Presque toujours, après le spectacle, un nombreux cortège l'attendait pour la voir monter en voiture et l'accompagner jusqu'à sa demeure aux cris mille fois répétés de : « Vive Déjazet ! »

Une actrice qui incarne tous nos rêves, quelles merveilles, n'est-ce pas ! Mais lorsque ces êtres, qui pleurent et qui meurent sincèrement chaque soir, se retrouvent seuls avec eux-mêmes et qu'ils se cherchent, après s'être dépouillés des vêtures de leur suggestion, que trouvent-ils ?

§

A la Chambre, lit on dans les journaux,

M. Tremintin a dit l'émotion ressentie par toute la Bretagne à la lecture de la circulaire du 4 août 1925, interdisant l'emploi des idiomes locaux pour l'enseignement du français. Il a fait savoir que le breton était une langue digne de la plus grande vénération et non un patois, ainsi que le prétend la circulaire.

Oui, le breton est une vraie langue, et il faut en conserver l'usage qui ne saurait nuire aux Français. On se fait dans les milieux parlementaires une idée assez singulière des patois, un peu celle que s'en faisait feu M. Trouillot, ministre de l'Instruction publique, qui énonçait que les patois n'étaient que des déformations du français. Les patois sont de véritables langues qui n'ont pas eu la chance politique du patois de l'Ile-de-France, devenu la langue officielle et littéraire. Mais de même que nous conservons avec piété nos vieilles maisons des siècles passés et nos vieux meubles de style ancien, conservons et protégeons les patois de nos provinces lointaines, le provençal, le breton, le normand, le picard, etc...Des écrivains provinciaux, comme naguère Barbey d'Aurevilly et actuellement des Maurras ou des Daudet, y vont puiser des mots qui enrichissent la langue française. Au lieu d'essayer d'éteindre les derniers vestiges de ces langues provinciales, ainsi que le voulait faire M. de Monzie, il faut, au contraire, les aider à revivre et intéresser les instituteurs à cette culture : c'est une richesse.

R. DE BURY.

ART

Exposition Maks, galerie Durand-Ruel. — Exposition Henri Ramey, galerie Marguerite Henry. — Exposition Pierre Charbonnier, galerie Druet. — Exposition Louis Leydet, Hôtel Jean Charpentier. — Exposition d'Henri Cayon, galerie Allard. — Expositions Marquet, Bonnard, Maurice Henselt, galerie Bernheim jeune. — Exposition Jean Pavie, Exposition Marie Howett, galerie Visconti. — Exposition Th. Pallady, galerie Morin-Bénézit. — Exposition Jean Besque, galerie Rodrigues.

Maks est un peintre hollandais, épris de visions parisiennes. Il a gardé de la tradition hollandaise l'amour de la belle matière, le souci d'exprimer le caractère des personnages par l'allure. Il a pris à Paris le goût des lumières du soir et volontiers adhérerait-il à l'axiome whistlerien, que c'est lorsque le jour est tombé et que les lumières s'allument que commence le rôle du peintre.

Il nous donne, dans son exposition, une précision sur ses origines, en rétablissant de mémoire, mais dans sa propre facture, un tableau disparu de Breitner, son maître, de Breitner peintre hollandais de grand talent, sensible à l'influence des grands impressionnistes français comme ses précédesseurs Mesdag et Maris avaient accueilli la leçon de Courbet et celle de Corot. Le tableau ressuscité est archaïque, puisqu'on y admire un omnibus attelé de deux chevaux, mais la lumière du jour clair y est vivante.

Le tableau que Maks a consacré aux Fratellini, dans l'arène rougeâtre de Fernando, est une des plus pittoresques évocations qui soient de ces artistes populaires. Le peintre s'est gardé de les représenter sèchement. Autour de leurs justes allures de clowns-musiciens, il présente, dans la diffusion de la lumière électrique, les première banquettes de spectateurs et le mur des écuyers en fracs bleus, d'un bleu différencié par les ombres et les reflets de l'ambiance.

Voici, dans la vie du cirque, l'élan de deux écuyères, au maillot strict, à légère couronne de fleurs, prêtes à bondir sur le cheval d'exercices, en pittoresque allure de fête à la fois grecque et actuelle. Des écuyers de haute école en frac de couleur vive, sur de beaux chevaux, dont la lumière modèle l'anatomie à coups de luisants, de larges éclats ou de fines poussières irisées.

Parallèlement, des artistes de café-concert, diseuses et chanteuses ; des scènes de café de nuit, où une fumeuse de cigarettes brille à une petite table, dessinée avec la précision qu'y eût

mise un Rops, éclairée de reflets comme l'eût fait un Lautrec. Des déjeuners sur des terrasses, des dîners dans la clarté du soir, sur des fonds de verdures.

Si Paris appelle souvent Maks à reproduire ses prestiges, il n'oublie pas Amsterdam et figure sa cité d'origine en paysages très différents.

Un canal, du centre de la ville, sous une belle clarté, les eaux solides, concrètes du reflet des hauts buildings et des lourds chalands. avec une joie d'été sur le ciel et les toits. En contraste un faubourg, noté sous un temps gris, ou plutôt un temps noir, avec des bouées ceinturées du vermillon dans les eaux de plomb bruni et des petites maisons qui s'effacent dans des arborescences noirâtres, et ce dernier tableau est d'un beau caractère exact et de vision très individuelle.

§

Henri Ramey expose de grands nus d'une remarquable structure. Il les place dans des décors classiques d'ordonnance, dans le jeu de grands rideaux lourds, aux flexions souples qui s'ouvrent sur de larges paysages de verdures, d'eau, d'arbres lointains et de cimes reculées, en fête de la matière autour de la chair éclatante.

Ce sont de pareils paysages qu'il traite en pages naturistes, parfois egayées de cueillettes et de dînettes et qu'il rend avec souplesse et largeur. Les sites en sont choisis dans cette vallée de la Dordogne où l'âpre nature se pare le plus souvent de lignes majestueuses.

Certaines natures-mortes de Ramey disent l'éclat des fruits et l'éclat des fleurs hors des porte-bouquets, mais le plus souvent il s'attache à peindre les jeux de la lumière sur des objets matériels, masques, jouets d'enfants, fleurs artificielles sur lesquels les jeux de la lumière vraie font courir des reflets de vie authentique.

§

Pierre Charbonnier expose, galerie Druet, une nombreuse série d'œuvres d'une grande variété. Parmi de fraîches notations de paysages rapides, donnant l'impression première du peintre et gardant les primesauts de l'esquisse, voici, plus

déterminés et stylisés, des petits ports du midi, avec de jolis aspects de barques tirées à quai, une étude agréable des vieilles maisons trapues, tassées, creusées et teintées, de leurs fenêtres où le soleil s'apaise en miroir d'ombre, de leurs courbes rapides, en cassures d'éclats adoucis.

Des nus où l'artiste s'applique surtout à mo leler, dans leur vérité, les lignes du corps. Un tableau, l'*Etable*, joint à un souci d'exactitude d'animalier, un brin de stylisation, de hiératisme très moderne, procédant d'une préoccupation de construction intéressante, qui fait image, mais il ne semble pas que ce soit le meilleur des chemins que puisse prendre un artiste doué de tant de spontanéité.

§

M. **Louis Leydet** est un peintre de la Provence. Il connaît à merveille Aix et sa campagne. Il a souci de traduire son paysage familier d'après son tempérament particulier, qui l'amène à voir par masses et à chercher d'abord la ligne du paysage rural ou urbain. Avec ceci, un vif souci de couleur chaude et rythmée de fortes oppositions. M. Leydet, qui a beaucoup étudié Monticelli, transpose volontiers à la transcription du paysage quelques-uns des procédés romantiques de Monticelli; cette dramatisation de la vision produit de beaux effets, surtout appuyée, comme le fait M. Leydet, d'une consciencieuse étude du paysage réel. Il y a là une cinquantaine de toiles d'un art sérieux et attachant.

§

L'exposition d'**Henri Cayon** fait défiler des visions multiples d'Italie, d'Espagne, du Mexique, du Sénégal, du Soudan, du Maroc, pour revenir par les Pyrénées nous reposer par des aspects d'Ile-de-France, notés à Dampierre.

Henri Cayon, qui s'est affirmé, il y a trois ans, au salon des Artistes français, par une grande toile, paysage pyrénéen empli de sveltes silhouettes aux gracieux costumes, nous donne ici nombre de notations éclatantes, minutes de féeries de soleil sur des pays ardents, scènes d'intérieur aux personnages vigoureusement silhouettés, coins de ville populeux, points de silence ombreux dans les cités étincelantes et lointaines, maisons pittoresques, surgissement de types populaires. Ce sont des porteurs

d'eau de Mexico, la foule bigarrée d'un marché de Séville, l'empressement des travailleurs noirs sur les quais de Dakar et des indigènes au repos dans leurs cases treillissées où le soleil se nuance d'ombre pour miroiter sur le sol, des mosquées de Grenade, des gitanes, tout cela très prestement dessiné dans la lumière vive.

A côté d'Henri Cayon, Mme **Cayon-Rouan** expose des bouquets d'un joli scintillement et des esquisses légères de paysages traités dans les clartés tempérées de l'été d'Ile-de-France.

§

Galerie Bernheim jeune, une copieuse exposition de **Marquet**, nord, midi, marines, paysages de villes, jardins sur la mer, toutes toiles marquées de la maîtrise de ce peintre, mais ne nous apprenant rien de bien nouveau sur son art.

Une série de nouvelles toiles de **Bonnard** d'une très agréable fluidité dans la diversité ingénieuse de leurs colorations : des jeunes femmes retracées dans des intérieurs animés de natures-mortes de premier ordre, sur des fonds de tapisseries de joli goût, variées de cadres, de peintures légèrement réfléchies ; dans une brume tiède et joyeuse, les corps de ces jeunes femmes sont formulés avec une souple élégance, du plus simple et captivant dessin.

M. **Maurice Henselt** silhouette avec vivacité des visages féminins, les pare de l'attifement à la mode, donne une grande part de son attention à ces détails tout actuels. C'est alerte et moderniste plus que construit et profond.

§

Galerie Visconti, exposition **Jean Pavie**, sculpteur animalier dont les exécutions simples et travaillées offrent un réel intérêt. Des lithographies et des dessins accusent avec détail la structure des paysages.

§

Mme **Marie Howett** montre des intérieurs d'une exécution simple et savoureuse et des portraits très étudiés, d'un faire très calme et non sans puissance. Déjà, à un Salon d'Automne d'il y a deux ans, Mme Marie Howett s'était signalée par une large

scène rustique d'une large intimité. Cette intelligence de la douceur et cette vérité de lumière tranquille parent également ses dernières œuvres.

§

Galerie Morin-Bénézit, une exposition très sérieuse d'un peintre peu prodigue d'expositions, M. **Th. Pallady**. Des nus distingués, de beaux bouquets et des paysages de Paris.

§

Galerie Rodrigues, exposition **Jean Berque**, des nus féminins qui ne manquent point de caractère et des tableaux de fleurs.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Un nouveau Primitif français au Musée du Louvre : la *Résurrection de Lazare*, de Nicolas Froment. — En province : au Musée de Grenoble ; au Musée de Dijon ; au Musée de Nice. — Mémento bibliographique.

Après le *Portrait du roi Jean le Bon*, dont nous avons salué récemment l'entrée au **Musée du Louvre**, une autre œuvre précieuse, et beaucoup plus belle, de notre école française primitive vient d'entrer dans nos collections nationales (1) : la *Résurrection de Lazare* qui appartint autrefois à M. Richard von Kaufmann, de Berlin, et qu'on admira à l'Exposition des Primitifs français en 1904, où elle était attribuée à juste titre à Nicolas Froment, d'Uzès, l'auteur d'une autre *Résurrection de Lazare*, datée 1461, conservée à la galerie des Offices de Florence, et du triptyque du *Buisson ardent* à la cathédrale Saint-Sauveur d'Aix-en-Provence, exécuté vers 1475. Achetée lors de la dispersion, en 1917, de la collection Kaufmann par un banquier viennois M. Castiglioni, elle a reparu le mois dernier en vente publique, à Amsterdam, avec toutes les collections de ce financier, ruiné en 1924 par sa spéculation contre le franc. Grâce aux ressources supplémentaires dont la vente du collier de Mme Thiers est venue enrichir le budget des Musées nationaux, et sans avoir à toucher à ses réserves, le Louvre a pu se faire adjuger, malgré l'importance de la somme (154.000 flo-

(1) Elle est exposée en ce moment dans la salle Denon.

rins, soit, au cours actuel du change, plus de 1.500.000 francs), cette œuvre maîtresse (1). Il faut s'en réjouir sans réserve, car elle sera une des pièces capitales de notre salle des Primitifs et, avec la *Pietà* venue de Villeneuve-lès-Avignon, l'œuvre la plus représentative de notre école du Midi. Il n'y a pas à douter qu'elle soit l'œuvre de Nicolas Froment : on retrouve dans plusieurs figures — celles, notamment, de saint Pierre et du ressuscité — les mêmes types que dans la *Résurrection de Lazare* de Florence ; mais la composition est beaucoup plus heureuse : au lieu d'être resserrée en hauteur et de presser les acteurs les uns contre les autres, sous des arcatures gothiques, elle se développe en largeur, disposant ses quinze personnages — le Christ au centre, ayant à sa gauche saint Pierre, saint Jean et deux autres Apôtres, et à sa droite les sœurs de Lazare et les habitants de Béthanie, sans compter le donateur agenouillé — sur le fond d'un vaste et riant paysage où se profilent les tours et les édifices d'une ville fortifiée ; et la facture plus souple, la sûreté de main plus grande, la science plus parfaite (voyez, en particulier, le raccourci, qui fait penser à Mantegna, du visage de l'homme qui se baisse pour délier les bandelettes de Lazare) autorisent à placer le tableau du Louvre, comme l'avait fait Henri Bouchot dans le catalogue de l'exposition de 1904, après celui des Offices, vers 1465. Il faut aussi y admirer, joints à l'harmonie des colorations chaudes et profondes, la beauté expressive des figures, notamment de celles des femmes, et, au lieu de la rudesse et des recherches parfois caricaturales de la version de Florence, un recueillement et une douceur attendrie que ne connaît pas non plus le *Buisson ardent* et qui en font un des plus émouvants chefs-d'œuvre de notre école française.

§

Un récent voyage nous a permis de faire connaissance avec le Musée de Grenoble et de revoir celui de Dijon, qui tous deux ont bénéficié depuis quelque temps de notables libéralités. **Le Musée de Grenoble**, déjà très riche, comme on sait, en œuvres marquantes des écoles anciennes — parmi lesquelles nous citerons seulement le grand et magnifique Rubens : *Saint Grégoire invo-*

(1) Parmi les autres enchères importantes de cette vente, citons un *Portrait de syndic* par Rembrandt, qui a atteint 214.000 florins (soit environ 2.150.000 francs), et un *Mariage mystique de sainte Catherine* du Corrège adjugé 80.000 florins.

quant le Saint-Esprit, un des plus exquis Guardi que nous connaissions : *Le Doge traversant la place Saint-Marc à Venise*, une délicate *Vue de Venise* de Canaletto, un beau Véronèse : *Jésus guérissant l'hémorrhoïsse*, une importante série de Philippe de Champaigne, dont un magistral *Portrait de l'abbé de Saint-Cyran*, deux *Combats de cavalerie* du Bourguignon, un *Martyre de saint André* par Restout, transporté il y a peu de temps de l'église Saint-André au musée, deux Claude Lorrain, de beaux portraits de Largillière et de J.-F. de Troy, un *Paysage avec figures* donné à Watteau et qui a suscité de nombreuses controverses, des *Baigneuses* de Pater, un admirable *Portrait de Fra Alonso de Ocana* par Valdés Leal, une série de beaux Zurbaran : *Annonciation*, *Adoration des bergers*, *Circoncision*, etc., un buste de Barnave par Houdon, un autre en bois polychromé de *Pietro Mellini* par Benedetto da Majano, à quoi s'ajoutent de belles œuvres françaises modernes dont nous parlerons tout à l'heure — s'est enrichi, au lendemain de la mort de Marcel Sembat et de sa femme, de la collection de peintures et de sculptures contemporaines réunies et léguées par eux et est, de ce fait, devenu d'emblée le plus moderne de nos musées de province. Les principaux maîtres de notre jeune école y sont représentés par des œuvres significatives : Gauguin avec une aquarelle de *Tahitienne*, Rouault avec sa belle composition en vue du concours de Rome : *Le Christ déposé de la Croix*, des aquarelles dans sa manière actuelle et des céramiques, Henri Matisse avec treize œuvres, René Piot avec quatre, Vuillard, Van Dongen, Marquet, Derain, Friesz, Lucie Cousturier, Bourdelle, Mettbey, etc. Toutes ces œuvres, auxquelles s'ajoutent celles de Georgette Agutte (Mme Marcel Sembat) provenant de son atelier, sont réunies dans deux grandes salles du premier étage qui ont été inaugurées en septembre 1924. En même temps, le nouveau conservateur, M. Andry-Farcy, procédait au reclassement, depuis longtemps désirable, de la collection de peinture ancienne du rez-de-chaussée, où les toiles étaient accrochées les unes contre les autres jusqu'au plafond, et répartissait en trois salles, au lieu de deux, les peintures étrangères. Des vues comparées de ces salles avant et après ce remaniement, publiées par la *Renaissance de l'art français* (1), montrent l'heureux résultat

(1) Numéro de novembre 1924.

de cette transformation (quoique bien des petits tableaux soient accrochés trop haut). Mais ce que ne nous avaient pas dit les articles qui, en diverses revues, ont célébré le « rajeunissement » du Musée de Grenoble (1), c'est qu'il a été opéré au détriment des œuvres françaises du XIXe siècle qui occupaient autrefois la troisième salle. Et, tandis que le conservateur, peintre d'avant-garde, glorifiait dans la quatrième les tendances modernes, présentant en magnifique lumière, à côté de quelques œuvres excellentes (des aquarelles de Delacroix, un Jongkind, un Sisley, un *Portrait de femme* et un *Paysage de Bretagne* de Gauguin, un Harpignies, un Claude Monet, un Dourouze, des Jules Flandrin, des sculptures de Bourdelle et de Joseph Bernard) un choix de productions des exposants les plus avancés du Salon d'Automne et du Salon des Indépendants, dont quelques-unes de l'art le plus barbare, où la fausse naïveté le dispute à l'ignorance — telles des peintures et sculptures d'un Zadkine et d'une Chana Orloff, — il mettait comme au rebut, alignés vaille que vaille sur les parois des salles latérales de sculpture assez mal éclairées, les tableaux du XIXe siècle où cependant ne manquent pas de bons morceaux infiniment supérieurs aux élucubrations que nous venons de mentionner : par exemple un *Portrait du peintre Vincent* par David, une *Tête de femme* de Cottavoz, des portraits par Millet, Ary Scheffer et Hippolyte Flandrin, un *Stendhal* d'Alfred de Dreux, des paysages signés des peintres dauphinois Achard et Guétal, des Henner, de nombreux Fantin-Latour, etc. Et l'on a maintenant ce spectacle scandaleux de l'*Hommage à Berlioz* de ce dernier artiste — toile qui devrait être doublement chère aux Dauphinois — accroché dans un coin tout en haut, au lieu de trôner à une place d'honneur dans le sanctuaire que, comme chaque musée de province, Grenoble devrait consacrer à la gloire de ses maîtres locaux. Plutôt que d'ajouter aux treize Matisse de la collection Sembat deux nouveaux Matisse et d'acquérir des insanités comme celles dont nous parlions tout à l'heure (n'y a-t-il pas, au musée, une commission consultative d'achat chargée de contrôler ces fantaisies ?) n'aurait-il pas mieux valu enrichir le petit groupe dauphinois déjà existant de nouvelles peintures ou aquarelles de Jongkind et

(1) Sauf pourtant deux à Paris : l'un de M. Maurice Feuillet dans le *Figaro artistique* du 9 novembre 1923, l'autre de M. J.-L. Vaudoyer dans l'*Echo de Paris* du 4 septembre 1924.

de Dourouze, très insuffisamment représentés, d'un des grands panoramas de montagnes de Jules Flandrin, de toiles ou d'études des autres bons peintres que possède actuellement le Dauphiné, et mettre cet ensemble en valeur, avec les meilleurs maîtres du XIXe siècle, dans cette salle d'honneur usurpée par trop d'intrus qu'il serait plus rationnel de loger au premier étage, en complément des œuvres d'art contemporaines de la collection Sembat? Il nous semble que le Musée de Grenoble gagnerait infiniment à ce classement plus judicieux et plus logique de ses richesses et que le renom de son conservateur — sauf peut-être dans certains petits cénacles — n'y perdrait rien non plus. Mais voudra-t il le comprendre?

Au **Musée de Dijon** règne une activité qui, pour être plus discrète, n'en est pas moins féconde en résultats plus heureux. Il y a là un conservateur qui, tout jeune qu'il soit, lui aussi, ne tient pas pour négligeable ce qui a précédé l'art d'aujourd'hui et juge les maîtres anciens dignes de ses études, auxquelles d'ailleurs sert de base une solide érudition : travailleur acharné et patient, il s'est appliqué, en particulier, à reviser par les moyens que la science actuelle met au service des historiens d'art les attributions plus ou moins fantaisistes dont certaines œuvres étaient revêtues et à rendre à des peintures maquillées leur aspect primitif. Grâce au laboratoire de micro-radiographie dont le musée a été doté en 1923 par la générosité de M. le duc de Trévise et de sa Société « la Sauvegarde de l'art français », et qui devrait exister près de toutes nos collections publiques, à commencer par nos musées nationaux, il a réussi tantôt à dépister dans plusieurs tableaux des repeints qui en avaient modifié l'aspect, tantôt à découvrir sous ceux-ci la signature originale du véritable auteur (par exemple, un prétendu Fra Bartolommeo a été reconnu comme un Bugiardini daté de 1510, signature et date jusque-là illisibles, même à la loupe) ; et c'est ainsi que, pour le plus grand profit des historiens d'art, bien des œuvres ont recouvré leur figure première et leur véritable état-civil. C'est là aussi, on le voit, un rajeunissement qui valait la peine d'être noté.

Nous avons été heureux d'apprendre, en outre, que ce musée, déjà si riche et si beau, a eu la bonne fortune de recevoir dernièrement de très généreux donateurs, le Dr et Mme Dard, une importante collection de tableaux et d'objets d'art qui, à elle

seule, n'emplira pas moins de quatorze salles et qui, lorsqu'elle sera installée l'an prochain, sera une révélation et une source de rares jouissances pour ceux qui s'intéressent aux écoles suisse et allemande primitives : le panneau de Conrad Witz qu'on a admiré l'an dernier à Paris à l'exposition suisse du Jeu de Paume, a donné un avant-goût de ce que sera ce régal, dont nous offrirons, dès que ce sera possible, la primeur aux lecteurs du *Mercure*.

En attendant, indiquons et recommandons-leur le petit guide qu'avec M. Albert Joliet, conservateur en chef du musée, son adjoint, M. Fernand Mercier, dont nous venons de dire la laborieuse activité, a publié dernièrement dans la jolie collection des *Memoranda* de l'éditeur Laurens (1). On ne peut souhaiter — nous en avons fait l'expérience — meilleur conducteur. Après une notice historique sur le palais des Ducs qui renferme le musée, sur la fondation, remontant à 1783, et le développement de celui-ci, vient un exposé sommaire des richesses contenues dans les six salles de sculpture et les vingt-deux de peinture avec un guide topographique indiquant, en vue d'une visite rapide, les œuvres essentielles à voir dans chaque salle ; la plupart de ces chefs-d'œuvre — tombeaux des ducs, retables de Jacques de Baerze avec les volets peints par Melchior Broederlam, *Adoration des bergers* du « Maître de Flémalle », triptyque de Lorenzetti, *Vierge* de Luini, portraits du *Comte d'Enghien* par Corneille de Lyon, de *Catherine de Montholon* par Tassel, de *Palliot, historiographe du roi*, par Revel, du *Président Bouhier* par Largillière, de *Marie Leczinska* par Nattier, de *Rameau* par Chardin, « préparations » de La Tour, dessins de Prud'hon et de Hoin, *Ex-voto* d'Alphonse Legros, *Biblis* d'Henner, etc. — sont reproduits hors texte en photogravure.

A **Nice**, une récente libéralité de M. le baron Vitta vient de faire bénéficier la ville de la riche collection qu'il avait réunie de peintures, pastels, dessins, cartons de tapisseries, etc., du bel artiste qu'est Jules Chéret et dont on a admiré cet été aux Gobelins une grande partie (2). Ces créations de joie et de lumière seront bien à leur place dans ce radieux pays où d'ailleurs leur auteur est fixé depuis une trentaine d'années. Elles seront

(1) Un vol. in-18, 64 p. av. 44 reprod. ; 3 fr.
(2) V. *Mercure de France*, 15 août 1925, p. 243-244.

installées dans la villa Thomson, que la municipalité de Nice se propose d'acquérir pour y loger définitivement son musée.

Mémento. — Dans la même collection des « Memoranda » où a paru le petit volume sur le Musée de Dijon dont nous parlons plus haut, deux autres viennent d'être publiés sur le Musée Condé de Chantilly et le Musée de Bayonne. Le premier (*Chantilly : les peintures*; in-18 64 p. av. 30 reprod. ; 3 fr.) complète ceux qui avaient été consacrés auparavant à la série des miniatures de Jean Fouquet, puis au château, au parc et au bâtiment des écuries. Il est dû, comme le dernier de ces deux ouvrages, à M. Gustave Mâcon, conservateur du musée, et contient, après une très intéressante notice sur l'histoire de la formation des collections par le duc d'Aumale (qui, de la dizaine de toiles trouvée dans l'héritage des princes de Condé, a porté ce chiffre à environ 600), une liste méthodique des œuvres exposées, qui constitue un guide des plus utiles. On a plaisir à trouver ensuite la reproduction des plus belles, qui sont dans toutes les mémoires : le *Mariage mystique de saint François d'Assise* de Sassetta, la *Belle Simonetta* de Piero di Cosimo, l'*Histoire d'Esther* de Filippo Lippi, la *Vierge de la Maison d'Orléans* et les *Trois Grâces* de Raphaël, les portraits du *Grand Bâtard de Bourgogne* par Rogier van der Weyden, de *Marguerite de France* par François Clouet, de la *Duchesse d'Arenberg* par Van Dyck, de *Richelieu* par Ph. de Champaigne, de *Molière* par Mignard, de la *Princesse Palatine* par Largillière, de la *Duchesse d'Orléans en Hébé* par Nattier, de *Talleyrand* par Ary Scheffer, d'*Ingres* par lui-même, du *Duc d'Aumale* par Bonnat, la *Vierge de miséricorde* d'Enguerrand Charonton, l'*Annonciation* de Poussin, le *Déjeuner de jambon* de Lancret, l'*Amour désarmé* de Watteau, les *Enfants turcs à la fontaine* de Decamps, la *Chasse au faucon* de Fromentin, etc. Ajoutons que les notices mises sous ces reproductions donnent les renseignements les plus utiles sur l'origine de ces peintures, le prix qu'elles ont été payées, leurs dimensions, etc.

Le dernier volume paru de ces « Memoranda » est consacré au *Musée de Bayonne* et à ce qui en fait la principale richesse : les *Collections Bonnat* (in-18 ; 64 p. avec 50 fig. ; 3 fr.), collections données de son vivant ou léguées à sa mort par le grand artiste à sa ville natale et dont nous avons dit ici à maintes reprises, et notamment l'an dernier, l'importance et l'intérêt. Une préface de M. Antonin Personnaz, ami de Bonnat et vice-président de la Commission du musée, retraçant sommairement la vie de l'artiste et la formation du musée, puis un guide rédigé par le conservateur, le peintre Georges Bergès, précèdent la reproduction des plus admirables pièces de ces collections : sculpture grecque, dessins de Pisanello, de Pollaiuolo, de Léonard, de Raphaël,

de Michel-Ange, de Dürer, de Holbein, de Rembrandt, de Watteau, de Boucher, de Prud'hon, d'Ingres, de Delacroix, toiles de Rubens, du Greco, de Goya, de Claude Lorrain, d'Ingres, de Barye, de Degas, de Puvis de Chavannes, de Bonnat lui-même; sculptures de Paul Dubois et de Chapu, etc.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Gabriel Pérouse : *Conflans*, Dardel, Chambéry. — Robert Hénard : *Rouen*, Nilsson.

Une des publications les plus remarquables de la librairie Dardel, de Chambéry, est sans doute le très beau volume de M. Gabriel Pérouse sur : *Une ville morte de Savoie*, **Conflans**, qui était d'ailleurs une des portes du pays et l'accès de ses parties basses vers le Dauphiné.

« Un gros rocher mal équarri, que les arbres et les prés ont peint en vert, avec des maisons suspendues à ses aspérités, domine le confluent de l'Isère et de l'Arly. » Un des chemins gaulois des Alpes passait ici et devint ensuite une voie romaine pour la traversée des montagnes. C'était une des routes de l'Italie par le Petit Saint-Bernard et Aoste. Elle passait près de Conflans sur un pont de bois — car les Romains qui ont eu tant de routes à leur actif, dit M. Gabriel Pérouse, furent d'assez pauvres contructeurs de ponts — qui n'a été remplacé par un pont de pierre qu'à l'époque moderne : c'était le chemin de Grenoble, Vienne et Lyon — de même que celui de Genève et du Rhin. Des vestiges de la culée de pierre où s'appuyait l'ouvrage sur l'Arroux se voient encore, un peu en amont. C'était un pont à péage, ainsi qu'un deuxième bâti sur l'Isère et dit « pont des chèvres », qu'on voyait d'un autre côté de Conflans. Les ponts de Conflans, longtemps inféodés aux comtes de Chambéry, rentrèrent au XVIe siècle dans le domaine ducal. On payait 3 deniers par personne pour le passage, et autant pour chaque bête chargée de marchandises du pays ; le double pour les autres. Le cochon payait près de sept deniers ; le roi ne payait rien, ni les princes, ni les ambassadeurs ou fonctionnaires en service. Administrativement, le vieux nid d'aigles de Conflans a été réuni, à l'époque moderne, au bourg voisin de l'Hospitalliet et l'ensemble a pris le nom d'Albertville. Mais Conflans garde toujours son autonomie

au point de vue historique, et c'est pas à pas que M. Gabriel Pérouse nous fait visiter ses curiosités.

C'est d'abord le vieux collège qu'on nous présente, mais pour lequel on peut retenir ce détail plutôt malséant qu'il n'y avait pas de latrines (1777). Les bâtiments délabrés furent vendus à la Révolution et n'ont laissé qu'un souvenir.

Dans le faubourg de l'Hospitalliet s'arrêtaient cependant les pèlerins en route pour Rome ou la Terre Sainte et qui trouvaient asile dans un hospice ou hôpital dont l'endroit a pris le nom. Ce faubourg s'étendait ensuite aux abords de la ville, accrochant ses petites maisons au rocher sur lequel s'élève Conflans. Il en disparut vingt-cinq dans un incendie en 1738 ; l'élargissement de la route, en 1751, fit disparaître le reste. A main droite, un petit chemin descend vers l'Hôtel-Dieu, qui n'est d'ailleurs que l'ancien hospice, aménagé pour sa nouvelle destination au XVIe siècle.

En dehors de la ville et s'élevant sur un de ses côtés, dont il constitue un très beau décor, s'élève le château (XVIe siècle) ou la Maison Forte de Costaroche, qui n'a pas de pont-levis du côté où l'on y accède, mais de bonnes tours, des créneaux et des archères. La construction ne fut terminée qu'en 1583, par Jean-Antoine de Locatel, qui l'avait commencée quatre années auparavant.

Les anciennes murailles de Conflans, dont on parle dès le XIIe siècle, et peut-être antérieurement, furent plusieurs fois reprises et l'enceinte agrandie en 1381 ; elle subsiste encore en grande partie. A propos de la construction de cette dernière muraille, on sait que le comte de Savoie, dont relevait Conflans, donna une charte établissant un droit de passage pour les marchandises qu'on amenait par la ville, et dont l'énumération est curieuse. Mais passons. On entre dans la ville par la porte de Savoie, qui est une de ses deux grandes portes. L'ouvrage de M. Gabriel Pérouse en parle assez longuement ainsi que de ses défenses; et près d'elle se trouvait une poterne dite de Beaufort, du nom d'un bourg voisin. C'est du côté de la porte de Savoie que fut donnée en 1600 l'attaque par laquelle Lesdiguières emporta la ville. Du même côté encore on voit une maison du XVe siècle, à toit pointu, et la place de la Petite-Roche, placette irrégulière où l'on vendait le gros bétail. En pénétrant

dans la ville, on trouve du reste nombre de maisons plus ou moins détruites, des décombres et démolitions. L'une, la maison de la tourelle ronde, possède des fenêtres à meneaux, un escalier, taillé dans le roc ; ailleurs une maison à demi démolie garde encore la hotte d'une cheminée suspendue à la muraille. Dans la Grande Rue qui monte tout proche, les maisons face à face sont si rapprochées qu'on peut de l'une à l'autre se parler à voix basse. Il est question ensuite de la maison forte de la Petite-Roche, qui se trouvait de ce côté et dont la Tour servit de prison. On sait d'ailleurs que le châtelain de la Petite-Roche avait office de police dans la ville. Toutefois on ne gardait les délinquants dans cette Tour que le moins possible, car il fallait les nourrir... Ce fut d'ailleurs la dernière partie de l'édifice qui subsista, et dès le XVIII[e] siècle on construisit sur l'emplacement du château.

On montre cependant, parmi les anciennes façades, les portes et fenêtres parfois béantes, les boutiques closes, au large banc de pierre, servant à l'étalage. Bientôt on rencontre la Poste, où le courrier de Chambéry s'arrêtait deux fois par semaine et où chacun venait chercher ses lettres.

On arrive à l'église, par « une courte rue qui monte ». L'ancienne église de Conflans a été rebâtie au XVIII[e] siècle et n'offre guère d'intérêt architectural. L'intérêt du reste n'est pas dans l'édifice, mais dans les pratiques et coutumes d'autrefois que nous indique M. Gabriel Pérouse. On arrive à la Grande Place, qui existe sans doute depuis les temps gallo-romains. Sur cette Place se tenait jadis le marché, dont on nous décrit l'animation et la variété des costumes. De ce côté se trouve encore la Maison Rouge ou château. C'est une construction de style italien, du XIV[e] siècle. Après des vicissitudes diverses, l'histoire de la Maison Rouge se confond en 1714 avec celle du château voisin.

Sur la Grande Place existe encore une fontaine monumentale, du XVI[e] siècle comme la première ; et non loin la sonnerie qui remonte au XIV[e] siècle ; et auprès la Boucherie, louée à neuf bouchers « cinq sols forts par an et une pièce de bœuf » ; le seigneur avait droit encore à toutes les langues de bœufs et vaches tués. — Comme tous les lieux de passage, Conflans possédait de nombreux cabarets, dont beaucoup se trouvaient du côté de la Grande Place. En 1770, le Sénat de Savoie voulut en réglementer

le nombre. Il n'y en eut d'abord que six d'autorisés ; puis douze (1775).

Au delà du Marché, après la maison forte, s'élève la Tour Sarrasine, qui remonte au temps des invasions mahométanes (XI[e] siècle) ; puis c'est la porte Tarine, encore un ouvrage militaire des vieilles époques ; le château *de Conflans*, très modernisé, etc. Tel est à peu près l'état dans lequel apparaît Conflans. M. Gabriel Pérouse donne sur les lieux et ses aspects, comme sur son histoire, de nombreux détails. La ville avait encore 1400 habitants au début du XVIII[e] siècle ; mais ce chiffre comprenait la population des faubourgs et villages prochains. Cette population déjà réduite s'est depuis dispersée, a descendu dans la plaine et Conflans n'est plus qu'une ville morte, — un décor du passé qui reste debout, une survivance des âges d'autrefois. M. Gabriel Pérouse l'a raconté surtout d'après les pièces d'archives. On le suit avec plaisir dans la belle édition qui a été donnée par M. Dardel, de Chambéry, et qu'illustrent de jolis dessins de M. André Jacques. Il y manque seulement un plan topographique pour la facilité des recherches.

§

Sur **Rouen**, qui reste au point de vue historique et monumental une des villes les plus intéressantes non seulement du vieux duché de Normandie, mais de toute la France d'autrefois, M. Robert Hénard a publié, dans la collection des cités d'art de la librairie Nilsson, un petit volume de renseignements aux illustrations abondantes et de format commode pour les touristes. — Après une préface en introduction et un aperçu historique du rôle joué au cours des âges par la vieille ville normande, M. Robert Hénard passe en revue ses monuments, à commencer par les édifices religieux et la très belle cathédrale, — église grandiose surtout du XIII[e] siècle, et dont la superbe façade ne fut construite qu'au XVI[e] siècle par l'architecte Rouland Le Roux. C'est ensuite l'église de l'abbaye Saint-Ouen, — près l'hôtel de ville, sur la place duquel un Napoléon à cheval brandit un chapeau trop large pour sa tête ; construction remarquable surtout avec son portail sud, mais dont la façade a été gâtée malheureusement par l'adjonction des flèches dont le gratifia le XIX[e] siècle. C'est ensuite Saint-Maclou avec la très belle porte de Jean Goujon et l'ancien

aître ou enclos funéraire de la paroisse ; Saint-Nicaise (XIIIe-XIVe siècles), Saint-Lô (XVe siècle), puis le Palais de-Justice ; Saint-Laurent, église de style flamboyant, transformée (1911) en musée d'art régional ; Saint-Godard dont les vitraux conservent un bel arbre de Jessé ; Saint-Vivien, église à cinq nefs ; la Tour de Saint-André (XVIe siècle), dernier reste de l'église du même nom.

Mais il n'y a pas que des monuments religieux à Rouen. On y montre, avec un orgueil justifié, les constructions délicieuses du Palais de Justice (XVe siècle) où la salle des Assises, parmi d'autres coins remarquables, garde encore son superbe plafond caissonné d'autrefois. Le Gros Horloge et le Beffroi, avec sa délicieuse fontaine du XVIIIe siècle, dont l'ensemble est justement célèbre ; l'hôtel du Bourgthéroulde, dont les bas-reliefs sur la cour nous rappellent l'entrevue célèbre de François Ier et d'Henri VIII d'Angleterre au camp du Drap d'or ; la Tour Jeanne d'Arc, ancien donjon du château, qui datait de Philippe-Auguste. Ailleurs, c'est l'ancien Bureau des Finances, la Fierte de Saint Romain ; de vieilles maisons encore assez nombreuses dans la ville et dont certaines sont remarquables ; des fontaines diverses souvent charmantes comme celle de la Croix de Pierre (1515), très délabrée et qui a été transportée dans le jardin du Musée, etc. Enfin, il y a les collections, la Bibliothèque du Musée d'Art Normand, des Antiquités et des Beaux-Arts, etc.

Un chapitre sur les environs, — Boscherville, Jumièges, Saint-Wandrille, Caudebec, etc., termine ce petit volume, d'une illustration plutôt remarquable et qui fera bonne figure dans la nouvelle collection Nilsson.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Un précurseur de René Ghil : Strada. — *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, dans son numéro du 10 octobre dernier, a publié un inédit de René Ghil, plus de trois colonnes en l'honneur de J. de Strada. On ne nous dit pas ce qui a empêché cet article de paraître. Il est intitulé : *Un Méconnu*, et ne porte pas de date, mais divers détails nous autorisent à le placer vers 1892. Strada y est qualifié de « poète

plus souverain que notre Hugo par la pensée ». C'est un homme de génie, et Ghil le proclame un précurseur, *son* précurseur.

En même temps, dit-il, que ma Méthode évolutive-instrumentiste apportait une Poésie rationnelle, basée scientifiquement et du tréfonds raisonné de la « lutte pour la vie » des Lamarck et Darwin tentant tirer une féconde causalité « d'Amativité pour le Mieux » — une pensée m'obsédait : n'était-il pas probable (la nature ne faisant de saut) qu'entre les périodes intuitives et égoïstes de la poésie et mon apport de cette Méthode vers laquelle venait et vient la génération montante (la toute nouvelle, qui n'est ni sceptique ni pessimiste), un chaînon très puissant existât ? C'est, en effet, l'Œuvre de Strada.

Ghil ne vantait pas seulement dans Strada le poète-philosophe-historien, mais aussi le peintre, car dans le « discret hôtel » qu'il habitait seul avenue Henri Martin, Strada entassait toiles sur volumes, accumulait volumes sur toiles. Vertigineuse fécondité ! C'est par elle que Strada est vraiment unique. « Trois ou quatre cents toiles », écrit Ghil qui admire. Que sont devenus ces tableaux allégoriques, par lesquels le peintre illustrait *l'Epopée humaine* de l'écrivain, cette épopée inépuisable que Remy de Gourmont jugeait en ces termes dans le *Mercure* d'avril 1894 ?

L'Epopée humaine de M. Strada évolue en trois cycles ; chaque cycle réclame trois tomes ; chaque tome absorbe 11.574 mauvais vers ; nous en sommes au tome XI : 127.314 alexandrins... L'œuvre sera complète en 190.971... et alors M. Strada en sera pour sa crampe, car son *Epopée* est d'une médiocrité qui surprend de la part de l'auteur jadis estimé de l'*Ultimum organum*.

Il n'est pas bien facile aujourd'hui d'avoir des renseignements sur Strada. Ni les livres d'histoire littéraire, ni les anthologies ne connaissent le nom de cet homme dont les ouvrages suffiraient à peupler une bibliothèque et qui sema des livres chez tous les éditeurs : Hachette, Ollendorff, Alcan, Dreyfous, Dentu, Amyot, Havard, Le Chevalier, etc.

Nous savons pourtant que José de Strada (son *Epopée* porte simplement J. Strada) était né sous les nom et prénoms de Gabriel-Jules Delarue, à Vouillé (Deux-Sèvres), en 1831, et qu'il est mort à Paris-Passy en 1902. Riche, il put se donner tout entier aux travaux qui lui plaisaient. Voici une liste, sûrement incomplète, de ses ouvrages :

Science : L'*Ultimum organum*, 2 vol. (1865). — *Méthode*

générale (1867). — *Point de départ de la Pensée* (1868). — *Manifeste de la Philosophie de l'Impersonnalisme méthodique* (1868).

Science sociale : *Le Dogme social* (le dogme social est le suffrage universel), (1859). — *La séparation des pouvoirs* (1861). *Séparation absolue de l'Eglise et de l'Etat* (1862). — *L'Europe sauvée et la Fédération* (1867).

Histoire : *Esprit de l'Histoire universelle*. — *Histoire de France*, 10 vol. — *Loi de l'Histoire*, 1 vol. (1894).

L'ÉPOPÉE HUMAINE (1). — 1er cycle des civilisations : *La Genèse Universelle*, tome I (1890). — *Les Races*, t. II (1890). — *Le Premier Roi*, t. III (1890). — *Le Premier Pontife*, t. IV (1890.)— *Sardanapale*, t. V (1891).

2e cycle des civilisations : *Le Peuple de Dieu*, t. VI ; la *Pallas des Peuples*, t. VII ; *Jésus*, t. VIII (1892). — *La Mort des Dieux*, t. IX (1865). — *La Mêlée des Races*, t. X (1873).

3e cycle des civilisations : *Charlemagne*, t. XI (1893). — *Un Bon Roi*, t. XII ; les *Chevaliers du Peuple*, t. XIII ; *Abeylar*, t. XIV (1894). — *Communes et Cours d'amour* (1894).

Les derniers tomes, par ordre de date, de *l'Epopée humaine* portent les titres et indications qui suivent :

L'Epopée humaine, 3e cycle des civilisations. Second drame de la tétralogie de la seconde renaissance. Jeanne d'Arc, la France mère des libertés de l'esprit de l'Europe par la destruction de l'empire universel anglais (Ollendorff, 1895).

L'Epopée humaine. Cycle actuel des civilisations. Deuxième drame de la pentalogie du triomphe du Verbe et du règne de Dieu. Le Prométhée de l'Avenir, la France mère de l'unité du monde par la religion de la science et de l'esprit pur, tragédie symbolique (Ollendorff, 1895).

L'Epopée humaine. Philosophie de l'Impersonnalisme méthodique. Le théisme scientifique et l'idéalisme social, seule religion universelle. La religion de la science et de l'esprit pur, constitution scientifique de la religion (2 vol., Alcan, 1897).

L'Epopée humaine. 4e cycle des civilisations. Tétralogie de Mirabeau, Dante, Robespierre, Napoléon. Robespierre et la Révolution de l'Humanité (Paris, au Temple de la religion et de la science, 1899).

(1) L'ordre qui suit est celui qu'a indiqué Strada. L'ordre chronologique est différent, et les dates font voir que le volume classé par l'auteur au neuvième rang de *l'Epopée humaine* a paru le premier de tous (en 1865).

Strada ne se donna jamais de repos, et, l'année même de sa mort, nous voyons paraître un volume de son « épopée humaine » : celui-là est sur « le Paris de l'ère de la science, capitale de l'univers ».

Cette « épopée » qu'il émietta en 37 années d'une publication ininterrompue, cette œuvre sur laquelle il comptait pour se survivre a-t-elle quelque valeur ? Au point de vue littéraire, on est bien forcé de répondre non. Au point de vue des idées philosophiques ou historiques, je n'oserais affirmer qu'elle n'a jamais aucun intérêt. Je n'en ai parcouru que des passages, du reste assez nombreux ; je dois avouer que je n'en ai pas trouvé d'encourageants. Veut-on un exemple ? Je le prends au hasard dans le tome sur Charlemagne, publié en 1893. Ce tome a une préface où je découpe cette phrase :

Je vais, chers amis et chers ennemis, vous montrer que nous ne sommes pas des Gaulois ; que l'élément gaulois est infinitésimal dans notre race ; que nous sommes Franco-latins avec des éléments Goths, Bourguignons, Grecs, Eusques, Normands, fondus ensemble ; que le Gaulois n'existe au vrai que dans la Bretagne bretonnante.

Cette leçon d'histoire et d'ethnographie, Strada nous la développe en vers, — et quels vers ! Je reproduis le morceau en entier, pour donner aux lecteurs du *Mercure* une idée de l'art du poète, en même temps que des découvertes du penseur.

Or les Gaulois, vivant en guerres intestines,
Ayant sur eux le prêtre, ennemi du progrès,
Ne pensaient point, n'avaient que les vastes bruines,
Qui leur cachaient la vie au fond de leurs forêts !
Aussi quand César vint, armé de la tactique,
Avec tout son génie implacable et logique,
César les tua tous, grandes bandes d'enfants,
Qui croyaient que l'ardeur les ferait triomphants !

Mais ce n'est pas assez ! César, pour la victoire
Assassinant tous ces Gaulois, tua sa gloire.
Quand Vercingétorix vint dans Alésia,
C'est la dernière armée. Il est vrai qu'il y a
Deux cent mille traînards, vieillards, enfants encore
Qui viennent au secours. Mais c'est l'ultime aurore
Car c'est tout ce qui reste en ce jour des Gaulois.
Or César les a fait massacrer dans les bois,
Comme il fit massacrer ceux de la citadelle !

La nation entière est morte ! A tire d'aile
Vers leur ciel druidique ont fui tous ces vaillants.

Mais il reste la femme ! Eh bien, ces nobles flancs
Seront refécondés par le viol infâme.
Auguste a donné l'ordre!... Eh! qu'importe leur âme,
La Gaule est le désert !... Il le faut habité,
Pour qu'il puisse payer l'impôt à la cité !
Le Romain dans ces flancs fait la nouvelle race !
Plus de Gaulois ! Tout est métis. Le sang s'efface.

Oui, le viol par ordre ! Oh ! pesez bien ces mots
Et vous pourrez rêver ce qu'ils tiennent de maux !
Voyez-vous se cacher ces femmes alarmées ?
Et voyez-vous lâcher sur elles des armées ?
Voyez-vous cela vivre, effréné, fauve en rut ?
Jouir pour la patrie était ici le but ;
Et l'on peut bien penser qu'on y courait en masse.
C'est la pêche à la femme et l'armée est la nasse.
Voyez-vous vivre ici cet infâme travail,
Tous ces soldats sultans dans ce pays sérail ?

Vous figurez-vous bien cette Gaule sans homme !
Et par ordre lâchés sur ces pauvres royaumes
La tourbe des Romains violant par devoir !
A qui mâtinera plus de femmes ce soir !
Ce grand rut déchaîné devenant légitime,
Et peut-être payé après chaque victime !
Rien de pareil n'a pu se voir en aucun temps,
Sauf en Prusse où le roi sut refaire ce crime !
Ordre de repeupler à tous ces combattants
Sans femmes, effrénés de désirs, de luxure !
Ce que dut être alors l'œuvre effrayante, impure,
Il le comprendra net celui qui connaît bien
L'avarice de Rome et le vice romain.

Et voilà, d'après Strada, pourquoi il ne reste rien de gaulois en nous. Mais d'abord, cette supposition que *tous* les mâles de la Gaule ont été tués à Alésia ou « dans les bois » est absurde, et ensuite ce tableau, qui nous montre les femmes gauloises repeuplant en masse le pays grâce au viol romain, donne un démenti au Strada de la préface, qui veut que les Français aient du sang de toutes les races humaines, excepté du sang gaulois. Prend-il donc pour *infinitésimale* la part apportée par la mère dans la

création et le développement de l'enfant ? Plaisant historien en vérité, et singulier maître de science ! Quant à la platitude de ces vers et à leur involontaire cocasserie (car l'auteur n'atteint que le burlesque où visiblement il visait le pathétique), tout commentaire en dirait moins que n'en dit la simple lecture du morceau.

Strada est-il meilleur quand, laissant le récit, il s'épanche dans le lyrisme ? Feuilletons encore son *Charlemagne*. Je tombe sur des strophes où il célèbre le règne du grand Empereur d'Occident. Je ne choisis pas, je cite, en respectant scrupuleusement jusqu'à la ponctuation.

Oh ! cette époque était étrange en vérité !
C'est l'ébullition du gaz humanité !
Le globe semble la chaudière
Où bout à gros bouillons tant de sang répandu
Que dans l'invasion chaque peuple a perdu
Débordement de la matière !

La terre ne paraît, sous le vaste ouragan,
Que l'immense coulée infecte d'un volcan
Aux cent gueules toujours ouvertes.
Et le sang est la lave effrénée, en torrents
Qui lance incessamment ses jets incohérents
Se caillant dans les plaines vertes.

Ces strophes sont de ton hugolien, de facture hugolienne, et Hugo y a mis jusqu'à cette façon si particulière de faire une image avec deux substantifs en apposition ; le « gaz humanité » est le descendant direct du « grelot monde » (*Contemplations*), du « lion océan » (*Châtiments*), mais il est moins beau. Ce gaz en ébullition, ce globe chaudière où le sang bout, ce sang qui est le « débordement de la matière », cette terre qui n'est qu'une coulée infecte, ces jets incohérents, tout cela est bien incohérent en effet, et de plus c'est répugnant, enflé jusqu'à l'extravagance — et faux ; car, si Charlemagne fut un guerrier terrible, il fut aussi et surtout un sage administrateur, et son empire, qui était loin d'embrasser tout le globe, n'eut jamais l'aspect d'un déluge universel où le sang aurait remplacé l'eau. Croyant faire grand, Strada sème et accumule à tort et à travers des tas d'images qui ne sont que difformes, grimaçantes, chaotiques, insensées.

C'est donc là le poète historien, le conteur en vers, le lyrique !

Le poète philosophe vaut-il mieux ? J'ouvre le tome intitulé le *Prométhée de l'Avenir*, et je lis :

Oh ! je t'entends, Jésus, je te vois au ciel bleu
Oui, je t'entends là-haut pleurer au sein de Dieu.
« Tu dis : Mais je croyais... j'ignorais... c'est ma faute.
Pourtant j'avais voulu que mon œuvre fût haute ! »
Hélas ! je le crois bien, Jésus, que tu fus bon ;
Mais la science seule, ô grand homme, a ce don
De nous fournir des lois réelles, absolues,
Que l'intuition, hélas ! n'a jamais lues !

Ne nous force-t-il pas à rire, ce Strada qui, après avoir fait balbutier Jésus sur le mode pleurnichant, l'appelle grand homme, tout en lui faisant la leçon comme à un enfant surpris le nez dans un pot de confiture ? Il n'est pas jusqu'à cette *in-tu-i-ti-on*, si drôlement découpée en cinq syllabes, qui ne contribue au comique de ces vers si plats. Mais sans doute on aurait bien étonné Strada en le classant parmi les auteurs amusants.

Hugo avait commencé à publier les « petites épopées » de sa *Légende des siècles* en 1859. Strada a voulu faire plus fort ; lui, ce n'est pas des fragments qu'il a imaginés, c'est une immense épopée continue, parcourant elle aussi les siècles, prenant les personnages célèbres les uns après les autres, et glorifiant la science, et s'appuyant sur une philosophie. C'est une œuvre de ce genre qu'a rêvée Ghil à son tour. Malgré ses exagérations et ses complications, Ghil était un artiste et un poète. Aussi, son admiration pour ce Strada qui n'avait pas le moindre sentiment de l'art ni de la poésie nous paraîtrait bien extraordinaire, si cette admiration ne s'expliquait par une sorte de zèle religieux, — la joie du croyant, perdu parmi les profanes, et qui est tout ravi de trouver un autre croyant, un apôtre. Pour ne pas sourire de Ghil, hâtons-nous de constater que son enthousiasme ne manquait pas d'abnégation. Plus d'un auteur à sa place aurait été peu enchanté d'avoir un précurseur et de l'introniser. Plus d'un aurait craint d'amoindrir ainsi sa propre gloire. Il est vrai qu'en fin de compte Ghil n'y perd rien de la sienne, mais c'est notre faute, à nous qui, même en y mettant toute notre bonne volonté, ne pouvons décidément nous prosterner devant le pauvre Strada.

LOUIS MANDIN.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Un document médico-diplomatique ; la thèse du camarade Rakowsky. — On sait que Son Excellence le camarade Rakowsky est docteur en médecine de la Faculté de Montpellier. Il était alors Bulgare, et cette Faculté, depuis 1880 ou environ jusqu'à l'été de 1914, a toujours possédé une importante équipe d'étudiants et d'étudiantes de la nationalité en question.

Parmi les médecins des deux sexes qui exercent en Bulgarie, la proportion est notable de ceux ou celles qui se sont préparés à leur profession dans la même Université que Rabelais. Ce qui n'a pas empêché que, depuis l'été de 1914 jusqu'à l'automne de 1918... Passons.

La thèse de doctorat de K.-G. Rakowsky avait trait à l'*Etiologie du Crime et de la Dégénérescence*. Elle forme un in-8° de 128 pages, avec un diagramme. Elle a été imprimée à Montpellier, chez Gustave Firmin et Montane, en 1897.

A cette date antédiluvienne, l'auteur m'avait fait l'honneur de m'envoyer un exemplaire à la *Petite République*. Il se trouva qu'à ce moment-là, je n'avais le temps de presque rien lire, et d'autre part j'ai l'infirmité de ne pas savoir rendre compte d'un ouvrage que je n'ai point lu. La thèse montpelliéraine rejoignit maintes autres choses, dans une caisse dont le contenu devait alimenter des vacances d'ailleurs hypothétiques. La caisse fut expédiée assez loin, et oubliée. Je me la rappelai, mais la cherchai en vain, quand, une vingtaine d'années après, le nom de M. Rakowsky commença de figurer dans les fastes de l'U. R. S. S. Il y a seulement quelques jours que tout à coup la Providence, — celle, je pense, de l'*Eglise vivante*, — m'a permis de retrouver caisse et thèse.

Certes, j'aurais préféré qu'une telle grâce me fût accordée lorsque M. Rakowsky a été nommé ambassadeur à Paris et qu'un journal a signalé les excellents souvenirs, professionnels et autres, laissés par l'ancien médecin bulgare dans le Blésois, où il exerça quelque temps. J'espère du moins que l'on me saura gré d'analyser sa thèse, même avec un retard de bien plus d'un quart de siècle.

Les deux maîtres principaux de l'auteur avaient été les pro-

fesseurs Sarda et Mairet. Celui-ci occupait la chaire consacrée aux maladies mentales, était doyen de la Faculté, correspondant de l'Académie de Médecine. M. Rakowsky ne néglige pas une occasion de témoigner, à leur égard, d'une gratitude quasi-filiale. Ce qu'il faut en outre indiquer immédiatement, c'est le style et la culture de l'aspirant-docteur. Le français est irréprochable. A peine repère-t-on, de loin en loin, une expression, une tournure où soit, avec gaucherie, transposé le bulgare peut-être, en tout cas, généralement parlant, une langue de la famille slave.

Quant à la culture, elle est encyclopédique, ainsi qu'il est d'usage parmi les intellectuels orientaux. Tout ce qui compte en fait de philosophes, de sociologues, d'économistes, de préhistoriens, etc., dans la France des trois derniers siècles, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, en Russie, depuis Pascal et Hobbes jusqu'à des articles récemment publiés dans le *Siévernyi Viestnick* par Foïnitsky, tout a été absorbé. Et digéré, ce qui est rare dans cette catégorie ethnique de cerveaux. La majorité des thèses que soumettent aux Facultés de Montpellier, Paris, Nancy, des Slaves, ou des Israélites slavisés, sont du fatras. Le travail de ce Bulgare est coordonné, clarifié, distillé, à la française, à la méditerranéenne.

En observant qu'il a été ci-dessus question d'économie politique et sociale, on pourrait se demander si l'on n'est pas en présence d'une thèse de droit plutôt que de médecine. Après avoir pris connaissance du texte, on constate que c'est bien la médecine qui est en cause, mais pour être... mise hors de cause. L'auteur n'a écrit en effet que dans l'intention de démontrer l'incompétence, et des sciences médicales, et de l'art médical, en matière de crime et de dégénérescence. Il existe sans doute, pour le doctorat en médecine, peu de thèses qui soient ainsi dirigées contre la médecine. C'est amusant. Ce n'est paradoxal qu'en apparence. M. Rakowsky a simplement voulu situer les deux objets de ses études à leur rang véritable selon lui, c'est-à-dire parmi les maladies sociales, et c'est ce que d'autres ont fait ensuite pour l'alcoolisme et la tuberculose.

D'abord sont passés en revue les trois groupes entre lesquels se répartissent les théories antérieures, à commencer par l'école statistique. La désignation en serait suffisante pour M. de Lapalisse en personne. On se contente là d'enregistrer les faits, de

les hiérarchiser et tabuler, besogne dont l'importance est du reste fondamentale. Adolphe Quételet fut l'innovateur de ces recherches, Quételet, « le premier qui se soit efforcé de donner à la criminologie des bases scientifiques ». C'était un Français, donc les Français l'ignorent ou le méconnaissent. Heureusement, les étrangers lui rendent justice.

Puis voici l'école soi-disant positiviste, dont l'initiateur fut aussi un Français, l'anthropologiste Letourneau, mais qui a reçu tous ses développements possibles et imaginables, principalement imaginables, grâce à Lombroso et à ses non moins illustrissimes disciples, Enrico Ferri, Garofalo, Marro, et *tutti quanti*. L'auteur de la thèse examine un par un les arguments de ces messieurs, et les détruit sans exception, en s'appuyant sur les diverses sciences dont eux mêmes se prévalent. Des réfutations de ce genre ont été fréquentes, en France et en Allemagne, depuis une vingtaine d'années. Il n'en convient pas moins d'insister sur ce fait, que la critique formulée par M. Rakowsky est l'une des plus anciennes et qu'elle a paru à un moment où le lombrosisme était à l'apogée de sa gloire, où l'on en avait plein les yeux dans tous les pays du monde.

Enfin les écoles sociologiques, — celle de Colajanni, celle d'Anoutchine et de Foïnitsky, et celle de Tarde, qui, selon Rakowsky, est déjà un peu dans certaines phrases de Cabanis, et beaucoup dans la *Physiologie des Passions*, remarquable traité publié, il y a aujourd'hui juste un siècle, par Alibert, — eh ! oui, l'Alibert de Marceline Descaves et de Lucien Desbordes-Valmore.

Quelle est sa doctrine, à lui K. G. Rakowsky ? Voici : — « Le crime est l'infraction aux règles morales et juridiques posées dans une société donnée. Cette définition est vague, mais a l'avantage d'englober la totalité des faits ; elle suppose déjà la relativité du crime ; puisque les règles de la société sont variables, la nature du crime est aussi variable... L'acte le plus violent et le plus grossier n'est pas un crime, si celui qui l'exécute ne comprend que ce qu'il fait est défendu. C'est le cas des aliénés. Le crime est un résultat du progrès. Il apparaît, pour la première fois, quand l'homme s'organise en société, quand on fixe des règles, dont l'infraction constitue le crime. L'homme primitif était l'homme vertueux, et le criminel n'est apparu qu'avec la société. »

C'est du meilleur Jean-Jacques. Mais cela va être revu et corrigé par Karl. L'auteur de la thèse affirme en effet nettement sa position marxiste. Il se distingue toutefois par une préoccupation qui, en 1897, n'était pas plus répandue parmi les zélateurs du marxisme que parmi ses adversaires, la préoccupation de ne présenter Marx, ni comme le lanceur d'idées neuves au degré absolu, ni comme un pape aux vaticinations infaillibles. D'une part, il montre que le matérialisme scientifique est aussi dans Guizot et dans Fustel de Coulanges. D'autre part, il signale des mises au point effectuées par Engels, Bebel, et... et Plekhanov. C'est avec tristesse que l'on retrouve glorifié ce dernier nom, dans ce qu'écrivit jadis l'un des hommes qui mènent la Russie actuelle. Plekhanov, ce penseur, ce savant, et ce grand honnête homme, ce pur socialiste, et ce patriote russe, qu'ils ont fait mourir de privations, d'avanies, de chagrins...

M. Rakowsky n'admet l'influence ni de la race, ni du milieu géographique ou du climat, et les statistiques lui donnent raison. Pas même l'influence des saisons, et cela est discutable. Pour lui, tous les facteurs de la criminalité, tous sans exception, et directement ou non, sont d'ordre social, et celui qui prédomine, et de beaucoup, c'est le facteur économique.

Il y a les facteurs économiques à action continue : prolétarisation de la femme et de l'enfant, donc, notamment, dislocation de la famille ; dépopulation des campagnes, âpreté de la concurrence, taudis, alcoolisme, disparition progressive de la petite propriété... Stop ! On pouvait proclamer cette disparition lorsque l'on piochait sa thèse à l'Université de Montpellier. On peut y croire encore dans l'hôtel de la rue de Grenelle, autre vase clos. Mais si l'on se promène à travers les campagnes de la France... Ou de la Russie, puisque là-bas la petite propriété a été créée de toutes pièces au cours des cinq ou six dernières années.

Il y a les facteurs à action périodique, c'est-à dire les crises pléthoriques, selon l'expression de Fourier qui les constata et définit le premier, ces crises que Clément Juglar a magistralement étudiées, et qui entraînent ruines et chômage, faillites et banqueroutes, suicides — et recrudescence du crime tant contre la propriété que contre la personne. M. Rakowsky a établi, pour la France, la Belgique et l'Angleterre, un diagramme où l'on voit, clair comme le jour, que les crises de 1836, 1839, 1847, 1857,

1864, 1866, 1873, 1882, ont coïncidé avec des pléthores de criminalité. Ou plutôt les lendemains de crise, car il remarque avec raison que la crise ne produit pas immédiatement ses effets désastreux ; la pléthore de criminalité n'apparaît que quand les victimes de la crise ont épuisé leurs réserves matérielles, physiologiques et morales.

Passant à la dégénérescence, l'auteur demande qu'elle cesse d'être confondue avec la dégénération, affaiblissement général des moyens normaux dont l'organisme dispose pour résister à la nature, laquelle tend à détruire l'espèce, à mesure que celle-ci travaille à se maintenir et perpétuer. La dégénérescence, elle, est un déséquilibre moral et intellectuel amené par un arrêt de développement.

La distinction est oiseuse, car la dégénération entraîne le plus souvent la dégénérescence, et inversement. Et les résultats sont les mêmes pour chacune isolée ou pour toutes deux coalisées : soit le suicide et l'infinie variété des aliénations mentales et des crimes, soit la passivité, suicide moral, et tout ce qui s'ensuit : lâcheté, mensonge, hypocrisie, etc... M. Rakowsky, homme de parti, mais savant et philosophe, a bien été obligé de constater cela dans la Russie d'avant et d'après la révolution, la Russie de toujours, hélas !

Les causes de la dégénérescence, il les voit, exclusivement ou peu s'en faut, comme celles du crime, dans l'actuelle organisation économique. Il évoque le surmenage physique des enfants dans l'industrie et l'agriculture, voire le commerce, et leur surmenage intellectuel à l'école par suite de programmes saugrenus ; le travail à domicile et le travail de nuit ; l'alimentation insuffisante ou malsaine de tant et tant de gens ; le taudis ; l'alcoolisme.

Il est impossible de ne pas relever deux erreurs grossières. D'abord, l'auteur affirme que la mortalité va en augmentant, et les statistiques de tous les pays établissent le contraire, même avant 1897. En second lieu, il représente les grandes agglomérations modernes comme les foyers d'élection du crime, de la dégénérescence et de la dégénération. C'est un bobard. Il est notoire que, proportionnellement à la densité de la population, les attentats à la propriété et à la personne sont plus fréquents à la campagne qu'à la ville. Quant à la dégénérescence ou dégénération,

il faudrait une audace inouïe pour prétendre qu'il y a plus d'hygiène et de moralité parmi les ruraux que parmi les citadins.

Sans parler des isbas de Bulgarie et de Moscovie, que M. Rakowsky se rappelle ce qu'il a vu, senti, entendu, dans les fermes du Languedoc, du val de Loire, de la Normandie, et sans doute estimera-t-il que de nombreuses considérations seraient à modifier dans la thèse qu'il rédigea il y a une trentaine d'années. Thèse d'ailleurs remarquable à maints égards, j'espère l'avoir dégagé, et je me plais à le constater une fois de plus.

A. CHABOSEAU.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

Le problème de l'Atlantide et les Allemands. — La question tant discutée de l'Atlantide ne laisse pas non plus les savants allemands indifférents. C'est ainsi qu'en 1915, le professeur Dr Alfred Wegener a présenté une hypothèse sur la formation des continents qui concorde avec celle émise en France et que ce savant a développée d'une manière approfondie. Il en résulterait que les deux Amériques n'auraient constitué dans les temps reculés qu'un seul bloc avec l'Afrique et l'Europe, qu'au cours d'un cataclysme qui aurait bouleversé le monde, une partie de ce bloc se serait détachée, aurait reculé vers l'ouest et serait venue former le double continent américain. Parmi les arguments avancés par le Dr Wegener, il y a lieu de citer le fait impressionnant que la configuration des côtes de l'Afrique et de l'Europe s'ajuste presque exactement à celle des deux Amériques.

Si cette hypothèse était admise, elle exclurait, comme on l'a fait valoir déjà, l'existence possible d'un continent intermédiaire aussi grand que l'Asie Mineure et le Nord de l'Afrique, tel que celui que nous a décrit Platon, sous le nom d'Atlantide.

Tandis qu'au contraire, cette supposition s'allie parfaitement à celle de l'existence du continent limurien dans l'Océan Pacifique, dont la disparition dans les eaux de la mer aurait coïncidé ou peut-être provoqué la rupture du bloc comprenant le sol actuel de l'Afrique, de l'Europe et des Amériques.

L'hypothèse que l'Américain Hosca a tirée en 1875 d'un exa-

men parallèle descultures mexicaine et égyptienne, qu'un « pont de culture » aurait existé autrefois entre le Nouveau et l'Ancien continent devrait donc être également abandonnée. Le Dr Kunike, dans un article intitulé *Atlantis die Kulturbrücke*, fait remarquer qu'il existe, aussi bien en Chine qu'au Mexique et en Egypte, des pyramides élevées par la main des hommes et que l'argument de M. Hosca peut dès lors s'appliquer aussi bien à la Chine qu'à l'Egypte. Il rappelle à ce sujet une observation faite en 1802 par Alexandre von Humboldt et rapportée dans son livre : *Vues des Cordillères*, qu'en l'année 2.300 avant J.-C. des sacrifices furent faits en Chine à l'Etre Suprême Schau ty, sur quatre montagnes, appelées les quatre Yo. Trouvant trop difficile de se déplacer jusqu'à ces endroits, les grands-prêtres firent élever à proximité de leurs habitations des collines représentant les montagnes sacrées, sur lesquelles ils purent eux mêmes effectuer les sacrifices prescrits. C'est là un rapprochement à coup sûr intéressant; mais de telles considérations n'épuisent pas la question.

Même l'hypothèse présentée par le Dr Wegener, à côté de celle du professeur Termier, n'exclut pas la possibilité de l'existence, à une certaine distance de la côte africaine, d'une île qui aurait disparu dans le cours du temps. On est d'accord pour admettre que l'écorce terrestre n'offre pas une apparence plus solide le long du rivage oriental de l'Océan Atlantique que le long de la côte américaine de l'Océan Pacifique, et il n'y a rien d'invraisemblable qu'à l'époque préhistorique, des cataclysmes aient ravagé les environs du Détroit de Gibraltar, auxquels on aurait à limiter dès lors le territoire de l'ancienne Atlantide. C'est ce qui a permis à M. O. Jessen d'essayer de résoudre le problème de l'existence de cette île, en se basant sur les recherches de M. A. Schulten et d'exposer ses considérations à ce sujet dans un article paru dans les nos 5 et 6 de 1925 de *la Société de géographie allemande*. M. Jessen expose donc dans cet article les raisons qui lui font supposer que la fameuse Atlantide ne serait autre que l'antique métropole commerciale de Tartesse ou Tarschese, que les Grecs appelaient Tartessos. Cette ville, selon M. Schulten, était située à l'embouchure du Guadalquivir, vraisemblablement sur une île aujourd'hui disparue et dont l'emplacement a été repéré à proximité d'un haff formé par le fleuve, haff aujourd'hui complètement envasé et marécageux. L'endroit exact où se serait élevée

Tartesse n'est cependant pas encore exactement déterminé. On suppose cependant qu'elle se trouvait là où des restes d'une colonie romaine ont été découverts et que ses ruines gisent au-dessous des débris de cette colonie.

Le professeur Schulten se proposerait, paraît-il, d'entreprendre de nouvelles fouilles à cet endroit, mais la réalisation de ce projet se heurte aux énormes frais qu'il entraîne et qui sont causés par l'ensablement de tout le delta, ainsi que par les nappes d'eau souterraines qui rendent les travaux extrêmement difficiles.

Aux dires de M. Jessen, la description de Platon s'appliquerait entièrement aux distances que donne ce dernier et à la position de l'île vis-à-vis des Colonnes d'Hercule. La concordance serait à ce point frappante qu'aucun doute même ne serait plus possible. Il va de soi que l'on doit admettre *à priori* que Platon a exagéré lorsqu'il parle de l'étendue de l'île, attendu que celle de Tartessos n'aurait guère dépassé en longueur 18 kilomètres ? Ceci concorderait avec les faits cités plus haut, mais il y a d'autres questions encore qui se posent et auxquelles la suggestion de M. Jessen ne donne pas satisfaction. Quoi qu'il en soit, l'auteur de l'article nous rappelle que Tartesse a existé dès la plus haute antiquité et qu'elle a été, pendant des siècles, le centre de la culture et du commerce dans le bassin occidental de la Méditerranée. Ainsi que le démontre Frobénius dans son livre *Et l'Afrique parla* (*Und Afrika sprach*), elle se trouvait en rapports suivis avec la côte de l'Afrique jusqu'à hauteur du Cameroun; elle contrôlait, par son commerce, toute la Méditerranée et elle semble avoir été en relation au Nord avec les îles de l'Etain (îles Scilly ou Sorlingues) et, par le Pas-de-Calais, avec la mer du Nord. Le passage de l'Ancien Testament (*Rois* I, X, 23) où il est dit que Salomon se procurait à Tartesse l'or, l'ivoire, les singes et les paons dont il avait besoin, démontre que cette ville était encore en l'an 1000 av. J.-C. en pleine prospérité et constituait toujours un centre commercial de premier ordre.

C'est à l'époque où les Carthaginois commencent à se répandre sur la côte occidentale de la péninsule ibérique que Tartesse disparaît subitement sans laisser de traces, vers l'an 500 av. J.-C. Les Carthaginois, voulant se rendre maîtres de tout le commerce dans ces parages, auraient-ils purement et simplement supprimé un concurrent redoutable ? M. Jessen ne le pense pas. D'aussi

habiles commerçants que les Carthaginois auraient eu plus d'intérêt d'après lui à entrer en relations commerciales avec les Tartessiens et à s'entendre avec eux. Il croit plutôt à l'existence d'une catastrophe, tremblement de terre suivi d'inondation, qui aurait englouti l'antique métropole dans les flots. Cette hypothèse présente quelque vraisemblance du fait que la science affirme que la côte sud-ouest de l'Espagne s'est autrefois affaissée, et c'est ce qui expliquerait qu'après la disparition de l'île, l'endroit où elle se trouvait se serait ensablé.

Et lorsque, cent ans plus tard, Platon écrit son *Timée et Critée*, personne déjà ne se souvenait plus de Tartesse.

Si l'on recherche, à présent, à se rendre compte de la race à laquelle les Tartessiens ont appartenu, on en arrive à exclure *à priori* tous les peuples du bassin méditerranéen. Les Egyptiens n'ont pas été de grands navigateurs et ils n'ont jamais cherché à s'étendre que vers le sud. Les Phéniciens n'ont acquis leur suprématie maritime que vers 1000 à 800 avant J.-C. ; les Grecs n'ont guère dépassé les colonnes d'Hercule. Mais les Tartessiens paraissent avoir existé bien antérieurement à tous ces peuples et, s'il faut les identifier avec les Atlantes, ce seraient plutôt eux qui auraient établi des établissements sur les rives de la Méditerranée. Quant aux peuples aborigènes de l'Espagne, les Ibères, il n'est pas possible non plus de les faire entrer en ligne de compte, leur culture n'ayant jamais été que rudimentaire et n'ayant été portée nulle part au degré qu'elle avait atteint à Tartesse. On a alors envisagé l'hypothèse d'une origine nordique, par le fait que des migrations de races scandinaves auraient déjà eu lieu, par la voie maritime, 5.000 ans av. J.-C. Des traces de ces passages de Prénormands ou Prévikings se retrouvent tout le long de la côte occidentale de l'Europe et jusqu'au rivage méditerranéen de l'Afrique. On attribue à ces peuplades nordiques la construction de ces vastes tombeaux de pierre, les dolmens, dans lesquels d'autres veulent voir une création des Atlantes. Mais les ossements qu'on a découverts à proximité de ces dolmens parlent d'une race à haute stature et dolichocéphale qui correspond bien plus à la race scandinave qu'à n'importe quelle autre. Les fouilles entreprises dans les établissements néolithiques des Prévikings, sur la côte de la mer du Nord et sur celle de la mer Baltique, ont établi qu'à une époque extrêmement

reculée déjà, ces peuples entreprenaient des voyages sur la haute mer, qui les conduisaient déjà fort loin de chez eux.

L'hypothèse de l'origine nordique des Tartessiens semble assez invraisemblable à première vue. Il est difficile d'admettre que la civilisation de leur ville, commerçante surtout, n'ait pas eu une autre origine que celle de ces Prévikings dont les établissements n'ont jamais été que des entrepôts de pirates et de brigands. Mais, à la vérité, on ne peut rien opposer de positif à cette hypothèse.

Il en est exactement de même, lorsqu'on veut assimiler les Tartessiens aux Atlantes ou lorsque, dans des proportions plus modestes, on admet qu'ils n'ont été tout au plus qu'une colonie de l'Atlantide, mettant cette île en communication avec la côte occidentale de l'Europe. Cette hypothèse s'accorderait toutefois avec le fait que les Atlantes avaient étendu leur suprématie sur toute la presqu'île ibérique.

Quelle que soit la manière d'envisager la question, il n'est pas douteux que l'hypothèse de M. Jessen, présente un intérêt capital pour l'étude de la préhistoire. On souhaiterait donc que des fouilles étendues fussent entreprises à l'endroit où l'on suppose que Tartesse s'est trouvée et il n'y aurait pas lieu de s'étonner que de telles fouilles apportent des résultats tout à fait imprévus, projetant, comme il arrive souvent en pareils cas, une lumière toute nouvelle sur un problème resté complètement entier jusqu'aujourd'hui.

A. DELVAUX.

LETTRES ESPAGNOLES

José Ortega y Gasset : *La Deshumanizacion del Arte*, Revista de Occidente. — Carmen de Burgos — Catalina Bárcena à Paris. — Le peintre Fabian de Castro — Les romans de Francisco de Cassio. — Mémento.

José Ortega y Gasset : une des intelligences les plus déliées qui soient. C'est jusqu'à ne plus laisser que le vide qu'elle s'amuse au jeu gourmontien de la dissociation des idées. L'objet est embrassé, tour à tour, selon diverses perspectives ; à chaque instant, l'esprit doit s'arrêter devant les horizons découverts et prendre la fuite dans une autre direction.

Voici le moment prudent de lever la plume pour laisser une bande d'interrogations prendre son vol...

Ortega, subtil et merveilleux artiste, ne craint point la frivolité ; il la recherche même ; il aime se placer à un point de vue actuel, sachant qu'il n'est qu'actuel, mais pleinement actuel ; il s'ingénie à situer le problème dans cette position lumineuse, éclatante, méridienne, que Nietzsche fixait si cruellement.

Des trois essais qui composent son nouveau livre, le premier — qui a donné son titre à l'ouvrage, — **la Deshumanización del Arte**, est un exposé de ces tendances modernes dont, chez nous, le système de la Poésie Pure offre un type excellent. Cependant, Ortega est trop ironiste pour ne point savoir que cette déshumanisation n'est qu'une épreuve d'où l'art ne peut manquer de sortir, trempé, purifié, ennobli et prêt à s'appliquer de nouveau à quelque objet humain, assez humain, sinon trop. De même, pour ce qui est du second essai, qui contient tant d'idées fortes et belles sur l'art du roman, j'aime à croire que certaines assertions de l'auteur trouveront dans les faits futurs leur contradiction. Il n'est pas vrai, il ne peut être vrai que nous ne recouvrions jamais cette divine candeur qui permettait jadis aux hommes de s'intéresser non à la forme du roman, mais à l'histoire qu'il contait. Et rien n'empêche de présager la venue de romanciers capables d'inventer des récits, merveilleux en eux-mêmes, des péripéties nouvelles, des aventures.

Le troisième essai comporte de fécondes observations sur la peinture actuelle, observations applicables surtout, d'ailleurs, à une certaine forme de la peinture actuelle où le cubisme aurait gardé tous ses droits. Mais je ne crois pas, comme le pense Ortega, qu'avec cette peinture un courant ait été brisé. Jamais les peintres n'ont autant parlé de tradition qu'à présent : certes, la tradition à quoi ils veulent se rattacher, il leur a fallu la démêler à travers celles qu'on leur présentait comme seules viables, mais elle n'en est pas moins une tradition réelle qui unit aux Egyptiens et aux Primitifs Raphaël, Poussin, David et Ingres. Et je veux croire, également, à une sorte d'unité et d'absolu de l'émotion esthétique, qui nous ferait admirer, malgré quelques différences purement terminologiques, un tableau ancien et un tableau moderne, *presque* pour les mêmes raisons. « On dira, murmure Ortega, que le passé artistique ne passe point, que l'art est éternel... Oui, on le dira, mais... » Ici, il semble que l'esprit critique emporte Ortega au delà d'une foi robuste et fixe qu'il pour-

rait découvrir en lui si, au lieu du spectateur ébloui, autant qu'éblouissant, qu'il est, il était, à son tour, créateur. Cette unité de la beauté, il en pourrait alors analyser en lui-même le sentiment.

Ces notes et ces discussions trop rapides indiqueront mal le prodigieux intérêt de tout ce qu'écrit Ortega. Il faut souhaiter une prochaine traduction française de ses meilleurs paradoxes; ils constituent pour la pensée un savoureux excitant. Le public français lettré a difficilement oublié les seules pages d'Ortega qu'il lui ait été donné de lire : c'était, dans le numéro de la *Nouvelle Revue Française* consacré à Proust, une étude, d'une étonnante profondeur, sur Proust et l'idée de temps.

§

Carmen de Burgos (« Colombine ») est l'auteur de toute une œuvre importante et variée, qui comprend surtout des romans, *Los Anticuarios, El Ultimo Corsario*, pleins de vie, de sel et de couleur, et d'où je ne veux détacher aujourd'hui qu'un livre : son volume sur « Figaro ». Carmen de Burgos, qui a cet amour des objets et des images que l'on connaît à Ramón, a écrit sur la touchante figure de « Figaro » l'ouvrage le plus complet et le plus émouvant qui soit. Elle nous communique son culte pour l'homme, son costume, ses gestes, ses attitudes. Elle a fait parler sa famille, elle a découvert mille documents : et nous suivons tous les détails, dont nul n'est inutile, de cette précieuse existence jusqu'à la dernière journée et la dernière parole.

Il est difficile de juger de la valeur absolue que peut revêtir l'œuvre de J.-M. de Larra. Mais ce fatal jeune homme est devenu, pour les générations qui ont suivi, pour celles surtout qui ont été sensibles à certaines inquiétudes, un touchant et toujours vivant symbole. En tout cas, l'homme, — et Mme Carmen de Burgos nous le restitue dans toute sa grandeur, — était profondément curieux et attirant. Le voici, dans cette sincérité humaine à la lumière de laquelle nous voyons se dessiner certains personnages de Ramón, entouré de toute une familiarité, de toute une intimité prodigieusement ressuscitée, qui marche à travers le Madrid et l'Europe de 1830 : c'était une âme infiniment noble, destinée à la tristesse et si sensible qu'elle trébucha au premier drame de la vie. Il est étrange de penser que l'Espagne intellec-

tuelle d'aujourd'hui se reconnaisse dans deux carrières également brisées, les deux carrières fraternelles, désolées et désolantes de « Figaro » et d'Angel Ganivet.

§

La compagnie théâtrale du délicat dramaturge Martinez-Sierra a obtenu, au cours de la trop courte série de représentations qu'elle a donnée au théâtre Femina, un succès de presse et de public excellent. Toute la troupe est d'une impressionnante homogénéité et digne en tous points de sa vedette : **Mme Catalina Bârcena.** Celle-ci est une admirable artiste, qui a étonné Paris par ces moyens très simples et très grands qui ne sont réservés qu'aux meilleurs. Elle est toujours merveilleusement fine, vibrante et claire ; son jeu est souple et varié à l'infini.

§

Une récente exposition a mis en lumière le nom d'un des peintres espagnols les plus originaux d'aujourd'hui : **Fabain de Castro**, dit « El Gyptano ». Ce primitif, installé depuis de longues années à Paris, a gardé et exprimé, à son tour, avec une force inouïe, ce secret passionné qui est caché dans toute la tradition picturale espagnole. Les étranges personnages qu'il peint sont significatifs, autant que ceux de Zurbaran et du Greco. Les couleurs, imprévues et chaudes, l'accent, la puissance de ces toiles singulières, révèlent un irrésistible tempérament de peintre, une de ces natures géniales, au sens propre du mot, que seul peut enfanter le mystère espagnol, et qui se développent au mépris de tout obstacle, au mépris surtout de toute loi qui ne serait pas la loi vive de leur race.

§

Il ne faut pas reprocher à **Francisco de Cossio**, l'ancien directeur du Musée de sculpture polychrome de Valladolid, et journaliste aussi libre que cultivé, d'écrire des romans d'aventures et presque des romans-feuilletons. *El Doctor Hanson* (Valladolid) et ce livre de jeunesse · *El Caballero del Castilnovo* (Pueyo) sont d'une lecture infiniment divertissante. On partage, à les lire, la joie qu'a dû éprouver l'auteur à fuir la littérature pour suivre les merveilleuses, puériles et compliquées tentations

de son imagination. Le premier de ces livres, surtout, mêle les voluptés que peuvent nous offrir Conan Doyle, Gaston Leroux, et tant d'autres. Et cela produit un piquant contraste que de voir ce genre de drames se dérouler dans le décor de l'admirable vieille ville de Ségovie. Qu'un esprit aussi fin que Francisco de Cossio s'exerce à écrire d'aussi belles histoires, il y a là de quoi faire réfléchir sur bien des préjugés littéraires et sur la nécessité de nous en libérer.

Mémento. — Bien que Julio J. Casal, l'auteur d'*Arbol* (Biblioteca Alfar, La Corogne) soit Américain, il peut relever de cette rubrique, car il dirige une des plus importantes revues espagnoles : *Alfar*. Ses vers sont d'une suave harmonie, pleins de saveur et de lumière. — Il y a, dans la *Suma Poética* de Fernando de 'Lapi (*Mundo Latino*, Madrid) des efforts divers et intéressants : les épîtres finales, dirigées à ses amis, — et où l'on retrouve les meilleurs noms, — sont amusantes, en même temps qu'elles témoignent d'une gracieuse et souple délicatesse. — Valery Larbaud et Mlle Noémi Larthe ont traduit, sous le titre *Semaine Sainte* (les *Cahiers Nouveaux*, Kra) la dernière partie de *El Humo dormido* de Gabriel Miró, l'admirable styliste méditerranéen : entreprise difficile, car il s'agissait de rendre des pages dont une langue savante et subtilement choisie garde enfermées toute la saveur et toute la poésie. Ce charme ne s'est pas évaporé dans la traduction française. La préface de Valery Larbaud dit l'essentiel sur Miro : point n'est besoin de louer une fois encore l'art élégant et précis avec lequel Larbaud sait résumer un homme ou embrasser tout ce que découvre un point de vue.

JEAN CASSOU

LETTRES NÉERLANDAISES

Frederik van Eeden : *Aan myn Engelbewaarder en andere Gedichten*, Amsterdam, W. Versluys 1922. — C. S. Adama van Scheltema : *De Tors*, Rotterdam, W. L. et J. Brusse's Uitg, My. 1924. — Jan van Nylen : *De Lokstem en andere Gedichten*, Gravenhage, 1924. — Jenny Mollinger : *Droom en Waken*, Haarlem, H. D. Tjeenk Willink et Zoon, 1925. — Mémento.

Cet en-tête mentionne tout un lot de poètes dont aucun certes, n'est indifférent ; mais la poésie est faite d'une trame si ténue, la suite d'émotions qu'elle éveille est si étroitement dépendante des qualités sensorielles des mots, ainsi que de l'harmonie et de la cadence de leurs agencements ; ces émotions résultent en outre de répercussions si profondes, dans lesquelles sont appelées à intervenir des facteurs très particuliers de race et de culture,

que si, dans son pays même, la poésie demeure un langage accessible seulement à un auditoire restreint, pour l'étranger elle forme un domaine tout à fait hermétique. Cela est vrai surtout de la poésie néerlandaise ; tout d'abord parce que le Hollandais est essentiellement individualiste, souvent à l'excès, et surtout parce qu'il voit, dans la poésie, principalement un art d'intimité, non sans quelque analogie avec la peinture d'intérieurs où se sont tant complu les vieux peintres.

Frederik van Eeden, après une vie des plus inquiètes et après avoir été l'adhérent de maintes doctrines, a passé au catholicisme. Il a réuni **neuf poèmes**, chacun de trois à quatre pages au plus, où, à côté de celui adressé à son ange gardien et qui s'inspire de sa foi nouvelle, il y en a d'autres, comme celui consacré aux funérailles de Domela Nieuwenhuis, qui se rattachent à des périodes antérieures. Il semble avoir voulu indiquer par là que, comme poète, il ne répudiait pas ses sources anciennes d'inspiration. Van Eeden atteint à la grande poésie par une profondeur de sentiment qui résulte surtout de l'alliance étroite de la pensée et de l'émotion. A cet égard surtout, le poème *Toen ons Kindje glimlachte* («Lorsque notre enfant souriait») demeurera une des plus belles pièces de la poésie hollandaise contemporaine.

Les chansons, les pièces de courte haleine convenaient beaucoup plus au talent d'Adama van Scheltema que les chants de grande allure, et c'est par les premières que son nom a le plus de chance de survivre. Il a servi deux Muses, l'une simple et familière, l'autre grandiloquente, et c'est à cette dernière inspiration qu'appartient **de Tors** (le Torse). Une statue de jardin lui suggère une série de considérations sur la vie humaine qui ne sont pas sans mérites poétiques, mais auxquelles manquent totalement le charme, la souplesse de ligne et l'allant de ses chansons.

De Jan van Nylen **De Lokstem en Andere Gedichten**, un recueil à tirage très restreint. Cinquante exemplaires seulement, voués aux seuls amateurs de beaux vers. La poésie de Jan van Nylen a les calmes allures d'un récitatif : on dirait une brise apportant les parfums nostalgiques d'une terre lointaine, et de cette poésie émane une sérénité reposante: «Tel celui qui, au retour d'un long voyage ou d'un exil, s'approche de la terre aimée où, dans la paix du soir, il retrouve ses rêves de jeunesse» ; — ce quatrain donne exactement le ton du recueil entier.

Jenny Mollinger, dans son **Droom en Waken**, a réussi à exprimer, dans ses poèmes, ce que l'âme éternelle de la femme a de plus rayonnant et de plus beau et cela efface les outrances visionnaires auxquelles se plaisent tant de poètes d'aujourd'hui. On trouve ici réunis la pureté d'expression et des accents profonds ; le rythme, d'autre part, marque, avec des recherches souvent réussies et qui révèlent un habile ouvrier du vers, les mouvements de l'émotion. On est frappé aussi de maintes trouvailles de mots, des plus heureuses. Ce recueil, malgré quelques bavures çà et là, inévitables d'ailleurs, est une des manifestations poétiques qui m'ont le plus frappé.

MÉMENTO. — *Een Mirakelspel van Onze Lieve Vrorwe*, d'après le vieux français, par Simon Koster, Amsterdam, Wereld bibliotheek, 1923. Voici une traduction ou plutôt une adaptation par Simon Koster d'un vieux mystère français ; *le miracle de Notre-Dame*, qui joué par la troupe de Verkade dans la Salle des Chevaliers à La Haye, et publié ensuite dans une bibliothèque de vulgarisation, répond sans doute à un but plus didactique que littéraire.

JAN WALCH.

LETTRES RUSSES

Deux lettres inédites de Dostoïevski. — Tchekov : *Les œuvres oubliées et les Lettres inédites*, Ed. Athénée, Leningrad, 1925. — Teytel : *Quarante ans de ma vie*, Ed. Povolozky, Paris. — Znosko-Borovsky : *Le Théâtre russe du commencement du XXe siècle*, Ed. Plamia, Prague.

Bien que, comme on le sait, le gouvernement des Soviets ait cédé à une maison allemande le droit de publication des œuvres inédites de Dostoïevski, prochainement paraîtra à Moscou, dans les éditions du *Gossisdat* un volume de la correspondance de **Dostoïevski**, qui contiendra quelques **lettres inédites**.

Une revue, *L'Echo*, donne la primeur de deux de ces lettres, qui ont trait à la malheureuse passion de Dostoïevski pour le jeu. Cette passion se manifesta chez Dostoïevski dès sa jeunesse ; encore aux années 40, il perdait des sommes, relativement fortes, au billard et il était souvent victime de grecs devant le tapis vert. En Sibérie, il s'adonna passionnément aux jeux de hasard et enfin, aux années 60, à l'étranger, c'est la roulette qui l'attire et l'on sait, d'après les lettres déjà publiées, qu'il y perdait tout ce qu'il possédait.

Comme tout vrai joueur, Dostoïevski avait son système ;

Mme Dostoïevski elle-même a prétendu que ce sytème était parfaitement logique et devait procurer de grosses sommes, mais que son mari était trop nerveux pour s'astreindre à le suivre, de sorte que la chance tournait contre lui. Les deux lettres que donne *l'Echo* sont adressées par Dostoïevski à sa femme et datées de Hambourg. La première est du 24 mai 1867.

Anna, ma chérie, mon amie, pardonne-moi, ne me traite pas de lâche. J'ai commis un crime ; j'ai perdu tout ce que tu m'as envoyé ici, tout jusqu'au dernier pfening. J'ai reçu l'argent hier et je l'ai tout perdu hier. Annette, ma chérie, comment pourrai-je te regarder maintenant, que me diras-tu ! C'est la seule chose qui m'effraye : ce que tu diras, ce que tu penseras de moi. C'est ton jugement seul qui me fait peur. Pourras-tu, auras-tu la force de m'estimer maintenant, et qu'est-ce que l'amour sans estime ? Oh ! mon amie, ne m'accuse pas irrévocablement.

Je hais le jeu et non seulement maintenant, mais hier, avant-hier je le maudissais. Ayant reçu l'argent, hier je l'ai échangé et suis allé là-bas avec l'idée de gagner quelque chose, ne fût-ce qu'une somme minime pour augmenter nos ressources Je croyais tellement pouvoir gagner quelque chose. D'abord j'ai gagné un peu, mais quand j'ai commencé à perdre, alors j'ai voulu me rattrapper et j'ai perdu encore plus. Alors malgré moi, j'ai continué à jouer, afin de récupérer au moins l'argent nécessaire pour mon retour, et j'ai perdu tout. Annette, je ne te supplie pas d'avoir pitié de moi, il vaut mieux que tu gardes ton indépendance de jugement. Quant à moi, je n'ai pas peur. Au contraire, maintenant, après une pareille leçon, je me sens subitement tout à fait tranquille pour l'avenir.

Maintenant ce sera le travail et le travail. Je montrerai ce que je puis encore faire ! Je ne sais pas comment s'arrangeront les choses, mais maintenant Katkov ne refusera pas des avances, et tout le reste dépendra, je pense, de la qualité de mon travail. Si le travail est bon, il y aura de l'argent, oh ! si seulement cela ne touchait que moi seul, j'aurais ri et serais parti. Mais toi, tu ne peux ne pas juger mon acte, et voilà ce qui me trouble et me tourmente. Annette, que seulement je ne perde pas ton amour. Avec le mauvais état de nos affaires, j'ai dépensé pour ce voyage à Hambourg et perdu plus de mille francs, trois cent cinquante roubles. C'est un crime !

Mais je les ai dépensés non par légèreté, avidité, non pour moi, oh non !

J'avais d'autres buts ! Mais ce n'est pas le moment de me justifier. Maintenant, que je retourne le plus vite près de toi ! Envoie au plus vite, à l'instant même, l'argent pour que je parte, fût-ce le der-

nier. Je ne puis plus rester ici et je ne veux pas rester ici. Près de toi, près de toi au plus tôt, t'embrasser. Tu m'embrasseras, dis ? Oh ! sans ce temps mauvais, froid, hier j'aurais pu aller à Francfort et rien ne serait arrivé ; je n'aurais pas joué. Mais le temps était tel qu'il n'y avait pas pour moi, avec mes dents et ma toux, la possibilité de voyager et de passer toute la nuit en pardessus d'été. C'était impossible, tout à fait impossible. Je risquais d'attraper du mal. Mais maintenant, cela même ne m'arrêtera pas. Aussitôt que tu recevras cette lettre, envoie dix impériales (c'est-à-dire comme la dernière fois la lettre de change sur Robert Rhoul), dix impériales, c'est-à-dire quatre-vingt-dix gulden pour liquider mes dettes et partir. Aujourd'hui, c'est vendredi ; dimanche, je les recevrai ; le même jour, je partirai pour Francfort, là je prendrai le rapide et lundi je serai près de toi. Mon ange, ne pense pas que je perdrai aussi cet argent-là. Ne m'offense pas à tel point. N'aie pas de moi une aussi mauvaise opinion. Je suis tout de même un homme ; il y a en moi quelque chose d'humain.

N'invente pas aussi, par méfiance pour moi, de venir me chercher toi-même. Cette méfiance que je ne viendrai pas me tuerait. Je te donne ma parole d'honneur qu'aussitôt je partirai, malgré tout, même avec la pluie et le froid.

Je t'embrasse. Que penses-tu de moi maintenant. Oh ! comme je voudrais te voir pendant que tu liras cette lettre !

A toi.

F. D.

P. S. — Mon ange, ne t'inquiète pas de moi. Je te répète que, si j'étais seul, je ne ferais que rire de cela. C'est toi, ton jugement, qui me fait souffrir. C'est la seule chose qui me tourmente.

Au revoir. Oh ! qu'au plus vite je sois près de toi ! Plus vite ! Ensemble, nous aurions trouvé quelque chose.

—

Saxons-les-Bains, 18 novembre 1867.

Annette, ma chérie, j'ai tout perdu, tout ! Oh ! mon ange, ne t'attriste pas, ne t'inquiète pas. Sois sûre que maintenant le temps viendra enfin que je serai digne de toi et ne te volerai plus, comme un misérable et indigne voleur. Maintenant, le roman, le roman seul, nous sauvera. Et si tu savais comme j'y compte. Sois sûre que j'atteindrai le but et mériterai ton estime. Jamais, jamais plus je ne jouerai.

La même chose est arrivée en 1865 ; il était difficile d'être plus près de la perte, mais le travail m'a sauvé.

Avec amour, avec espoir je me mettrai au travail et tu verras ce qui sera dans deux ans. Et maintenant, mon ange, ne t'inquiète pas. Je fais tous mes efforts pour revenir près de toi, mais je ne puis bouger

avant jeudi et voici pourquoi. Sache tout. J'ai engagé ma bague et mon pardessus d'hiver et j'ai perdu tout. Pour la bague et le pardessus, il faudra payer cinquante francs. Mais je les dégagerai, tu verras comment. Maintenant il ne s'agit pas de cela. Il est maintenant 3 heures de l'après-midi ; dans une demi-heure, je mettrai cette lettre à la poste et j'irai chercher la tienne, s'il y en a une (je suis passé à la poste ce matin, mais il n'y avait personne). Ainsi ma lettre partira demain à 5 heures ou à 11 heures, je ne sais pas ; en tout cas, tu la recevras demain. Mais je resterai débiteur de l'hôtel pendant tout ce temps et ne pourrai partir. C'est pourquoi je t'en supplie, Annette, mon ange, mon sauveur, envoie-moi de quoi payer cinquante francs à l'hôtel. Si tu peux envoyer l'argent mercredi matin de bonne heure — ou mardi soir — alors je le recevrai mercredi soir, et jeudi matin ou à 6 heures du soir je serai chez toi. Mon amie, ne sois pas triste que je t'aie ruinée, ne te tourmente pas pour l'avenir, je réparerai tout, tout. Annette, ma chérie, je t'en supplie, ne t'inquiète pas. Pour le moment, je me porte bien, mais comment pourrai-je attendre jusqu'à jeudi le moment de nous revoir. Annette, je suis indigne de toi, mais pardonne-moi pour cette fois. Je pars avec grand espoir et je te jure, je te promets le bonheur dans l'avenir. Seulement aime-moi comme je t'aime, infiniment, éternellement. Ne vois pas, dans le cas présent, la légèreté, la faiblesse de mon amour. Dieu sait comme je suis puni moi-même et me tourmente surtout pour toi. J'ai peur que tu sois seule encore jusqu'à jeudi ; tu pleureras, tu te tourmenteras, tu ne te soigneras pas. Mon ange, ma chère Annette, comprends que je parle sérieusement, que c'est une nouvelle vie qui commence. Tu me verras enfin tel que je suis. Je sauverai et réparerai tout. L'autre fois, je suis venu anéanti, mais maintenant l'espoir est dans mon cœur. Le seul tourment : comment vivre jusqu'à jeudi. Au revoir,

(*Sur la marge*). Mon ange, au revoir. Je t'embrasse. Oh ! pourquoi, pourquoi suis-je parti ! J'embrasse tes mains, tes pieds. Je t'aime éternellement.

F. D.

§

La maison d'édition « Athénée » a fait paraître un volume **d'œuvres de Tchékov**, inconnues jusqu'à ce jour. Au début de sa carrière littéraire, Tchékov travaillait dans des journaux humoristiques, où il écrivait sous différents pseudonymes. Ce sont ces écrits, nouvelles, récits, qui viennent d'être réunis en un volume. Beaucoup de pages sont amusantes, mais à peu près intraduisibles. Il y a aussi, dans ce volume, des lettres de Tchékov ; un certain nombre, adressées au littérateur très

connu Menchikov, sont particulièrement intéressantes, car elles se rapportent à la période de la plus grande activité littéraire de Tchékov. Le volume est complété par des « Souvenirs » sur Tchékov, de Mlle Souvorine, de Koni, Stchepkine-Koupernic, et par un index bibliographique de toutes les œuvres de Tchékov. C'est un bel hommage à l'un des plus grands écrivains russes de notre époque.

M. Teytel, bien qu'ayant occupé toute sa vie les fonctions modestes de juge d'instruction et de conseiller à la Cour, a été l'un des hommes les plus populaires en Russie. Il était ce qu'on appelait en Russie « un homme vivant », c'est-à-dire qu'il s'intéressait sérieusement, activement à toutes les œuvres sociales. C'est un juif militant, et il a été, sous l'ancien régime, le seul juge d'instruction juif. A Samara et à Saratoff, où il a vécu de longues années, sa maison était le centre où se retrouvaient tous les intellectuels. Les plus grands écrivains : Gorki, Tchékov, Andréiev, Zlatovzatzki, Achechov, Garine, Tchirkov, Vladimir Soloviov, etc., fréquentaient « l'Assemblée », comme on appelait les réunions chez Teytel. Ce sont les souvenirs de ces **quarante années de sa vie** que M. Teytel raconte dans le volume très intéressant paru chez Povolozky.

M. Znosko-Borovsky a fait paraître, dans l'édition Plamia, à Prague, un ouvrage très utile : **Le théâtre russe au commencement du XXe siècle.** On peut en effet trouver, dans différentes publications, beaucoup d'articles, d'études sur les manifestations de l'art théâtral en Russie, mais on ne possédait pas une présentation complète du mouvement théâtral russe, si fécond à ce début du xxe siècle et qui a eu une si grande influence sur l'art dramatique en Europe. Le livre de M. Znosko-Borovsky comble cette lacune. Nous y voyons le tableau à peu près complet de la production du théâtre russe. Dans la première partie du volume est résumée l'histoire du théâtre russe jusqu'au xxe siècle. La deuxième partie est consacrée au Théâtre artistique de Moscou, à ses recherches et à sa victoire définitive. La troisième partie traite de la lutte contre le naturalisme et le réalisme dans le théâtre russe, lutte entreprise par le théâtre Komisarjevsky, par Meyerhold et par le Kammerny Théâtre. Dans les dernières pages de son livre, M. Znosko-Borovsky résume les aspirations du théâtre de la révo-

lution. L'auteur arrive à cette conclusion que jusqu'ici le théâtre issu de la révolution n'a rien donné et n'indique pas même la voie où doit s'engager le futur théâtre russe.

J.-W. BIENSTOCK.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Maurice Muret : *Le Crépuscule des nations blanches*, Payot. — Comte Renaud Przezdziecki : *Varsovie*, Biblioteka Polska, Varsovie, 1925.

Le livre de M. Muret : **Le Crépuscule des nations blanches**, est l'équivalent européen du livre américain de M. Lothrop Stoddard sur *Le flot montant des peuples de couleur* (voir *Mercure*, 1-XI-25, p. 841). Le savant américain avait dit : « Tard venue au banquet des races blanches, l'Amérique du Nord jouira de son triomphe moins longtemps encore que les peuples d'Europe. » Le penseur suisse croit devoir être plus optimiste : « Il ne faut pas, réplique-t-il, s'alarmer outre mesure... Non, la race blanche, malgré ses fautes, n'a pas dit son dernier mot. Elle peut ajouter encore quelques bienfaits aux bienfaits dont elle a déjà doté l'humanité ; il faut bien reconnaître cependant qu'elle est entourée d'ennemis chaque jour plus nombreux. »

Ces ennemis, M. Muret les étudie successivement et démontre combien ils sont formidables. Peut-être cependant ne tient-il pas assez compte de ce qu'ils sont encore plus divisés par la langue et la religion que les peuples européens. Certains, comme la Chine, le Japon et le Siam, sont indépendants. D'autres sont administrés par un Etat européen. D'autres enfin sont incorporés à un Etat où la race blanche domine plus ou moins, comme les républiques américaines. Mais M. Muret ne croit pas que la prépondérance de la race blanche puisse se maintenir dans la plupart de celles-ci. Il admet une loi, de justesse variable (et par suite douteuse) : « Prédominance, au sein des mélanges ethniques, de la race la plus primitive. » Pour lui, « l'Amérique du Sud n'est pas latine et chaque jour elle se délatinise davantage... C'est un territoire amérindien ou négroïde avec un appoint espagnol ou portugais... Tout porte à croire que cette Amérique indienne évoluera dans la prédominance des gens de couleur ». Aussi M. Muret approuve-t-il avec enthousiasme l'intervention de « l'impérialisme-capitalisme » des Etats-Unis dans les républiques américaines.

L'impérialisme américain, dit-il, est un mouvement pour le moins aussi défensif qu'offensif. Les Etats-Unis s'attribuent charge d'âme. Courageusement, ils assument la responsabilité de la défense des blancs contre ce que M. Lothrop Stoddard appelle « la marée montante de la couleur ». A la faveur de cette opération méritoire, ils acquièrent peut-être des richesses, mais ils accomplissent du même coup une besogne dont nous ne devons les blâmer qu'avec précaution.

M. Muret avait dit déjà pour l'Inde anglaise : « Le temps viendra peut-être où cet édifice, unique au monde, s'écroulera. Fasse le ciel que ce soit le plus tard possible ! »

En réalité, le monde a actuellement, suivant moi, une carcasse très solide, l'immense prépondérance des deux Etats anglo-saxons. Les autres Etats, affaiblis, divisés, incultes ou microscopiques, mènent une existence plus ou moins indépendante, mais sans aucune velléité ou même possibilité de se liguer contre les deux géants. Il n'y a d'ailleurs aucune raison pour cela, car ils respectent la liberté des autres.

Mais dans beaucoup d'Etats, des races ou des classes, des partis ou des personnalités, s'insurgent contre cette loi du nombre qu'on appelle le suffrage universel et font prédominer leurs intérêts par la force brutale. C'est ce qui s'est passé dans les républiques hispano-américaines depuis leur origine, c'est ce qu'ont continué les bolcheviks au nom du prolétariat c'est ce qu'ont imité fascistes et somaténistes. Quelle est la loi la plus légitime, celle du parti le plus nombreux ou celle du parti le plus fort ? La force d'un parti doit-elle s'estimer d'après le nombre de bulletins de vote qu'il peut obtenir dans le suffrage universel ou d'après le nombre de balles qu'il peut loger dans le corps de ses ennemis ?

Les Anglo Saxons ont répondu jusqu'à présent que c'est la première façon de supputer la force d'un parti qui est la façon légitime. *We are a law abiding community* [nous sommes une société qui observe les lois], disent-ils traditionnellement, et la plupart des autres peuples ont cherché à les imiter. Mais combien cela durera-t-il? Communistes et fascistes ne se reconnaissent pas le devoir d'observer la légalité à l'égard de leurs adversaires. De là, de plus en plus, des conflits qui souvent amplifient et exacerbent ceux de race. C'est ce qu'a vu M. Muret à la fin de son travail :

Les conflits de race affecteront un caractère d'autant plus impitoya-

ble qu'ils se compliquent d'une lutte de classes sans merci. Qui sait si les éléments inférieurs de la société, ceux qui s'appellent les prolétaires et se plaignent d'être exploités, ne s'allieront pas avec les peuples inférieurs, lesquels se prétendent, eux aussi, lésés dans leurs intérêts et dans leurs droits ? Prolétaires et gens de couleur auraient beau jeu à marcher de concert à la conquête du pouvoir.

On peut contester certaines des conclusions de M. Muret ; on ne saurait nier la finesse de ses observations, souvent exprimées d'une façon neuve et saisissante.

ÉMILE LALOY.

§

Varsovie. — Cet ouvrage publié en français à Varsovie par l'éminent écrivain qu'est M. Renaud Przezdziecki, sous sa magnifique et abondante illustration (170 gravures) se présente avant tout comme une édition d'art; mais il est aussi un clair et savant exposé historique basé sur une documentation copieuse et soignée. Varsovie nous y apparaît petit village (1224) avec son château-fort d'Ujazdow, puis chef-lieu de district, résidence des ducs de Mazovie, résidence de la reine Bona Sforza, siège d'une diète qui élit un roi (1573), notre Henri III précisément, enfin résidence effective du roi Sigismond III. En dépit de Cracovie et Wilno, la géographie la voue à être la capitale définitive. Son faubourg de Cracovie se peuple de villas à l'italienne avec jardins en terrasses et se prolonge par le Nouveau Monde.

Vainement elle est ruinée par les invasions suédoises : avec Sobieski, les rois saxons et le développement d'une vie de cour à la française, une nouvelle floraison de demeures seigneuriales s'épanouit, palais larges et bas, précédés de cours spacieuses, propres à loger des seigneurs venus avec leur suite du fond de leurs provinces pour assister à une diète, résidences en fer à cheval peintes par Canaletto et disparues depuis, toutes en briques, stuc et plâtre, susceptibles de changer d'aspect à chaque réparation.

Précisément Stanislas Auguste (1764) nous fait passer du rococo, du baroco à ce qu'on appellera improprement le style empire qui n'est que le retour à la simplicité de la ligne grecque.

Puis, c'est le partage de la Pologne : l'herbe pousse dans les cours des palais devenus des hôtels pour voyageurs et même, sous Napoléon, des hôpitaux pour blessés.

1815. Un royaume de Pologne renaît, mais il est russe : le style Alexandre Ier donne à Varsovie un aspect grave et froid ; peu à peu s'effacent des monuments publics les caractéristiques architecturales polonaises. Des coupoles orientales, byzantines apparaissent rue Dluga, sur le toit de la Société des Sciences, enfin place de Saxe. Pendant ce temps, Varsovie passe de 80.000 à un million d'habitants.

Enfin l'Etat polonais renaît et Varsovie travaille avec activité à se refaire un visage personnel dont quartier par quartier l'auteur nous donne une image vivante, parlante et souvent séduisante.

ABEL MANSUY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Cinématographie

André Beucler : *Un suicide*, écrit pour le cinéma ; Nouv. Revue franç. 5 »

Frédéric Boutet : *Gribiche*, écrit pour le cinéma ; Nouv. Revue franç. 5 »

Divers : *Cinéma*, Cahiers du mois, nos 16-17 ; Emile Paul. 12 »

Gastronomie

Maurice des Ombiaux : *Le Gotha des vins de France* ; Payot. 30 »

Hagiographie

Jean Mélia : *Madame Sainte-Geneviève, patronne de Paris et avocate de la France auprès de Dieu* ; Perrin. 9 »

Histoire

Abbé F. Barry : *Etienne Delcher, évêque constitutionnel de la Haute-Loire*, étude religieuse sur la Révolution ; Champion. 30 »

Victor Bompar : *Le général Foy*, 1775-1825 ; La plume d'oie. 8 50

P. Bouchardon : *La fin tragique du maréchal Ney* ; Hachette. 5 »

Linguistique

Léon Clédat : *Manuel de phonétique et de morphologie romanes* ; Champion. 12 »

A. Meillet : *La méthode comparative en linguistique historique* ; Champion. 15 »

R.-M. Gattefosse : *Les origines préhistoriques de l'écriture* ; Anc. Etabl. Legendre, Lyon. 16 »

Edmond Huguet : *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, tome I ; Champion. 17 »

Thérèse Labande-Jeauray : *Les questions de la langue en Italie de Baretti à Manzoni* ; Champion. 18 »

Littérature

Edmond Adam : *Nisita ou les Amours d'Eurydis*. Avec des bois gravés de Lucien Jacques ; Les Humbles. 6 »

Pierre Aguétant : *La chasse et les chasseurs* ; L'Eleveur. « »
Henry Becque : *Œuvres complètes*, V : *Querelles littéraires*. Avec un portrait ; Crès. 12 »
François Berthault : *La terre voluptueuse*. Préface de Fernand Mazade ; Edit. Monde moderne. « »
Jacques Boulenger : *Renan et ses critiques* ; Edit. du Siècle. 8 50
Curnonsky et J.-W. Bienstock : *Le musée des erreurs ou le français tel qu'on l'écrit* ; Albin Michel. 9 »
James Brown Scott : *Robert Bacon, sa vie et ses lettres*, 1860-1919. Avec 40 pl. Traduit par Madeleine Cazamian ; Champion. 50 »
Henry-Louis Dubly : *Sous le signe du Lion*, études et silhouettes de Flandre. Préface de M. Charles Brun ; Mercure de Flandre, Lille. 7 »
Georges Duhamel et Charles Vildrac : *Notes sur la technique poétique* ; Champion. 10 »
Luigi Ferrari : *Le traduzioni italiane del Teatro tragico francese nei secoli XVIIe e XVIIIe, saggio bibliografico* ; Champion. 40 »
Wladyslaw Folkierski : *Entre le classicisme et le romantisme*, étude sur l'esthétique et les esthéticiens du XVIIIe siècle ; Champion. 50 »
Margaret Gilman : *Othello in French* ; Champion. 15 »
Remy de Gourmont : *Nouvelles dissociations* ; Edit. du Siècle. « »
Edouart Herriot : *Dans la forêt normande* ; Hachette. 9 »
Gérard d'Houville : *L'enfant*. (Coll. Les âges de la vie) ; Hachette. 5 »
Gérard d'Houville : *Paris et les voyages* ; Le Divan. « »
Alfred-C. Hunter : *J.-B.-A. Suard, un introducteur de la littérature anglaise en France* ; Champion. 15 »
Jaboune : *Les grands hommes quand ils étaient petits*. Ill. de Marie-Madeleine Franc-Nohain ; Flammarion. 8 50
Stuart Merrill : *Proses et vers*, œuvres posthumes. Préface d'André Fontainas ; Messein. 12 »
Gabriel Miro : *Semaine sainte*, traduit de l'espagnol par Valéry Larbaud et Noémi Larthe ; Kra. « »
Edouard Ramon : *Histoires de filles et d'affranchies*, présentées par Francis Carco ; Edit. de France. « »
Ludovic Réhault : *Divagations angéliques et humaines sur Dieu et l'Etre*. Préface de Henri Ner ; Edit. Adyar. « »
Jean-Jacques Rousseau : *Correspondance générale*, collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour. Tome IV. Avec 5 pl. h. t. ; Colin. 30 »
J.-J. Rousseau : *La Nouvelle Héloïse*, II (Coll. Les grands écrivains français). Avec variantes, introduction, notices et notes ; Hachette. 35 »
Charles Tailliart : *L'Algérie dans la littérature française* ; Champion. « »
Charles Tailliart : *L'Algérie dans la littérature française, essai de bibliographie méthodique et raisonnée jusqu'à l'année* 1924 ; Champion. « »
Léon Tolstoï : *Mémoire à Boulgakof sur l'éducation*, traduit du russe par Sonia Lorié, avec un essai de L.-Charles Baudouin et un portrait de Tolstoï ; Delpeuch. 3 »
F. Vézinet : *Autour de Voltaire*, avec quelques inédits ; Champion. 7 »
Jules Vodoz : *La fée aux miettes*, étude sur le rôle du subconscient dans l'œuvre de Charles Nodier ; Champion. 20 »
Oscar Wilde : *Clamavt ad Te...* suivi d'un *Choix de pensées sur l'art, la vie, la société et l'amour*. Traduction de Cécil-Georges Bazile ; Delpeuch. 5 »

Musique

Henri Collet : *Albéniz et Granados* ; Alcan. 10 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Bertrand Auerbach : *L'Autriche et la Hongrie pendant la guerre* ; Alcan. 40 »
Charles Spindler : *L'Alsace pen-*

dant la guerre. Préface de André Hallays. Vignette d'après les dessins de l'auteur ; Libr. Treuttel et Wurtz, Strasbourg. « »

Poésie

Jean Bouffanais : *Le Parc des Capucines* ; Imp. Dessaint, Coulommiers. « »

Jean Bouffanais : *La terre de Brie;* Imp. Dessaint, Coulommiers. « »

Philippe Chabaneix : *Ecrit des Feuillantines,* suivi de *Couleurs du temps perdu* ; Le Divan. « »

Maurice David : *Satires* ; The general Printing et Stationery, Port-Louis. « »

René Francès : *La plainte errante.* Préface par Maurice Montias ; Les Passereaux. « »

Franc-Nohain : *L'orphéon,* chœurs et cantates ; Renaissance du Livre. 10 »

Henry Mériot : *Poésies.* Préfaces de Laurent Tailhade, J. Péladan, V. Billaud et déclarations de l'auteur ; Lemerre. 25 »

Politique

N. Boukharine : *Le chemin du socialisme et le bloc ouvrier-paysan* ; Libr. de l'Humanité. 2 »

René Malliavin : *La politique nationale de Paul Deschanel;* Champion. 8 »

La réorganisation des partis communistes ; Libr. de l'Humanité. 7 50

Questions juridiques

Dr Edmond Locard : *Le crime et les criminels.* Avec 40 photog. documentaires ; Renaissance du Livre. 10 »

Questions médicales

Dr E. Laplanche : *La médecine de demain. Science de la vie* ; Doin. « »

Questions religieuses

Raoul Allier : *La psychologie de la conversion chez les peuples non civilisés* ; Payot, 2 vol. 80 »

Roman

Henri Bachelin : *La cornemuse de Saulieu ;* Edit. du Monde moderne. « »

Pierre Bost : *Prétextat ;* Nouv. Revue franç. 9 »

Cyriel Buysse : *Les tantes,* traduit du flamand par Aimé Colpaert; Renaissance du Livre. 9 »

Jehan Cendrieux : *Al-Ghadir ou le Sexe-Dieu ;* Fasquelle. 9 »

Claude Chauvière : *La femme de personne.* Avec 24 bois originaux de Hermann Paul ; Fayard. 3 »

Emile Clermont : *Amour promis ;* Nelson. 5 75

Drieu La Rochelle : *L'homme couvert de femmes ;* Nouv. Revue franç. 9 »

Maurice Fleurial : *L'horizon du devoir ;* Monté-Lénès. 4 »

Charles Foley : *Jean des Brumes;* Flammarion. 8 50

Jacques des Gachons : *Gens de France au labeur,* orné de diverses images de Maximilien Vox, gravées sur bois par L. Bertault; Les beaux livres. 27 50

Pierre Girard : *Curieuse métamorphose de John ;* Kra. « »

Gouna : *La boulimie ;* Jouve. 7 »

Antelme Grivet : *Dans les ténèbres de la mine.* Lettre-préface de M. André Bellesort ; Perrin. 9 »

André Ibels : *La maison de l'enfer ;* Fasquelle. 9 »

Rudyard Kipling : *Kim,* traduit par Louis Fabulet et Ch. Fountaine Walker ; Mercure de France, 2 vol. 16 »

Hubert Krains : *Amours rustiques,* édit. définitive ; Renaissance du Livre. 9 »

Pierre Lièvre: *Les dangers du tête-à-tête;* Le Divan. « »

Anna Marliani : *Brindille ;* Edition moderne. 7 50

Tancrède Martel : *Léguée par amour* ; Albin Michel. 9 »
Fortuné Paillot : *Toute en nerfs* ; Flammarion. 8 50
Louis Thomas : *L'espoir en Dieu* ; Edit. du Siècle. 7 95
Herbert Wild : *Le conquérant*, préface de Claude Farrère ; Albin Michel. 9 »

Sciences

A. Boutaric : *La lumière et les radiations invisibles*. Avec 55 figures ; Flammarion. 10 »
Jacques Loeb : *Les bases physico-chimiques de la régénération*, traduit de l'anglais par H. Mouton ; Gauthier-Villars. « »

Sociologie

Francis Delaisi : *Les contradictions du monde moderne* ; Payot. 25 »
Maxime Leroy : *Vers une République heureuse* ; Progrès civique. 7 50

Théâtre

Auguste Génin : *Sacrifice*, pièce en 2 actes, en vers ; Crès. 6 »
Gabriel Julliot de la Morandière : *Légendes dramatiques*, 1re série ; Entretiens idéalistes. « »
R. H. : *La merveilleuse histoire d'Izeline*, mystère en 4 actes et en vers ; Edit. Adyar. « »

Varia

Almanach catholique français pour 1926. Préface de Mgr Baudrillart ; Bloud et Gay. 6 »
Almanach de France et de Flandre pour l'an de grâce 1926 ; Lefebvre. 5 »
Almanach de Paris, 1926 ; Edit. Montaigne. 12 »
L'Annu Corsu, 1926 ; Nice, 3, rue du lycée. 5 »

Voyages

Albert Londres : *La Chine en folie* ; Albin Michel. 9 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Ladislas Reymont. — Mort de W. G. C. Byvanck. — Prix littéraires. — Le lieu de naissance de Pierre Louys. — La recherche des cœurs : à propos du centenaire de la mort de Louis David. — Un procédé de style : à propos des « Incas » de Marmontel. — Une réponse de M. André Billy. — Stendhal à Nice en décembre 1833. — Le Buttard. — Vsv vetera nova. — Le Sottisier universel.

Mort de Ladislas Reymont. — Un second deuil vient de frapper les lettres polonaises. Après Stéphane Zeromski, récemment décédé à Varsovie, le romancier Ladislas Reymont, qui avait obtenu le prix Nobel de littérature pour 1924, est mort dans la même ville, le 5 décembre. Il était né à Kobiale Wielkie (province de Piotrkow) le 6 mai 1868.

Les vingt volumes qu'il laisse (*La Princesse* ; *Dans les Champs* ; *la Comédienne* ; *les Ferments* ; *la Terre promise* ; *la Terre de Chalm*, etc.), s'inspirent tous des traditions historiques ou rurales de sa patrie.

Le second tome de son épopée en quatre « saisons » : *Chlopi* (*Les*

Paysans, II. L'Hiver) vient de paraître pour la première fois en France, le mois dernier, traduit par M. Franck L. Schœll, qui estime que la saveur terrienne et la richesse verbale de cette œuvre lui assurent une place de premier plan dans la littérature polonaise.

Le sens véritable de l'œuvre semble être celui-ci, écrivait notre collaborateur Z. L. Zaleski, dans le *Mercure* du 15 septembre dernier (pp. 841 à 846). Dans notre petit continent mutilé à l'Est, dévasté à l'Ouest et saigné un peu partout, existe pourtant une volonté tenace de défendre la civilisation occidentale. A côté des dissociations, des déchirements et de l'angoisse mortelle devant l'abîme de l'existence, révélées avec tant de magie terrible par un Dostoïevsky, demeure intacte une volonté souveraine de durer et de construire... Porté au milieu de ce tragique débat, l'auteur des *Paysans* sent la nécessité de sacrifier l'homme, « éternel passant », pour assurer le perpétuel devenir de la collectivité...

C'est le seul livre de Ladislas Reymont qui ait été traduit en français. Mais on annonce la prochaine publication de son grand ouvrage sur le bolchevisme : *La Révolte*.

§

Mort de W.G.C. Byvanck. — Une dépêche de la Haye, datée du 8 décembre, a annoncé la mort, dans cette ville, de W.G.C. Byvanck, littérateur hollandais qui était né à Amsterdam en 1848.

Avec Byvanck disparaît une des plus nobles figures du monde intellectuel néerlandais. Savant d'une vaste culture, il fit de la Bibliothèque Royale de la Haye, qu'il dirigea pendant 25 ans, une des plus riches bibliothèques publiques d'Europe. En plus de nombreux ouvrages en hollandais, M. Byvanck publia en français un essai sur François Villon et un livre consacré aux milieux littéraires et artistiques.

Pendant la guerre, il prit résolument parti pour la France et, plus tard, dans sa retraite, il continua à servir par la plume la cause française.

Le *Mercure de France* avait publié, en 1892, une étude de W.G.C. Byvanck : Un Hollandais à Paris en 1891 ; Poésie romane (IV, 289).

§

Prix littéraires. — Après cinq tours de scrutin au cours desquels une vingtaine de noms furent prononcés, le prix Goncourt pour 1925 a été attribué à M. Maurice Genevoix, auteur du roman intitulé *Raboliot*.

Le prix Fémina-Vie heureuse a été donné, le même jour (16 décembre), à Joseph Delteil pour sa *Jeanne d'Arc*.

§

Le lieu de naissance de Pierre Louys.

Gand, le 13 novembre 1925.

Monsieur,

La plupart des biographes de Pierre Louys le font naître à Paris, le 10 décembre 1870.

Les mieux informés, entre autres Van Bever et Léautaud, Thieme, le Nouveau Larousse Illustré, t. V et supplément, donnent également ce renseignement.

Tous les articles biographiques et nécrologiques consacrés à Pierre Louys, au mois de juin dernier, à l'occasion de sa mort, le font naître à Paris.

Seul, à notre connaissance, le « Larousse Mensuel », t. VI, p. 930, (livraison d'octobre 1925) mentionne le lieu exact de la naissance de Pierre Louys.

Pierre Louys est, en effet, né à Gand, rue Basse, 21, le 10 décembre 1870.

Ses parents qui habitaient Dizy, près d'Epernay, avaient vraisemblablement fui devant l'invasion allemande et étaient venus se réfugier à Gand.

Nous ignorons combien de temps ils y ont passé.

Nous avons eu la curiosité de rechercher dans les registres de l'état civil l'acte de naissance de Pierre Louys.

Nous le transcrivons ci-dessous :

L'an mil huit septante (*sic*) le douze décembre à trois heures de relevée à comparu par devant nous Echevin soussigné Amand de Leu, délégué pour remplir les fonctions d'officier de l'Etat civil de la ville de Gand, province de la Flandre orientale, Pierre-Philippe Louis, âgé de cinquante-huit ans, avocat demeurant à Dizy près Epernay, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin né en cette ville rue basse, avant hier à dix heures du matin, de lui déclarant et de Claire-Céline Maldan, âgée de trente sept ans, son épouse, et auquel enfant il a donné le nom de Pierre-Félix, deze verklaring en je dis cette présentation et déclaration faite en présence d'Edouard Lesseliers, âgé de 49 ans, médecin demeurant rue basse et de Pierre dit (*sic*) Besançon, âgé de 37 ans, employé à Epernay, lequel acte après lecture a été signé par nous, par le père et les deux témoins.

(*signé*) A. DE LEU LOUIS

E. LESSELIERS

PIERRE DE BESANÇON.

Dans le texte ci-dessus on trouve les mots flamands *deze verklaring en*, qui signifient littéralement : « cette déclaration et ».

Les actes d'état civil étant, à Gand, généralement rédigés en flamand, l'employé chargé de transcrire l'acte de naissance de Pierre Louys s'est

laissé entraîner par la force de l'habitude et a introduit intempestivement ces mots flamands.

Les écritures publiques ne pouvant être ni raturées, ni surchargées, il a corrigé son lapsus par l'expression *je dis*.

Il a également omis le mot cent dans l'énoncé de la date.

Il résulte donc de cet acte de naissance que Pierre Louys était d'origine champenoise et que ses parents, surtout le père, étaient d'un âge assez avancé lors de sa naissance.

Nous espérons que ces renseignements pourront intéresser les lecteurs du *Mercure de France* et nous vous prions d'agréer, etc.

PAUL ANGENOT.

§

La recherche des cœurs : à propos du centenaire de la mort de Louis David. — Il y a eu cent ans, le 29 décembre, que mourait en exil, à Bruxelles, à l'âge de 77 ans, le peintre Louis David (il était né en 1748, à Paris, dans un immeuble situé à l'emplacement actuel du théâtre du Châtelet).

Nous avons rappelé, le 15 avril 1924, dans l'un des échos se rapportant à « la recherche des cœurs » (*Mercure de France*, 15 mars, 1er et 15 avril, 1er juin, 1er août 1924) que le cœur seul de David se trouve dans le caveau du Père-Lachaise « près du corps de son épouse compagne de ses malheurs », dit l'épitaphe (56e Division, 1re ligne). Le Gouvernement de la Restauration n'avait pas pardonné à l'ancien membre de la Convention d'avoir voté la mort de Louis XVI ; les fils de David n'avaient pu ramener à Paris le corps de leur père, le cercueil ayant été arrêté à la frontière. Ils décidèrent alors de prélever le cœur pour l'inhumer dans le tombeau de famille. — L. DX.

§

Un procédé de style : à propos des « Incas » de Marmontel. — L'exemple que cite Henri Villat (1) est typique et très curieux. Le procédé était évident. Sans remonter si haut, parmi nos contemporains, combien, sans tomber dans ce procédé, mais se laissant entraîner par le rythme de la phrase, ont émaillé leur prose de vers blancs, allant de la noblesse de l'alexandrin au laisser aller de l'octosyllabe.

Ce fut le cas de Flaubert et un article de M. Tancrède Martel « Gustave Flaubert poète », publié dans le supplément littéraire du *Figaro* (14 juin 1924), réduit à néant, parmi d'autres vilenies de Maxime Du Camp, ce couplet connu des *Souvenirs littéraires* :

Il n'a jamais su ni pu faire un vers ; la métrique lui échappait et la rime lui était inconnue. Lorsqu'il récitait des vers alexandrins, il leur donnait onze ou

(1) *Mercure de France*, 1er décembre 1925.

treize pieds, rarement douze. Son oreille était si extraordinairement fausse, qu'il n'est jamais parvenu à retenir un air, fût-ce une berceuse. Bouilhet disait : « il y a une malédiction sur lui ; c'est un poète lyrique qui ne peut pas faire un vers. » Rien ne fut plus vrai, et cependant les qualités qu'il recherchait, qu'il admirait le plus dans la prose, c'était la cadence et l'harmonie (1). »

Que la rime, « ce bijou d'un sou », ait échappé à Flaubert, c'est possible, mais comment refuser à l'écrivain la science et la possibilité de faire un vers, alors qu'involontairement il en a semé, isolés, dans *Salammbô*, qui ne dépareraient pas la *Légende des Siècles* :

Les bœufs qu'on égorgeait mugissaient dans les temples.
Les chansons se mêlaient au râle des esclaves.
Une couleur de sang occupait l'horizon.
Salammbô s'accroupit sur la marche d'onyx.

Ecrit-il à Louise Colet ? Ces vers, évidemment supérieurs à ceux de l'insupportable bas bleu, dont M. de Bersaucourt a eu l'originalité de prendre la défense, rompaient la monotonie de la prose :

Descendons plus avant dans les caves du cœur.
Il faisait un silence exquis dans ce jardin.
Je suis resté deux ans entiers sans voir de femme.
Adieu, mille baisers sur tes lèvres de Muse.

Non seulement, bien frappé, le vers est musical et moderne d'aspect ; dans cette confession, cette longue continence avouée, rien ne manque, pas même le ternaire.

Les mœurs du temps, et plus encore les mœurs de province, s'accommoderaient mal de l'alexandrin, trop noble, trop grand, pour dépeindre leurs petitesses. Emma Bovary a beau vouloir se hausser jusqu'à l'amour, son aventure, malgré la cristallisation de quelques moments furtifs, ne dépasse guère le niveau de la romance. L'octosyllabe suffit :

Il tendit sa main, prit la sienne,
La couvrit d'un baiser vorace,
Puis la garda sur ses genoux...

Que l'on ajoute la rime et on trouvera dans ces trois vers le charme et la simplicité d'un conte de La Fontaine. C'est bien le rythme, facile et maniable, qui permet au compositeur, pour peu qu'il possède l'habileté suffisante, de glisser dans un motif, que retiendront les oreilles les moins musicales, une gaîté d'opérette, où parfois, à côté de l'ironie du refrain, perce la mélancolie d'un regret.

Certes, ce ne fut point chez Flaubert, comme chez Marmontel — et chez tant d'autres, — un procédé. Mais ces exemples prouvent avec quelle spontanéité, amené seulement par le rythme de la phrase, le vers

(1) *Souvenirs littéraires*, Paris, Hachette, 1882, in-8, t. I, p. 527.

naissait sous la plume de l'homme à qui Maxime Du Camp déniait la capacité de « faire un vers ».

L'auteur des *Convulsions de Paris* était bien de ces amis dont les dieux indulgents devraient à jamais nous garder. — PIERRE DUFAY.

§

Une réponse de M. André Billy.

14 décembre 1925.

Mon cher Directeur,

S'habiller, précipiter son dîner, prendre un taxi pour se faire transporter dans un lointain quartier, passer une soirée ennuyeuse, rentrer chez soi déprimé et se coucher à une heure tardive pour s'entendre dire ensuite par un auteur mécontent qu'on a critiqué sa pièce sans être allé la voir, c'est dur !

Mon cher Directeur, je vous donne ma parole que je suis allé entendre la pièce de M. Adéen au théâtre de l'Atelier. M. Adéen m'affirme qu'il est un homme ? Je le regrette pour lui, car son petit acte sent d'une lieue le travail de vieille fille.

Renseignements pris, mon compte rendu contient en effet une erreur. Son héroïne n'a pas couché avec son héros. Elle a seulement passé la nuit chez lui, dans la chambre voisine de celle où lui-même dormait. Mais la pièce est si peu claire et si niaise que cela ne m'était pas, je l'avoue, apparu.

Si je m'étais inspiré pour mon compte rendu des articles de mes confrères, je n'aurais peut-être pas commis cette erreur et j'aurais répété de confiance leurs éloges, puisque, nous dit M. Adéen, éloges il y a eu...

Croyez moi, mon cher Directeur, votre tout dévoué.

ANDRÉ BILLY.

§

Stendhal à Nice en décembre 1833. — On sait que M. Léautaud a, dans le *Mercure* du 1er novembre 1907, publié un itinéraire de Stendhal qui permet de suivre Henri Beyle dans ses errances variées. Or, en relisant la *Vie de Henri Brulard* — dans la réédition Champion, au tome Ier des *Œuvres Complètes* (Paris, 1913) — nous y notons une phrase dont le texte figure là pour la première fois et d'où il résulte que Stendhal passa — ce qui n'a pas été observé dans l'*Itinéraire* — à Nice un certain temps en décembre 1833. Comme toujours, c'est à un parallèle amer entre sa personne et celle d'un ancien compagnon d'armes qu'est dû ce renseignement, qu'autrement l'on n'eût peut être jamais eu. Beyle compare en effet sa carrière à celle d'un comte Cauchain, ex-sous-lieutenant comme lui-même, et, après avoir déclaré que cet ancien officier de l'Empire passait « pour intrigant, habile, ne per-

dant pas une occasion pour plaire aux gens puissants,etc. » — ce *etc.* n'est il pas, sous une telle plume, admirable ? — il ajoute ceci :

M. Cauchain quitta le régiment pour entrer dans la carrière consulaire ; il a eu probablement toutes les qualités qui me manquent ; il est consul à Nice comme moi à Civitâ-Vecchia. Voilà ce qui doit me consoler de n'être pas intrigant .. M. Cauchain m'a fait politesse, quand je passai à Nice en décembre 1833. Peut-être a-t-il de plus que moi la fortune, mais probablement il l'a héritée de son oncle et d'ailleurs il est chargé d'une vieille femme. Je ne changerais pas, c'est-à-dire que je ne voudrais pas que mon âme entrât dans son corps...

On sait que l'autobiographie de Beyle, commencée à Civitâ-Vecchia en 1832, puis bientôt abandonnée, ne fut reprise que vers la fin de 1835 et qu'elle ne vit le jour de la publicité qu'en 1890 par les soins de Casimir Stryienski, dans des conditions incomplètes, auxquelles a remédié l'édition Champion — à l'occasion de laquelle on se souviendra que la défunte *Revue Critique des Idées et des Livres* dédia tout un numéro à Stendhal. Sans doute, le fait qu'il passa par Nice en 1833 est-il d'une importance minime. Mais il méritait d'être relevé, cependant. Beyle a prétendu qu'il demandait toujours, en arrivant dans une ville nouvelle : *Quelles sont les douze plus jolies femmes ? Quels sont les douze hommes les plus riches ? Et surtout* : *Quel est l'homme qui peut me faire pendre* ? Nous croyons que le comte Cauchain eût pu, à Nice, parfaitement répondre à cette dernière question. Mais son excollègue savait si bien s'entourer de mystère — entendant, comme l'a dit Balzac dans les *Illusions Perdues*, qu'on *ne peut être grand homme à bon marché* — que, tout en pratiquant dans ses écrits le mépris de l'hypocrisie et du mensonge, l'ignorant, le fat qu'il était tant de fois apparut, sans doute, aux yeux de son hôte de Nice, comme le plus vrai des hommes et non le plus perfide et le plus vaniteux. — C. P.

§

Le Buttard. — Les journaux ont annoncé récemment que la Commission des immeubles d'Etat, que préside M. de Monzie, avait décidé que le château dit du « Buttard » allait être abandonné par le ministère de l'Agriculture (qui le louait pour la modique somme de 4.000 fr.) au ministères des Affaires étrangères. On ajoutait que l'intention officielle était de faire de ce bien d'Etat un pied-à terre pour le ministre des Affaires étrangères de France, afin qu'il pût, comme son collègue britannique aux « Chequers », y aller passer le *week-end*.

Nos confrères de la presse quotidienne ont cherché ce que pouvait être ce château, et ils ont donné à ce sujet des indications plus ou moins exactes.

Voici, croyons-nous, ce qui pourra satisfaire leur curiosité. Une no-

tice du *Guide du Voyageur aux environs de Paris dans un rayon de 60 kilomètres* (s. d.), rédigé vers 1830, par Richard et E.-M. de Saint-Hilaire (Emile-Marc Hilaire, dit Marco de Saint-Hilaire), nous apprend très précisément ce qui suit sur le Buttard (avec deux T) :

Petit pavillon où Louis XV venait se délasser des fatigues de la chasse. Le site en est charmant, et domine un vaste horizon. Il appartenait au maréchal Pérignon qui, par de nouvelles plantations bien distribuées et des constructions d'une piquante variété, en avait fait un séjour tout à fait romantique et sauvage. Le roi Louis XVIII a racheté cette propriété. Les bois l'environnant abondent en gibier.

Le voyageur qui prend une tasse de lait chez le garde, établi sur la pelouse du Buttard, est fort étonné de trouver dans la principale pièce du restaurateur champêtre, une demi-douzaine de figures turques : ce sont les portraits de cheiks qui vinrent complimenter Napoléon à son avènement au trône. Ces *croûtes* occupent et amusent beaucoup les bourgeois de Paris qui n'ont pas le mot de l'énigme.

Le Buttard dépend de la commune de Celle-les-Saint-Cloud, dép. de Seine-et-Oise, arrond. de Versailles.

Dans quel état se trouve aujourd'hui le château du Buttard, ou plus exactement ce pavillon ? Et ne serait-il pas intéressant, — si le pavillon de garde existe encore, — de rechercher ces *croûtes* ? Peut-être y prendrait-on plus d'intérêt aujourd'hui qu'au temps où elles amusaient les bourgeois de la Restauration. — J.-G. P.

§

Vsv vetera nova. — On lit dans le *Mercure de France* du 1er décembre 1925, sous la signature de M. Paul Le Cour, au début du long article qu'il consacra « A la recherche d'un continent perdu » :

C'est ce qu'avait exprimé il y a longtemps le constructeur d'une antique maison de Touraine (de cette Touraine dont le nom est essentiellement atlantéen, comme on pourra le voir par la suite, et qui a la même origine que le mot « Touranien ») en inscrivant au-dessus de la porte d'entrée cette brève formule : *Usu vetera nova*, « Avec le temps le vieux devient neuf ».

Cette inscription du seizième siècle subsiste sur le tympan de la porte où elle fut gravée : mieux eût valu en respecter le graphisme et ne point substituer des U au V que comportaient l'époque et le style lapidaire. Quant à la traduction, étant donné l'amphibologie que présentent ces trois mots, elle est au moins osée, cette légende, ainsi que l'a justement fait remarquer La Saussaye (1), laissant « à deviner si le propriétaire ou le constructeur de l'hôtel a voulu dire cette vérité triviale : « Avec le temps le neuf devient vieux », ou bien « le vieux devient neuf par l'usage qu'on en fait ».

Il serait oiseux de chicaner l'auteur sur le nom « essentiellement

(1) *Blois et ses environs*, 6e édition, Paris, Aubry, 188-, in-12.

atlantéen » de la Touraine, d'autant plus que cette province, parfaitement délimitée, n'a rien à voir avec cette « antique maison », située 1, rue Pierre-de-Blois, dans la capitale de l'ancien comté de Blois.

Si, en 1790, lors de la formation du département, 26.989 hectares furent pris sur la Touraine, contre 403.202 sur l'Orléanais, 185.971 sur le Blésois et 23.504 sur le Dunois, il serait téméraire de faire entrer Blois, chef-lieu du Blésois, dans les 26.389 hectares tourangeaux que représentait la région de Montrichard.

Par la signature de sa lettre publiée dans ce même numéro du *Mercure*, M. Butavand, ingénieur des mines, conseiller d'État à Monaco, rectifie la finale de son nom, aucunement « atlantéen », un *d* à la place du *t* que lui attribuait M. Paul Le Cour (1er novembre 1925) dont la précision en matière épigraphique semble laisser à désirer.

PIERRE DUFAY.

§

Le Sottisier universel, de plaisante mémoire et que nous réclament souvent nos anciens abonnés, a paru pour la dernière fois dans notre livraison du 1er août 1914. Il avait été inauguré en 1905. Sous les titres : *Fruits de saison*, *Presse d'information*, *Images*, nous avions réuni quelques.. inadvertances glanées dans la presse et les livres. La diversité de ces étiquettes indique que nous n'avions point le dessein d'instituer une rubrique permanente. Mais il advint que ce jeu innocent amusa nos lecteurs, qui nous envoyèrent leurs trouvailles. C'est alors que fut adopté (15 août 1905) un titre vaste comme la matière qu'il allait signaler et convenant à sa pérennité, et durant près de dix années le *Sottisier universel*, régulièrement, par petits paquets, rassembla des citations plus ou moins savoureuses. Nous avions été beaucoup imités, mais mal, car nos confrères ne manquaient pas de déflorer par des explications les textes cités, ne comprenant pas qu'ils privaient ainsi le lecteur du plaisir de découvrir la « sottise », pas toujours très apparente.

Nous reprenons la publication du *Sottisier*. Pas plus aujourd'hui qu'hier on n'y trouvera de commentaires. Mais les références seront exactes et suffisantes pour permettre la vérification des textes reproduits.

Du premier mouvement, il laissa tomber la lumière et repoussa d'un coup dans la poitrine le mort qui tomba lourdement, se fracassa la tête sur le coin d'une table et expira. — ALPHONSE KARR, *Sous les tilleuls*, nouvelle édition, Calmann-Lévy éditeur, 1888, page 129.

A la séance qu'a tenue le 5 décembre la Société d'économie politique de Paris, les deux présidents de la société, M. Raphaël-Georges Lévy et M. Yves Guyot, ont rendu hommage à feu Eugène de Lamansky, dont le centenaire est

célébré aujourd'hui 13 décembre. Ils ont parlé de l'œuvre de M. de Lamansky et de l'influence qu'elle exerce sur la vie russe. M. de Lamansky assistait comme invité à cette séance de la société. — *Journal des Débats*, 14 décembre.

MM. Léon Frapié, les frères Tharaud, Claude Farrère, Barbusse, Marcel Prévost, Henri Béraud, parmi d'autres écrivains de talent, figurent au palmarès de l'Académie Goncourt. — *Le Quotidien*, 16 décembre.

M. CAILLAUX FAIT CONNAITRE SES PROJETS. LE GOUVERNEMENT VEUT LES EXAMINER AVANT DE SE PRONONCER (titre). — *L'Œuvre*, 27 octobre.

A l'occasion du cinquantième anniversaire d'Edouard Horn, qui fut pendant vingt ans un des plus distingués collaborateurs de notre journal, cinquantième anniversaire correspondant au centenaire de sa naissance... — *Journal des Débats*, 1er novembre.

On annonce la création d'une nouvelle publication mensuelle : *Le Mouvement des faits et des idées*, en France et hors de France. Cette revue est dans sa troisième année. — *Paris-Soir*, 20 octobre.

UN MEMBRE DE L'INSTITUT MEURT A PONDICHÉRY. — On apprend le décès du Dr Desnos, survenu hier, à Pondichéry. Le Dr Desnos était membre de l'Académie de Médecine. — *La Volonté*, 29 novembre.

DES BÉCASSES EN CHARENTE. — Les météorologistes s'accordent à déclarer que l'hiver sera rigoureux. Leurs observations sont-elles confirmées par les vols inusités de bécasses qui, ces jours derniers, se sont abattues dans les environs des Sables-d'Olonne ? — *L'Intransigeant*, 1er décembre.

M. de la Force n'a rien écrit du tout. Mais il est duc et ancien pair de France. — *L'Humanité*, 20 novembre.

Si Mme de Pompadour vivait encore, dit M. l'abbé Jérôme Coignard, elle ne se satisferait pas de s'écrier avec irrespect devant son royal amant : « La France, ton café f... le camp ! ». — *La Tribune de Genève*, 20 novembre.

DEMANDES D'EMPLOI. — Jeune ménage ayant fils de 16 ans... — *L'Auvergnat de Paris*, 31 octobre.

VERS LA FORMATION D'UNE ALLIANCE DES ÉTATS BALTES. — Dès lors se présente de nouveau l'idée de former une nouvelle Triplice des Etats de la mer du Nord. — *Le Figaro*, 14 décembre.

Dury Jean, 68 ans, marié, père de deux enfants, en traversant la voie ferrée au passage à niveau de la rue Pasteur, a été pris par un train de marchandises qui passait à ce moment.

Le train a été mis en morceaux.

Le commissaire de police, prévenu, s'est rendu sur les lieux et a fait transporter la victime à la morgue. — *Le Nouvelliste de Lyon*, 4 février.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Mare Texier